# LA FRANCE A MOSCOU

1891



LÉON PLARR

# LA FRANCE A MOSCOU



## EXPOSITION DE 1891

PARIS

17, FAUBOURG MONTMARTRE, 17

# SOMMAIRE

## PREMIÈRE PARTIE

### TEXTE

*Hommage :* Léon Plarr.
*Ode à la Russie :* Clovis Hugues.
*L'Avenir de la Russie et la France :* E. Denis.
*Complainte tzigane :* Poésie de Félicien Champsaur. — Musique de Massenet.
*A. S. M. l'Impératrice de Russie :* Poésie de Georges Boyer.
*La Ville du feu :* Vicomte Melchior de Vogüé.
*Un Souvenir :* Louis Pasteur.
*Paris-Moscou :* Galop, de Paul Pastor.
*Le Monde marche :* Jules Claretie.
*Les Grands chemins de fer russes :* Colonel Hennebert.
*Les Yeux :* Poésie de Sully-Prud'homme. — Musique de Emile Pessard.
*Vérité :* Edouard Pailleron.
*Pour la Russie :* Emile Zola.
*L'Industrie russe :* Wickersheimer.
*L'Armée russe :* Général Thoumas.
*Marche des Cosaques :* Sellenik.

### DESSINS & ILLUSTRATIONS

Emile Bayard fils, Jean Benner, Emmanuel Benner, Louis Béroud, Marcel Capy, Adolphe Guillon, Gervex, F.-T. Lix, Thévenot, Alf. Weber.

## DEUXIÈME PARTIE

*La France à Moscou :* Flourens.

### L'EXPOSITION

*Historique, Moscou, Cérémonie d'ouverture, Visites à l'Exposition, Liste des Exposants, A travers l'Exposition :* Léon Plarr.

### GRAVURES

*Entrée principale de l'Exposition de Moscou; Vue de Moscou; le Kremlin; la Cathédrale de Vassili-Blagennii; le Pavillon impérial; l'amiral Gervais; Intérieur de l'Exposition : Ensemble et détails des principales installations.*

---

Il a été tiré de cet ouvrage 10 exemplaires sur papier du Japon
et 10 exemplaires sur papier de Hollande.

# PREMIÈRE PARTIE







LEURS MAJESTÉS LE TSAR ET LA TSARINE
SON ALTESSE IMPÉRIALE LE GRAND-DUC HÉRITIER



# HOMMAGE

*Au nom des littérateurs, des artistes, des savants, des hommes de cœur et de talent qui ont gracieusement concouru à l'exécution de la* France a Moscou, *je dépose humblement aux pieds de Leurs Majestés le Tsar et la Tsarine cet ouvrage dédié à la Russie, en reconnaissance de l'hospitalité fraternelle que nous a offerte la ville de Moscou.*

*Mes éminents collaborateurs, — que, sans plus tarder, je tiens à remercier publiquement de leur généreux concours, — souligneront plus loin le but de l'Exposition française de Moscou; mieux que moi, avec l'autorité qui s'attache à leurs noms universellement estimés, ils diront le succès de cette grande manifestation pacifique et les espérances légitimes qui s'en dégagent. Je ne retiens pour moi que le devoir de constater le fait initial, l'hospitalité que la France a trouvée pour l'exhibition et le triomphe des produits de son génie, au cœur même de la Russie, dans la ville impériale des Tsars. De là, de cette dette de cœur à payer, comme de la nécessité qui s'imposait de fixer, en une relation exacte, le souvenir de l'Exposition de Moscou, est sorti cet ouvrage divisé en deux parties : l'une consacrée au compte rendu de l'Exposition, l'autre réunissant en un hommage collectif une série d'œuvres composées spécialement en l'honneur de nos hôtes slaves.*

*Soucieux de traduire dignement le sentiment national, ces sympathies profondes et réciproques que, récemment, au cours des fêtes de*

*Cronstadt, Sa Majesté le Tsar constatait et consacrait dans son télégramme au Président de la République Française, c'est au cœur et à la tête de notre patrie que nous avons frappé et demandé de remplir les pages de cet ouvrage : elle nous a largement répondu, et, lors même que pour l'exécution matérielle de notre œuvre le succès eût trahi nos efforts, quelque chose resterait de ce livre qui suffirait à le parer, c'est l'inspiration, une et sacrée, qui a présidé à l'enfantement des œuvres diverses dont il est composé.*

*En dehors de ce double but : la reconnaissance française à traduire et la relation à fournir d'un fait désormais acquis à l'histoire de l'Europe, nulle préoccupation n'est venue nous visiter. Du souvenir de ce qu'ont été pour nous les sympathies slaves, de la manifestation au succès de laquelle elles ont si noblement concouru, nous avons voulu donner une expression qui restât. Puisse l'ouvrage né de ce désir servir à perpétuer ces sympathies et à resserrer les liens moraux qui unissent la France et la Russie; ce sera, pour moi, la meilleure et la plus chère récompense à partager avec mes collaborateurs, la seule qu'ambitionnent nos cœurs de Français.*

*Et maintenant, va, livre de nos espoirs et de nos vœux, emporte dans tes pages les vibrations de l'âme française vers ceux pour qui tu fus conçu et créé; va proclamer chez la grande sœur du Nord notre mémoire que rien ne trouble, notre fidélité que rien n'ébranle, notre espoir que rien n'éteint.*

Léon PLARR.



# F.-T. LIX




Et tant pis pour les aigles,
Si nous brûlons le nid!

(*A la Russie.* — Clovis Hugues.)



# A LA RUSSIE

*O Russie, est-il vrai qu'un souffle d'épopée*
*Emplisse ta poitrine et gonfle tes seins blancs,*
*Chaque fois que l'épée*
*Sonne autour de nos flancs?*

*Est-il vrai que tu sois soudain pâle de honte*
*Comme si nous avions subi les mêmes torts,*
*Quand une clameur monte*
*De l'ombre où sont nos morts!*

*Est-il vrai que l'espoir de venger nos deux races*
*S'épanouisse en toi comme une fleur de sang,*
*Quand les corbeaux voraces*
*Nous raillent en passant?*

*Si c'est vrai, gloire aux dieux! la lutte sera belle;*
*Car des rêves nouveaux hantent l'humanité,*
*Et ce sera pour elle*
*Que nous aurons lutté!*

*Ce sera pour la joie immense de la terre*
*Que nous aurons collé, d'un geste souverain,*
*Le clairon militaire*
*A nos lèvres d'airain!*

*Ce sera pour sauver l'agneau qui bêle et tremble,*
*Quand l'aigle vole en rond au-dessus du troupeau,*
*Que nous aurons ensemble*
*Arboré le drapeau!*

*Sainte dualité! rayonnante espérance!*
*Eh! qui donc oserait affirmer sans effroi*
*Que l'âme de la France*
*N'est pas ton âme à toi?*

*Même aux terribles jours où la guerre inhumaine*
*Nous armait contre vous, au gré du sort moqueur,*
*Vit-on jamais la haine*
*Nous déflorer le cœur?*

*N'avons-nous pas, malgré la consigne sévère,*
*Quand tes drapeaux berçaient sur nous leur large vol,*
*Bu dans le même verre*
*Devant Sébastopol?*

*Que le Destin consente ou proteste, nous sommes*
*La vertu, l'équité, l'honneur, le droit vivant :*
*La même forêt d'hommes*
*En marche dans le vent!*

*Hourra! Soyons les bons chevaliers de l'Idée,*
*Les deux peuples altiers luttant contre l'enfer,*
*La poitrine bardée*
*De justice et de fer!*

*S'il est encor des chefs que le sang versé grise,*
*Arrachons les lauriers de leurs fronts impudents,*
*Et que notre main brise*
*La coupe entre leurs dents!*

*On aura beau crier que la montagne est haute,*
*Que le maître a doublé les créneaux de sa tour :*
*En selle et côte à côte,*
*Nous partirons, un jour!*

*Nos chevaux auront eu, tout le long des prairies,*
*Leur provende d'avoine et de foins drus, fauchés*
*Dans les terres fleuries*
*Où les morts sont couchés.*

*Nous franchirons le val, sans qu'ils perdent haleine,*
*Car nous aurons poli l'acier de leurs sabots*
*Aux cailloux de la plaine*
*Erigés en tombeaux.*

*Le glaive au poing, le cou tendu, l'âme hardie,*
*Nous irons jusqu'à l'heure où les soleils couchants*
*Colorent d'incendie*
*Les cités et les champs.*

*Puis nous repartirons avec un bruit d'orage*
*Sitôt qu'aura surgi, tout là-haut, sur le mur,*
*Le page, le beau page*
*En mantelet d'azur.*

*Pendant que nous chantions devant l'aube sincère,*
*Le dragon monstrueux, effroi du ciel serein,*
*S'est fait hydre, ô misère!*
*Dans les grottes du Rhin.*

*Debout! s'il nous menace avec sa triple gueule,*
*Nous le musellerons avant qu'il n'ait vécu.*
*La France n'est plus seule :*
*La justice a vaincu!*

*Nous raserons la tour comme on abat les seigles;*
*Nous déracinerons les remparts de granit,*
*Et tant pis pour les aigles,*
*Si nous brûlons le nid!*

CLOVIS HUGUES.

Juin 1891.



# ALF. WEBER




UN DIPLOMATE



# L'AVENIR DE LA RUSSIE

ET

# LA FRANCE



L'avènement à l'indépendance et à la civilisation des cent millions d'hommes qui composent la race slave et leur apparition à l'avant-scène de l'histoire constituent un des faits les plus curieux et les plus graves du dix-neuvième siècle. La physionomie du monde en a été renouvelée, et les opinions traditionnelles, bouleversées. Rien d'étonnant à ce que les nouveaux venus aient été accueillis tout d'abord avec beaucoup de froideur et de défiance. Contre ces intrus se sont coalisées les ambitions dont ils dérangeaient les calculs et les préjugés dont ils troublaient la quiétude, et la campagne de dénigrement et de calomnies adroitement menée contre eux par une presse bien disciplinée a laissé dans les esprits des traces qui ne s'effaceront pas facilement. Les politiques, plus ou moins autorisés, tremblaient pour l'équilibre européen, menacé par l'ambition moscovite; les catholiques se lamentaient sur l'aveuglement de ces schismatiques qui persistaient dans leur fanatique attachement à une forme inférieure de la religion chrétienne; les libéraux confondaient dans leur haine les tsars autocrates

et les peuples qui acceptaient leur despotisme; les économistes raillaient cet État sans industrie, dont les richesses accumulées n'auraient pas égalé le capital réuni à Manchester ou à Lyon; jusqu'aux historiens qui passaient dédaigneusement sous silence une race dont les annales, monotones et vides, leur semblaient indignes de retenir l'attention des savants.

Les Slaves, cependant, ne se sont pas laissé troubler par ces manifestations peu sympathiques, et, aux doutes injurieux de l'Occident, aux accusations malveillantes et banales, ils ont opposé les plus robustes espoirs.

Chose curieuse, les peuples dont la destinée a été la plus dure et dont la fortune paraît encore la plus incertaine, les Tchèques, engagés dans une lutte impitoyable et inégale contre les Allemands, les Slovaques, les Slovènes et les Croates, soumis par les Hongrois à un despotisme odieux, ont été précisément, parmi les Slaves, ceux dont la confiance dans l'avenir a été la plus vaillante : leur foi n'a pas connu de défaillances au milieu des plus dures épreuves, et de leur sein sont parties les paroles enflammées qui, aujourd'hui encore, relèvent les courages incertains. Les Slaves autrichiens ont été, de nos jours, les véritables inventeurs et les propagateurs de ce que l'on appelle assez improprement le panslavisme et qui n'est, en réalité, que le sentiment de l'unité primitive des diverses nations slaves, de la solidarité de leurs intérêts et de la force irrésistible que leur donnerait l'union.

« Notre tâche est lourde, s'écriait Kollar, au moment où la lutte s'engageait en Bohême, et il nous faut le courage du fils d'Alcée... Mais ne reculons pas devant les exploits d'Hercule; souvent la grandeur même de l'entreprise suscite des forces nouvelles; ne désespérons pas de notre bonheur : ayons seulement la foi. » Et comme Kollar, Chafarzik, Chtur, Gaj, bien d'autres encore, jetaient à leurs frères opprimés le même cri de délivrance et d'espoir.

La pensée de ces vaincus de la vie, qui rêvaient la revanche, de ces opprimés qui prophétisaient la victoire, se reportait tout naturellement vers le seul grand empire indépendant qu'eussent réussi à constituer les Slaves; en face des légions innombrables d'Allemands qui se pressaient sur leurs frontières, les Tchèques et les Croates auraient-ils songé à relever

la tête, s'ils s'étaient sentis isolés? Les Bulgares et les Serbes, suspects à l'Europe, exténués par de trop longues misères, n'auraient pas essayé de soulever la pierre du tombeau où ils gémissaient depuis des siècles, s'ils n'avaient pas eu derrière eux ces armées dont les victoires avaient déjà, à diverses reprises, ébranlé l'empire turc. Même indifférente ou hostile, la Russie, couvrant de sa grande ombre l'Europe orientale, paralysait l'élan des ennemis des Slaves et prêtait à toutes leurs tentatives d'affranchissement une incomparable force morale.

Un temps assez long s'écoula avant qu'elle s'avisât des sympathies qui venaient vers elle. Ses soucis immédiats ne lui laissaient guère le loisir d'entendre les appels que quelques poètes lui adressaient des Tatra, de la Vltava ou de la Save. Absorbée depuis des siècles dans une œuvre singulièrement pénible de reconstitution, elle se défiait des idées vagues, des aspirations mal définies; son ambition pratique flairait un danger ou, du moins, un embarras dans l'enthousiasme suspect que provoquait sa grandeur; ses expériences en Pologne, fort malheureuses, lui avaient laissé une amère rancune contre les Slaves occidentaux, dont la séparaient la religion et l'histoire, et qu'elle accusait, non sans raison, de la compromettre vis-à-vis de l'Europe.

L'amour, cependant, finit toujours par conquérir l'amour. Peu à peu, les préventions se dissipèrent : des savants russes vinrent à Prague, à Belgrade, à Zagreb; ils reconnurent ce qu'il y avait de sincère et de touchant dans l'affection qu'on montrait à leur patrie. Les Russes commencèrent à partager les sentiments qu'ils inspiraient, et leur confiance dans leurs propres destinées s'accrut de tous les vœux qu'ils rencontraient autour d'eux. L'idée panslaviste, dit M. Pypine, a eu moins d'influence sur les événements politiques qu'on ne le craignait ou qu'on ne l'espérait il y a trente ou quarante ans. C'est vrai, si l'on se place à un point de vue purement matériel, mais la physionomie morale et le sens des événements se sont profondément modifiés sous ces influences nouvelles. L'attitude de la Russie fut, après comme avant, déterminée par des traditions séculaires ou des intérêts impérieux et le but de ses ambitions ne changea pas, mais le mobile de ces ambitions ne fut plus le même, et elles reçurent une consécration mystique qui les étendit et leur prêta une force irrésistible.

Désormais, elle avait charge d'âmes : pour la première fois peut-être, elle comprit le sens profond de son nom de Sainte-Russie; elle s'aperçut que les tsars n'avaient pas épuisé leur œuvre « en assemblant les terres russes »; sa mission n'était pas terminée : elle avait pour devoir de protéger contre leurs oppresseurs ces nations sœurs qui tendaient vers elle leurs mains enchaînées et suppliantes; elle sonda ses reins et son cœur et elle trouva en elle l'énergie nécessaire pour ne pas faillir au devoir que la Providence et l'histoire lui imposaient.

L'exagération serait extrême à prétendre que le patriotisme russe est né sous l'influence des Slaves occidentaux. Il est certain, du moins, qu'à leur contact il prit une extrême vivacité. Les idées de patrie et d'humanité sont étroitement unies : un peuple est d'autant plus jaloux de son autonomie et de sa puissance qu'il se sent appelé à jouer dans le monde un rôle d'affranchissement; les armées victorieuses sont celles qui combattent pour la justice et le droit. Il se produisit en Russie un phénomène analogue à celui qu'avait provoqué en France la Révolution de 1789 : l'idée nationale, qui ne se manifestait auparavant que dans des circonstances particulièrement graves, devint un des facteurs essentiels et permanents de la vie publique et privée.

Dès ce moment, l'indifférence et le scepticisme, qui avaient été jadis à la mode, furent remplacés par l'enthousiasme et le culte du passé. « Pour rien au monde, écrivait Pouchkine dès 1836, je ne voudrais changer de patrie ni avoir d'autre histoire que celle de nos aïeux, tels que Dieu nous les a donnés. » Les Russes avaient fort longtemps tenu à honneur de juger avec une sorte de joie mauvaise les abus de leur gouvernement ou les imperfections de leur peuple. Cette indépendance de cœur se transforma en un engouement voulu et en une satisfaction systématique : « Chez nous, deux et deux font quatre, dit un personnage de Tourguéniev, mais avec plus de hardiesse qu'ailleurs. » Exaspérés par le mauvais vouloir qu'ils sentaient autour d'eux, ils dressèrent avec une sévérité impitoyable le bilan du vieux monde, arrachèrent les voiles qui couvrent nos plaies, flétrirent la dureté et l'égoïsme de nos mœurs, la cupidité et l'étroitesse d'esprit des classes gouvernantes, l'envie des classes ouvrières, nos divisions implacables et, en face de cette civilisation impuissante et épuisée, ils

annoncèrent le règne d'une loi dont les Slaves seraient les prophètes. Les railleries ne leur manquèrent pas, mais les moqueries n'ont jamais arrêté des apôtres ni ralenti leurs succès. Le grain semé à la volée par les patriotes moscovites tomba sur un sol bien préparé, et la moisson est abondante. Les Russes, à quelque parti qu'ils appartiennent, sont aujourd'hui d'accord sur un point : ils croient fermement aux grandes destinées réservées à leur patrie; ils envisagent l'avenir avec espérance et orgueil.

Que devons-nous penser de ces lointaines conceptions? Reposent-elles sur des réalités sérieuses ou ne sont-elles que les rêveries fumeuses de cerveaux enfantins? Dans quelle mesure ces longs espoirs et ces vastes aspirations sont-ils justifiés par l'histoire? Dans ces rêves de gloire, quelle part convient-il de faire à l'illusion, et quelle à la réalité? Enfin, si, comme tout semble l'indiquer, les Slaves sont appelés à jouer un rôle toujours plus considérable dans les destinées de l'Europe, faut-il s'en attrister ou s'en réjouir, et quelle attitude convient-il à la France d'adopter vis-à-vis d'eux? — Questions graves et dont personne ne songerait à contester l'importance et l'urgence. La France traverse une crise redoutable où la moindre erreur de conduite serait facilement mortelle. Sa prépondérance politique, lentement édifiée par le génie et le dévouement d'une série de générations, a été détruite par des imprudences dont s'étonneront tous les historiens futurs. Menacée par une race nombreuse, belliqueuse et envahissante, elle se recueille, réorganise ses forces et surveille l'horizon; un sentiment instinctif la rapproche des ennemis naturels des Allemands, les Slaves. Mais elle les connaît peu et elle est arrêtée dans son élan vers eux par des souvenirs pénibles ou de vagues appréhensions. Pour que ce qui n'est jusqu'à présent qu'une impulsion du cœur devienne une décision réfléchie, il est nécessaire, avant tout, que les deux peuples qui se cherchent un peu à l'aveugle et au hasard se connaissent mieux; il est surtout indispensable que nous autres, Français, nous sachions quelles sont les prétentions des Russes, quelles conséquences entraînerait leur triomphe et dans quelle mesure leur passé et leurs ressources justifient la foi que leur inspire l'avenir de leur race.

I

La plupart des écrivains qui se sont occupés de l'Europe orientale, frappés des qualités éminentes de la race slave, ont vu en elle une précieuse réserve pour l'avenir; et certes ce n'est pas là une présomption indifférente, si l'on songe à la force des préjugés invétérés dont il leur avait fallu triompher pour arriver à des conclusions aussi favorables.

Kollar faisait déjà une place dans son Panthéon aux Anglais et aux Allemands qui avaient su s'élever ainsi au-dessus des passions nationales. Grimm y prend rang à côté d'Adelung et de Schœlzer, et Gœthe à côté de Herder. Le témoignage de Herder surtout vaut d'être retenu ici, parce qu'il est le résumé de longues réflexions et comme la conclusion pratique de sa philosophie de l'histoire.

Les Slaves, dit-il, occupèrent comme colons, bergers et laboureurs, les terres abandonnées, et, après les terribles dévastations qui avaient marqué la migration des peuples, leur activité silencieuse fut utile et féconde. Ils aimaient l'agriculture, élevaient des troupeaux et se plaisaient au commerce. Le long de la Baltique, à partir de Lubeck, ils fondèrent des ports, et Vineta, dans l'île de Rügen, devint leur Amsterdam. Kiev sur le Dniéper, Novgorod sur l'Ilmen, furent de grands centres de trafic qui unissaient la Baltique et la mer Noire et où s'échangeaient les produits de l'Orient, de l'Occident et du nord de l'Europe. En Germanie, ils exploitaient les mines, travaillaient les métaux, préparaient le sel, tissaient la toile, brassaient l'hydromel, plantaient des arbres fruitiers et menaient la vie joyeuse et embellie par la musique à laquelle ils se plaisent. Leurs mœurs étaient douces; hospitaliers jusqu'à la prodigalité, ils aimaient la liberté des champs, ne recherchaient ni le butin ni le vol. Ces vertus ne les protégèrent pas contre l'oppression, appelèrent au contraire l'invasion. Quelques peuples, les Allemands en particulier, ont eu de grands torts vis-à-vis d'eux. Le courage ne leur manquait pas, et leur résistance fut désespérée : mais ils préféraient à la guerre la paix, le travail, ils ne

réussirent pas à créer une solide organisation militaire; et ce fut une des causes de leur malheur. L'autre fut la fatalité qui les mit en contact immédiat avec les Allemands d'un côté, tandis que de l'autre ils étaient sans cesse exposés aux attaques des Tartares orientaux, et surtout des Mongols. « Mais les destins sont changeants et la roue de la fortune tourne sans cesse. Les Slaves occupent la plus grande partie de l'Europe et leur domaine sera le plus beau de la terre lorsqu'il aura été mis complètement en exploitation. Ces peuples, jadis si heureux et si actifs, plongés aujourd'hui dans une profonde décadence, se réveilleront alors de leur sommeil, secoueront leurs chaînes et, maîtres enfin de leur belle patrie, de l'Adriatique aux Karpathes, et du Don à la Vltava, célébreront les fêtes solennelles du travail paisible et du commerce béni. »

Les prédictions de Herder ne plaisent guère à ses compatriotes et dans les centres surtout où les dangers que court la domination allemande rendent plus intense et plus susceptible le patriotisme germanique, on lui garde quelque rancune de son impartialité. Peu s'en faut qu'on ne l'accuse de trahison. Du moins essaie-t-on d'étouffer l'écho de ses graves paroles sous le tumulte des journalistes dont l'heureuse et facile imagination sait broder des variations infinies sur le motif connu de la barbarie slave.

Même de nos jours cependant, malgré l'acharnement des haines, tous les Allemands ne sont pas esclaves de leurs préjugés nationaux et quelques-uns estiment assez haut les intérêts de la science et de la vérité pour protester contre ce concert de calomnies et de haines.

M. Hellwald, par exemple, auteur d'une *Histoire de la Civilisation*, écrite avec une remarquable indépendance et une rare fermeté de pensée, flétrit sans hésitation des procédés de polémique aussi absurdes qu'odieux. « A des imperfections graves, dit-il, les Slaves joignent de hautes vertus. De tous leurs défauts, le plus fâcheux, au point de vue politique, c'est le manque d'énergie, et ce sont précisément les Russes qui souffrent le moins de ce vice national. Au contraire, et peut-être est-ce le résultat de la longue domination mongole, ils unissent une énergie supérieure à des talents éminents. Les Slaves, en effet, tous ceux qui s'occupent d'ethnologie sont d'accord sur ce point, comptent parmi les races les mieux douées. Affirmer, comme on le fait pour des intérêts momentanés et dans un but de polé-

mique, que leur avenir est nul et qu'ils ne seront jamais à la tête du progrès, c'est un abus criminel des méthodes modernes et des recherches scientifiques. Quels immenses résultats obtenus en moins de deux siècles, depuis Pierre le Grand, ce barbare bienfaisant! On ne s'en rend réellement compte qu'en étudiant sérieusement l'Empire des Tsars. La transformation de la Russie est encore à peine soupçonnée à l'étranger. Or l'histoire nous prouve que ces progrès sont toujours les précurseurs de l'éveil intellectuel, ils justifient pleinement la prétention des Russes à prendre un jour la direction du mouvement européen, et leur espérance est confirmée par leur jeunesse relative au milieu des nations européennes non moins que par le retour vers l'Est de la civilisation; en vertu des lois de l'évolution naturelle, les Slaves adolescents doivent remplacer les Germains vieillis. »

Les Anglais ne s'élèvent guère à de telles considérations générales, mais l'enquête approfondie qu'ils poursuivent sur la Russie, l'inquiétude que leur causent ses moindres mouvements, leurs efforts pour former contre elle un grand courant d'opinion, sont un aveu involontaire et indirect de la puissance qu'ils lui reconnaissent. Seul, un adversaire redoutable mérite d'être surveillé d'aussi près.

En France, on a toujours beaucoup parlé des Slaves et, comme on les connaissait fort mal, on a beaucoup déraisonné. Pendant longtemps, le sommeil de nos hommes d'État a été troublé par les intrigues des Russes à Constantinople, tandis que nos publicistes acceptaient sans discussion les inventions les plus singulières des émigrés polonais : c'était le moment où la fondation d'une chaire de littérature slave soulevait des tempêtes à la Chambre des députés, où l'on accusait de panslavisme M. de Salvandy, et où l'on prenait au sérieux les imaginations d'une école pseudo-scientifique qui, se refusant à voir des Aryens dans les Russes, prétendait les reléguer parmi les peuples asiatiques. De nos jours, le courant a changé, mais l'engouement de nos écrivains n'est pas toujours mieux renseigné que les invectives de leurs prédécesseurs, et il convient de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire nombre d'élucubrations qui témoignent d'autant de fantaisie que de bonne volonté.

II

Dans l'aristocratie des nations civilisées, la Russie est une parvenue; ses ennemis le lui rappellent avec amertume, elle relève le reproche et tire vanité de sa roture. Elle oublie que si les familles illustres, usées par la vie, risquent de transmettre à leurs descendants un sang appauvri, la gloire de leur passé est déjà par elle-même un stimulant et une force : les traditions sont une gêne, mais aussi un appui. Comme beaucoup de parvenus cependant, la Russie ne met-elle pas quelque coquetterie à rajeunir ses origines! Est-il aussi vrai que le prétendent les adversaires des Slaves qu'ils n'aient derrière eux ni souvenirs, ni services rendus à l'humanité?

A première vue, cela ne paraît guère contestable. Jusqu'à Pierre le Grand, la Russie n'est pas une puissance européenne. Si, auparavant, quelques aventuriers se sont égarés dans ces régions lointaines, leurs récits n'ont pas attiré l'attention sur ces steppes à demi désertes et comme ensevelies sous les neiges. Dans le grand projet qu'il attribue à Henri IV, Sully, qui remanie l'Europe entière, ne fait même pas mention de la Russie : « en partie païenne, en partie grecque, dit M. Rambaud, on remettait à Dieu seul le soin d'éclairer ses nombreuses nations, comme on attendait que des rapports plus nombreux, des relations plus intimes s'établissent entre elle et les autres peuples de l'Occident pour la faire entrer dans le concert de l'Europe. » Encore au dix-septième siècle, la Moscovie est plus éloignée et moins connue que ne le sont de nos jours, non la Chine ou le Japon, mais la Corée ou Siam. Les ambassadeurs, que quelques tsars ont la fantaisie d'envoyer en Italie ou en France, ignorants, « malpropres et malodorants », soulèvent une curiosité mêlée de dégoût. Le croate Krizanits, un des précurseurs des panslavistes contemporains et dont l'enthousiasme est quelque peu naïf, ressent une gêne évidente de la conduite de ces envoyés qui exposent leur prince au ridicule et au mépris. Quand Constantin Matchékine arrive à Paris en 1654, les bourgeois regardent ébahis ces magots en longue robe qui ressemblent moins à des Chrétiens qu'à des Turcs; les ministres

les jugent peu intelligents, fort entêtés et très encombrants. Comment s'entendre avec eux? La difficulté de la langue n'est ni la seule ni la principale; l'obstacle capital, invincible, c'est la différence des mœurs, de l'éducation; pour les deux parties en présence, les idées n'ont pas la même valeur ni les mots le même sens. Il faudrait pour se rapprocher d'eux une extrême bonne volonté et une longue initiation, et à quoi bon tant d'efforts pour conquérir l'amitié de ces despotes lointains, dont les soldats, armés de flèches ou de mauvais mousquets, s'enfuient à la vue d'un régiment suédois?

En réalité, l'ignorance des Occidentaux et leur indifférence apathique vis-à-vis de ces visiteurs inconnus qu'attirait vers nous une soif instinctive de progrès et de science, n'étaient guère moins étranges que la rusticité de leurs hôtes. Ces prétendus Kalmouks avaient tout au plus quelques gouttes de sang mongol dans les veines, et, s'ils avaient suivi d'un pas si lent leurs frères plus heureux, ce n'était pas l'indice d'une infériorité native, mais la conséquence des conditions historiques dans lesquelles ils s'étaient trouvés. Éloignés de la Méditerranée, que l'on a si justement appelée la mer civilisatrice par excellence, aux prises avec un climat excessif et rigoureux, les Slaves n'ont pas reçu, comme les Français ou les Allemands, l'héritage direct de la culture gréco-romaine; le christianisme n'a pénétré chez eux qu'assez tard, et ils ont eu pour maîtres les Byzantins, dont la vieillesse languissante faisait de médiocres initiateurs. Malgré des conditions aussi défavorables, ils ont donné, à diverses reprises, des preuves d'une activité intellectuelle incontestable. Au bûcher de Jean Hus s'est allumée la torche que se sont ensuite transmise de main en main tous les défenseurs de la liberté de conscience : peu de sectes chrétiennes ont été aussi hardies que les Frères bohêmes, et les Taborites ont proclamé, les premiers, les principes démocratiques. La « révolution des mondes terrestres » marque un progrès décisif dans la conception du monde : les Allemands le savent bien, eux qui déploient tant de vaine érudition pour contester contre toute évidence l'origine slave de Kopernic! L'histoire des Slaves orientaux nous est moins familière; ils ont cependant aussi leurs titres de gloire. Au dixième siècle, alors que l'Europe était en pleine barbarie, la Bulgarie était le centre d'un mouvement littéraire des plus

# JEAN BENNER




ÉTUDE DE TÊTE

curieux; c'est là, un peu plus tard, que se créait la doctrine bogomile, qui a recruté des adhérents dans l'Europe entière. Une petite république, Doubrovnik (Raguse), a produit des légions de poëtes. Qui ne connaît l'admirable développement de la poésie nationale serbe?

Malheureusement, la fortune a été cruelle pour les Slaves. Les Tchèques ont expié par de longs siècles d'oppression l'honneur d'avoir frayé au monde une voie nouvelle. Les Serbes, les Bulgares, les Polonais et les Russes, jetés à l'avant-garde de l'Europe, sans cesse menacés par les invasions turques et mongoles, ont fait de leurs cadavres une ceinture à l'Occident : nos progrès ont été achetés au prix de leurs luttes et de leurs souffrances, et l'ingratitude est cruelle de s'armer contre eux des désastres par lesquels ils ont payé notre sécurité.

Dans ce duel entre l'Europe et l'Asie, la Russie était la plus exposée et elle a cruellement souffert. Qui oserait affirmer que, si elle eût été protégée contre les hordes asiatiques, son histoire n'eût pas été aussi riche et aussi féconde que celle de l'Allemagne et de la France? Les Russes du dix-septième siècle étaient des barbares, mais ils ne l'avaient pas toujours été; ils l'étaient devenus à la suite de l'épouvantable tempête qui avait ravagé le pays au treizième siècle, avait emporté les résultats déjà obtenus et déraciné jusqu'aux semences enfoncées dans le sol.

La Russie du douzième siècle n'était en rien inférieure, en effet, aux États les plus avancés de l'Occident. Les Allemands eux-mêmes sont obligés d'en convenir. « On ne trouverait chez nous, écrit l'un d'eux, aucun document contemporain digne d'être comparé au Testament de Vladimir Monomaque (1117) », et il est impossible, en effet, de ne pas être frappé de tout ce qu'il recèle de tendresse virile et d'humanité.

« Ma fin approche, écrit Vladimir, et je remercie le Très-Haut d'avoir prolongé mes jours. Vous, mes chers enfants, examinez les enseignements que je vous donne ici; si votre cœur ne les approuve pas, ne condamnez pas mes intentions, mais dites : Notre père s'est trompé. La crainte de Dieu, mes chers enfants, et la charité sont le fondement de toute vertu; aimez Dieu, mes chers enfants, et aimez aussi les hommes. Ni les jeûnes, ni la retraite, ni les couvents ne vous sauveront; la vertu seule vous sauvera. N'oubliez pas les pauvres, veillez à leur entretien, songez que tout

appartient à Dieu et rappelez-vous qu'il ne vous a prêté vos richesses que pour un temps. Soyez le père des orphelins, écoutez les plaintes des veuves et ne souffrez pas que le fort opprime le faible. Ne mettez à mort ni les innocents ni les coupables, car la vie d'un chrétien est sacrée. N'ayez point toujours en bouche le nom de Dieu, mais, lorsque vous aurez confirmé votre serment en baisant la croix, ne le violez pas. N'abandonnez pas les malades et ne craignez pas de voir les morts; ne mourrons-nous pas tous? Ne soyez pas fiers dans votre esprit, mais pensez que nous sommes tous mortels; aujourd'hui nous sommes en vie et demain nous sommes couchés dans la tombe. Fuyez le mensonge, fuyez aussi la débauche et la volupté : elles ruinent à la fois le corps et l'âme. Honorez les vieillards comme vos pères et aimez les jeunes gens comme vos frères. Veillez vous-mêmes à tout dans vos domaines et ne vous fiez pas à vos serviteurs ou à vos officiers. Pendant la guerre, ne vous livrez pas au repos et donnez l'exemple à vos soldats. Si vous voyagez dans le pays, ne permettez pas à vos gens de piller le pauvre peuple. Aimez vos femmes, mais ne vous laissez pas gouverner par elles. Retenez ce que vous entendez de bon, apprenez ce que vous ne savez pas; mon père savait parler cinq langues. La paresse est la mère de tous les vices, un homme doit toujours être occupé. Si vous êtes en voyage, à cheval, et que vous n'ayez rien à faire, ne vous abandonnez pas à de vaines pensées, mais répétez vos prières. »

La lecture de ce Testament évoque la pensée de saint Louis, et si l'on songe qu'il n'y avait guère plus d'un siècle que les Russes avaient accepté le christianisme, on admire qu'il eût déjà si profondément pénétré les âmes. Sans doute, Vladimir Monomaque est supérieur à ses contemporains et ses fils ne comprirent pas ses conseils; mais saint Louis aussi est une exception sur le trône de France et nous n'en avons pas moins raison d'invoquer son nom pour prouver la valeur morale de la civilisation française du treizième siècle. Pour que certaines vertus supérieures naissent, un certain degré de moralité générale est nécessaire : les saints comme les héros ne sont pas seulement les instituteurs de leur pays, ils en sont aussi les produits, et comme les témoins de leur temps. Monomaque, à travers dix siècles de distance, donne la main aux grands écrivains de la Russie contemporaine; les années ont passé sur la race sans altérer ses qualités distinctives;

chez le grand-prince du onzième siècle, comme chez les philosophes slaves du dix-neuvième, les mêmes traits dominants nous frappent, l'activité et la douceur, l'énergie et la résignation, avant tout le souci et la compassion des misères humaines, rare mélange de vertus contradictoires, dont l'union forme un ensemble plein de séduction et de puissance!.....

L'influence byzantine n'était pas sans danger pour les Russes, et il y avait quelque chose d'anormal dans le rapprochement intime de deux peuples si différents, l'un primitif et patriarcal, l'autre usé, vieilli, et qui a communiqué aux nations dont il s'est fait l'instituteur quelque chose de sa décrépitude. Le péril était moins grand, cependant, pour les Russes que pour les Bulgares, par exemple, plus rapprochés, dont la résistance et l'initiative intellectuelles semblent aussi avoir été moins vigoureuses. Ils subirent l'attraction des maîtres qui leur offraient, en même temps que le christianisme, toutes les richesses de la civilisation antique, demandèrent à Byzance leurs prêtres et les fondateurs de leurs premières écoles, apprirent à lire et à penser dans les livres qu'elle leur fournit; les habitudes, les goûts, l'esprit du peuple furent en partie transformés, et le pli imprimé ne s'est jamais complètement effacé. Les Russes en ont conservé aux Grecs une profonde reconnaissance qui a survécu à de longs malentendus. Mais ce dont ils leur savent gré surtout, c'est de ne pas avoir altéré leur originalité nationale et de n'avoir pas exigé d'eux de trop lourds sacrifices. L'Église latine, plus jeune et plus féconde, était aussi plus impérieuse et plus envahissante; sa propagande avait des allures d'invasion. Partout où elle restait victorieuse, elle bouleversait les anciennes institutions, déracinait les vieilles lois, soumettait les néophytes au joug de la culture occidentale. Le résultat fatal était un déchirement, une rupture irréparable entre la masse du peuple et les classes supérieures, les nobles, les lettrés, qu'elle convertissait à une sorte de cosmopolitisme. En Bohême comme en Pologne, les évêques et les moines ont été les premiers agents de la germanisation; leurs immunités ont brisé l'ancien régime patriarcal, préparé l'affaiblissement de la royauté, l'asservissement des paysans, le triomphe d'une caste.

## III

Il arrive quelquefois, dit-on, qu'au sortir de l'enfance un adolescent dans une sorte de vision atteint d'un premier élan le but suprême de ses ambitions et s'élève d'un bond au sommet qu'il ne gravira ensuite qu'au prix de lents et pénibles efforts. L'idéal que la Russie n'a cessé de poursuivre, au milieu des agitations et des souffrances, l'union de la civilisation et de l'originalité nationale, elle semblait au douzième siècle près de le réaliser; l'avenir s'annonçait pour elle heureux et facile et les Russes se reportent avec une joie orgueilleuse vers cette souriante aurore qui promettait un jour radieux. Le réveil fut cruel : tous ces rêves furent balayés par une épouvantable catastrophe; sur cette nation à peine naissante s'abattit la tempête mongole.

Pendant plusieurs jours, sur les bords du Kalka, petite rivière qui finit dans la mer d'Azov, les Russes arrêtèrent les hordes asiatiques innombrables qu'avait disciplinées et fanatisées le génie d'un des hommes les plus extraordinaires de l'histoire, Témoutchine, Gengis-Khan; après des prodiges d'héroïsme, la défection des Polovtsi acheva le désastre qu'avaient préparé les divisions des princes, la folie aventureuse des soldats et l'imprudente furie de quelques chefs; l'armée slave fut écrasée et avec elle s'effondra la puissance de la Russie (1224). Un moment détourné par les troubles qui suivirent la mort de Gengis-Khan, le torrent asiatique, quand il revint vers l'Europe, se répandit inexorable sur le pays épuisé. Les diverses principautés succombèrent les unes après les autres et, en 1241, Kiev fut enlevée et détruite par le petit-fils de Témoutchine. « Il y avait là jadis une ville populeuse et riche, écrit Plan Carpin qui visita un peu plus tard ces contrées; c'est à peine si l'on y trouve encore cent maisons et les habitants sont tenus dans la plus dure servitude. » De la Russie tout entière, il ne resta plus rien; comme Kiev, elle n'était plus qu'un monceau de ruines, et sur ces décombres allait peser pendant plusieurs siècles le joug le plus humiliant à la fois et le plus dur qui ait jamais écrasé une population.

L'Europe qui, absorbée par ses querelles intestines, avait livré les Slaves aux Mongols comme elle les livra plus tard aux Turcs, a cherché depuis à justifier son indifférence en les calomniant. S'ils succombèrent, dit-on, c'est que leurs forces matérielles et morales étaient médiocres; les peuples seuls perdent leur indépendance qui ne méritent pas de la conserver. — Fatalisme historique en réalité trop commode! Sans doute les Russes avaient commis de lourdes fautes, mais quel peuple les aurait évitées à leur place? Les Mongols, comme plus tard les Turcs, étaient des adversaires trop redoutables et leur élan devait nécessairement emporter les premières barrières. Aucun des États qui essuya leur choc n'y résista, pas plus la Hongrie que la Pologne; les chevaliers allemands ne furent pas plus heureux à Liegnitz que les princes slaves au Kalka; les Russes furent victimes du hasard qui les avait jetés au poste le plus exposé. Mathieu Paris nous peint l'amère tristesse à laquelle s'abandonnait saint Louis « à propos de la confusion où était plongée l'humanité ». Dans l'Europe, si cruellement troublée par la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, tout le monde se détournait de cette frontière de l'Est, ouverte aux invasions; l'appel des papes à la Chrétienté était tombé sans écho, et les Slaves, isolés, anémiés aussi par l'assaut qu'ils soutenaient déjà depuis si longtemps contre les Pétchenègues et les Koumans, furent les victimes expiatoires des erreurs communes.

Les conséquences de l'invasion mongole furent d'autant plus lamentables pour la Russie qu'elles coïncidèrent avec une série d'autres événements dont les suites ne lui furent guère moins funestes.

L'unité nationale, qui, malgré les compétitions des princes, s'était maintenue jusqu'alors, fut détruite pour longtemps : le colosse, en s'effondrant, se brisa en plusieurs tronçons; les provinces occidentales et méridionales se séparèrent de la Moscovie. La Pologne, impuissante à défendre ses frontières contre l'envahissement germanique, cherchait un dédommagement vers l'Est; rejetée de l'Oder sur la Vistule, elle abusa du désarroi qui suivit l'invasion tartare pour reprendre avec plus d'âpreté que jamais les projets qu'elle nourrissait sur le Dniéper. Unie à la Lithuanie qui au quatorzième siècle sort de sa longue période de barbarie et forme autour de Grodno et de Vilna un État puissant, elle étendit sa domination sur les

contrées qui avaient été jadis le centre même de la vie russe. Désormais, la conscience des liens qui rattachaient les diverses tribus orthodoxes s'affaiblit, la force des anciens souvenirs s'atténue sous l'action d'influences nouvelles. Dans les régions du Dniéper, les classes supérieures subissent l'attraction de l'Occident, passent au catholicisme, adoptent les mœurs et les usages polonais; chez le peuple même, l'idée d'unité nationale se résout en un vague sentiment de solidarité; les différences dialectales s'accentuent et finissent par constituer deux langues distinctes. Là où il n'y avait autrefois, en dépit de nuances secondaires, qu'une seule nation, il semble que deux races aient surgi : en face du Moscovite, le Yougo-Russe, (le Petit-Russien), — esclaves tous les deux, celui-ci du Polonais, celui-là du Tartare, et leur division rend leur affranchissement plus improbable. Au moment où plus que jamais les Russes auraient besoin des secours de l'Europe, leurs avant-postes se retournent contre eux et leur ferment toute relation avec l'Occident; lorsqu'ils font appel à toutes leurs forces, une partie fait défection, la plus populeuse, la plus riche, celle qu'a le plus réellement pénétrée la civilisation.

Vers le Nord, le péril vient de l'Allemagne, mais ici encore la responsabilité retombe sur la Pologne. Non seulement, elle n'a pas défendu le poste qui lui était confié, mais elle a elle-même appelé les Allemands, et l'Ordre teutonique, que son imprudence a établi à l'embouchure de la Vistule, s'étend sur la Baltique et donne la main aux Porte-Glaives de Livonie. Il suffit d'un siècle pour que la Baltique devienne un lac germanique, et une épaisse barrière de colons et de guerriers étrangers ferme aux Russes cette mer que l'on nomma longtemps la mer slave. Pour la leur ouvrir, il faudra le génie et l'obstination de Pierre le Grand; — et réussira-t-on jamais à arracher aux colons ennemis la terre qu'ils ont si solidement occupée?

Nous admirons le patriotisme des Espagnols qui, refoulés dans les montagnes de la Galice, ne désespérèrent pas de leur patrie et de leur foi et, après une bataille de sept siècles, refoulèrent les Arabes en Afrique, — et certes leur constance et leur valeur méritent le respect; du moins trouvèrent-ils des alliés : dans les heures décisives, ils n'appelèrent pas en vain les chevaliers français, et, de plus, ils étaient en contact immédiat avec

l'Europe, soutenus par son appui moral. Combien la situation de la Russie n'était-elle pas plus terrible? Du passé, tout avait péri, même les souvenirs. Toutes les mers lui étaient fermées; sur la Baltique, les Suédois et les Allemands; sur la mer Noire, les hordes nomades, sans cesse renouvelées, qui avaient dans l'Asie comme une inépuisable réserve; sur le Dniéper, les Lithuaniens et les Polonais; de tous côtés, des ennemis impitoyables, et, pour leur résister, rien : ni richesse, elle avait été anéantie; ni civilisation, elle avait été balayée; ni organisation, la Russie avait été surprise en pleine voie de formation. La Moscovie était à terre, elle était seule, elle se sentait méprisée, calomniée, haïe. — Elle défia le destin. Abandonnée par l'Europe, elle refusa de l'abandonner à son tour, elle s'éloigna avec une insurmontable aversion de cette Asie à laquelle on la livrait; elle voulut prouver son droit à la civilisation en lui conquérant un monde. La lutte fut longue, acharnée, terrible, les commencements surtout en furent durs. Les péripéties du drame furent nombreuses et tragiques : plusieurs fois, la défaillance d'une heure remit en question les résultats lentement acquis, et la Russie connut, après le désespoir des désastres, l'angoisse des batailles indécises et la déception des victoires stériles : ce qu'elle ne connut jamais, ce fut la prostration qui accepte l'échec et qui le justifie. Peu de spectacles dans l'histoire sont plus émouvants que celui du lent relèvement de cette noble nation qui, écrasée, gisante, par un effort séculaire, se redresse peu à peu, d'abord sur les mains, sur les genoux, et finit enfin victorieuse et géante par poser son pied vigoureux sur la nuque de ses conquérants.

On vante l'héroïsme des magnats polonais, et nous sommes en effet éblouis par les éclairs de leurs coups d'épée et grisés par les conquêtes faites au galop de leur cheval; mais le sacrifice et le dévouement, la confiance dans les revers, la volonté et la constance, n'est-ce pas aussi de l'héroïsme, et cet héroïsme est-il moins digne d'admiration parce que les résultats en sont moins vains! Que de peuples ont été trempés par d'aussi redoutables épreuves que les Russes. Une nation qui n'a pas succombé à de telles angoisses et à de semblables traverses, n'a rien à craindre de l'avenir; ses souffrances l'ont sacrée pour la vie.

Les Mongols furent vaincus et chassés, ils devaient l'être, et leur expulsion en elle-même n'est qu'un fait relativement secondaire : le vrai

titre d'honneur des Slaves, c'est la prise de possession et la mise en valeur de l'immense territoire qui constitue aujourd'hui l'Empire des tsars et dont les premiers maîtres de Kiev n'occupaient que la lisière occidentale.

L'œuvre de colonisation avait commencé avant l'invasion mongole et, dès la fin du douzième siècle, les princes de Sousdalie poussaient leurs avant-postes jusqu'au Volga et à Nijni-Novgorod. Elle fut à peine interrompue par les victoires des successeurs de Gengis-Khan et les malheurs mêmes des Russes semblèrent la précipiter. Trop faibles encore pour disputer à la Pologne les territoires qu'elle convoite, ils commencent vers l'Asie cette marche, qui n'est pas encore terminée aujourd'hui, et qui les conduira, d'étape en étape, jusqu'au Volga, à l'Oural, à la Caspienne et au Pacifique. Les deux grandes nations colonisatrices modernes sont la Russie et l'Angleterre, et, dans le parallèle qui s'établit naturellement entre elles, l'avantage ne revient pas toujours à l'Angleterre. L'Angleterre s'enorgueillit de la puissance et de la richesse de l'Amérique, qui est son œuvre; mais elle y a travaillé à loisir, protégée par la nature, servie par toutes les ressources de la civilisation occidentale, soutenue et aidée par les autres peuples; la tâche accomplie par la Russie n'est pas moins belle, et elle l'a poursuivie seule, avec des moyens presque nuls, sans cesse détournée par de terribles complications extérieures ou intérieures. L'Angleterre n'a pas transformé les Indiens, elle les a supprimés; l'œuvre de la Russie est moins somptueuse, elle a été plus humaine. Elle s'est assimilé la plupart des tribus qu'elle a rencontrées devant elles; elle les a si intimement pénétrées de son esprit et si vigoureusement pétries dans la pâte nationale qu'elles ne forment plus avec elle qu'un tout indissoluble, mais parce qu'elle les a élevées jusqu'à elle. Sa poussée vers l'Est n'a pas été l'application brutale des doctrines impitoyables qui condamnent à la mort les espèces inférieures, mais une sorte d'apostolat où elle apportait aux vaincus, en même temps que le christianisme, le bien-être et les premiers éléments de la culture et des arts. S'il est vrai, comme le professait Montesquieu, que la puissance d'assimilation est la limite légitime des conquêtes, jamais conquêtes ne furent plus légitimes que celles de la Russie sur l'Orient. Le retard auquel l'avait condamnée la domination mongole la servit ici : elle était assez voisine des barbares pour être

# EMMANUEL BENNER




LE SOMMEIL

entendue d'eux, mais sa barbarie était avide de progrès et grosse d'avenir; reniée par l'Europe, elle se vengeait en en portant plus loin les frontières. « Il est curieux de mesurer dès à présent les conquêtes de la colonisation russe, écrit Anatole Leroy-Beaulieu, de compter combien de parallèles de latitude, combien de degrés de longitude elle a, du Nord au Sud, de l'Ouest à l'Est, gagnés sur la nature ou sur la barbarie. C'est toute cette vaste région des steppes et de la forêt Noire, l'ancienne demeure du cavalier scythe, tatar ou cosaque. Ce sont les rives de la mer Noire et de l'Azov, où, au commencement des temps modernes, les Génois avaient encore des comptoirs fortifiés, comme nous en avons le long des côtes de Guinée. C'est le bassin du Don, à l'est du méridien du Jourdain, et le cours central du Volga, à l'est du méridien des sources de l'Euphrate. C'est la plus vaste, presque la seule conquête de l'Occident sur l'Orient, de l'Europe sur l'Asie; pour mieux dire, l'Europe, grâce aux Russes, a presque doublé aux dépens de l'Asie. »

Dans ce travail séculaire, les traits essentiels du tempérament et de l'esprit russe se sont arrêtés et creusés. — La principale cause de la faiblesse des peuples slaves vient, non de l'intelligence, mais du caractère; ce qui leur manque, c'est l'énergie et surtout la permanence de la volonté; leur imagination très vive les entraîne à d'imprudents enthousiasmes et les expose à de brusques défaillances; ils ont plus d'élan que de force, plus de verve que de vigueur, plus de souplesse que d'originalité. Faciles à l'engouement, l'âme ouverte à toutes les impressions extérieures, ils offrent une proie facile aux aventuriers et aux étrangers. Les poètes, chez eux, sont moins rares que les philosophes, et leurs capitaines ne sont souvent que des batteurs d'estrades. Les hommes d'État qui sont sortis de leurs rangs, assez peu nombreux, n'ont jamais été très populaires parmi eux et n'ont pas laissé de successeurs. Chez les Russes, ces défauts essentiels de la race ont été atténués par la tâche qu'ils s'étaient imposée; à poursuivre pendant des siècles un but immuable, leur imagination s'est assagie, leur volonté s'est exercée et leur courage s'est entêté. C'est un lieu commun historique que d'opposer la modération opiniâtre des Capétiens de France et leur ambition modeste et tenace aux rêves tumultueux et vains des empereurs germaniques; les grands-princes de Moscovie méritèrent d'être

aussi heureux que les Capétiens français, parce qu'ils ne furent ni moins sages ni moins obstinés. Les tsars, à ce point de vue, sont la très exacte incarnation de leur peuple. Les Russes ont conservé de leurs origines le sens de la poésie et de la musique, le penchant à la rêverie et au mysticisme; mais ils doivent à la vie un sens pratique très vif, la patience dans l'effort et l'intrépidité dans le malheur. Un aide de camp rapporte à l'empereur, raconte Tolstoï à propos de la bataille de Borodino, dans son célèbre roman *la Guerre et la Paix*, que deux cents canons avaient été pointés sur les Russes, mais que ceux-ci tenaient bon. « Notre feu en abat des rangs entiers et ils résistent toujours. — Ils en veulent encore! dit Napoléon d'une voix rauque. — Sire?... demanda l'aide de camp qui n'avait pas entendu. — Ils en veulent encore! répéta Napoléon. Eh bien, qu'on leur en donne. » L'armée russe, ajoute l'illustre écrivain, se trouvait inexorablement poussée à continuer sa résistance. Nulle part les qualités éminentes d'une race ne se révèlent aussi clairement que pendant la guerre; aucun soldat ne supporte le feu avec la tranquillité stoïque et la résignation têtue du soldat russe; et, comme ses soldats, le peuple russe, lourd et lent, peu inventif et médiocrement brillant, mais incapable de découragement et de panique, poursuit sa route vers le but entrevu, dédaigneux des obstacles, indifférent aux difficultés et aux périls.

Dans les étrangers auxquels ils arrachèrent pied à pied le sol de leur patrie, les Russes ne détestaient pas seulement des maîtres avides et cruels, mais des ennemis de Dieu; comme les Espagnols, ils se vantaient d'être les soldats du Christ; toutes leurs guerres étaient des croisades. Ainsi que le remarquent très justement les historiens russes, partout les adversaires auxquels ils se heurtaient étaient des adversaires de l'Orthodoxie, qu'ils fussent païens comme les Asiatiques, musulmans comme les Tatars et les Turcs, ou catholiques comme les Polonais et hérétiques comme les Allemands. Ainsi se dégage de très bonne heure l'un des éléments essentiels qui constituent la nationalité russe. La Sainte-Russie a reçu l'onction du Seigneur, elle accepte l'élection qui la désigne comme la gardienne de la vraie foi et la libératrice de ses frères en Jésus-Christ; qui l'attaque commet un sacrilège; qui l'abandonne, une apostasie. L'idée slave, sous sa forme précise et moderne, n'apparaîtra que plus tard; venue

du dehors, élaborée par les lettrés et les savants, a-t-elle même pénétré les couches profondes? Le mougik n'est guère plus ému par les théories ethnographiques des publicistes tchèques ou croates que nos paysans par les périodes sonores des journalistes qui prêchent l'union des races latines. Dans tous les cas, au début et fort longtemps après, les ambitions politiques revêtent une forme exclusivement religieuse : la vraie patrie des Russes, c'est l'Orthodoxie.

A côté de ce dévouement mystique à la foi grecque, le trait dominant du peuple russe, c'est son attachement aveugle, absolu, au maître, au tsar. Rien, dans tout le reste de l'Europe, ne saurait donner une idée de cette affection naïve et confiante, de ce respect superstitieux et tendre. L'empereur, pour le paysan, n'est pas seulement un chef terrible et tout-puissant, mais un père omniscient et tout bon. Il y a, entre le loyalisme anglais et le tsarisme russe, la même différence qu'entre l'abandon candide et complet d'un enfant et l'amitié défiante et réservée d'un homme mûr. Les causes les plus diverses, physiques, historiques, ethnologiques, religieuses, morales, politiques, se sont réunies pour préparer cette fusion du peuple et de son gouvernement, — souvenirs des institutions slaves primitives, influences mongoles et byzantines, action du clergé, nature du sol et du climat; mais deux, surtout, ont agi : la reconnaissance de la nation pour les princes qui l'ont affranchie et la conviction obscure et profonde que l'autocratie est seule assez forte pour mener à bonne fin l'œuvre commencée.

Les peuples ne sont ni dupes ni ingrats. Pour obtenir leur amour, il faut le conquérir. La Russie s'est donnée à ses chefs parce qu'ils ont souffert de ses souffrances, vécu de ses rêves et préparé ses triomphes. Médiocres héros de romans, en général, que ces princes de Sousdalie, qui deviennent plus tard grands-princes de Moscou, en attendant l'heure où ils seront empereurs de toutes les Russies. Leurs prédécesseurs, les grands-princes de Kiev, étaient plus friands de la lame, d'une intrépidité plus gaie, plus généreux aussi et plus humains. C'est que les temps ont changé. Aux héros succèdent les politiques : au milieu de tant d'ennemis implacables, la moindre fantaisie peut être mortelle; si l'on trébuche, se relèvera-t-on? Ils avancent pas à pas, hésitants, l'œil au guet, résignés aux humiliations,

prompts à la retraite; quelquefois ils se laissent tenter par une glorieuse aventure, mais ils préfèrent les progrès sûrs aux triomphes éclatants et la ruse à la force. L'État est une forteresse assiégée; une défaillance ou une hésitation suffit pour la livrer à l'ennemi; l'ordre du prince doit être obéi comme celui du général en campagne et sa volonté a toute l'inflexibilité de la discipline militaire. D'ailleurs le prince donne l'exemple et paye de sa personne; il est le premier serviteur de la patrie et il n'hésite pas à se sacrifier pour elle. « En se rendant à la Horde d'Or pour porter le tribut ou négocier, dit M. Léger, il faisait son testament; il exposait aux fidèles chrétiens qu'il s'en allait pour obtenir grâce en faveur de son peuple, au péril de ses jours, prêt à recevoir la mort pour ses sujets, et parfois, en effet, il la subissait. » Les sujets ne marchandèrent ni leur reconnaissance ni leur soumission au souverain qui se montrait prêt à donner sa vie pour ses enfants et dont toutes les pensées allaient au triomphe de la foi et à la grandeur de la patrie.

## IV

Les péripéties de la revanche russe n'ont pas trouvé leur Voltaire à l'étranger et elles sont presque absolument inconnues du public français. Elles ont inspiré en Russie des historiens de premier ordre, Koulick, Kostomarov surtout, que soutient un souffle d'épopée. Les guerres avec la Suède furent en somme moins redoutables, plus intermittentes, plus extérieures surtout. Dans l'Ukraine on se heurtait à des haines plus âpres et plus vigilantes. La bataille prend ici ce caractère d'atrocité spéciale qui assombrit les guerres civiles.

De ce côté, en effet, les Slaves du Nord rencontraient en face d'eux d'autres Slaves. La lutte contre la Pologne remplit la troisième période de l'histoire russe comme la lutte avec les Tatars avait rempli la seconde. Plusieurs fois la vaillance polonaise refoula l'obstination russe et les étendards victorieux de la Pospolite flottèrent sur les remparts de Moscou. Au début toutes les chances de succès paraissaient être de son côté. Elle

avait connu l'épouvante de l'invasion mongole, mais non l'humiliation de la conquête, et, protégée par la Russie, elle était restée en relations constantes avec l'Europe et avait pris sur sa rivale une avance considérable. Elle avait le grand avantage de la possession, et pour maintenir sous son autorité des provinces où elle avait groupé autour d'elle d'assez nombreux clients, elle disposait de toutes les ressources d'une civilisation infiniment plus avancée que celle de son ennemie. Sa situation géographique était admirable; du côté de l'Ouest, le point faible du royaume, ses frontières ouvertes étaient protégées par l'anarchie germanique; elle avait réparé en partie sa grande faute du moyen âge en enlevant à l'Ordre teutonique les bouches de la Vistule et en le forçant de reconnaître sa suzeraineté pour le reste de ses domaines. Placée presque au milieu des diverses populations slaves, elle paraissait appelée à leur servir de centre d'attraction et de ralliement; fière de l'héroïsme de ses enfants, parée des dons les plus éclatants que la Providence ait jamais répartis à une nation, elle nourrissait les plus vastes ambitions, et de tous côtés venaient vers elle les appels des opprimés et les espérances des vaincus; par la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie, son influence pénétrait jusqu'au Danube, elle se croyait appelée à chasser les Turcs de Constantinople, et ce n'étaient pas seulement des Polonais qui voyaient en elle le « principal défenseur de la confédération slave ».

Le réveil fut brusque et lamentable. Deux choses manquèrent à la Pologne, le sens pratique et la persévérance. Ses ambitions eurent toujours une apparence de dilettantisme. Le danger ne l'effrayait pas, mais la lutte l'ennuyait vite. Agitée et excessive, exubérante et capricieuse, sourde aux leçons de l'expérience, ses vertus mêmes lui devinrent périlleuses, parce qu'elles ne furent jamais réglées par la raison. Elle avait souffert de très bonne heure des empiètements de l'Allemagne; la perte « de la Poméranie qui lui eût donné la mer, dit M. Lavisse, et de la Silésie qui l'eût appuyée à la montagne, avait préparé les désastres de son avenir ». Elle ne l'oubliait pas, s'inquiétait de cette ambition qu'elle sentait aux aguets, tenace, implacable. « Tant que durera le monde, dit le proverbe national, le Polonais ne sera jamais l'ami de l'Allemand. » Mais sa rancune avait des défaillances et sa haine ne résista pas toujours au plaisir divin de sauver

ses ennemis. Sa générosité fut admirable et désolante. De semblables nations sont la grâce et comme le sourire de l'humanité, mais l'empire du monde ne leur appartient pas.

Le danger dont les menaçaient la grandeur de l'Autriche et les progrès de la Prusse, les Polonais le voyaient. « Le péril est évident, la nation court à sa ruine », disait dès 1285 l'archevêque Iakov, en dénonçant l'immigration germanique. Depuis lors, ce péril n'avait cessé d'augmenter. Le salut eût été dans une union intime avec la Russie; les Polonais le comprirent et plusieurs fois ils offrirent la couronne au tsar. Seulement, les conditions qu'ils entendaient lui imposer condamnaient d'avance les négociations à un échec. Comme prix de l'élection, ils exigeaient une apostasie, c'est-à-dire qu'ils prétendaient annexer la Russie à la Pologne, soumettre cinquante millions d'orthodoxes à dix millions de catholiques. Une folie, même si elle a pour origine le plus pur patriotisme, est toujours une folie. La différence était grande entre les princes de Lithuanie et les tsars de toutes les Russies, et si Jagellon avait pu se faire baptiser en 1386 pour recevoir avec la main d'Edwige la couronne royale, un empereur russe qui eût acheté à ce prix le trône de Pologne, eût eu grand'peine à soumettre la Pologne et aurait soulevé la Russie contre lui. Aucun n'accepta ce marché de dupe. Les Polonais se montrèrent ici catholiques avant d'être Slaves; ils sacrifièrent à l'Église les intérêts supérieurs de leur patrie et de leur race. Personne ne leur demandait d'abdiquer leur foi; mais c'était une présomption puérile que de songer à l'imposer à une nation cinq fois plus nombreuse. Leur hautaine intolérance, en fermant la porte à la conciliation, rendit la lutte inexpiable, et leur maladresse imprévoyante se condamna elle-même à une défaite que les efforts les plus désespérés ne purent tout au plus que retarder.

Dans leurs relations avec les populations yougo-russes qu'ils avaient soumises, les Polonais n'avaient été ni plus adroits ni plus heureux. Leur prosélytisme romain avait blessé les habitants dans leurs convictions les plus intimes. Les classes supérieures, par manie d'imitation, par cupidité aussi et pour partager les bénéfices de la sljachta polonaise, s'étaient converties et avaient adopté avec la religion de la Pologne sa langue et ses mœurs. Un despotisme effroyable s'abattit alors sur le peuple, courbé

sous un servage impitoyable, tandis que l'Église nationale était réduite par l'Union au rang d'une hérésie méprisée et sourdement persécutée. L'oppression appelle la révolte. Dès que les paysans yougo-russes commencent à espérer l'appui des tsars, ils s'essaient à l'insurrection, et après la terrible révolte de Khmelnicki, vers le milieu du dix-septième siècle, la Pologne doit céder au tsar l'Ukraine jusqu'au Dniéper avec Smolensk et Kiev.

La Russie a reconquis sa ville sainte et sa première capitale; elle fait peu à peu rentrer dans l'union primitive les tribus dissidentes, et elle apparaît désormais à tous comme la première puissance slave; à elle seule appartient désormais l'hégémonie protectrice que la Pologne n'a su ni exercer ni justifier par ses services. Épuisée par ses stériles élans, celle-ci traîne, désormais, lasse et désenchantée, une vie sans avenir et sans but : pendant tout le dix-huitième siècle elle achève de mourir. « *Poloni sunt genitores Germaniæ*, » écrira un Français, à l'époque de Sobieski; les Polonais sont les pères de l'Allemagne; ils justifient ce sarcasme par leur inertie comme par leur intervention. Une occasion s'offre encore une fois d'arrêter les progrès du Brandebourg; la tsarine Élisabeth les invite à s'unir à elle pour amener « la réduction des forces de la Prusse »; ils hésitent, refusent, se réfugient dans une neutralité qui livre leur territoire au premier occupant. Leur indépendance n'existe plus que de nom, mais du moins pourraient-ils encore sauver l'intégrité de leur territoire, maintenir leur nationalité : quelques-uns le comprennent, conseillent de se jeter dans les bras de la Russie. Chez la majorité, le fanatisme, les préjugés et les rancunes parlent plus haut que le bon sens et le patriotisme. Frédéric II, à l'affût de toutes leurs défaillances, « saisit l'occasion et, à force de négocier et d'intriguer », gagne l'impératrice Catherine à l'idée du partage de la Pologne.

Le roi de Prusse était fier de son œuvre et c'est, en effet, un des plus extraordinaires succès de l'Allemagne. Non seulement elle étendait ses frontières au détriment des Slaves, mais elle semait parmi eux les germes de haines qui ne sont pas éteintes après un siècle de révoltes et d'oppression. Catherine II n'avait admis les propositions de Frédéric II que malgré elle, après de cruelles hésitations; elle avait, par faiblesse et par cupidité,

grevé lourdement l'avenir de la Russie, mais quelque part de responsabilité qui lui revienne dans l'œuvre fatale et inique, les plus coupables étaient les Polonais eux-mêmes qui avaient, de leurs propres mains, tissé le filet où on les étouffait.

La seule excuse des Russes, c'est que la chute de la Pologne était devenue la condition indispensable de l'affranchissement du monde slave; la république était en effet devenue l'alliée fidèle des Turcs et c'était le sultan que la tsarine combattait à Varsovie. La Russie avait charge d'âmes : malheur aux insensés qui se mettaient au travers de sa route!

## V

L'apparition de la Russie au dix-huitième siècle sur la scène de la politique a profondément bouleversé l'échiquier européen. Les calculs des hommes d'État ont été confondus par la brusque introduction d'un élément nouveau et les plus sages prévisions déjouées par l'avènement d'une puissance qui jetait tout d'un coup dans la balance le poids de ses légions innombrables. On n'a pas accueilli sans mauvaise humeur l'intrus qui réclamait sa part de butin; les intérêts que lésaient ses progrès et les espérances que déjouaient ses victoires se sont coalisés, et s'ils n'osent plus opposer à ses revendications une fin de non-recevoir absolue, ils les accueillent avec beaucoup de mauvaise grâce et affectent vis-à-vis de ses prétentions un extrême scepticisme.

Il est trop évident que la Russie est une grande puissance militaire; on s'y résigne. On ne lui conteste même plus son titre de nation européenne; mais on entend prolonger son stage avant de l'admettre au même rang que les peuples occidentaux. Son éducation réelle, dit-on, n'a commencé qu'avec Pierre le Grand, et deux siècles n'ont vraiment pas suffi à la terminer. Que d'améliorations encore nécessaires pour l'amener au même degré de prospérité que la France, l'Angleterre ou l'Allemagne! Avant de songer à être traitée sur un pied d'égalité, qu'elle commence par

# ADOLPHE GUILLON




NOYERS DE VÉZELAY (YONNE)

(Champ historique où saint Bernard prêcha la deuxième Croisade).

transformer son administration, son gouvernement, son industrie, son agriculture, ses écoles. On dresse le bilan de son passif, l'on compare la densité de sa population à celle de la Belgique, les six hectolitres de blé qu'elle récolte par hectare aux dix-huit que la France obtient d'un sol épuisé; on signale l'insuffisance de ses lignes ferrées, l'élévation de sa mortalité, la médiocrité de ses produits manufacturés.

Le tableau est poussé au noir, mais peu importe. Ce qui n'est pas indifférent en revanche, c'est qu'on néglige dans ces calculs deux éléments essentiels. D'une part, une fraction considérable des forces productives de la Russie continue à être absorbée par la mise en exploitation des territoires vierges qu'elle conquiert chaque année sur l'Asie. Il ne s'agit pas ici pour elle, en effet, de ces dépenses de luxe, — comme celles par exemple de la France en Afrique et au Tonkin, — qu'un peuple solde sur l'excédent de ses revenus et qu'il est toujours libre de restreindre ou d'interrompre; le moindre arrêt dans cette œuvre de colonisation qui est bien réellement une expansion de la patrie, constituerait une lourde faute. La plus vulgaire prévoyance interdit aux Russes de s'arrêter dans leur marche avant d'avoir touché le but. De nos jours comme au moyen âge, ils subissent la fatalité de leur situation géographique qui les met en contact immédiat avec l'Asie. Ils en sont encore à la période de premier établissement, et c'est un lieu commun qu'il ne convient pas d'établir le rendement moyen d'une exploitation quelconque sur les résultats du premier exercice. Du jour où la prise de possession sera terminée, ce qui n'est plus qu'une question d'années, elle entrera dans la période des bénéfices et ils seront d'autant plus rémunérateurs que les capitaux enfouis auront été plus considérables.

De plus, pour préjuger l'avenir d'un peuple, les résultats déjà acquis ont beaucoup moins de valeur que la vitesse des progrès accomplis. Or, si la Russie est encore en arrière des nations occidentales, il n'est pas douteux qu'elle gagne chaque jour du terrain et qu'elle se transforme avec une rapidité extraordinaire. Ses ressources naturelles sont prodigieuses, sa population s'accroît dans des proportions énormes. Quelques années de labeur et de paix doivent suffire pour faire d'elle un centre de production et de richesse. L'incomparable puissance d'assimilation dont témoigne

son histoire permet d'augurer avec quelle facilité elle apprendra ce qu'elle ignore encore.

Essayer de contester la souplesse et l'intelligence imitative des Slaves serait une sorte de gageure contre le sens commun. Mais les seules qualités qui mettent une nation hors de pair, sont les facultés originales et créatrices. Les Slaves les possèdent-ils? Pour aspirer à la maîtrise, ce n'est pas assez d'avoir été un élève excellent. Les Slaves ont-ils les dons supérieurs qui justifient la primauté, la puissance du génie qui fraye des voies nouvelles, l'audace et la fécondité de l'esprit? Où sont leurs titres? Qu'ont-ils créé? Plus d'un écrivain russe s'est posé douloureusement cette question qui tourmente leur patriotisme. Tourguéniev entre autres, qui aimait sa patrie d'un amour si tendre et si susceptible, en est obsédé; dans un de ses romans les plus émus, *Fumée*, il y revient avec une sorte de passion maladive et il aboutit à des conclusions cruellement pessimistes.

Il serait puéril de prendre trop au sérieux les boutades amères du poète qu'affligeait la supériorité étrangère et qu'exaspéraient les prétentions saugrenues de quelques ratés exubérants.

Tout d'abord, le développement historique des peuples paraît soumis à des règles constantes. Les qualités distinctives de la race s'accusent et se trempent dans des combats douloureux où s'exerce sa jeunesse et par lesquels elle prouve à la fois et elle exerce ses forces. Les périls auxquels elle est alors exposée, en provoquant l'éveil de toutes ses énergies, créent chez elle la conscience de la personnalité, et comme le besoin de la répandre au dehors; la langue se fixe, la pensée s'élève, et la littérature se résume dans quelques œuvres supérieures. Presque toujours cette éclosion de talents éminents coïncide avec un mouvement d'expansion au dehors et la gloire militaire accompagne et consacre la gloire littéraire. Rien de plus naturel, puisque en somme la guerre est l'épreuve suprême des forces d'un peuple et que la victoire revient en définitive à ceux qui sont *en meilleure condition.* Ces succès à leur tour activent le progrès économique auquel se rattache très intimement le développement scientifique, jusqu'au jour où l'orgueil que provoque la fortune et l'égoïsme que crée la richesse entraînent la décadence. Sans remonter trop haut dans l'histoire, l'évolution de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne

confirme cette loi dans ses traits les plus généraux. Pourquoi ce qui a été vrai pour elles, ne le serait-il pas pour la Russie? Les contemporains de Gottsched plaçaient leur idéal dans l'imitation de la France et les plus ambitieux ne songeaient guère à exercer en Europe une primauté quelconque. Personne au dix-huitième siècle ne soupçonnait que Lessing et Herder, en fondant la littérature allemande, créaient une nation nouvelle et que leur appel allait susciter des forces inconnues qui assureraient un moment la domination politique et morale de la race germanique. Supposerait-on par hasard que l'Allemagne est au-dessus des lois éternelles et qu'elle conservera toujours l'empire qu'elle a un moment détenu? Tout ce qui a eu un commencement, aura une fin. L'hégémonie allemande n'est pas plus définitive que ne l'a été l'hégémonie anglaise ou française. Déjà les symptômes de décadence sont manifestes et tout le prestige de succès encore récents ne cache pas la lassitude et l'épuisement de ces maîtres d'un jour. Qui les remplacera? La direction de l'Europe reviendra-t-elle à des peuples qui l'ont déjà exercée? Toute affirmation en pareille matière serait vaine, mais il est téméraire autant qu'injuste d'exclure d'avance la Russie du concours, et, *sous prétexte qu'elle n'a pas encore été, de nier qu'elle sera.*

Les symptômes, pour un esprit non prévenu, ne sont-ils pas aussi favorables qu'ils l'étaient en Allemagne vers 1750? Au milieu des tempêtes dans lesquelles a grandi le peuple russe, son génie propre s'est peu à peu dégagé; déjà, il s'est affranchi de l'imitation étrangère, et il s'est révélé au monde par des œuvres supérieures. Il serait puéril de voir un simple engouement dans la faveur avec laquelle ont été accueillis en France les romans de Tolstoï, de Tourguéniev et de Dostoïevsky. Leurs longueurs, leurs violences, leurs bizarreries blessent nos répugnances instinctives, choquent notre goût de mesure, de clarté, de logique. Nous les admirons cependant, et, ce qui est plus rare, peut-être, quand il s'agit d'écrivains étrangers, nous les lisons. Pourquoi? Sinon parce que nous y apercevons comme une lueur d'aurore. Ce qui nous séduit, c'est la part d'originalité que nous y entrevoyons. La Russie traverse sa période d'orage et d'assaut, mais de quelle hauteur ses représentants ne dépassent-ils pas les pâles poètes du Hainbund? Encore n'avons-nous qu'une idée

fort imparfaite du grand travail qu'elle a accompli depuis un siècle. Les auteurs que nous admirons le plus sont-ils les plus grands ou seulement les moins éloignés de nous? Dans tous les cas, que de noms l'équité ordonnerait de placer à côté de ceux qui ont reçu droit de cité parmi nous! Pouchkine, Gogol, Griboïedov, Kostomarov, Saltikov, Biélinsky, Pypine, Soloviev, Ostrovsky, Hilferding, Pisenski, je cite au hasard, et la liste s'allongerait sans être complète. Est-ce sur un sol stérile que lève une telle moisson! Le dix-neuvième siècle est un grand siècle littéraire, mais devant le tribunal de la postérité la Russie se présentera sans crainte et ses enfants n'ont à redouter aucune comparaison.

Le mouvement scientifique est moins avancé, et rien n'est plus naturel, puisque, d'après l'évolution logique des choses, il est dans la vie des peuples comme le couronnement d'une longue carrière. Même à ce point de vue cependant, trop de pessimisme serait injuste. « La science russe, écrit un Allemand, a atteint une telle hauteur que les savants ne sauraient plus se dispenser d'apprendre le russe. » Non seulement la Russie a produit des historiens éminents, mais ses grandes publications de textes sont comparables aux plus illustres collections de la France et de l'Allemagne. Les expéditions vers le pôle Sud, qui font époque en géographie, sont parties de Russie. « L'étude du Tian-schan, poursuivie pendant vingt ans à tous les points de vue, est l'œuvre exclusive de savants russes, entre autres de l'immortel Feldschenko; elle marque un progrès si essentiel que bien peu d'entreprises méritent d'être placées sur la même ligne et que la nation qui l'a exécutée a le droit de se proclamer avec une légitime fierté le digne émule de la Grande-Bretagne ». (Hellwald.) Et, à côté des géographes, les linguistes, les mathématiciens et les naturalistes russes ne font pas trop mauvaise figure en face des Occidentaux. Que l'on songe à ce qu'était la Russie il y a un siècle, et ce n'est certes pas un mouvement d'ironie et de scepticisme que l'on éprouvera, mais un sentiment d'admiration et d'étonnement. Pourquoi supposer gratuitement qu'elle a déjà épuisé sa force et donné sa mesure entière? Il est au contraire infiniment plus vraisemblable et plus conforme aux lois générales que pendant quelque temps encore ses progrès continueront et que, en vertu de la vitesse acquise, leur rapidité augmentera?

VI

« Ce sont de mauvais conservateurs, écrivait Katkov, que ceux qui ont pour devise le *statu quo*, cet état existant fût-il entièrement pourri ». Mais l'agitation n'est pas nécessairement le progrès, pas plus que l'esprit de conservation n'est synonyme d'immobilité. Nous sommes revenus depuis longtemps des théories absolues qui, attribuant une supériorité intrinsèque à telle ou telle forme de gouvernement, voudraient couler dans le même moule les peuples les plus divers. Le meilleur gouvernement est celui qui répond le mieux aux désirs et aux besoins d'une nation à un moment donné, telle que l'ont façonnée la nature et l'histoire. Toute réforme qui n'est pas la conséquence naturelle du passé n'est pas une garantie de prospérité et de bonheur, mais un ferment d'anarchie. Il est curieux que les mêmes hommes qui félicitent si chaudement l'Allemagne d'avoir substitué la conception historique à la conception idéaliste française jugent avec une si impitoyable sévérité les écrivains qui en Russie soutiennent en face du cosmopolitisme les droits de la tradition et du passé! En vivifiant l'idée patriotique, en rappelant leurs contemporains au culte de leurs origines, en opposant le réel au possible et la mission particulière de la Russie à de vagues symboles, en resserrant les liens qui les rattachent aux autres Slaves, les Slavophiles ont rendu à leur peuple un incontestable service. Ils lui ont enseigné que le premier devoir des nations est le respect d'elles-mêmes, et que, pour être grand, il fallait commencer par être soi. Ils lui ont appris qu'une littérature n'était humaine qu'à condition d'être essentiellement nationale; ils l'ont mis en garde enfin contre les pourchasseurs de quintessence, en lui montrant que les institutions sont l'œuvre des siècles et qu'il y a une coupable outrecuidance à leur en substituer d'autres au hasard.

L'indépendance d'esprit n'est jamais qu'une chose relative et les libres-penseurs ont aussi leurs préjugés. Bien que les Slavophiles soient en

quelque sorte en état de légitime défense et que leurs principes essentiels soient difficilement contestables, leurs théories froissent quelques-uns de nos sentiments intimes; nous leur en voulons de la facilité avec laquelle ils jettent par dessus bord les doctrines libérales et nous prêtons à ces dévots de l'orthodoxie et à ces séides de l'absolutisme impérial des arrière-pensées de réaction qui nous choquent. Les souvenirs de la Sainte-Alliance et ceux de l'empereur Nicolas aidant, nous sommes tout disposés à voir dans la Russie une ennemie implacable de la Révolution, par conséquent de la France qui la représente, bon gré mal gré, aux yeux de l'Europe. Il n'est pas douteux que le parti libéral, bien qu'il fasse quelque bruit en Russie, n'y compose qu'une insignifiante minorité et qu'il ne suscite d'assez vives défiances, moins peut-être autour du trône que dans la masse du peuple. Il serait sage de chercher les raisons de cette suspicion plutôt que d'en prendre texte pour condamner en bloc une nation coupable d'accueillir si froidement les présents qu'on lui apporte. On s'apercevrait vite qu'elles ne sont pas sans valeur. D'abord le parti libéral se confond en général avec le parti allemand, et on accuse ce dernier de porter trop volontiers ses regards au-delà de la frontière. Il n'y a pas si longtemps que les barons des provinces baltiques, abusant des faciles services rendus à Alexandre II par M. de Bismarck, jouaient aux seigneurs indépendants. « Les droits et les privilèges dont vous jouissez aujourd'hui, leur disait alors, dans un discours officiel, le superintendant Walter, ces privilèges qui vous permettent de rendre la justice, d'élire les délégués de l'administration et de la police, de lever des impôts pour l'entretien des écoles et des églises, *qui font de vous en un mot les représentants du pays à l'intérieur et à l'extérieur*, sont l'héritage de vos ancêtres et le fruit de leurs travaux. Vous recueillez la moisson, mais vous devez semer à votre tour et préparer à l'avenir une moisson plus abondante encore. Et quelle est la semence que vous devez répandre? LE GERMANISME. Si vous le voulez, nos descendants jouiront un jour de la langue allemande, de la fidélité allemande, de la civilisation allemande, et, Dieu le veuille, aussi de *la Patrie allemande!* » De telles paroles ne sont pas de nature à rendre très populaires les Allemands, les idées qu'ils patronnent et les partis qu'ils appuient.

Non, sans doute, que la plupart des libéraux ne soient des patriotes très sûrs : mais il a paru quelquefois que certains d'entre eux ne mettaient pas en première ligne la sécurité et la grandeur de la Russie. En 1863, lors de l'insurrection polonaise, les idées occidentales étaient en tel crédit dans les classes supérieures que beaucoup d'hommes politiques se déclaraient prêts à faire à la Pologne des concessions telles qu'elles équivalaient à une demi-indépendance. Ces concessions, qui inquiétaient déjà l'opinion, semblèrent insignifiantes aux plus ardents; ils rêvaient de fédéralisme, déclaraient que la Russie était trop grande, trop lourde, trop massive : par respect pour Montesquieu, ils auraient dépecé l'Empire en une série d'États autonomes : Petite-Russie, Baltique, Géorgie, etc. La conscience publique se souleva : des millions de paysans remplirent les églises pour demander à Dieu la conservation de la patrie et la victoire du tsar orthodoxe. Des souvenirs pareils ne s'effacent pas en quelques années. D'abord vivre, dit le proverbe, et puis philosopher. Pour que le parti libéral ait quelque chance d'obtenir la faveur populaire, il faut qu'on ne puisse plus l'accuser de semblables péchés d'intention ou d'omission.

Son heure n'est pas encore venue; l'Empire russe est encore trop jeune, les inimitiés qu'il a soulevées sont trop vives et trop redoutables; les diverses parties de l'édifice ne sont pas toutes assez solidement cimentées; il y a encore trop de questions pendantes et trop douloureuses. « Ce qui est nécessaire avant tout, disait Katkov, c'est que le sol soit ferme. La vie coulera alors comme un fleuve profond entre des rives solides. »

Nous sommes trop souvent dupes des mots. Pour avoir appris dans nos manuels de géographie que la Russie est un Empire autocratique et l'Autriche une monarchie constitutionnelle, nous nous figurons qu'il y a un abîme entre les deux pays. En réalité, il n'est pas démontré que, des deux pays, *ce ne soit pas en Russie que l'opinion ait le plus d'influence sur la marche des affaires.* Autocratie n'implique pas nécessairement tyrannie et l'époque des Nicolas est bien passée. Les voyageurs qui arrivent à Pétersbourg sont surpris de la liberté des allures et de la conversation, de l'ardeur avec laquelle on discute les problèmes les plus brûlants, de l'audace des théories et de la hardiesse des jugements. Dans les salons, règnent une franchise de ton et souvent une verdeur qui vous étonnent

agréablement quand on sort de Vienne ou de Berlin. La presse dispose d'une très réelle influence, et le nombre seul des journaux, — il y en a près de cinq cents, — prouve que le régime des *avertissements* n'est pas beaucoup plus défavorable à leur développement que celui des *confiscations* périodiques qui sévit en Autriche.

Ainsi, les Slavophiles sont dans leur rôle de patriotes en s'opposant actuellement à une modification radicale du gouvernement que ne comprendrait pas la masse du peuple et dont le résultat inévitable serait l'anarchie à l'intérieur et l'affaiblissement vis-à-vis de l'étranger. Il est bien peu probable que le conflit engagé depuis des siècles entre les mondes slave et germanique n'aboutisse pas à une rencontre suprême; il est bon que les Russes arrivent au combat les mains libres, disposant de toutes leurs forces matérielles et morales, conduits par une volonté unique, et c'est cette volonté unique aussi, qui paraît la seule assez puissante et assez éclairée pour terminer l'œuvre d'unification, achever la colonisation de l'Asie russe, accroître la richesse publique et élever le peuple au degré de lumières et de maturité, indispensable pour qu'il exerce un contrôle plus déterminé sur la conduite de ses propres affaires. Hourrah! Hourrah! Dieu protège le Tsar! C'est le cri qui s'échappe de la poitrine du vieux républicain Babourine, quand il apprend dans son exil, en Sibérie, le décret du 19 février 1861, qui affranchit les 20 millions de serfs. C'est le premier pas, dit-il ensuite; les autres doivent suivre. Le peuple, comme le vieil exilé, a confiance dans des maîtres qui ne se sont jamais dérobés à leurs devoirs envers la patrie, et il compte sur leur fermeté et leur sagesse comme ils comptent sur son affection et son dévouement.

## VII

Si l'on pénétrait au fond des consciences, on s'apercevrait que la bruyante sympathie qu'affectent quelques publicistes pour *la servitude* du peuple russe, cache, en réalité, des préoccupations très égoïstes. La

## H. GERVEX




DANSEUSE

Russie est patiente, parce que le temps travaille pour elle; elle est pacifique, parce qu'elle est absorbée par ses affaires intérieures. Mais les circonstances sont plus fortes que la volonté des hommes, et, sur trop de points, ses intérêts sont opposés à ceux de l'Allemagne pour qu'une catastrophe ne soit pas toujours possible. Les Russes acceptent sans inquiétude la pensée de cette rencontre décisive, où se jouera l'avenir de l'Europe. A cette heure solennelle, de quel côté devront se porter nos sympathies?

Telle est la puissance des traditions que cette question, dont la solution semble si évidente, donne encore lieu chez nous à d'ardentes polémiques. Plus d'un écrivain, dont le patriotisme est aussi incontestable que l'autorité, ne redoute guère moins la victoire de la Russie que sa défaite. La parole de Napoléon les hante : dans un siècle, l'Europe sera républicaine ou cosaque. Leur peur de devenir cosaque est telle, qu'en dépit de souvenirs récents et douloureux, ils se demandent avec angoisse s'ils ne doivent pas se faire les seconds du « peuple de la vertu et de la culture » contre les barbares de la Moscovie... La France et la Russie seront-elles donc jusqu'au dernier jour victimes des malentendus qui les ont toujours séparées, au seul profit de leurs communs ennemis?

Quelle raison aurions-nous de redouter le succès de la Russie? Avons-nous rencontré de son côté une hostilité systématique? C'est le contraire qui est la vérité, ainsi que cela ressort clairement des études si précises et si lumineuses de M. Rambaud.

Dès le premier jour où elle commence à se mêler aux affaires de l'Europe, elle recherche notre alliance. Lorsque Pierre le Grand vient à Paris en 1717, il montre, suivant les expressions de Saint-Simon, « une passion extrême de s'unir à la France ». Il posa la question avec une netteté qui surprit nos diplomates : la France a perdu ses alliés en Allemagne, dit-il au régent; la Suède, quasi-anéantie, ne peut plus lui être d'aucun secours; la puissance de l'Empereur s'est infiniment accrue, et moi, le Tsar, je m'offre à la France pour lui tenir lieu de la Suède. Acceptez mon alliance, qui entraîne celle de la Pologne. — Le duc d'Orléans accueillit avec une politesse ironique et sceptique ces offres qui lui parurent peu sérieuses, et le tsar, quand on l'eut fait *voltiger* quelque temps, apporta son appui à des puissances moins dédaigneuses.

La conduite du régent et celle des gouvernements qui lui succédèrent et continuèrent sa politique avait sa raison d'être. La France, comme les puissances dont les ambitions vitales sont satisfaites, était naturellement conservatrice; ses traditions étaient une part de sa force, non la moins réelle; mais elle en était aussi l'esclave. Seuls, des hommes de génie eussent compris clairement la révolution qui s'était accomplie dans le Nord et en auraient accepté sans hésitation les conséquences fatales. Notre système politique reposait sur l'alliance de la Suède, de la Pologne et de la Turquie, c'est-à-dire des trois puissances sur les ruines desquelles s'élevait la grandeur moscovite. Nos hommes d'État étaient certes fort excusables de témoigner une certaine réserve à l'intrus qui prétendait s'imposer à nous et dont la seule apparition affaiblissait gravement notre situation. Il y aurait injustice à les condamner, mais il serait pourtant plus injuste encore de reprocher à la Russie d'avoir recherché à notre défaut d'autres alliances. La faute en est à nous si sa grandeur allait se faire contre nous.

La Russie s'unit alors à l'Autriche, et il arriva que cette alliance, qui semblait devoir l'éloigner de nous, la rapprocha de la France lorsque, en 1756, Louis XV, inquiet des progrès de Frédéric II, joignit ses armées à celles des Habsbourg. Élisabeth n'aurait pas mieux demandé que de contracter avec la France des liens plus intimes; ses ministres, même ceux qui n'appartenaient pas au parti français, surveillaient d'un œil défiant la Prusse, dont le territoire entier ne se composait que de provinces primitivement occupées par les Slaves et dont l'ambition ne pouvait s'assouvir qu'au détriment de l'influence russe. La diplomatie de Louis XV répondit de nouveau à cette amitié qui s'offrait par une malveillance affichée; en pleine guerre de Sept-ans, alors que les armées russes combattaient le même ennemi que les armées françaises et vengeaient à Kunersdorf notre défaite de Rosbach, nos ministres ne s'inquiétaient que de l'agrandissement de la Russie. La défection de la Russie, après la mort d'Élisabeth, ne modifia naturellement pas ces dispositions hostiles, et Catherine II, convaincue qu'elle ne triompherait pas des préventions qu'elle rencontrait à Versailles, se résigna à l'alliance de Frédéric II et devint sa complice.

Le sort en était jeté. Le partage de la Pologne avait créé entre les

puissances du Nord un lien de solidarité que resserra la terreur provoquée par la Révolution. L'alliance de la Russie et de la Prusse allait se maintenir sans interruption jusqu'en 1870. Cette union prusso-russe a été désastreuse pour la France, mauvaise pour l'Europe, funeste pour la Russie; elle n'a servi que la Prusse. Les tsars le sentaient et, à diverses reprises, ils essayèrent de revenir vers nous. Dans l'attrait qui les portait vers la France, il y avait, suivant la profonde remarque de MM. Vandal et Rambaud, moins de réflexion et de calcul que de sympathie instinctive. « La civilisation française, dit M. Rambaud, quoiqu'ils n'en pussent saisir toutes les grandeurs et tous les raffinements, n'en avait que plus de prise sur leur imagination et sur leurs cœurs : *major e propinquo.* » — « La politique d'Élisabeth, écrit M. Vandal, ne fut point le fruit du calcul et de la réflexion : sa sympathie pour la France, son penchant pour Louis XV et sa haine pour la Prusse lui tinrent lieu de principes et réglèrent sa conduite. » Alors même que la politique russe prit un caractère plus réaliste et plus utilitaire, à plusieurs reprises cette chaleur d'âme fond la croûte de glace qui sépare les deux peuples, et il eût suffi d'un peu de modération, de sagesse ou d'habileté de la part de nos gouvernants pour changer cette bonne volonté en une amitié solide et durable. Lorsque, à Tilsit, Alexandre Ier se jette dans les bras de Napoléon, il calcule sans doute les profits de son alliance, mais il subit aussi la séduction de l'empereur et celle de la France. A l'heure des défaites, s'il oppose un véto absolu aux cupidités germaniques qui réclament dès lors l'Alsace et la Lorraine, il entre dans sa prudence politique une part d'affection et de compassion généreuse pour nos malheurs.

La main que nous tendait la Russie, nous la repoussions cependant avec acharnement. On eût dit que nous n'avions d'autre but que de rendre indissolubles les liens qui la rattachaient à la Prusse. Quel que soit le jugement que l'on porte sur la conduite de M. de Talleyrand, au congrès de Vienne, le tsar avait certes le droit de se sentir froissé de l'empressement avec lequel il se mettait au service de l'Angleterre et de l'Autriche pour obtenir le douteux avantage d'établir la Prusse sur nos frontières. Et le même aveuglement préside à notre diplomatie sous le second Empire, quand Napoléon répond aux avances d'Alexandre II, prêt à

oublier la campagne de Crimée, en nous compromettant dans la question polonaise, sans utilité pour les insurgés, mais au plus grand profit de la Prusse.

On reproche à la Russie de n'avoir pas su oublier ses griefs légitimes et d'avoir permis l'écrasement de la France en 1870. Il est incontestable qu'en faisant alors le jeu de M. de Bismarck, elle a commis une lourde faute, non vis-à-vis de nous, qui n'avions aucun droit à invoquer, mais vis-à-vis de l'Europe et vis-à-vis d'elle-même. La plus lourde responsabilité cependant retombe sur les imprudents qui n'avaient pas prévu les conséquences de leurs actes et qui, se fiant sur une sagesse qu'ils ne possédaient pas eux-mêmes, ne surent même pas organiser une résistance assez longue pour donner aux juges du camp le temps de se recueillir et de se reprendre. La faute commise en 1870, la Russie a cherché, du moins, à la réparer en 1875, quand, en s'opposant à une agression brutale de la Prusse, elle a réservé l'avenir.

L'hostilité sourde ou manifeste de la Russie et de la France n'a jamais été que superficielle et, pour ainsi parler, *diplomatique et non pas nationale*. Toutes les fois que leurs armées ont été aux prises, leurs soldats se sont combattus sans colère, et les rencontres, glorieuses pour les deux adversaires, n'ont laissé dans les âmes ni rancune ni besoin de revanche. Pendant le règne de Louis-Philippe, la Chambre des députés réservait ses défiances pour l'Angleterre, notre alliée, et les algarades de l'empereur Nicolas ne l'émouvaient pas. Le culte même qu'inspirait la Pologne ne se traduisait pas en haine pour les Russes : la conscience populaire sentait qu'il y avait là une sorte de fatalité dont personne n'était absolument responsable, et elle plaignait les vaincus sans maudire les vainqueurs.

C'est que les inimitiés nationales sont le produit ou bien de rivalités directes et acharnées, et elles ne sauraient naître entre deux peuples aussi éloignés, ou d'une antipathie intime et naturelle. La haine a ses raisons que la raison n'entend pas. Il y a des alliances de convenance, comme des mariages; la communauté des intérêts ne suffit pas à créer les affinités de tempérament. Pendant la guerre de Crimée, nos soldats et nos officiers restaient sur la réserve vis-à-vis des Anglais aux côtés desquels ils combattaient et accueillaient les Russes à bras ouverts. De même, lors de

l'invasion de 1812, les Russes réservaient toute leur colère pour les Allemands, *l'armée sans pardon.*

Il y a entre l'Anglo-Saxon et le Latin une différence naturelle et irréductible. Les Anglo-Saxons, — et ceci soit dit sans vouloir contester en rien ses qualités éminentes et les services supérieurs qu'il a rendus à l'humanité, — sont une race vigoureuse et dure, utilitaire et égoïste; leurs inventions ont un caractère éminemment pratique; l'Angleterre est la patrie du gouvernement parlementaire, de la morale de l'intérêt, de l'économie politique, de l'industrie et du commerce; ses grands hommes, ceux qui la représentent le mieux, se nomment Bacon, Locke, Adam Smith, Darwin. Entre les Slaves et les Latins, la différence vient surtout de l'éducation et du milieu. Chez les Français et les Russes, l'expérience et la vie ont corrigé l'idéalisme, mais ne l'ont pas supprimé. Nous avons constaté combien la conquête mongole et la colonisation avaient assagi l'imagination du Moscovite et dompté chez lui la chaleur du sang. Mais, pour être mâtiné de finnois, il n'en reste pas moins slave. Une paire de bottes vaut mieux que Pouchkine, c'est un dicton moscovite; mais la sagesse des nations se contredit volontiers. Grattez le colon, vous apercevrez vite le poète. Le Russe se ressent toujours de ses origines, et il en garde la passion des idées générales et une tendance très marquée à l'idéalisme. Son matérialisme a besoin d'au-delà et suscite des apôtres. Il croit à la justice, souffre de l'oppression des autres et ses ambitions prennent des allures de croisade. D'autre part, « c'est un lieu commun de rappeler la foi de la France au triomphe universel de la raison, du droit et de l'humanité », dit M. Fouillée; et aujourd'hui encore, au milieu des angoisses qui l'obsèdent, elle n'entend pas faire amende honorable de son généreux enthousiasme. Elle ennoblit son patriotisme par le culte de l'humanité. « A ce titre, dit un Italien, la nation dont les souverains s'appelaient très chrétiens, est aussi la nation la plus véritablement chrétienne du monde, parce que mieux que toute autre elle comprend, elle devine, elle embrasse, elle crée, elle répand ce qui est humain. » Les Russes ont une conception de la vie analogue à la nôtre; ils se regardent aussi comme des élus; ils ont une mission, et leur tâche n'est pas finie quand ils ont assuré leur propre bonheur. Peu importe que les doctrines prêchées soient plus ou moins

semblables; les uns et les autres ont la foi. Il y a moins de différence qu'on ne le suppose entre les Girondins, apportant à l'Europe « non le fer et la flamme, mais la liberté », et Nicolas Ier se constituant le défenseur de la légitimité. Quelle que soit la religion qu'ils prêchent, les apôtres se comprennent et s'estiment.

Ces affinités sentimentales qui créent entre les deux peuples une sorte de courant magnétique n'ont qu'une valeur négligeable aux yeux des hommes d'État, et les politiques ne se paient pas, ou du moins ont tort de se payer de ces raisons mystiques. Ils jouent le rôle des grands parents qui savent que l'amour ne suffit pas en ménage et se refusent à sacrifier à une amourette ou même à une passion les intérêts sacrés dont ils ont la garde. Quels arguments apportent-ils cependant pour combattre cette inclination? Sur quel point, les ambitions légitimes des deux peuples risquent-elles de se rencontrer? Où sont les adversaires des Slaves et où, les nôtres? Pendant deux siècles, notre diplomatie s'est acharnée à combattre la Russie; les résultats de son obstination sont-ils si favorables qu'on ait le droit d'exiger de nous un respect superstitieux pour ses traditions? Que sont les périls imaginaires et dans tous les cas bien lointains dont on nous menace en comparaison de ceux qui sont à nos portes?

Mais, nous dit-on, gouverner, c'est prévoir, et les rancunes les plus légitimes ne justifient pas les coups de tête. Les intérêts d'un peuple ne s'arrêtent pas à ses frontières : il y a quelque chose qui importe plus à la France — même que l'Alsace et la Lorraine, c'est l'existence de l'Europe, et l'Europe cesserait d'exister du jour où la Russie, victorieuse de l'Allemagne, exercerait sur le monde une omnipotence que rien ne contrebalancerait. « Contre le Panslavisme, écrivait il y a quelques années Anatole Leroy-Beaulieu, la France ne devrait pas hésiter à s'allier s'il le fallait à la Prusse. » — Même dans ces termes, la question ne me paraît pas si simple, et cette Europe, pour laquelle on montre tant de sollicitude, ses titres à notre reconnaissance sont assez douteux. Mais surtout l'équilibre européen est-il réellement menacé par les progrès de la Russie? Le spectre du Panslavisme a beaucoup servi et est quelque peu usé. L'épouvantail que l'on agite ne serait-il pas un mannequin? Sans doute, je comprendrais que l'on éprouvât

une angoisse réelle à admettre la réunion sous l'empire des Tsars de tous les peuples Slaves : Mais les Tsars la désirent-ils et les Slaves y consentiraient-ils? — Je dis ceux-mêmes dont les sympathies pour les Russes sont le plus manifestes, comme les Slovaques et les Tchèques. Le rôle de la Russie ne saurait être vis-à-vis d'eux qu'un rôle de protection et de garantie. Le jour où elle essuierait une défaite décisive, l'Allemagne balaierait les résistances qui l'arrêtent à Prague, à Zagreb, à Belgrade; l'Autriche, qui est encore une puissance mixte, deviendrait un État purement germanique et son alliance avec la Prusse, temporaire et hésitante, se transformerait en vassalité; la chute de la Turquie n'en serait pas retardée, mais la péninsule des Balkans serait abandonnée aux influences germaniques. Que deviendrait à ce moment l'équilibre européen? Est-ce pour un tel résultat que l'on nous convie à renier ces idées de justice et de droit que la France a proclamées la première et qui sont encore aujourd'hui la cause des sympathies latentes quelle conserve et comme sa raison d'être dans le monde?

L'Europe, si nous laissons de côté quelques peuples de médiocre importance, se divise en trois groupes ethniques : en face des 105 millions de Germains, il y a 100 millions de Latins et 115 millions de Slaves. Le danger et l'incertitude de la situation actuelle tiennent à ce que parmi ces 115 millions de Slaves, un tiers environ est encore privé de toute influence politique et en partie condamné à servir les ambitions germaniques. La tranquillité du monde ne sera assurée que du jour où, en face des Latins et des Germains, la race slave aura conquis le rang qui lui appartient. L'intérêt général de l'Europe est d'accord ici avec celui des Slaves eux-mêmes et de la France.

Il ne saurait s'agir sans doute de nous mettre à la remorque de personne. Nous ne sommes pas des coureurs de dot. Nous nous sommes relevés de trop de défaites pour ne pas conserver entières la fierté de notre rang et la foi dans notre avenir; nos ressources sont assez abondantes et notre courage assez ferme pour que nous n'ayons pas besoin de nous faire les clients d'un autre peuple. Si les heures tragiques revenaient, nous trouverions en nous seuls, si c'était nécessaire, la force de ramener la victoire qui n'abandonne jamais en somme que ceux qui s'abandonnent

eux-mêmes. Nos échecs nous imposent une extrême réserve et de quelque côté que l'on nous sollicite, nous entendons faire nos conditions. Ce que nous ne saurions oublier seulement, c'est que ce dont nous ne voulons pas être consolés, c'est de l'atteinte portée en nous au droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, et nos sympathies et nos forces iront à ceux qui voudront accroître en Europe la somme de justice et de bonheur.

⁂

« Depuis la victoire de la Prusse sur l'Autriche et sur la France, écrivait Palacky en 1874, la soif de domination et de conquête des Allemands a grandi dans une mesure incroyable, et ils sont convaincus que non seulement les Slaves, leurs voisins détestés, mais le monde entier doit être soumis à leur volonté. Ils exercent en Europe une hégémonie incontestée : pour combien de temps? Il est impossible de le dire d'avance. Leurs prédécesseurs, les Français, qui, avec tout leur orgueil, ont su toujours rester polis dans les rapports personnels et même aimables, n'ont conservé leur puissance que tant que le nom de Napoléon a conservé son prestige. Les Allemands, qui, particulièrement vis-à-vis de nous, ne font pas profession d'amabilité, soulèvent rapidement contre eux tous leurs voisins par leur insolence et leur hauteur... Les Slaves ne provoqueront pas le combat, mais ils ne le fuiront pas. La fortune de la guerre peut rester quelque temps indécise, mais, à la fin, j'en suis convaincu, les Allemands succomberont devant la supériorité des ennemis qui les menacent à l'Est et à l'Ouest. Le temps pourrait venir où ils maudiraient eux-mêmes l'homme de génie qu'ils adulent aujourd'hui, le prince des 5 milliards, — le jour, par exemple, où il leur faudra rendre ces 5 milliards avec les intérêts. » Depuis 1874, la situation n'a pas changé, elle est encore telle que le décrivait, au dixième siècle, le saxon Widikind : « De longs jours se passèrent et les deux partis étaient toujours aux prises, les Saxons

combattant pour la gloire et pour un vaste empire, les Slaves pour la liberté ou l'extrême servitude. »

L'heure sonnera où la Russie, même malgré elle, devra jouer, dans la lutte engagée sur ses frontières, non seulement son influence, mais sa vie. Les nations sont esclaves de leur passé. Les Russes ont dû leur fortune au rôle de libérateurs qu'ils ont joué. Service oblige, comme noblesse, et le voulussent-ils, il serait trop tard pour s'affranchir du rôle qu'ils ont accepté. Leurs forces sont intactes, et leur mission est belle. Ils ont la chance extraordinaire d'avoir été trempés par les plus redoutables épreuves et d'être encore dans la prime jeunesse. Ils peuvent profiter des expériences des autres peuples, s'instruire de leurs exemples et de leurs fautes et mettre au service de la civilisation leur enthousiasme que n'a flétri aucune déception et leur virginité d'âme. Qu'apportent-ils dans les plis de leurs manteaux? L'Europe est haletante sous le poids de charges militaires énormes, torturée par la vision de prochaines catastrophes, assombrie par les iniquités qui livrent les Croates aux Hongrois, les Tchèques aux Allemands, les Serbes et les Bulgares aux Turcs, les Alsaciens aux Allemands. Rétablira-t-elle la paix, la sécurité, la liberté?

Le progrès n'a pas dit son dernier mot et personne n'oserait affirmer aujourd'hui que la solution libérale, telle qu'elle est formulée par l'école économiste classique, suffit à résoudre tous les problèmes. Lorsque, à propos du Centenaire de 1789, on a essayé de tracer le bilan du siècle, une sorte de désespérance s'est emparée des esprits; il y avait certes beaucoup d'injustice et de parti-pris dans ces lamentations; mais si nous sommes plus heureux et meilleurs que nos pères, que de douleurs encore et de misères matérielles et morales! D'où viendra le salut! De quel côté luira l'aurore du jour attendu?

Hélas! Parmi les questions posées, beaucoup sont insolubles et il est probable qu'au contact de la réalité, beaucoup d'espérances se briseront comme verre. L'avènement des Slaves n'amènera pas, comme l'espèrent leurs plus ardents panégyristes, une ère nouvelle. La guerre ne disparaîtra pas plus que la souffrance. On peut espérer cependant que l'intervention d'une race douée de qualités supérieures et animée des sentiments les plus nobles ne sera pas sans profit pour le monde. Honneur aux hommes

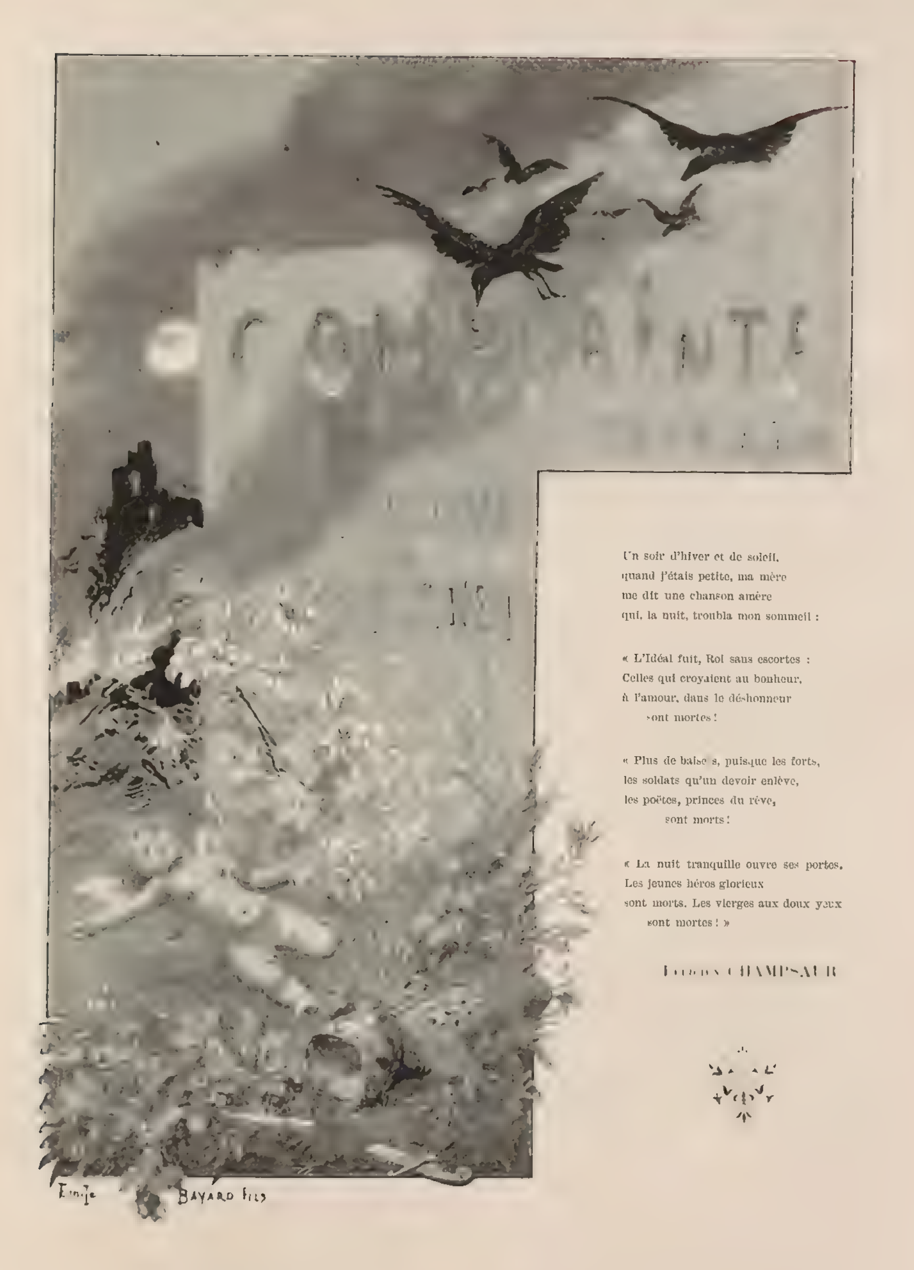
de bonne volonté, même s'ils placent trop haut le but et ne l'atteignent pas! Les Russes peuvent être assurés que, nulle part, leurs efforts ne seront suivis avec autant de sollicitude et leurs succès salués avec autant de joie que dans ce pays de France, qui a toujours confondu sa cause avec celle de la civilisation et de la justice.

E. DENIS.

9 mai 1891.

*Ecrit pour l'ouvrage* La France à Moscou, *à l'occasion de l'ouverture de l'Exposition française à Moscou.*






Un soir d'hiver et de soleil,
quand j'étais petite, ma mère
me dit une chanson amère
qui, la nuit, troubla mon sommeil :

« L'Idéal fuit, Roi sans escortes :
Celles qui croyaient au bonheur,
à l'amour, dans le déshonneur
sont mortes !

« Plus de baisers, puisque les forts,
les soldats qu'un devoir enlève,
les poëtes, princes du rêve,
sont morts !

« La nuit tranquille ouvre ses portes.
Les jeunes héros glorieux
sont morts. Les vierges aux doux yeux
sont mortes ! »

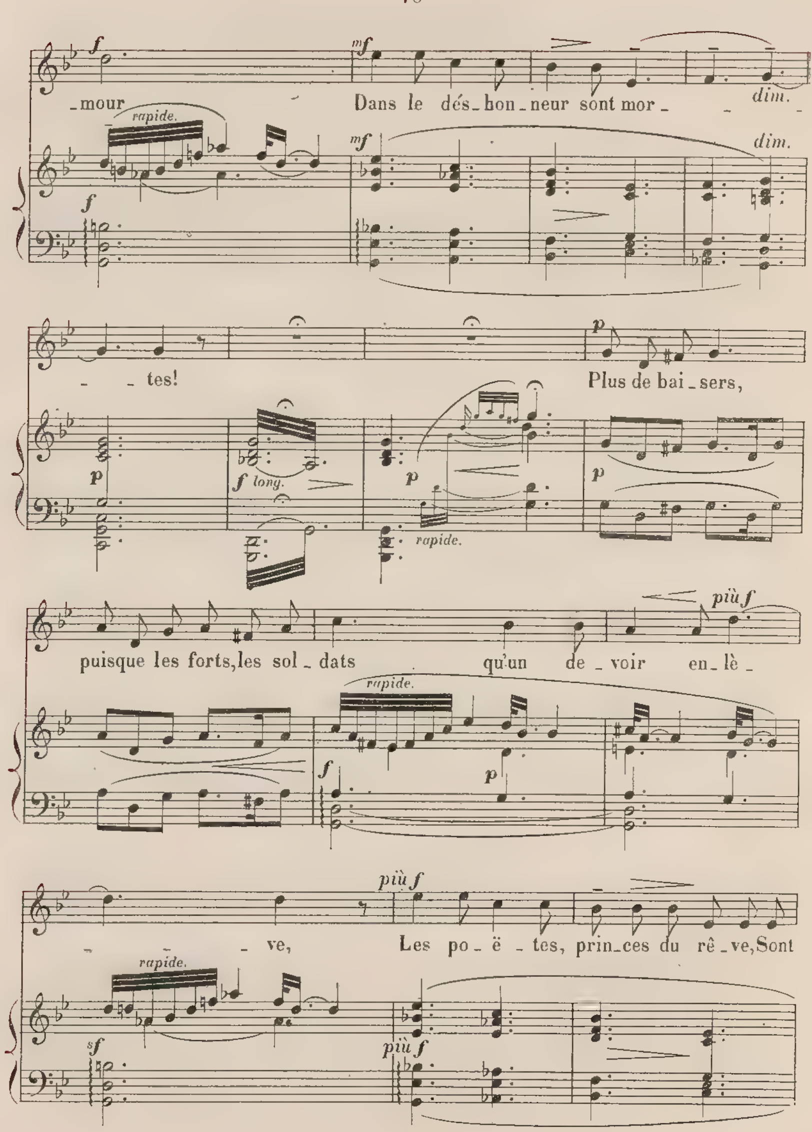
[illegible] CHAMPSAUR

# COMPLAINTE TZIGANE

Paroles de FÉLICIEN CHAMPSAUR. Musique de JULES MASSENET.

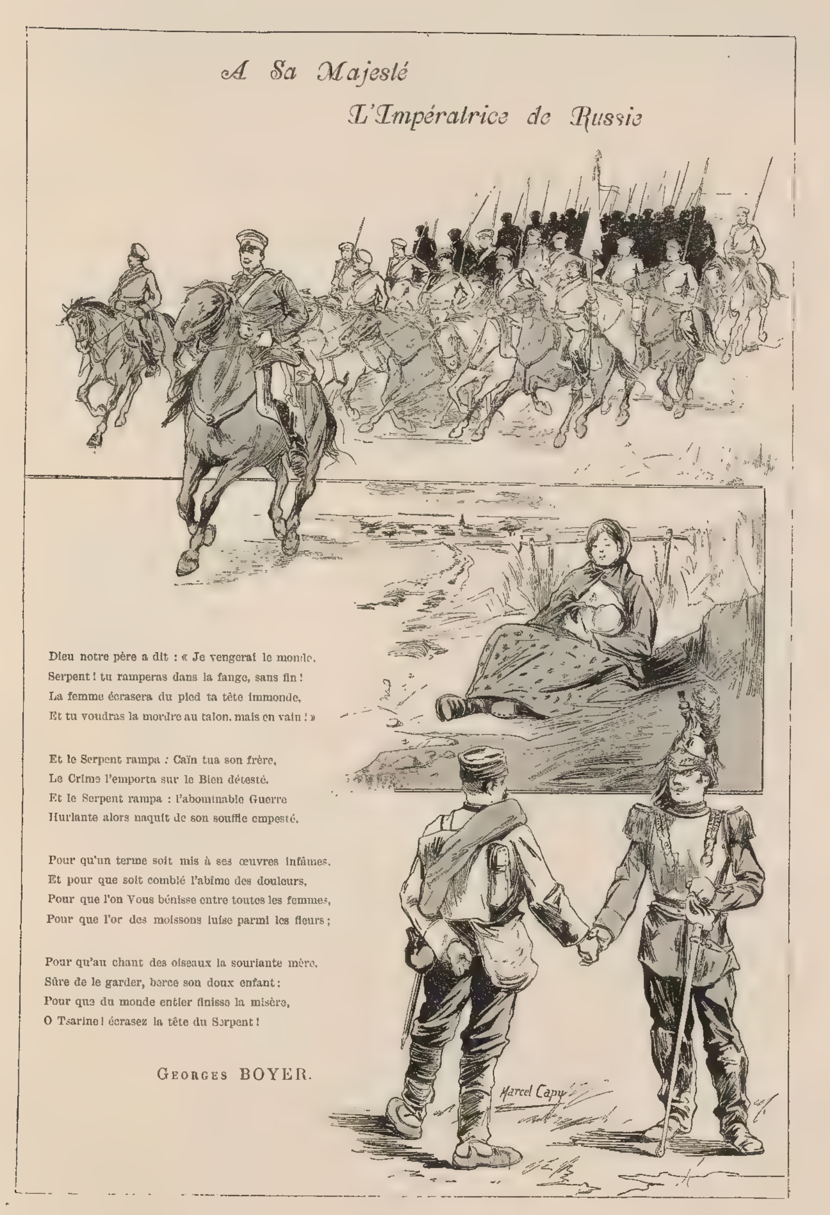



Par autorisation spéciale, ce morceau a été extrait de *La Gomme*, pièce inédite de M. Félicien Champsaur.


f
mf
_mour
Dans le dés_hon_neur sont mor_
dim.
rapide.
mf
dim.
f
_tes!
Plus de bai_sers,
f long.
p
p
rapide.
p
puisque les forts, les sol_dats
qu'un de_voir en_lè_
più f
rapide.
f
p
_ve,
più f
Les po_ë_tes, prin_ces du rê_ve, Sont
rapide.
sf
più f


dim.
morts!
p
f long
p
rapide.
La nuit tranquille ouvre ses por - tes. Les
rapide.
pp
f
jeu_nes hé_ros glo - ri - eux sont morts; Les
rapide
p
f
Plus lent.
Avec un sanglot.
dim.
vierges aux doux yeux sont mor - tes!
pp
dim.
pp dim.
rapide.

# A Sa Majesté
# L'Impératrice de Russie




Dieu notre père a dit : « Je vengerai le monde.
Serpent ! tu ramperas dans la fange, sans fin !
La femme écrasera du pied ta tête immonde,
Et tu voudras la mordre au talon, mais en vain ! »

Et le Serpent rampa : Caïn tua son frère,
Le Crime l'emporta sur le Bien détesté.
Et le Serpent rampa : l'abominable Guerre
Hurlante alors naquit de son souffle empesté.

Pour qu'un terme soit mis à ses œuvres infâmes.
Et pour que soit comblé l'abîme des douleurs,
Pour que l'on Vous bénisse entre toutes les femmes,
Pour que l'or des moissons luise parmi les fleurs ;

Pour qu'au chant des oiseaux la souriante mère,
Sûre de le garder, berce son doux enfant :
Pour que du monde entier finisse la misère,
O Tsarine ! écrasez la tête du Serpent !

Georges BOYER.



# LA VILLE DU FEU



e l'ai visitée l'an dernier, au retour d'une excursion en Mingrélie; j'ai présente encore l'impression si particulière qu'elle m'a laissée. Une ligne ferrée, qui coupe le Caucase dans toute sa largeur, met en communication les deux mers, le port de Batoum sur la mer Noire avec celui de Bakou sur la Caspienne. Tiflis est située à mi-chemin, au centre des vallées caucasiennes, à douze heures de Bakou.

Quand on s'éloigne de la capitale dans cette dernière direction, le regard est ravi d'abord, désolé ensuite par les aspects changeants de la terre. La voie suit la Koura, qui promène majestueusement sa large nappe d'eau à travers des forêts sauvages et de riches cultures; deux chaînes de crêtes neigeuses encadrent ce paysage et fuient à perte de vue dans les lointains : le Caucase à gauche, les monts d'Arménie à droite. On quitte bientôt la rivière, qui court rejoindre l'Araxe vers le sud; la plaine s'élargit et se dénude; de hautes plates-formes en planches, juchées sur quatre troncs d'arbres, s'élèvent du milieu des rizières; on dirait des tours de guetteurs. Les habitants des villages, tous Tatars dans cette région, se réfugient, la nuit, dans ces nids aériens; le sol marécageux est si malsain qu'il est dangereux d'y dormir. Malgré cette précaution, les paysans

que nous apercevons sont rongés par la fièvre; leurs pâles et beaux visages rappellent ceux des habitants de la campagne romaine. A partir de Hadji-Caboul, la gare de style mauresque où s'embranche une ligne en construction, — la ligne de Téhéran, me disent des ingénieurs qui ont l'espoir de la conduire au cœur de la Perse, — on entre dans un paysage d'Afrique, morne et lumineux. Les chaînes s'abaissent, ce ne sont plus que des falaises de grès doré, découpées sur un ciel d'un bleu cru. A leurs pieds, le désert, une lande sablonneuse, que la floraison des tamaris couvre par endroits d'un tapis rose. Des troupeaux de chameaux broutent ces arbustes, sous la garde d'un pâtre à demi nu, immobile comme une statue de bronze; les silhouettes fantastiques de ces animaux grandissent sur l'horizon par l'effet du mirage; il fait surgir devant nous, dans la brume ardente du lointain, des lacs et des forêts. De temps à autre, nous croisons un train de pétrole, des wagons-citernes en forme de tubes cylindriques, surmontés d'un entonnoir au col trapu. A les voir arriver de loin, on croirait un convoi de mastodontes, rivalisant de difformité avec les convois de chameaux qu'ils côtoient. Le soleil brûle dans le vide; là-bas, une barre verte a brillé sous ses rayons : c'est la Caspienne.

Nous contournons un monticule, et voici que, sur cette grève d'Orient, dans ce paysage primitif qui semble un coin de l'Arabie Pétrée, une cité monstrueuse se dresse devant nous. Est-ce encore un mirage, cette ville d'aspect diabolique, enveloppée d'un nuage de fumée où courent des langues de flamme, Sodome fortifiée par les démons dans son enceinte de tours de fonte? Je ne trouve qu'un mot pour rendre exactement la première impression qu'elle donne : c'est une ville de gazomètres. Pas de maisons, — les maisons sont reléguées plus loin, sur la droite, dans l'ancienne ville persane, — rien que des cylindres de fer et des tuyaux d'usines, répandus en désordre des collines à la plage. Voilà, sans doute, l'effrayant modèle de ce que seront en maint endroit les villes industrielles du vingtième siècle. Pour le moment, celle-ci est unique au monde; c'est Bakou, « la Ville du feu », comme la nomment les peuples indigènes, la ville du pétrole, où tout est consacré et subordonné au culte du dieu local.

Le lit de la mer Caspienne porte sur une seconde mer souterraine, qui étend ses flots de naphte sous tout le bassin. Sur la rive orientale, les

travaux du chemin de fer de Samarkande ont fait reconnaître d'immenses gisements d'huile minérale. Sur la rive occidentale, depuis les âges les plus reculés, les mages adoraient le feu jaillissant à la place où ses derniers fidèles se prosternent encore aujourd'hui. Mais, après l'avoir longtemps adoré, les hommes impies commencèrent de l'exploiter industriellement. Au treizième siècle, le fameux voyageur Marco Polo signale, « du côté du septentrion, une grande source d'où il sort une liqueur semblable à l'huile; elle ne vaut rien à manger, mais elle est bonne à brûler et à tout autre usage; ce qui fait que les nations voisines en viennent faire leur provision, jusqu'à en charger beaucoup de vaisseaux, sans que la source, qui coule continuellement, en paraisse diminuée en aucune manière ». L'exploitation intensive date seulement d'une douzaine d'années; elle fournit aujourd'hui 3 millions de tonnes de pétrole par an; elle dispute les marchés de l'Europe aux produits du Kentucky et de la Pensylvanie. On pourrait obtenir un rendement décuple, car les puits existants donnent, en moyenne, 100 000 kilogrammes par jour, et il suffit de forer la terre pour en trouver de nouveaux, tant ce sol est saturé de pétrole. Marvin compare la péninsule d'Apchéron à une éponge plongée dans l'huile minérale. Continuellement, cette terre vomit la lave liquide qui tourmente ses entrailles; ces fontaines jaillissantes s'épanchent en ruisseaux si abondants qu'on renonce à les capter, faute de réservoirs; souvent elles prennent feu et brûlent pendant des semaines; l'air, imprégné des vapeurs du naphte, est alors embrasé tout autour de Bakou.

Les ingénieurs avec lesquels j'ai causé diffèrent d'avis dans leurs conjectures sur la formation et la distribution des gisements. Pour les uns, c'est un véritable lac souterrain; selon d'autres, le pétrole serpente dans le sous-sol en filons isolés, comparables aux filons des mines métalliques. D'après la théorie du savant professeur Mendéléïeff, le naphte ne serait pas une matière constituée à d'autres époques géologiques et dont la quantité demeurerait désormais invariable, comme celle du charbon de terre, par exemple; la formation de ce produit, sous l'action de certaines causes chimiques, serait un phénomène constant. Dans cette hypothèse, on n'aurait jamais à redouter l'épuisement de la couche. Je dois dire cependant que les propriétaires de Bakou sont unanimes dans leurs obser-

vations; il faut depuis quelques années creuser les puits à une plus grande profondeur, 100 à 120 mètres,

Le directeur d'une grande usine me mène obligeamment visiter, à quelques verstes de Bakou, les deux principaux centres d'extraction, Bala-Khani et Chéïtan-Bazar, — le bazar du diable, en langue tatare. Etranges faubourgs d'une étrange ville! Bien avant d'en approcher, on est pris à la gorge et aux narines par cette odeur fade qui emplit l'atmosphère et poursuit le navigateur sur la Caspienne, longtemps après qu'il a quitté Bakou. Sur la terre lépreuse et maudite, les herbes les plus tenaces ont péri; rien que le sable, et, à chaque pas, des flaques d'un brun verdâtre où les ouvriers courent pieds nus; miroirs métalliques qui reflètent tristement de tristes images, des centaines de cages pyramidales en planches noircies. Chacune d'elles abrite une pompe en travail à l'orifice d'un puits. Entre les *vichkas*, — c'est le nom de ces pyramides qui dentellent l'horizon sur tout le plateau où galope notre troïka, — des étangs remplis de pétrole, qui se dégorge des canaux de conduite. Le téléphone nous avertit qu'une fontaine vient de jaillir à Bala-Khani. On me conduit chez le propriétaire. La colonne liquide s'élance à une vingtaine de mètres, avec une impétuosité effrayante; elle entraine du sable et des pierres, elle retombe en cascade d'or roux dans les rayons du soleil; une allumette, et le jet de liquide deviendrait un jet de flammes, qui incendierait cette nuit tout l'horizon. Je vous reconnais, Puissances, Forces de la terre, vous dont Prométhée eut non loin d'ici la vision mystérieuse. Le mythe du tragique grec s'explique tout naturellement aux lieux qui lui donnèrent naissance. Voilà le paysage décrit par Eschyle, « sur les derniers confins de la terre, dans le pays du Scythe, au fond d'un désert inaccessible... » et voilà le feu divin, dérobé par le titan qui expie son crime sur les rochers du Caucase.

Tous les ouvriers employés aux exploitations sont des Tatars du pays. Les directeurs avec lesquels je m'entretiens ne tarissent pas en éloges sur leur personnel. Nos Russes, disent-ils, sont, quand ils le veulent, d'excellents ouvriers : mais avec eux, il faudrait defalquer un tiers au moins de l'année de travail, pour le compte des innombrables fêtes chômées et de l'ivrognerie. Les Tatars ne chôment pas de fêtes et ne boivent jamais.

F. THÉVENOT




JEUNE FILLE

Sobres, vigoureux, obéissants, ils sont sans rivaux pour un travail qui demande plus de régularité que d'initiative intelligente. — J'examine, à l'orifice d'un des puits, l'homme qui manœuvre l'appareil d'extraction; sa besogne consiste à tirer, toutes les cinq minutes, quand le seau remonte plein de pétrole, la clef d'une soupape par où le liquide s'écoule; besogne très simple, mais qui nécessite une attention perpétuelle, sans un instant de distraction, pendant les dix ou douze heures de la journée de travail. Cet homme semble un ressort humain de cette machine; ses yeux révèlent une pensée immobile, restreinte à sa tâche; quand ils rencontrent les nôtres, nul échange d'idées communes ne se fait entre l'Oriental et nous. Son âme toute mécanique sert les merveilles de la civilisation sans les comprendre, sans les aimer, avec une résignation animale devant leur mystère. A la gravité, à la noblesse triste de sa physionomie, on dirait un roi captif qui tourne la meule chez son vainqueur; mais on a peine à croire qu'ils soient de la même espèce, le cerveau vide, obscur, de cet enfant d'Allah, et le cerveau de l'ingénieur qui a asservi ces forces, résolu ces problèmes. En tout cas, les industriels de Chéïtan-Bazar ont encore quelque temps devant eux, avant d'entendre formuler les revendications sociales par leurs Tatars syndiqués.

Nous allons voir à Soura-Khani le temple du feu, à demi ruiné. Ironie des choses! Le vénérable sanctuaire des Guèbres est aujourd'hui enclavé dans les bâtiments d'une usine, où l'on exploite le dieu pour le raffiner et le vendre. Le dernier des prêtres qui célébraient ici les mystères antiques est mort il y a quelques années. L'histoire de cette chapelle, c'est en raccourci l'histoire du cycle intellectuel parcouru par l'humanité.

Le liquide minéral, recueilli sur ces plateaux dans de vastes réservoirs, est conduit par des canaux aux distilleries de Bakou. Nous visitons l'établissement de M. Nobel, le roi du pétrole en Russie, nous assistons à toutes les transformations successives du naphte. On peut dire qu'il se travaille et se purifie lui-même; ses résidus servent de combustible dans les fourneaux de l'usine, comme dans les foyers des locomotives et des steamers qui l'emportent au loin; ses huiles les plus grossières sont employées à graisser les machines. En plus de la kérosène, ou huile d'éclairage, la distillation donne un certain nombre d'autres produits, de la

vaseline, des matières colorantes, et enfin, au dernier degré d'épuration, des huiles fines, comestibles. On m'invite à en goûter; et comme je recule d'horreur, on me fait une révélation terrifiante : le pétrole, me dit-on, tend de plus en plus à se substituer à l'huile d'olive pour la préparation des conserves, des boîtes de sardines. C'est bien, je ne mangerai plus de hors-d'œuvre en Russie. — La kérosène, emmagasinée dans ces nombreux réservoirs cylindriques qui donnent une si bizarre physionomie à la ville, est transvasée pour l'exportation dans les bateaux-citernes du Volga, dans les wagons spéciaux amoncelés sur les rails comme un grand troupeau d'éléphants. Il est question de creuser un canal souterrain qui mènerait le pétrole, à travers toute la largeur du Caucase, au port de Batoum, pour le charger sans transbordement sur les bateaux de la mer Noire.

A quelque distance de la ville industrielle, l'ancienne cité persane s'étage sur une colline, autour de la rade. Là on revoit des murailles blanches, quelques plantes dans le jardin public; maigre végétation, entretenue artificiellement sur de la terre végétale et avec de l'eau douce apportées de loin. Depuis quelques années, les maisons, les magasins, les hôtels se multiplient dans la ville russe; l'ouverture du chemin de fer de Samarkande, sur l'autre rive de la Caspienne, a donné une certaine animation au port de Bakou; les steamers transbordent ici les marchandises de l'Asie centrale. Entrepôt désigné de ce vieux monde asiatique qui vient de renaître à la vie, dispensatrice d'une denrée nécessaire à toute l'Europe et qui ne se trouve nulle part en aussi grande abondance, Bakou se peuple et s'agrandit rapidement. Cette Sodome est incontestablement appelée à un brillant avenir; on y gagne déjà beaucoup d'argent, on en gagnera plus encore; mais il faudra toujours un certain courage pour venir le chercher dans cette atmosphère empestée.

Le soir, on m'offre le divertissement favori des habitants; il consiste à gagner le large dans une petite barque pour « allumer la mer ». Par les temps calmes, l'eau de la Caspienne laisse monter à la surface de larges flaques de pétrole, qui forment parfois une pellicule continue sur les flots. Il suffit d'approcher une allumette pour enflammer à perte de vue le champ mobile des vagues; la mer flambe dans la nuit autour de la barque comme un immense bol de punch. C'est le plaisir démoniaque de ce soupirail de

l'Erèbe. Du rivage nous arrive l'appel traînant du muezzin, qui invite les croyants à la prière, sur le minaret de la mosquée persane. L'Islam et le feu grégeois! Notre rêve nous reporte en plein moyen âge, jusqu'à l'heure où le sifflet de la locomotive vient nous en tirer et nous rappeler qu'il faut remonter dans le convoi de Tiflis. — Du voyageur qui s'éloigne de Bakou, on peut dire ce que les enfants de Florence disaient de Dante : « Voilà celui qui revient de l'enfer. » Tandis que le train de nuit nous emporte, l'âcre odeur nous poursuit longtemps; nos yeux restent emplis d'une lueur d'embrasement, où se profilent en noir, comme la carapace d'une bête monstrueuse qui souffle des fumées, les tours de fonte de la Ville du feu.

E.-M. DE VOGÜÉ.



# UN SOUVENIR

**Institut Pasteur**
25, Rue Dutot

Paris, le 15 mai 1891

En 1886, le grand duc Vladimir, pendant un voyage qu'il fit à Paris, me remit, de la part du Tsar, son frère, le grand cordon de l'ordre de Ste Anne de Russie, avec plaque en diamant. Dans la conversation que j'eus à cette occasion, à l'Hôtel continental, avec S. A. I., le grand duc m'apprit qu'étant enfants, le tsar et lui assistaient à une partie de chasse dans les bois de Gatchina, lorsqu'un loup enragé, se précipitant sur les personnes de la suite, mordit treize d'entre elles. A quelque temps de là ces 13 personnes moururent toutes de la rage.

Ce poignant souvenir ne fut pas étranger au vif intérêt que prit l'Empereur à la découverte de la prophylaxie de la rage, après morsure, par les inoculations du virus rabique atténué et à la souscription en faveur de l'Institut Pasteur à Paris.

L. Pasteur

# LOUIS BÉROUD



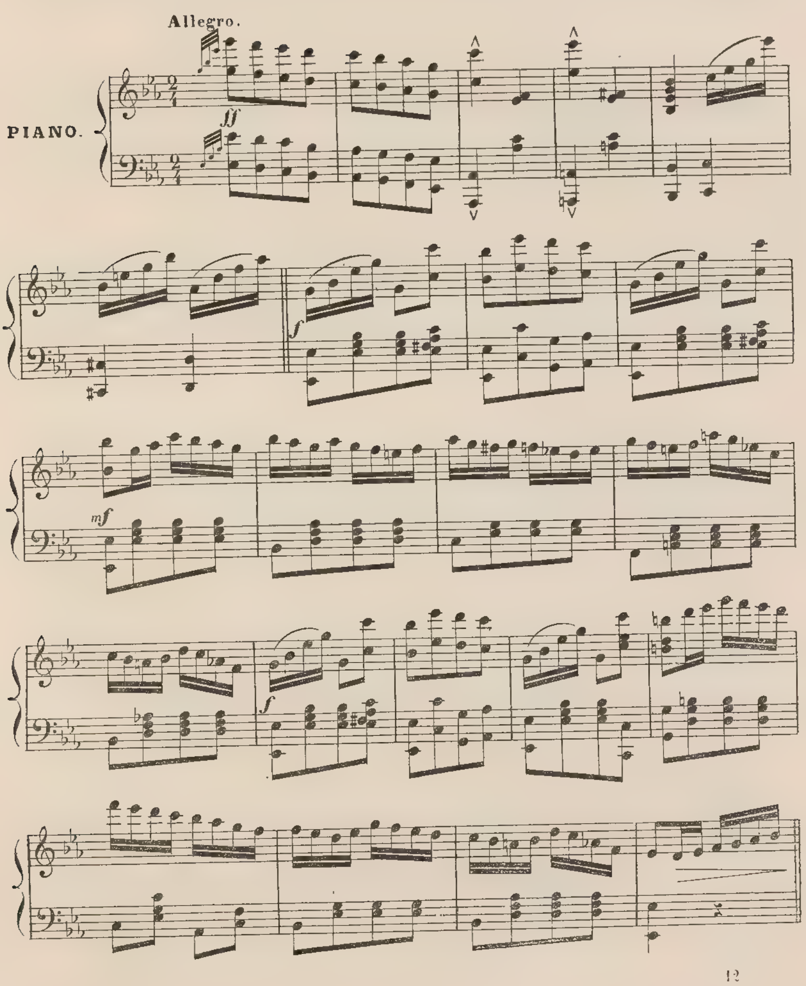
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

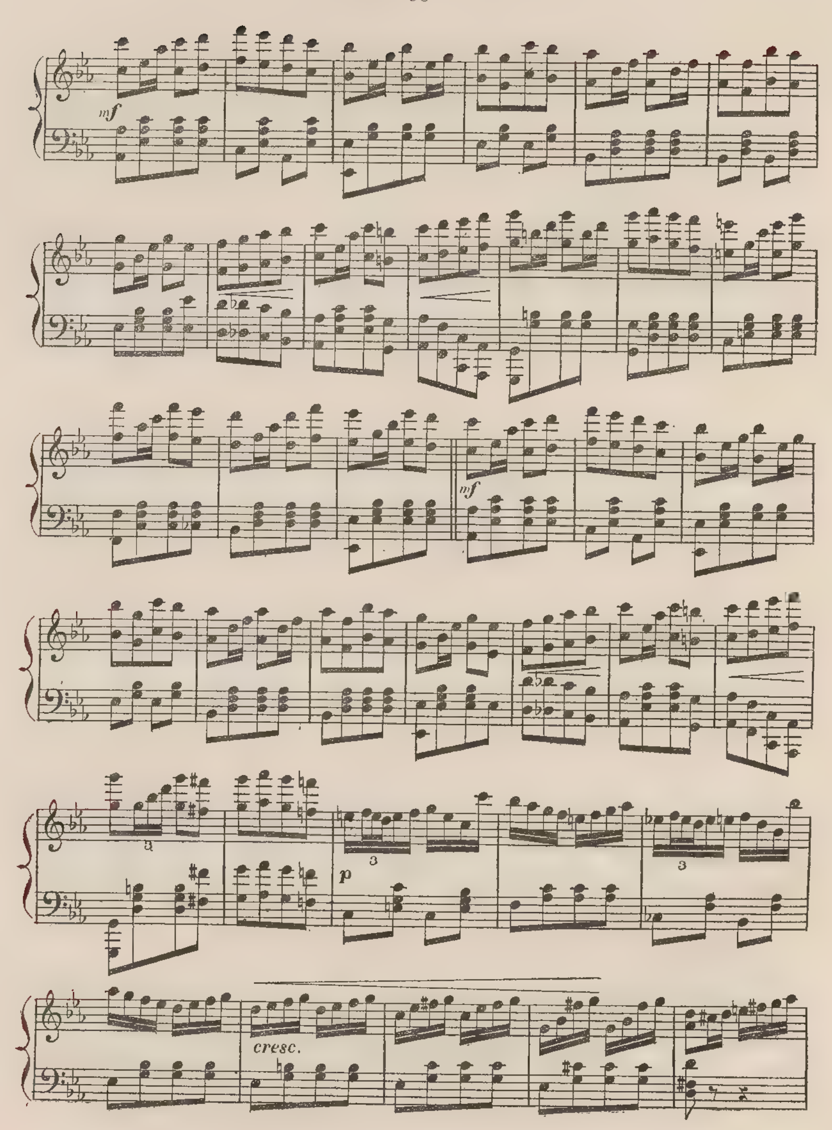
Et, le moment venu, si nos âmes flétries
Faiblissent, si la peur égare notre main,
Vous, nos femmes, debout! Nouvelles Walkyries,
Souffletant nos effrois, montrez-nous le chemin!

L. P.

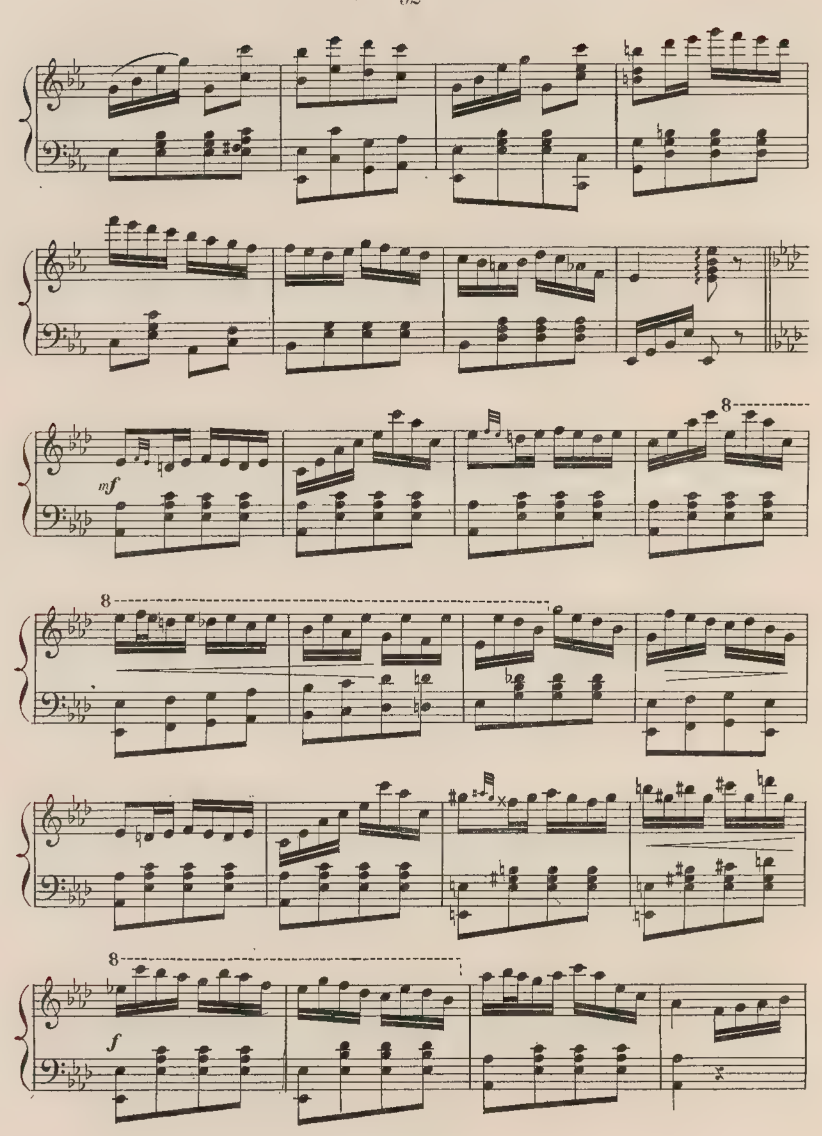
# PARIS-MOSCOU

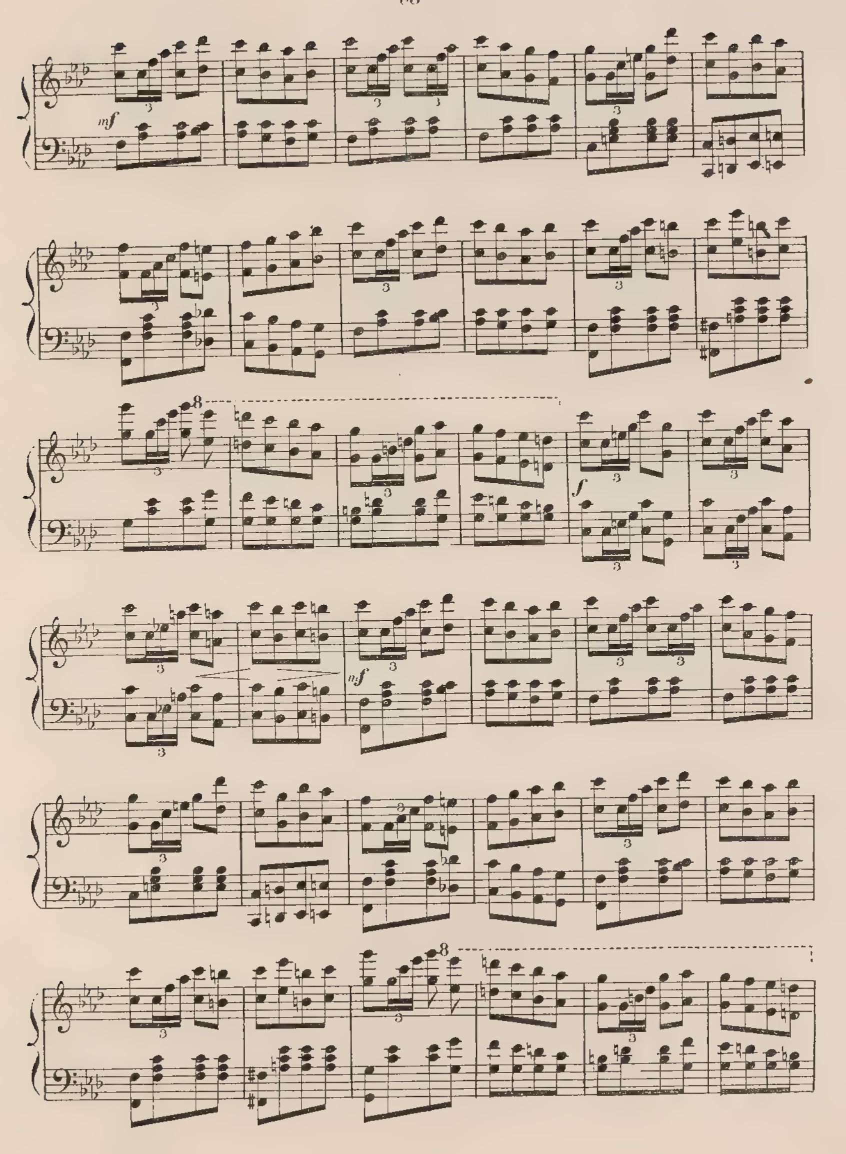
GALOP. P. PASTOR.

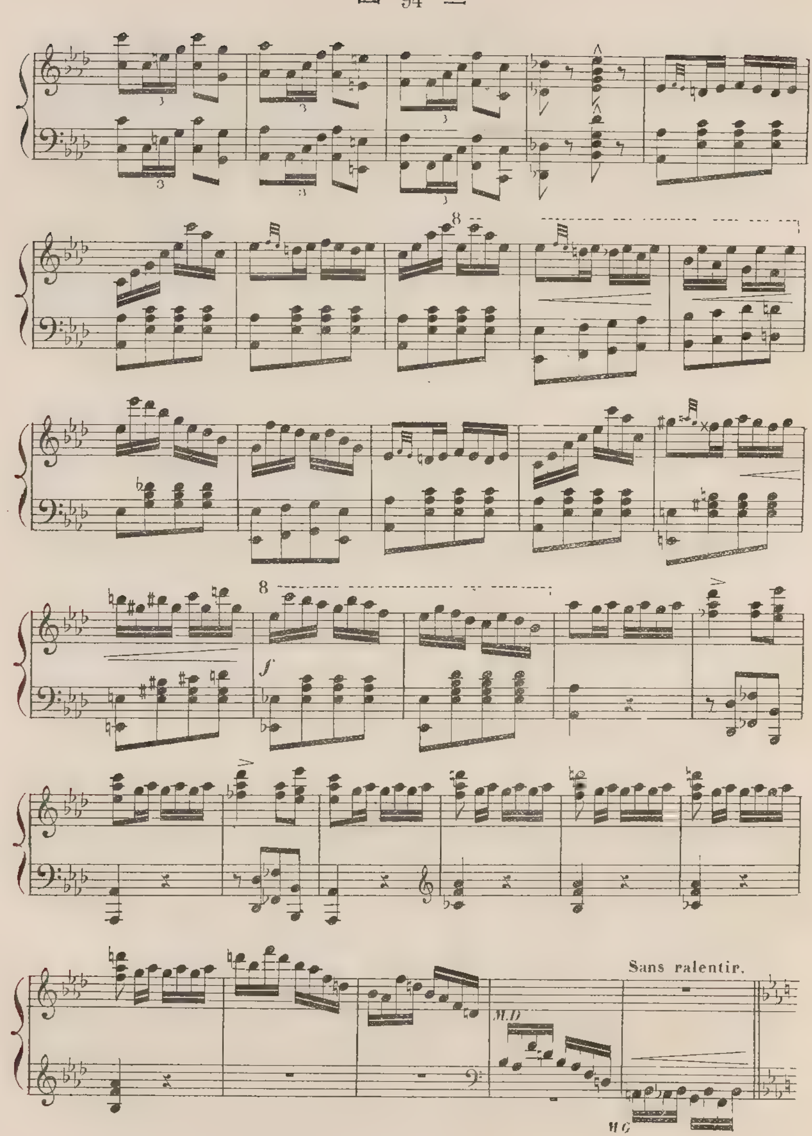



mf
mf
p
cresc.

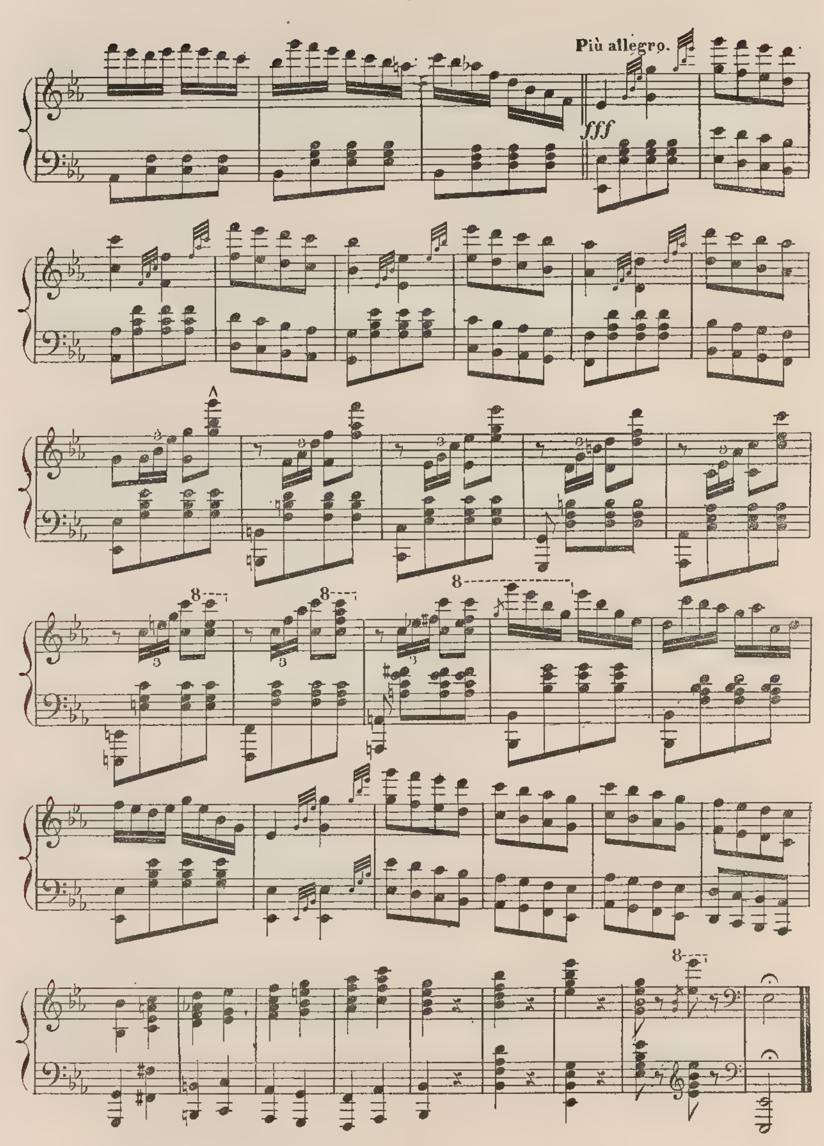

f
ff
8


mf
8
8
8
f


mf
8
f
mf
8


M.D
M.G
Sans ralentir.


ff
Accelerando.


Più allegro.
fff
8
8
8
8



Le monde marche. La France expose, cette année, à Moscou. Avant peu, je ne désespère point d'aller visiter une exposition française à Samarkand. Les rêves de notre enfance, les villes féeriques, les prodiges des *Mille et une Nuits* sont à la portée de notre main.

Œuvres utiles entre toutes que ces expositions à l'étranger, qui sont comme des accolades données de peuples à peuples. Mais si jamais entreprise de ce genre mérita la sympathie la plus profonde, c'est cette exhibition franco-moscovite qui rapproche en une étreinte nouvelle la Russie et la France, nations que le sort a fait se heurter jadis et dont la destinée est de s'unir. La race gauloise et la race slave avaient trop d'affinités secrètes, et visibles aussi, pour ne point fraterniser un jour.

Je ne crois pas à une alliance politique. Je n'ose me livrer à des illusions dont le réveil serait trop cruel peut-être. Nous avons fait tant de beaux rêves en ce pays de France! Mais quant à la cordialité des esprits, à l'union des âmes, à l'irrésistible entraînement des individus et des peuples, ce n'est pas niable. Entre Russes et Français, les mains se tendent tout naturellement et d'instinct.

Les chancelleries, un jour ou l'autre, devront suivre le battement de tous ces cœurs.

JULES CLARETIE.

15 Juin 1891.



LES

# GRANDS CHEMINS DE FER

RUSSES



Entre les Slaves et nous, Français, il est des affinités de caractère d'où naissent irrésistiblement de profondes sympathies. On n'a pas oublié, par exemple, les procédés aimables — pour ne pas dire affectueux — dont les officiers russes usaient envers les officiers français — et réciproquement — au cours du siège de Sébastopol. Assiégés et assiégeants rivalisaient alors de courtoisie; ils s'estimaient, se respectaient, se traitaient mutuellement en frères d'armes. Les événements de la guerre de Crimée n'ont mis ni laissé aucun fiel au cœur des braves gens avec lesquels nous nous sommes loyalement mesurés.

A ces causes, c'est avec empressement que nous saisissons l'occasion qui nous est offerte de mettre en relief un des nombreux mérites d'un peuple ami, nous entendons parler de l'énergie et de l'audace que déploient les Russes en matière d'exécution des grands travaux publics.

Identifions-nous, pour bien faire, avec le voyageur qui part explorer la Transcaucasie et la Transcaspienne.

∴

C'est seulement en 1860 que les Russes ont parachevé la pacification de la Transcaucasie, de l'admirable vallée qui s'ouvre entre le Grand et le Petit Caucase et débouche : d'une part, sur la mer Noire; de l'autre, sur la Caspienne. Mesurant 900 kilomètres de long sur 250 de largeur moyenne, cette vallée est à deux versants opposés dont l'un, le plus étendu des deux, constitue la Transcaucasie orientale et comprend le bassin de la Koura (Kour), le Cyrus des anciens. Rien de plus beau que la région arrosée par la Koura et son affluent, l'Araxe. Rien de plus riche que cette Géorgie et cette Arménie, après qu'elles auront été vivifiées par un vaste réseau de canaux d'irrigation. L'antiquité ne connaissait pas de pays plus fertile, occupé par une population plus compacte, témoins ces nombreux vestiges de villes ouvertes et de places fortes qu'on y rencontre, pour ainsi dire, à chaque pas. En cherchant bien, les archéologues y découvriraient les ruines de la célèbre Artaxiasata, jadis fondée par Annibal. La traversée de l'isthme transcaucasien s'effectue aujourd'hui par voie ferrée en un temps relativement court. Batoum, port sur la mer Noire, n'est plus qu'à deux jours de Bakou, port sur la mer Caspienne.

∴

C'est à Bakou, la ville du pétrole, qu'on embarque à l'effet de passer cette Caspienne aux lames courtes, plus dangereuse et plus dure que la mer Noire, laquelle est, comme on sait, plus dure que la Méditerranée. Le parcours est d'environ 350 kilomètres. Vingt heures de séjour à bord et l'on débarque à Ouzoun-Ada, port de création récente, dont la pratique a prévalu sur celle de Krasnovodsk, ancien chef-lieu de la province transcaspienne. Ouzoun-Ada a aussi remplacé Mikhaïlovsk comme tête de ligne du chemin de fer transcaspien.

⁂

C'est à l'année 1880 que se rapporte l'exécution des premiers travaux de ce chemin de fer si rapidement et heureusement construit, et voici à quelle occasion eut lieu l'entreprise : Le général Lomakine avait dû expéditionner, en 1878, contre une peuplade de pillards turcomans, habitant l'oasis d'Akhal-Tekké. Forcé, l'année suivante, de refaire cette expédition, le général Lazareff se porta jusqu'à 380 kilomètres du rivage oriental de la mer Caspienne, mais là, sous les murs de Ghéok-Tépé, il eut à subir un échec. De plus, faute de moyens de transport et de ravitaillement, sa retraite s'accomplit dans les conditions les plus désastreuses.

C'est à l'illustre Skobeleff, secondé de son lieutenant Kouropatkine, qu'était réservée la gloire de la revanche. En vue d'avoir enfin raison des pirates du désert, Skobeleff établit sa base d'opérations partie à Krasnovodsk, partie à Mikhaïlovsk, où se formèrent, d'après ses ordres, de grands approvisionnements de rails destinés à la pose d'une voie stratégique. L'étude de cette communication à ouvrir à travers le Karakoum fut faite par une brigade d'ingénieurs et d'officiers placés sous la direction du prince Hilkoff; la construction en fut confiée au général Annenkoff, ancien attaché militaire à l'ambassade russe de Paris. Vigoureusement et intelligemment entrepris, les travaux furent poussés du port de Mikhaïlovsk jusqu'à l'entrée de l'oasis d'Akhal-Tekké, soit 225 mètres de parcours. L'ouverture, en temps utile, de cette voie ferrée permit au « général blanc » (Skobeleff) de concentrer ses moyens d'action contre la forteresse de Ghéok-Tépé, qu'il emporta d'assaut, non sans peine.

Telle est l'origine du chemin de fer transcaspien.

⁂

Depuis lors (1880), les Russes ont poussé en avant. Leur étonnant chemin de fer asiatique passe aujourd'hui par Askhabad, chef-lieu de la

Transcaspienne, par l'oasis de Merv, par la ville boukhare de Tchardjoui, et aboutit à Samarkand, la célèbre capitale de Tamerlan, sise à 1700 kilomètres des rivages de la mer Caspienne.

Les constructeurs se heurtèrent à plus d'un obstacle au cours de l'exécution de cette longue ligne, que suivent maintenant tranquillement des trains réguliers de voyageurs. Il leur fallait se garantir de l'invasion des sables, s'approvisionner de toutes choses au milieu d'un désert sans eau, pourvoir aux exigences du chauffage dans un pays dépourvu de bois et éloigné de tout centre houiller. Or ils ont eu glorieusement raison de ces difficultés d'ordre majeur.

La zone de sables mouvants, qui mesure une étendue totale de plus de 300 kilomètres, a été vaincue moyennant l'établissement d'une série de petites palissades plantées perpendiculairement à la direction des vents régnants. Les ingénieurs ont, d'ailleurs, revêtu les talus d'une petite épaisseur d'argile ou de terre arrosée d'eau salée; fixé les arêtes de ces talus par des haies d'arbustes (*saxaouls*); arrêté les dunes mobiles par des semis de plantes à racines plongeant profondément dans le sol.

Pour subvenir au manque d'eau potable il leur a fallu distiller de l'eau de mer, amener dans des wagons-citernes le produit ainsi obtenu. Concurremment, partout où la chose était possible, ils ont ouvert des puits, capté des sources, creusé des canaux à ciel ouvert, organisé des conduites en fonte et, de la sorte, conjuré tout danger.

Enfin, l'idée leur est venue d'employer pour combustible les résidus de pétrole provenant des usines de Bakou; ils ont satisfait de cette façon aux besoins domestiques du personnel et assuré la correcte exécution du service des locomotives.

N'omettons point de noter l'obstacle le plus sérieux que les Russes aient rencontré dans leur marche à travers le Turkestan — celui que leur opposait l'Amou-Daria, l'Oxus des anciens. Mesurant, à la hauteur de Tchardjoui, 2 kilomètres de largeur moyenne — largeur qui croît jusqu'à 6 kilomètres à l'époque des inondations — ce fleuve roule des eaux tumultueuses dont la vitesse est de plus de six nœuds. De là, des affouillements — souvent considérables — sur des fonds essentiellement mobiles et d'incessantes modifications du profil en travers. Or les ingé-

nieurs du Transcaspien ne se sont pas trop émus du fait de ces conditions défavorables. Ils ont vaillamment fait un pont en charpente, lequel a pour supports fixes un système rationnel de plus de 1000 pilots. Entrepris en septembre 1886, cet imposant ouvrage d'art était parachevé en janvier 1888.

⁂

Donner des détails techniques touchant le mode de construction de ce merveilleux Transcaspien, ce serait assurément faire ici un hors-d'œuvre. Nous ne saurions, toutefois, nous dispenser de signaler à l'admiration de nos compatriotes l'esprit d'ordre, de méthode et de précision quasi-mathématique qui, sous l'inspiration du général Annenkoff, a présidé à l'exécution des travaux.

En tête du chantier mobile s'avançaient, sous la direction des ingénieurs, les travailleurs indigènes chargés du soin de faire l'infrâstructure, c'est-à-dire les terrassements et les maçonneries. Derrière eux, à distance convenable, venaient les soldats des bataillons de chemins de fer qui, sur la plate-forme préparée, posaient les traverses et les rails de la voie. Cette voie une fois posée, les ingénieurs la reprenaient en sous-œuvre et la perfectionnaient. Ils précédaient et suivaient le personnel militaire, lequel occupait, comme on sait, un *train-caserne* composé de 34 wagons. Les hommes étaient répartis en deux brigades appelées à travailler : la première, de six heures du matin à midi; la seconde, de midi à six heures du soir. Mesure des plus sages, éminemment favorable à la conservation de la bonne santé d'une troupe ayant mission d'accomplir un travail de longue haleine sous un climat débilitant! Dans ces conditions, les braves gens du 1er bataillon Transcaspien posaient 7 mètres de voie en quelques minutes — soit, à peu près, 4 kilomètres par jour. Tel était l'avancement quotidien du travail.

Quand on songe que la manœuvre s'accomplissait correctement, avec une régularité parfaite; que les arrivages de matériel s'effectuaient ponctuellement, chacun à l'heure voulue; que tout était prévu dans

l'organisation et pour le fonctionnement irréprochable des chantiers mobiles; qu'il ne s'est jamais produit ni temps d'arrêt sérieux, ni à-coups, ni mécomptes, on ne peut, il faut le répéter, se défendre d'un profond sentiment d'admiration. Il convient d'observer, en outre, que, au cours de l'exécution de ces travaux, les Russes n'ont jamais cessé de suivre le programme qu'ils s'étaient tracé et qui peut se résumer en deux mots : *économie*, *célérité*. Les dépenses de construction du Transcaspien ne se sont guère élevées, en moyenne, qu'à 75 000 francs le kilomètre. En ce qui concerne la rapidité d'exécution, n'omettons pas de faire mention des regrets de ces compagnies industrielles qui écrivaient au général Annenkoff : « Vous avez été si vite que nous n'avons pas eu le temps de vous faire nos offres de service. »

∴

Donc le succès est irrécusable et d'autant plus frappant que personne, au début, ne voulait croire au transcaspien. Skobeleff lui-même émettait des doutes sérieux touchant la réalisation du projet; seuls, Sa Majesté l'Empereur, les grands-ducs Nicolas et Michel avaient eu la foi. Et ces princes avaient su faire passer dans le cœur d'Annenkoff ce sentiment que la voie ferrée à construire serait un gigantesque monument de grandeur morale, portant l'empreinte de la plus éminente des vertus qui font l'homme : la volonté. La persévérance du général a répondu aux hardiesses de conception de son souverain et, quand le bataillon de chemins de fer eut posé son dernier rail à Samarkand, l'Europe, frappée de saisissement, a acclamé le triomphe de la Russie; elle a proclamé que la méthode suivie par le général Annenkoff est de nature à servir de modèle à qui aura désormais à faire passer un chemin à travers des déserts de sables. Voilà, par exemple, le type qu'il nous faudra copier quand nous entreprendrons la construction de notre Transsaharien, de cette voie qui promet d'être, à tous points de vue, si féconde en résultats précieux. Imitons de tous points les Russes; nous ne saurions suivre un meilleur exemple.

∴

La création du Transcaspien a eu pour effet le déplacement du centre de gravité de l'Empire, et de ce fait il est permis d'inférer que les Russes ne manqueront point de relier les lignes du Turkestan à leurs possessions d'Europe. On peut penser que, dans un avenir prochain, leur voie ferrée transcaspienne franchira le Syr-Daria — l'Iaxarte des anciens — pour gagner Tachkent, grande ville de 100 000 âmes, sise à 300 kilomètres de Samarkand. Il est présumable que, partant de Tachkent, le tracé passera par le nord-ouest du lac d'Aral et se dirigera sur Moscou par Orenbourg et Samara. Ainsi, vraisemblablement, le réseau asiatique se reliera au réseau russe européen.

∴

Ainsi lancés, les Russes ne sont pas près de s'arrêter dans la carrière qu'ils se sont si brillamment ouverte. Sa Majesté l'empereur Alexandre III a conçu le plus vaste dessein du monde, celui d'un chemin de fer d'une étendue considérable et dont le transcaspien pourrait être dit, sous le rapport de l'importance, le modèle réduit à l'échelle du cinquième. Mesurant de 8 à 9000 kilomètres de développement total, la ligne projetée est celle qui doit traverser toute la Sibérie méridionale à l'effet de relier l'Oural au Pacifique. Impossible de concevoir une idée plus grandiose!... En regard d'une œuvre aussi colossale, les fameuses « merveilles » de l'antiquité ne sont que de simples joujoux.

∴

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est question de procéder à la construction d'un Grand central transsibérien; il y a déjà quinze ou vingt

ans que la question s'est posée à Pétersbourg. Il s'y est publié, à ce sujet, quantité de savants Mémoires parmi lesquels il convient de citer ceux du général Tchernaieff et de l'ingénieur Ostrowski, directeur du chemin de fer de l'Oural. L'opinion publique se prononçait franchement en faveur de la création des lignes transsibériennes quand les événements de la guerre de 1877-1878 eurent pour premier résultat l'abandon momentané de toute espèce de projets.

Dix ans après, en 1887, l'idée fut reprise et, cette fois, officiellement. L'amiral Possiet, ministre des voies et communications, reçut l'ordre de commencer les études, et Sa Majesté l'Empereur institua un Comité spécial chargé du soin d'en suivre le cours. Présidé par M. Abaza, président de la section des Finances au Conseil d'État, ce Comité comprenait en qualité de membres : les ministres de la Guerre, des Finances, des Travaux publics; le général Ignatieff, gouverneur général de la Sibérie orientale; le général Korff, gouverneur des provinces de l'Amour et du Littoral. Il eût été difficile de concevoir un groupe de notabilités plus diverses et plus compétentes, chacune en sa sphère.

Or, après examen et mûres réflexions, le Comité émit à l'unanimité cet avis que, eu égard aux besoins de la colonisation sibérienne, aux exigences du commerce, aux intérêts de la défense du territoire de l'Amour, il convenait de déclarer l'urgence de la création du grand central transsibérien.

Sans retard — en juin 1887 — Sa Majesté l'Empereur ratifiait le vote du Comité spécial.

Immédiatement les études interrompues furent reprises et poursuivies dans un ordre d'urgence indiqué par le Comité. Il fut admis qu'on devait commencer par aborder les régions sur l'étendue desquelles la navigation fluviale fait totalement défaut, c'est-à-dire les sections *Tomsk-Irkoutsk-Stretensk* d'une part; *Boussé-Vladivostok*, d'autre part. Conformément à ces indications, trois ingénieurs distingués — MM. Méjénikoff, Viasemski et Oursati — procédèrent avec diligence aux études nécessaires, études qui, poursuivies sans interruption, furent parachevées en 1889.

Dès le mois d'août de cette année 1889, Sa Majesté l'Empereur, Son conseil de l'Empire entendu, signait l'oukase impliquant approbation du

projet de tracé de la section *Tomsk-Irkoutsk*. D'autres oukases analogues interviendront chacun à son heure.

∴

Quant au tracé général, en voici la description sommaire :

Après avoir coupé les plaines des gouvernements d'Orenbourg, de Tobolsk, Omsk et Tomsk; après avoir, par conséquent, franchi trois grands cours d'eau — l'Irtych, l'Obi, l'Yénisséi, — la ligne transsibérienne contourne la pointe sud du lac Baïkal, traverse les hauts plateaux de la Transbaïkalie, escalade vers Tchita les monts Yablonoï et de là, par Blagovetchensk, se dirige vers la vallée de l'Amour. Cette vallée, elle la descend jusqu'au confluent de l'Amour et de l'Oussouri. Là, rebroussant brusquement vers le sud, elle remonte l'Oussouri et aboutit à Vladivostok, le grand arsenal maritime que les Russes se sont créé sur la mer du Japon.

Les ingénieurs estiment que, malgré tous les obstacles — prévus ou non prévus — qui entraveront leur entreprise, il ne leur faudra pas plus de quatre ou cinq ans pour exécuter ce projet, le plus vaste, le plus extraordinaire que l'esprit de l'homme ait jamais conçu. L'œuvre géante est amorcée, les travaux marchent à grands pas et déjà des résultats sont acquis. Son Altesse le Grand-Duc héritier assistait, le 31 mai dernier, à l'inauguration d'une première section de la voie.

∴

Cette œuvre colossale sera, ce nous semble, de nature à modifier singulièrement les relations internationales, à rompre en sens divers l'équilibre économique et politique qu'admettent actuellement les grandes puissances du globe. Ainsi que l'observe fort bien M. Edgar Boulangier, les migrations humaines s'effectuaient jadis d'Orient en Occident. Aujour-

d'hui, le jour du reflux est arrivé et déjà nous en voyons poindre l'aube; désormais, ces exodes de peuples s'opéreront d'Occident en Orient.

Quelles seront les conséquences d'un tel renversement de sens des courants humains? Voilà ce qu'il est encore impossible de prévoir. Sans prétendre au titre de prophète, on peut cependant, dès à présent, signaler un résultat que doit nécessairement impliquer l'inauguration finale du transsibérien. Pour faire le tour du monde il ne faudra plus quatre-vingts jours, comme le voulait l'amusant livre de Jules Verne, mais cinquante-huit jours seulement.

Quoiqu'il doive advenir, honneur à ceux qui ont de telles conceptions et qui, ayant fait leurs preuves, nous paraissent être parfaitement en mesure de les transformer en réalités! Honneur au génie russe!

COLONEL HENNEBERT.




LES YEUX
MVSIQVE
EMILE PESSARD
Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore;
Ils dorment au fond des tombeaux,
Et le soleil se lève encore!

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre;
Les étoiles brillent toujours,
Et les yeux se sont remplis d'ombre!

Oh! qu'ils aient perdu le regard,
Non! non! cela n'est possible!
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'Invisible.

Et comme les astres penchants
Nous quittent mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux,
Les yeux qu'on ferme voient encore!

SULLY-PRUD'HOMME.
EMILE BAYARD fils

# LES YEUX

## RÊVERIE

Poésie de **SULLY PRUDHOMME.** Musique de **EMILE PESSARD.**




Allarg.
a Tempo.
Et le soleil se lève en _ co _ _ re.
Tre corde.
ff
pp
Una corda
Rit.
p
Les nuits plus douces que les jours Ont enchan_
_té des yeux sans nom_bre; Les é_toi_les bril_lent tou_jours; Et les
sfz
p
mf p Rit.
yeux se sont remplis d'om _ bre.
Tre corde.
a Tempo.
mf
Suivez.
pp
pp


Un peu plus vite.
dolce.
Oh! qu'ils aient perdu le re_gard, Non, non! celà n'est pas pos_si_ble! Ils se
sont tournés quel_que part Vers ce qu'on nom_me l'in_vi_si_ble. Et
Una corda.
cresc poco a poco.
comme les as_tres pen_chants Nous quit_tent, mais au ciel de_
cresc poco a poco.
_meu_rent, Les pru_nel_les ont leurs cou_chants Mais il n'est pas
Tre corde.
Un peu retenu.
Suivez.


a Tempo.
pp
vrai qu'elles meu _ rent... Bleus ou noirs, tous ai _
p
pp
f
Rit.
a Tempo.
_més, tous beaux, Ou _ verts à quelque immense au _ ro _ re De
a Tempo.
Suivez.
Allarg.
l'autre cô_té des tom_beaux Les yeux qu'on ferme voient en _
Allarg.
Suivez.
_co _ re!..
ff
dim.
pp





'auteur dramatique en mal de pièce est un être inconscient, quoi qu'il en pense, et son œuvre est une œuvre d'instinct plutôt que de volonté.

Si l'auteur sait ce qu'il fait, s'il est maître de son procédé, expliquez-moi pourquoi, après avoir fait vingt bonnes pièces, il en fait une mauvaise?

Je n'entends nier ni le talent, ni l'habileté, ni l'expérience; ce sont, pour parler comme les philosophes, des facteurs importants. Mais dans quelles proportions concourent-ils au résultat, c'est là ce que tout le monde ignore, et le poète aussi bien que tout le monde.

Non, en cela comme en bien d'autres choses, le plus malin fait ce qu'il peut, et, s'il réussit, il dit qu'il l'a fait exprès. Voilà la vérité. Au fond, un artiste sait quelquefois ce qu'il a voulu faire, rarement ce qu'il a fait; mais quant à savoir comment il l'a fait, je l'en défie!

Ou alors qu'il recommence, je ne sors pas de là!

ÉDOUARD PAILLERON.



Monsieur et cher confrère,

Vous me demandez quelques lignes d'autographe pour l'ouvrage que vous allez publier en l'honneur de la Russie, et je suis fort heureux de remercier de nouveau ce grand pays, pour la large hospitalité littéraire qu'il a bien voulu me donner, à une époque où j'étais terriblement combattu en France. J'associe à ce souvenir de gra-

titudre la mémoire de mon
cher et illustre ami Ivan
Tourguéneff, qui m'avait
fait ouvrir les pages du
"Messager de l'Europe".
J'ai été aimé en Russie
avant d'être compris en
France, et j'en garde
l'éternelle reconnaissan-
ce.

Cordialement.

Emile Zola



# L'INDUSTRIE RUSSE



orsque Pierre le Grand et ses successeurs ont voulu lancer la Russie dans les voies de la civilisation occidentale, il leur a bien fallu demander aux nations européennes des instituteurs dans toutes les branches de l'activité humaine. La science, les arts, l'industrie, tout était à créer, et les souverains de la Russie voulaient marcher vite pour rattraper l'arriéré.

Le gouvernement du régent avait commis la faute grave de ne pas accepter les ouvertures d'alliance que Pierre le Grand lui avait faites, et, à défaut des Français, ce sont les Allemands ou plutôt les Prussiens qui se chargèrent d'initier les Russes à la civilisation occidentale. On les vit rapidement envahir toutes les branches de la production et tous les postes de l'État. Des colonies agricoles même se fondèrent en grand nombre pour défricher les provinces de la Russie méridionale, au point qu'aujourd'hui encore les cartes allemandes de la Russie portent de nombreuses enclaves avec la teinte caractéristique des possessions germaniques. Cette invasion de la Russie par les Allemands s'est continuée pendant plus d'un siècle et a eu une grande influence sur la politique européenne.

Mais des générations sont nées en Russie qui ont acquis le sentiment

de la mentalité russe et qui ont rêvé l'indépendance intellectuelle et morale aussi bien que l'autonomie matérielle de leur patrie.

Comme partout et de tous temps, c'est à la littérature que revient l'honneur de l'émancipation intellectuelle de la nation. Et la littérature russe, inconnue il y a moins d'un demi-siècle, s'est rapidement taillé sa place dans le monde, où elle occupe aujourd'hui un rang des plus distingués : c'est que la langue, c'est l'âme même d'un peuple, étant l'expression et en partie le mécanisme même de la pensée. La pensée russe a aujourd'hui une expression originale, indépendante : un art national russe est fondé.

L'émancipation intellectuelle, commencée par la littérature, s'étendit aux arts et à toutes les manifestations de l'intellect humain. La politique, jusque-là rivée à d'anciennes méthodes et à d'anciennes alliances qui empêchaient l'essor des intérêts russes, s'est émancipée à son tour, principalement sous le règne d'Alexandre III.

Le tour de l'industrie est venu et la Russie a voulu avoir son industrie propre. De là le régime protectionniste de ce pays, où tout était à créer et où l'industrie russe livrée à elle-même, en face de l'immense industrie européenne et américaine qui avait un siècle d'avance, risquait de succomber rapidement.

Cette industrie est si nouvelle qu'elle est à peine connue et, cependant, elle grandit à pas de géant.

Il est presque impossible de se procurer en France des renseignements détaillés sur l'industrie russe, et c'est pour suppléer à cette lacune que, sur la demande du directeur de *la France à Moscou*, nous avons réuni, — puisés aux sources les plus authentiques, — des renseignements propres à renseigner nos compatriotes sur les ressources industrielles de la Russie, qui ne manqueront pas, on peut en être certain, de prendre un développement de plus en plus important.

Il faut remarquer que la Russie est la plus jeune des nations européennes, et les nations, dans leur jeunesse, ainsi que les hommes, manquent de capitaux. Mais l'âge de l'adolescence est passé. La Russie a acquis l'âge d'homme. Déjà les capitaux commencent à s'accumuler; les bras ne manquent pas, d'ailleurs, et cette grande nation est prête à s'élancer avec une ardeur sans pareille à la conquête d'un rang plus en rapport

avec son étendue et sa population. L'autonomie de l'industrie n'est pas encore complète, il est vrai, et les capitaux ainsi que les intelligences françaises peuvent encore trouver leur emploi dans ce grand pays. Des liens de sympathie naturelle existent déjà entre les deux peuples; l'identité de leurs intérêts politiques dans le monde entier ne peut que les resserrer davantage. Il ne peut être que fort intéressant pour les Français de connaître davantage la Russie, qui est si loin! C'est à quoi nous travaillerons pour notre faible part.

### Les chemins de fer russes.

Les chemins de fer constituent, dans le monde moderne, l'instrument commercial par excellence. Sans eux toute industrie, l'agriculture même, est frappée de stérilité. A tel point que la richesse des nations modernes est presque en proportion du développement de leur réseau ferré.

On connaît, en outre, l'importance des voies ferrées de chaque pays pour la défense nationale. C'est par leur judicieuse répartition sur le territoire, qu'on peut espérer achever la concentration des armées (avant que l'ennemi n'ait pu envahir le sol national), dont la difficulté est accrue en proportion des énormes effectifs modernes, eu égard à celui des anciennes armées.

La longueur totale des chemins de fer de la Russie d'Europe au 31 décembre 1888 (la Finlande comprise) était de 29 410 kilomètres. On sait qu'il est généralement difficile de se procurer des statistiques russes, soit qu'en Russie on n'ait pas encore coutume de publier des statistiques aussi complètes que dans les nations occidentales, soit que ces statistiques ne trouvent pas facilement de traducteurs, la langue russe étant fort peu connue. Nous ne croyons pas qu'il y ait une statistique des chemins de fer plus récente que celle que nous donnons.

Il faudrait ajouter au total précédent 1700 kilomètres pour le chemin de fer transcaspien.

Ces nombres doivent s'éclairer de la comparaison avec ce qui se passe dans le reste du monde.

A la même date, la longueur totale des chemins de fer exploités dans le monde était de 571 771 kilomètres, ainsi répartis :

| | | |
|---|---|---|
| Amérique . . . . . . . . . | 304 005 | kilomètres. |
| Europe . . . . . . . . . . | 214 252 | — |
| Asie . . . . . . . . . . . | 28 415 | — |
| Océanie . . . . . . . . . | 16 790 | — |
| Afrique . . . . . . . . . | 8 309 | — |

Si l'on compare la longueur de chemins de fer à la population, on obtient les chiffres suivants par 10 000 habitants :

| | |
|---|---|
| Europe . . . . . . . . . . . . . . . | 6kil.,1 |
| Océanie . . . . . . . . . . . . . . . | 45 4 |

Les chiffres ne sont pas suffisamment précis pour les autres parties du monde.

Il résulte de là que les habitants de l'Océanie ont, eu égard à la population, sept fois plus de chemins de fer que les Européens.

Aussi l'Australie est-elle plus riche que ne le fait supposer le chiffre de sa population.

La Russie n'occupe que le 23e rang pour la longueur des chemins de fer, eu égard à la superficie, et le 35e, eu égard à la population. D'une manière plus précise, elle possède 0kil.,5 par myriamètre carré et 3kil.,2 par 10 000 habitants.

La France a 6kil.,7 par myriamètre carré et 9kil.,2 par 10 000 habitants.

En d'autres termes, à égalité de superficie, la France a 13,4 fois autant de chemins de fer que la Russie et moins de 3 fois autant eu égard à la population.

Cette différence dans les coefficients tient à ce que la Russie est encore faiblement peuplée eu égard à son étendue.

Ajoutons que la Russie occupe le 5e rang entre toutes les nations pour la longueur totale des chemins de fer.

**Industries minérales.**

La Russie est assez bien partagée sous le rapport des gisements minéraux; il est probable, cependant, que bien des parties de ses immenses possessions ont été imparfaitement explorées, et l'avenir tient encore beaucoup de découvertes en réserve.

La Russie d'Europe est un pays généralement plat et ce n'est que vers la chaîne de l'Oural que les gisements minéraux commencent à s'offrir. La vaste Sibérie contient également de nombreux gisements, d'or surtout, et bien d'autres en grande partie inexplorés encore; d'une part, à cause de la rareté des habitants eu égard à l'énorme superficie de cette contrée et, de l'autre, à cause de la rareté des moyens de communication. A ce point de vue, la création du chemin de fer transsibérien, dont l'exécution commence, sera le signal d'une révolution économique certainement très importante dans ses résultats.

Avant de fournir des détails sur la production minérale actuelle de la Russie, nous croyons devoir reproduire le tableau statistique le plus complet que nous ayons pu nous procurer et qui est relatif à la production en 1887.

TABLEAU DE LA PRODUCTION MINÉRALE EN 1887.

1° *Métaux précieux.*

| | | |
|---|---|---|
| Or. . . . . . . . . . . . . | 31 089 | kilogrammes. |
| Platine . . . . . . . . . . . | 4 408 | — |
| Argent . . . . . . . . . . . | 17 069 | — |

2° *Métaux et combustibles minéraux.*

| | | |
|---|---|---|
| Plomb. . . . . . . . . . . . . | 900 | tonnes. |
| Cuivre. . . . . . . . . . . . . | 4 990 | — |
| Cobalt. . . . . . . . . . . . . | 1,25 | — |

| | | |
|---|---|---|
| Houille . . . . . . . . . . . . | 4 035 487 | tonnes. |
| Anthracite . . . . . . . . . . | 454 645 | — |
| Lignite . . . . . . . . . . . . | 43 855 | — |
| Zinc . . . . . . . . . . . . . | 3 624 | — |
| Étain . . . . . . . . . . . . . | 10 351 | — |
| Naphte . . . . . . . . . . . . | 2 733 518 | — |
| Asphalte. . . . . . . . . . . . | 9 800 | — |
| Bitume . . . . . . . . . . . . | 2 460 | — |

3° *Minerais et produits fabriqués.*

| | | |
|---|---|---|
| Minerai de fer. . . . . . . . . | 1 355 606 | tonnes. |
| Fonte de fer . . . . . . . . . | 612 483 | — |
| Fer de forge . . . . . . . . . | 77 982 | — |
| Fonte mécanique. . . . . . . . | 58 900 | — |
| Ouvrages en fer. . . . . . . . | 127 921 | — |
| Acier. . . . . . . . . . . . . | 225 500 | — |
| Laiton. . . . . . . . . . . . . | 457 | — |
| Sel. . . . . . . . . . . . . . | 1 156 781 | — |
| Sulfate de soude. . . . . . . . | 2 473 | — |
| Soufre. . . . . . . . . . . . . | 1 446 | — |
| Kaolin . . . . . . . . . . . . | 6 900 | — |
| Phosphorite. . . . . . . . . . | 7 044 | — |

*Mercure.* — Nous n'avons pas les résultats de 1887 pour le mercure; mais nous signalerons que la production de ce métal liquide s'est très rapidement accrue dans ces dernières années par la découverte de gisements de *cinabre* et a atteint 10 202 pouds en 1889 (le poud vaut 16$^{kil.}$,24.) Ce mercure provient d'un poids de 2 634 194 pouds de minerai d'une teneur variable de 1/3 à 4 pour 100; mais, comme on le voit par les chiffres précédents, se rapprochant généralement de la teneur inférieure. Le gisement principal est à Nertchinsk, en Sibérie.

*Platine.* — La production du platine est en décroissance. On prétend que ce sont les travaux du chemin de fer transsibérien qui sont la prin-

cipale cause de la désertion des chantiers : Nous ne sommes pas en mesure de vérifier cette assertion que nous avons trouvée dans une importante *Revue* allemande.

Il y a une autre cause qui tient à l'allure même des gisements de platine, qui se trouvent dans l'Oural, à Nijni Tagilsk (1) et à Gord-Blagodat.

Dans ces gisements, l'or est mêlé au platine. Or la teneur en or va constamment en diminuant, d'où une augmentation du prix d'extraction.

Il est vrai que les besoins toujours croissants du platine pour l'électrolyse en ont élevé le prix. Mais, lorsque l'or était plus abondant, les bénéfices qu'on faisait sur ce métal précieux permettaient de vendre le platine meilleur marché et de faire ainsi concurrence au platine provenant du Mexique ou d'ailleurs : il n'en est plus de même depuis l'appauvrissement des gîtes en or, et le prix du platine a atteint et même dépassé le prix de l'or.

La moyenne du rendement était, en 1887, de $4^{gr.}$,38 de platine par tonne de sable (*Journal Polyt.*).

*Or.* — La Russie est un des pays les plus riches en gisements aurifères. L'or se trouve principalement dans l'Oural et en Sibérie (2). Le nombre d'ouvriers employés aux mines d'or a été, en 1885 (ouvrage cité de M. Boulangier) :

| | |
|---|---|
| Oural | 39 594 |
| Sibérie occidentale | 8 276 |
| Sibérie orientale | 27 742 |
| Finlande | 72 |
| Total | 75 384 |

Et la production a été de :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Sables aurifères | 2 015 | pouds | 22 | livres. |
| Minerai | 110 | — | 4 | — |
| Total | 2 225 | pouds | 26 | livres. |

(1) Sur le chemin de fer de Perm à Jékatérinbourg.

(2) La Sibérie possède les *placers* les plus riches du monde, d'après M. Edgar Boulangier. (*Notes de voyage en Sibérie*, Paris, 1891.)

Le poud vaut 16$^{kg.}$,24 et la livre 406 grammes.

C'est donc une production totale de 36 134$^{kg.}$,556.

Il y a donc eu une diminution de 5000 kilogrammes de 1885 à 1887. La valeur totale du produit est de 132 millions de francs. L'extraction de l'or, dans la Sibérie orientale, date de 1835 et les plus anciens placers, de Kanok et de Nijni-Oudinsk sont presque épuisés. Ceux de l'*Iénisseï* furent les plus riches jusqu'en 1867 et, depuis, ce sont ceux de l'*Olckma*. Ceux de la Transkaïkalie ne viennent qu'après.

L'Olckma et le *Vitim* sont dans le bassin de la *Léna*. D'*Irkoutsk* à Vitim, le gisement le plus rapproché, il faut dix jours par voiture et bateau à vapeur.

Les placers de l'*Amour*, auxquels un grand avenir paraît réservé, sont en pleine croissance. La difficulté est la rareté de la main-d'œuvre.

On fait venir les ouvriers de Russie pendant la campagne d'été et il faut les rapatrier en octobre ou novembre, au plus tard.

D'après M. Boulangier, les placers de la Sibérie sont les plus riches du monde entier. La production actuelle a une valeur de 75 millions de francs par an. On comprend que cette industrie, comme toute autre, sera singulièrement facilitée par la construction du chemin de fer transsibérien. Car le transport des personnes aussi bien que des denrées coûte en Sibérie des prix fabuleux.

La totalité de l'extraction, depuis 1835, est évaluée à 5 milliards de francs; et il n'y a encore que le tiers des placers exploité.

Le rendement des mines de Transkaïkalie est de 15 à 25 *zoloniks* d'or par 100 pouds de minerai. (Ce zolonik vaut 1/96 de livre.)

Les sommes payées en main-d'œuvre, dans cette région, s'élèvent à 15 millions de roubles ou 60 millions de francs, par campagne.

La préparation mécanique des minerais, ainsi que l'amalgamation de l'or en poudre dans les sables, se font sur place.

Il y a, ensuite, des fonderies d'or à *Ekatérinbourg*, *Barnaoul* et *Irkoutsk;* la fusion se fait dans des creusets de graphite à 1100 degrés Réaumur avec du borax et du salpêtre.

C'est à la monnaie de Saint-Pétersbourg que se fait une nouvelle et

dernière épuration. Dans les dernières années, la fabrication a été de 106 millions de francs en moyenne.

*Argent.* — Les mines se trouvent dans l'Oural, dans les steppes Kirghizes, dans l'Altaï et dans la Transkaïkalie.

On a trouvé dans le district de *Minoussinsk*, au pied des monts *Layane*, de véritables excavations préhistoriques où les hommes d'un âge reculé ont cherché le cuivre et l'argent : les annales chinoises mentionnent ces découvertes.

Les mines d'argent de la Transkaïkalie (district de Nertchinsk) datent de 1691.

Celles de l'Altaï n'ont été découvertes qu'un demi-siècle plus tard (1742) par Demidoff, simple ouvrier, qui a fondé les premières exploitations métallurgiques de l'Oural et dont les descendants sont de hauts et puissants seigneurs.

Le tableau ci-dessous donne la production en 1885.

| GISEMENTS | PRODUCTION DE L'ARGENT PUR | |
|---|---|---|
| | POUDS | LIVRES |
| Altaï (gouvernement de Tomsk) . . . . . . . . . | 525 | 23 |
| Nertchinsk (gouvernement de la Transkaïkalie) . . . | 52 | 13 |
| Steppes kirghizes (gouvernement de Semi-palatinsk). | 35 | 2 |
| Alaghir (Caucase). . . . . . . . . . . . . . . | 33 | 36 |
| Pitkaradansk (gouvernement de Viborg). . . . . . | 30 | 20 |
| Totaux. . . . | 683 | 17 |

Soit, en tout, 23 356 kilogrammes.

Au cours moyen actuel, c'est une valeur de 5 137 000 francs environ.

La totalité du minerai extrait en 1885 a été de 1 464 862 pouds.

Ce qui donne un rendement de 49/000 environ.

**Industrie du fer.**

Il existe du fer dans tous les districts montagneux de l'empire russe. Mais l'industrie extractive aussi bien que la transformation des minerais et du fer sont loin d'avoir atteint les développements dont ces industries sont susceptibles lorsque les chemins de fer auront pénétré partout. La Russie, il ne faut pas l'oublier, est une nation dans sa jeunesse.

L'industrie du fer en Sibérie est encore dans l'enfance. Il n'y existe que 4 mines de fer, dont 2 à la couronne. La production en fer vaut 824 347 roubles alors que l'alcool de grains produit 7 millions de roubles. Aussi, quoique étant encore fort peu peuplée, la Sibérie est-elle obligée d'importer du fer en quantité. Les usines sont :

| | | | |
|---|---|---|---|
| A la couronne : | *Gourcevsk* | (district | de l'Ataï). |
| | *Petrovsk* | ( — | de Nertchinsk). |
| A des particuliers : | *Abakansk* | ( — | de Minnoussinsk). |
| | *Wikolaïesk* | ( — | d'Irkoutsk). |

Les minerais, généralement magnétiques, sont fort riches, à une teneur de 55 pour 100. Les produits des usines sont : la fonte, le fer, les tôles et un peu d'acier cimenté.

Le prix moyen du transport du fer de l'Oural en Sibérie coûte 0 fr. 70 le kilogramme. Ce prix énorme montre l'intérêt qu'il y a de produire du fer en Sibérie, où les gisements abondent. On a pensé même à installer des usines en vue de la construction des chemins de fer, mais il faut du temps pour cela ; il en faut aussi pour mettre en exploitation les gisements houillers reconnus près d'Irkoutsk, et, d'ici là, le chemin de fer pourra être construit.

Il y avait dans l'Oural, en 1885, 59 usines de fer et d'acier et 104 hauts-fourneaux.

La production de la fonte a été la suivante :

| | |
|---|---|
| 1° Usines de la couronne . . . . | 3 225 048 pouds. |
| 2° — privées . . . . . . . . | 18 366 401 — |
| | 21 591 449 pouds. |
| Soit. . . . | 367 000 tonnes. |

Alors qu'elle était, pour la Russie entière, de 32 205 504 pouds, ou 547 500 tonnes.

Depuis cette époque, de nouvelles usines ont été fondées dans les provinces polonaises et à *Ekatérinoslav*.

| | |
|---|---|
| La production du fer dans l'Oural a été de . | 12 040 743 pouds. |
| Et pour la Russie entière. . . . . . . . | 22 117 284 — |
| Les poids sont, pour l'acier : Oural . . . . | 2 135 773 — |
| Russie entière. . . . . . . . . . . . | 11 776 277 — |
| Tandis qu'en 1876 elle n'était, dans l'Oural, que de . . . . . . . . . . . . . | 278 455 — |

On voit l'énormité de l'effort accompli en moins de dix ans. De 1885 à 1887, la production de la fonte a encore augmenté de 65 000 tonnes, soit de 12 pour 100.

Il y a dans l'Oural deux aciéries :

1° Celle de *Nijni-Salda* (à M. Demidoff San-Donato), dans le voisinage du chemin de fer de Perm à Ekaterinbourg, qui a produit 772 216 pouds.

2° De *Kataf-Ivanovski* (au prince Béloselsky-Béloziersky), dans le gouvernement d'*Oufa*, sur le chemin de fer d'Ouf à *Zlatoust*.

La Compagnie franco-russe de l'Oural (prince Galitzine) a deux usines près de *Perm* :

1° *Tchoussavskoï* (15 fours à puddler, 2 forges, 3 machines à vapeur, 2 laminoirs).

2° *Nytvinski* (2 fours à puddler, 2 forges, 8 fours à recuire la tôle, 5 roues hydrauliques, 7 laminoirs).

Production de ces 2 usines en tôle : 332 685 pouds.

Le district minier de Nijni-Tagilsk appartient aussi à la famille

Demidoff. Il en est de même de celui de *Loumièska*, qui contient de nombreux gisements de houille.

Les usines qui s'y trouvent travaillent le fer et le cuivre. Voici les noms de ces usines :

Vouya, Taghilsk, Verkhné-Salda, Nijni-Salda, Laya, Tchorno-Istotchinsk, Vicimo-Outkinsk, Vicimo-Chaïtansk, Nikitinsk, Alexandrovsk.

La production de ces usines a été, en pouds :

| | |
|---|---|
| Minerai de fer | 4 000 000 |
| — de cuivre | 2 500 000 |
| Or | 15 |
| Platine | 90 |
| Fonte | 2 000 000 |
| Fer | 875 000 |
| Rails d'acier | 750 000 |
| Acier cimenté | 35 000 |
| Acier pour outils | 6 000 |
| Cuivre | 54 500 |

Ces usines emploient jusqu'à 22 000 ouvriers, dont 15 000 toute l'année.

Le revenu net annuel de ces usines est évalué à 1 million de roubles ou 4 millions de francs.

Ajoutons que les gites de Taghilsk (*Vouissokogarski*) sont d'immenses minières, — exploitées en gradins, — dont on extrait 50 000 tonnes de minerai oxydulé d'une teneur de 55 à 70 pour 100 de métal. Ces mines paraissent inépuisables.

Il y a une fonderie de canons sur la Kama, à 4 verstes de Perm, du nom de *Matavilika*, possédant un embranchement de chemin de fer. Elle occupe 3500 à 5000 ouvriers et peut fondre 300 canons d'acier par an, ainsi que des obus, des machines, etc.

La houille qu'elle consomme provient de la Haute-Kama (district de Loumieska).

Il y a une autre fonderie à Pétersbourg même.

*Houille.*

Nous avons vu que la production de la houille a atteint 4 035 487 tonnes en 1887. Celle de 1888 a été de. . . . . . . . . . 4 626 901 tonnes.

Soit une augmentation de près de 15 pour 100 en un an, ce qui est un magnifique progrès.

| | |
|---|---|
| L'anthracite a, de même, passé de 455 645 tonnes à | 516 452 — |
| Le lignite seul n'a pas progressé et n'a donné que | 41 455 — |
| Total pour les combustibles minéraux, en 1888 : | 5 185 808 tonnes. |

dont près de 2,5 millions de tonnes en Pologne, dont la production a plus que doublé depuis 1879, ainsi que dans le district de Donetz, tandis que la production, peu importante, de la Russie centrale, a baissé de moitié.

La flotte russe de la mer Noire n'a consommé que 60 tonnes en 1880, tandis qu'elle en a consommé 11 780 en 1889. Voilà des chiffres bien significatifs!

| | | |
|---|---|---|
| L'exportation de la houille russe est très faible : | 14 429 tonnes | en 1889. |
| La même année, l'importation était de . . . . | 197 176 — | |
| tandis qu'elle n'était que de . . . . . . . . . | 82 591 — | en 1885. |

On a dit avec raison que la houille est le pain de l'industrie. On voit, par les chiffres précités, que l'industrie russe se *nourrit* de plus en plus. Cependant, il s'en faut de beaucoup que la Russie produise une quantité de houille comparable à celle des nations industrielles.

Les chiffres suivants sont caractéristiques :

La production du globe entier en combustibles minéraux a été en 1888 (statistique du ministère des travaux publics français), de 470 380 000 tonnes, dont :

| | |
|---|---|
| Pour la Grande-Bretagne. . . . | 172 654 000 tonnes. |
| Pour les États-Unis. . . . . | 134 855 000 — |
| Pour l'Allemagne. . . . . . | 80 960 000 — |
| Pour la France. . . . . . . | 22 603 000 — |

La production de la France s'est élevée, en 1890, à 26 624 000 tonnes.

*Cuivre.*

On trouve le cuivre dans l'Oural, l'Altaï et les steppes kirghizes.

Dans l'Oural à : Nijni-Tagilsk, Bogar, Werch, Jetsk, Perm et Bogoslovsk.

Le minerai est, en général, excellent.

L'une des mines de cuivre, appartenant à la famille Demidoff et portant le nom de *Mednorondiansk*, est exploitée par puits et galeries. Il y a 4 puits ayant en moyenne 125 mètres de profondeur. L'extraction journalière est de 140 wagonnets de 50 pouds; en tout 120 tonnes par jour et 2,5 à 3 millions de pouds par an.

Au Caucase on extrait le minerai de cuivre à *Kedabeck*. Le minerai contient un peu d'or et d'argent, la mine appartient à la Cie Siemens. Il y a d'autres mines à *Zanguesour*, *Lilsi madame*, *Agarack*, *Pisdo-Udann* et *Galisour*, où la fosse Siemens donne du minerai de 5 à 20 0/0, et *Tanguesour*, où le minerai a une teneur de 25 0/0.

Enfin les mines de Finlande portent les noms de *Pitkeïranda*, *Karkala* et *Fiskars*.

La production totale du cuivre, en 1885, était de 6200 tonnes.

Il faut encore mentionner un gisement très riche de cuivre panaché (à 50 pour 100) à *Katar*, au sud de *Kars*, dont le minerai est principalement vendu à une usine de *Laisch* près *Schemacha* et le reste à la fonderie *Wogan* de Moscou. Cette usine, qui appartient à des Arméniens, produit 20 000 pouds ou 325 tonnes par an.

*Manganèse.*

La Russie occupe le premier rang dans le monde pour la production du minerai de manganèse. Le dernier nombre que nous ayons est celui de 1886; il s'élève à 74 399 tonnes, dont 69 481 dans le Caucase; le reste dans l'Oural.

Le principal gisement du Caucase est à 55 kilomètres au sud-ouest de *Tiflis* et à 50 kilomètres au nord de la station du chemin de fer de *Kvirilli*. Les teneurs varient de 44 à 85 0/0.

Le Chili vient au 2e rang de la production de ce minerai, et l'Allemagne au 3e avec 29 000 tonnes.

### Industrie en général.

Nous extrayons le tableau suivant de la statistique officielle du département du commerce, pour l'année 1887.

| | Nombre des établissements. | Nombre des ouvriers. | Production en millions de roubles. |
|---|---|---|---|
| Industries textiles | 3 096 | 419 448 | 485 |
| Industries métallurgiques | 1 377 | 113 300 | 112 |
| Articles d'alimentation | 7 869 | 79 559 | 335,7 |
| Verreries, briqueteries, etc. | 2 380 | 67 346 | 28,9 |
| Industrie de produits animaux | 4 425 | 43 876 | 79,5 |
| Industrie du bois | 1 093 | 30 703 | 25,7 |
| Produits chimiques | 588 | 21 134 | 21,5 |
| Autres industries | 419 | 16 966 | 31,9 |
| Totaux | 21 247 | 789 322 | 1 120,2 |

Dans cette statistique on a laissé de côté les raffineries, brasseries, manufactures de tabac, distilleries et usines métallurgiques. On a également omis les petits établissements dont la production est inférieure à 1000 roubles par an. Ces établissements ont été, en 1887, au nombre de 54 468 et occupaient 91 681 ouvriers.

On peut donc évaluer à près de 900 000 le nombre d'ouvriers d'industrie en Russie (Sibérie et Turkestan compris) à l'heure actuelle. En 1884, il y avait en Russie 67 filatures et 3 200 000 broches occupant 116 494 ouvriers. La valeur du produit était de 300 000 millions de francs. Il existait en outre 488 manufactures avec 80 500 ouvriers.

L'industrie de la soie occupait 8874 métiers et 10 845 ouvriers dans 148 manufactures, produisant une valeur de 20 millions de francs. L'orfèvrerie, qui est très originale et dont on a admiré les productions à

l'Exposition universelle de 1889, occupait à la date citée 1364 ouvriers dans 47 établissements.

Comme mise en œuvre de coton, la Russie vient au 4ᵉ rang des nations, après l'Angleterre, la France et l'Allemagne, très près de ces deux dernières. La Russie importait, en 1880, 3 millions de pouds de coton d'Amérique; la France en importait 5 millions. Mais elle commence à utiliser le coton de l'Asie centrale, qui est aussi beau que le meilleur d'Amérique. C'est pourquoi elle a mis un droit d'entrée en rouble or sur le coton d'Amérique. On peut apprécier le chemin parcouru par cette industrie en observant que la Russie y occupait le dernier rang en 1851. La filature et la teinturerie augmentent plus rapidement que le tissage. Ainsi, par exemple, la manufacture d'impression Hubner et Cie produit 900 000 pièces d'impression par an.

La manufacture Bogorotsko-Gloukhoffsk possède 90 000 broches, 1701 métiers mécaniques, et occupe encore 3000 tisserands à la main. En tout 13 000 ouvriers.

Voilà, véritablement, de la grande industrie.

La soie gagne aussi du terrain : les soies grèges viennent d'Asie. En 1888, la Russie a importé pour 11 millions de roubles de soie et 1/2 million de roubles de tissus de soie.

Les soieries s'y font encore beaucoup à la main dans les districts de Moscou et de *Wladimir*.

La manufacture de la Porte-Rouge à Moscou (M. Sapojnikoff) fait de magnifiques brocarts d'or et d'argent, de la brocatelle, du velours, du damas, etc. Son produit est de 4 500 000 francs par an. En outre 600 métiers travaillent en dehors de la manufacture pour cette maison.

Citons encore les manufactures de Giraud, Goujon et Mussy, Solovieff, etc.

L'industrie de la laine est surtout répandue en Pologne.

Enfin les fourrures sont l'objet d'un grand commerce en Russie, ainsi que les cuirs préparés en vue des objets de luxe.

WICKERSHEIMER.



# L'ARMÉE RUSSE



a puissance militaire d'une nation dépend de son mode de recrutement, de l'effectif de ses combattants, de l'organisation de son armée, de la valeur de ses cadres à tous les degrés de la hiérarchie, de l'instruction de ses troupes et par-dessus tout de la force morale de ses soldats. Il n'est pas un pays dont le système de recrutement n'ait subi dans ces dernières années des modifications radicales, il n'en est pas un où l'effectif des combattants à mettre en ligne n'ait été augmenté dans une énorme proportion, pas un où l'organisation de l'armée n'ait été, à la suite d'études approfondies, l'objet d'une transformation complète, pas un enfin où les perfectionnements apportés à l'armement n'aient eu pour conséquence des progrès considérables dans l'instruction des troupes. Quant à la force morale d'une armée, elle est intimement liée à la force morale de la nation elle-même; les mœurs militaires sont la résultante d'influences nombreuses et souvent contradictoires; et le même effet, suivant le milieu où il se produit, peut être dû à des causes très diverses. A cet égard certaines armées sont restées fidèles à leur passé, d'autres, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ont fait peau neuve et, sans perdre absolument leur caractère personnel, en sont venues à manifester sous des formes nouvelles leurs qualités distinctives.

Telle n'est pas l'armée russe, restée croyante, soumise à Dieu et à l'Empereur, disciplinée de naissance et d'habitude. La Russie, protégée contre les atteintes d'un Charles XII et d'un Napoléon par l'immensité de son territoire et la rigueur de son climat, a depuis longtemps pesé par la force des armes sur les destinées de l'Europe, mais sans proportionner toutefois sa puissance militaire à l'étendue de son territoire et au chiffre de sa population. Ses armées, instruments redoutables dans la main énergique d'un Souvarov ou sous la direction patiente d'un Kutusov, ont souvent péché par le nombre et l'éloignement. Avertie par l'expérience et par l'histoire, admirablement guidée par l'énergie de son souverain, servie comme à souhait par une élite incomparable d'hommes de guerre et d'administrateurs, la Russie, depuis le jour où les événements de 1870-1871 ont détruit l'ancien équilibre de l'Europe, s'est résolument mise à l'œuvre pour élever sa puissance matérielle à la hauteur de sa force morale. Tout d'abord elle est entrée par les lois du 1er janvier 1874 et du 11 novembre 1876 dans la voie du service obligatoire à durée réduite en temps de paix. Antérieurement à ces lois, le service militaire durait 25 ans. Chaque commune dans sa circonscription, chaque seigneur dans ses domaines, désignait arbitrairement, d'après les chiffres fixés par l'autorité supérieure, les jeunes gens de 20 ans appelés à être soldats. Naturellement ce choix ne portait ni sur les meilleurs sujets, ni sur les ouvriers les plus habiles. Il fallait à une armée recrutée de la sorte une discipline impitoyable.

Aujourd'hui, et d'après les dispositions les plus récemment édictées, le service est obligatoire pour tout sujet russe, depuis l'âge de 20 ans jusqu'à celui de 43 ans révolus. Sont dispensés de droit les membres du clergé des différentes confessions chrétiennes; la loi, très large, étend cette dispense pour le temps de paix à de nombreuses catégories. Tous les jeunes gens âgés de 20 ans accomplis, non dispensés et reconnus aptes au service militaire, concourent par un tirage au sort à former dans l'ordre des numéros et dans la proportion fixée chaque année par le gouvernement, la liste du contingent : *les volontaires* engagés avant le tirage au sort et soumis à un régime spécial sont compris sur cette liste, en dehors de laquelle comptent les hommes affectés à la marine.

Les jeunes soldats n'étant appelés que dans le courant de l'année où

ils atteignent l'âge de 21 ans, la durée du service, pour le contingent, est effectivement de 5 ans dans l'armée active, 13 ans dans la réserve et 4 ans dans la milice, mais les renvois dans la réserve après 4, 3, 2 et même 1 an de service sont, comme nous le verrons, très fréquents pour les hommes ayant fait preuve d'une certaine instruction. L'instruction est également la condition nécessaire pour être admis au nombre des volontaires, parmi lesquels se recrutent presque tous les sous-officiers et la plus grande partie des officiers. Tous les hommes libérés du service actif soit par anticipation, soit à l'expiration de leurs cinq années, sont classés dans la réserve; les uns et les autres, lorsqu'ils ont accompli leur dix-huitième année de service, passent dans la milice ou *opoltchénié*. L'opoltchénié comprend, en outre, tous les hommes qui n'ont pas été compris dans les contingents annuels et qui sont aptes au service militaire. Les hommes de la milice, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, prennent le nom de *ratniks*. Ils sont partagés en deux bans. Le premier ban comprend tous les hommes provenant de l'armée active et ceux des dispensés qui, n'étant pas soutiens indispensables de famille, sont reconnus absolument propres au service. Il sert à renforcer et à ravitailler en temps de guerre les troupes de l'armée active et à former certains corps de milice; le deuxième ban n'est employé qu'à former des corps spéciaux de milice; il comprend les soutiens de famille et les hommes qui ne sont pas physiquement dans l'impossibilité absolue de servir.

La loi de 1874 ne devait avoir reçu son exécution complète qu'en 1894 : l'effectif total des hommes susceptibles de faire partie de l'armée russe devait atteindre, dans les conditions posées par cette loi, le chiffre de 9 millions. Les mesures adoptées depuis lors porteront ce chiffre à plus de 11 millions, mais dans le total figurent un très grand nombre d'hommes n'ayant reçu aucune instruction militaire (près de 8 millions). Pour remédier à cet état de choses et combiner les exigences de l'instruction militaire avec celles du budget, on fait, comme nous l'avons dit, un large emploi des renvois anticipés. L'effectif budgétaire est de 740 000 hommes, non compris les officiers; le contingent annuel s'élève depuis quelques années à plus de 250 000 hommes; le total de cinq classes

s'élève donc à près de 1 300 000 hommes, y compris les engagés et les Cosaques. Pour faire disparaître l'excédent on libère les contingents après 4 ans de service au lieu de 5, et on renvoie après 1 an de service les soldats les plus instruits. Il est même sérieusement question de réduire à 2 ans la durée du service actif. On a du reste adopté pour la réserve et pour la milice le système des exercices périodiques. Déjà, en 1890, 80 000 miliciens du premier ban ont été ainsi exercés.

Les obligations militaires des Cosaques, qui représentent une population d'environ 27 millions d'âmes, sont réglées par une loi particulière datant de 1875. Tous les hommes valides doivent le service militaire de 18 à 38 ans : ils s'habillent, s'équipent et se montent à leurs frais. La durée totale du service est partagée en trois périodes : savoir 3 années de préparation, 12 d'activité et 5 de réserve. La période d'activité est elle-même partagée en trois *tours*, de 4 ans chacun. Tous les Cosaques du premier tour sont présents sous les drapeaux; les Cosaques du second tour, rentrés dans leurs foyers, doivent avoir au complet leurs effets et leurs chevaux. Ceux du troisième tour n'ont pas de chevaux. L'effectif des troupes cosaques sur le pied de paix est d'environ 53 000 hommes et 2000 officiers : il s'élèverait sur le pied de guerre à 254 000 soldats, tous complètement instruits, dont 154 000 environ encadrés dans les régiments des 1er, 2e et 3e tours.

La Finlande, formant sous la souveraineté de l'Empereur un État distinct, a ses obligations militaires spéciales, réglées par une loi du 1er juin 1881 à 23 ans de service, dont 3 ans d'activité, 5 de réserve et 15 de milice.

Ce qui caractérise l'organisation militaire de la Russie, c'est : 1° la coexistence de troupes régulières et de troupes irrégulières; 2° la distinction nettement établie entre les troupes actives et les troupes de réserve; 3° la constitution d'une armée dite d'Europe, indépendante des forces destinées à garder les immenses territoires de la Russie d'Asie et leurs vastes frontières.

Dans cet ordre d'idées l'infanterie comprend : des troupes actives.

régulières, des troupes de réserve, des troupes irrégulières, des troupes de dépôt, des troupes de frontière et locales.

L'infanterie régulière comprend elle-même, sur le pied de paix : 12 régiments de la garde, 16 régiments de grenadiers, 165 régiments d'infanterie et 78 bataillons de chasseurs à pied, dont 4 de la garde.

Les 12 régiments d'infanterie de la garde, désignés par des noms qui sont restés célèbres dans l'histoire militaire de la Russie, ont pour chefs titulaires des princes de la famille impériale ou des souverains étrangers. L'Empereur est le chef de six de ces régiments. Les deux plus anciens, *Préobrajenski* (Transfiguration) et *Séménovski*, remontent à l'année 1683. Préobrajenski a le privilège de monter la garde à la porte de la chambre du tsar; pour ce motif, les Juifs sont rigoureusement exclus de ses rangs. Viennent ensuite : *Ismaïlovski* (1730); le régiment de *chasseurs;* le régiment de *Moscou;* le régiment de *grenadiers*, *Pavlovski*, portant encore en grande tenue la coiffure en forme de mitre qui lui a été donnée par Paul Ier; les régiments de *Finlande*, de *Lithuanie*, de *Volhynie*, des *grenadiers de Keksholm*, des *grenadiers de Saint-Pétersbourg*. Ces trois derniers forment la *jeune garde;* les autres appartiennent à la *vieille garde*.

Les régiments de grenadiers sont numérotés de 1 à 16 et portent, en outre, des noms de villes et de provinces n'ayant aucun rapport avec les noms de leurs garnisons actuelles ou de leurs circonscriptions de recrutement. La plupart de ces régiments ont pour chefs titulaires des princes russes et étrangers ou des généraux illustres, tels que Souvarov, Barclay de Tolly, Totleben. L'Empereur est chef du premier régiment (d'Ekaterinoslav).

Les régiments d'infanterie sont numérotés de 1 à 165 (le 165e est de création récente); ils sont, en outre, désignés par des noms, comme les régiments de grenadiers : on voit figurer parmi leurs chefs titulaires l'Empereur, pour les 52e et 145e régiments (Sofia et Novo-Tcherkask), le grand-duc héritier et ses frères, les grands-ducs frères, oncles et cousins de l'Empereur, la grande-duchesse Marie Pavlovna, belle-sœur de l'Empereur, la grande-duchesse Viéra, sa cousine, le roi des Hellènes, l'archiduc Louis-Victor et l'archiduc Albert d'Autriche, les généraux Voronsov, Gortchakov, Paskievitch, Bariatinski, etc. Tous les régiments

d'infanterie, y compris la garde et les grenadiers, sont à 4 bataillons; chaque bataillon est de 4 compagnies.

Les 78 bataillons de chasseurs à pied forment 12 brigades, dont 1 de la garde, à 4 bataillons; 5 de la ligne, comprenant chacune 4 régiments de 2 bataillons chaque; 1 du Caucase; 1 du Turkestan; 2 de la Transcaspienne, chacune à 4 bataillons; 2 de la Sibérie orientale, à 5 bataillons. 8 bataillons finnois restent indépendants; enfin il existe en Crimée une compagnie de chasseurs.

En résumé, l'infanterie active compte, sur le pied de paix à la date du 1er juin 1891, 48 bataillons de la garde, 64 de grenadiers, 660 d'infanterie de l'armée et 78 de chasseurs : soit, en tout, 850 bataillons, plus 1 compagnie. Chaque régiment comprend, outre ses 4 bataillons, un groupe de 64 hommes, appelés *chasseurs francs*, et réservés pour les missions pénibles ou dangereuses. L'effectif d'un bataillon d'infanterie, sur le pied de paix, est de 447 hommes, dont 18 officiers; celui d'un bataillon de chasseurs est de 625 hommes, dont 19 officiers. L'effectif total de l'infanterie active et régulière, sur le pied de paix, est d'environ 17 500 officiers et fonctionnaires classés ou assimilés (aumôniers, médecins, vétérinaires, etc.), et de 412 000 sous-officiers et soldats.

Il n'existe pas de troupes de dépôt sur le pied de paix.

Les troupes de réserve, qui sont une des institutions caractéristiques de l'armée russe, comprennent, sur le pied de paix :

1° Dans la Russie d'Europe : 12 régiments-cadres, à 2 bataillons chaque, portant les nos 166, 167, 168, etc., à la suite des régiments actifs, ce qui présage évidemment une transformation prochaine; 24 bataillons-cadres, à 6 compagnies, et 45 bataillons-cadres, à 5 compagnies, soit 93 bataillons ou 465 compagnies.

2° Dans le Caucase : 6 régiments à 2 bataillons et 12 bataillons indépendants.

3° Dans la Russie d'Asie : 7 bataillons indépendants.

Soit, en tout, 124 bataillons de réserve, d'un effectif total d'environ 3500 officiers et fonctionnaires et 63 000 soldats.

Les troupes frontière comprennent, sur le pied de paix, 35 bataillons, dont 20 du Turkestan, 8 de la Sibérie occidentale, 7 de la Sibérie orientale :

les troupes locales ne consistent plus qu'en simples détachements. Le tout comprend 860 officiers et 26 000 sous-officiers et soldats; à quoi il faut encore ajouter environ 6000 hommes de troupes irrégulières et cosaques. Ce qui donne, en chiffres ronds et approximatifs, pour l'effectif de paix de l'infanterie russe, 22 000 officiers et fonctionnaires classés et 516 000 sous-officiers et soldats. Dans ce total n'est pas comprise l'infanterie de forteresse qui compte un régiment-cadre de 2 bataillons de 5 compagnies et 26 bataillons-cadres de 5 compagnies.

En passant sur le pied de guerre, les troupes de l'armée active ne subissent d'autre changement qu'une augmentation d'effectif, par suite du versement des réservistes. Toutefois, la compagnie de chasseurs de Crimée se transforme en un bataillon, ce qui porte le nombre des bataillons à 851, d'un effectif de 1000 hommes chacun.

Au moment de la mobilisation il est formé, pour chacun des régiments d'infanterie de la garde, des grenadiers et de l'armée, ainsi que pour chaque brigade de chasseurs à l'exception de celles du Turkestan, de la Sibérie orientale et de la Transcaspienne, un bataillon de dépôt, à l'effectif de 1000 hommes.

Ces bataillons sont organisés avec des cadres empruntés en partie aux bataillons de l'armée active, en partie aux troupes locales et à la réserve.

Les troupes de réserve subissent au même moment une transformation complète. Chaque régiment-cadre forme un régiment à 4 bataillons : chaque bataillon-cadre à 6 compagnies forme un régiment de 4 bataillons et 2 bataillons indépendants. Chaque bataillon-cadre à 5 compagnies forme un régiment de 4 bataillons et 1 bataillon indépendant : toutefois le régiment formé par le bataillon d'Arkhangel n'a que 2 bataillons. C'est donc un total de 80 régiments à 2 bataillons, 1 régiment à 2 bataillons et 93 bataillons indépendants, soit 415 bataillons. Les troupes de réserve du Caucase fournissent 20 régiments à 4 bataillons et 22 bataillons indépendants, soit 102 bataillons; enfin la Russie d'Asie porte à 25 le nombre de ses bataillons de réserve.

Quant aux troupes locales et de frontière, elles ne subissent qu'une légère augmentation. L'infanterie de forteresse donne à la mobilisation 27 régiments de 2 bataillons, dont 2 pour le Caucase. En tenant compte

des troupes d'escorte et des formations de la milice, l'infanterie russe, sur le pied de guerre, compte, en chiffres ronds : quarante mille officiers et fonctionnaires et deux millions cent mille sous-officiers et soldats. Toute cette infanterie a le même armement. C'est encore le fusil Berdan, modèle 1870, du calibre de 10$^{mm}$,60, avec baïonnette triangulaire. La Russie s'est montrée longtemps rebelle à l'adoption d'un fusil de petit calibre à répétition. Un modèle a été enfin adopté et la fabrication est commencée. Un crédit de 42 millions était inscrit à cet effet au budget de 1890; un autre crédit de 80 millions figure au budget de 1891. La production de la poudre sans fumée a été installée sous la direction d'un ingénieur des poudres et salpêtres, mis à la disposition de la direction de l'artillerie russe par le gouvernement français.

Les régiments d'infanterie active sont embrigadés et endivisionnés dès le temps de paix. Les 12 régiments de la garde forment 3 divisions dans la composition desquelles ils entrent par ordre d'ancienneté : les 16 régiments de grenadiers forment de même, dans l'ordre des numéros, 4 divisions, dont la quatrième (13$^e$, 14$^e$, 15$^e$ et 16$^e$ régiments) fait partie de l'armée du Caucase; les 164 premiers régiments d'infanterie de l'armée, ou de ligne, sont groupés en 41 divisions, dans les mêmes conditions; le 165$^e$ a été récemment ajouté à la 2$^e$ brigade de la 11$^e$ division. Dans chaque division, les deux premiers régiments forment la première brigade, les deux autres la deuxième brigade. Les chasseurs à pied restent en dehors de l'organisation divisionnaire.

L'infanterie russe possède deux propriétés en apparence contradictoires, dont l'une, du moins, semble parfois faite pour nuire à l'autre. Cette infanterie est à la fois inébranlable dans la défense et pleine d'élan dans l'attaque. C'est d'elle qu'un adversaire illustre (est-ce Frédéric II ou Napoléon I$^{er}$?) a pu dire qu'il fallait deux coups de fusil pour abattre un Russe, le premier pour le tuer, le second pour le mettre à terre. Leipzig, Sébastopol, Schipka ont démontré superlativement cette indomptable ténacité du fantassin russe. Quelle troupe dépassa jamais en héroïque opiniâtreté les grenadiers de Rajeski foudroyés à Wachau par la mitraille de l'artillerie de la garde de Napoléon, ou les braves qui défendirent Malakof lors de l'assaut du 8 septembre 1855, si ce n'est peut-être les soldats de Skolietov

à la passe de Schipka du 21 au 24 août 1877? Pendant trois jours les régiments d'Orel et de Briansk (celui-ci survenu pendant le combat) et cinq bataillons bulgares résistèrent aux attaques furieuses et incessantes de 40 000 Turcs commandés par Suleyman Pacha, marchant à la mort avec une persévérance indomptable et sans cesse relevés par des troupes fraîches. Les dernières réserves de la petite troupe russe étaient engagées, ses munitions étaient consommées, les soldats ne luttaient plus qu'à coups de pierre, les officiers, le désespoir dans le cœur, voyaient venir le moment de battre en retraite, quand soudain parut, le 23 au soir, Radetski avec un détachement de chasseurs amenés sur les chevaux des Cosaques : les défenseurs de Schipka étaient sauvés. Le lendemain matin arrivait la brigade des 13ᵉ, 14ᵉ, 15ᵉ et 16ᵉ bataillons de chasseurs, puis les régiments de Jitomir et de Podolie conduits par Dragomirov : les Russes purent alors prendre l'offensive, pour dégager la position, mais dans cette terrible lutte la brigade Skoliétov avait perdu 2000 hommes, près de la moitié de son effectif : depuis trois jours elle n'avait pas eu un instant de repos. A peine les soldats avaient-ils pu manger, et l'eau leur manquait pour boire. La perte des Turcs fut évaluée à 5 ou 6000 hommes.

Voilà l'infanterie russe dans la défense : qui ne connaît, d'autre part, l'héroïsme déployé par Skobelev et ses troupes à l'attaque des Montagnes-Vertes, alors que les régiments de Vladimir et de Souzdal, les 9ᵉ et 10ᵉ bataillons de chasseurs, s'avançaient musique et tambours en tête, enseignes déployées, sous une pluie d'obus, de mitraille et de balles! Les Turcs, postés derrière des retranchements, armés de carabines Winchester à répétition, avaient à côté d'eux, à portée de la main, de petites caisses en fer blanc, contenant chacune 200 cartouches et dans lesquelles ils puisaient à volonté. Sous le feu roulant des Winchester, les Russes devaient descendre les revers boisés en face des redoutes, traverser la vallée et gravir la pente rapide. La violence du feu les arrêta au fond de la vallée; le régiment de Revel d'abord, puis celui de Liebau, puis les 11ᵉ et 12ᵉ bataillons de chasseurs vinrent soutenir les premiers assaillants et Skobelev, le regard enflammé, entraînant du geste et de la voix tout ce qui l'approchait, communiquant aux colonnes d'assaut un irrésistible élan, pénétra enfin dans la redoute de Grivitza.

Deux écoles se sont formées en Europe pour la tactique de l'infanterie : l'une ne semble connaître que l'attaque à l'arme blanche; le perfectionnement des armes à feu paraît devoir donner raison à l'école opposée qui préconise l'action du tir et qu'on pourrait appeler l'école allemande. L'infanterie russe est restée fidèle à ses traditions : dans toutes ses attaques elle s'est rappelé la vieille maxime de Souvarov : « La balle est folle et la baïonnette est sage. » Souvarov est toujours son dieu, un dieu dont le général Dragomirov s'est fait le prophète. En 1880, c'est-à-dire après l'expérience de la guerre de 1877 et les assauts meurtriers de Plevna, le héros des Montagnes-Vertes, Skobelev disait dans un ordre du jour : « Il faut exprimer de l'artillerie tout ce qu'elle peut donner, mais bien mauvaise est la préparation d'une entreprise militaire qui n'a pas tenu compte de la nécessité de remplacer à la fin des fins le boulet et la balle par la baïonnette. Il ne faudrait pas cependant exagérer la doctrine de Souvarov qui lui-même a dit : « Tire peu, mais tire juste. » Peut-être le général Zukov, dans son *Histoire de la guerre de* 1877, a-t-il donné la note juste en posant comme règle pour la tactique de l'infanterie russe « une fusillade bien ajustée, puis un travail ardent à la baïonnette ».

Ce n'est pas seulement la tactique de combat de l'infanterie qui donne lieu à des discussions animées. Le rôle de la cavalerie est l'objet de controverses au moins aussi vives. Et, chose singulière! la majorité des généraux russes semble professer au sujet de ce rôle une opinion opposée à celle qui prévaut chez eux pour l'infanterie et préconiser l'action du feu. Du moins il s'est manifesté depuis quelque temps en Russie une tendance à transformer l'action de la cavalerie, tendance absolument évidente, puisqu'elle a été traduite pratiquement par le remaniement complet auquel a été soumise l'organisation de l'arme. Avant 1882, la cavalerie régulière comprenait, outre 4 régiments de la garde cuirassés, des hussards, des uhlans et des dragons. Les uhlans étaient armés de la lance, que portaient également les Cosaques. L'organisation de 1882 a supprimé dans la cavalerie de la ligne les hussards, les uhlans et la lance; il n'y a plus que des dragons armés du sabre et du fusil à baïonnette. Le nombre des régiments

de dragons est de 47 à 6 escadrons chacun, ce qui donne 282 escadrons. La garde comprend 4 régiments cuirassés à 4 escadrons et 6 autres régiments à 6 escadrons, soit en tout 52 escadrons qui, joints à ceux de la cavalerie de la ligne, forment un total de 334 escadrons réguliers auxquels il faut ajouter une division de 2 escadrons des Tatars de Crimée et 2 *sotnias* ou escadrons du littoral (circonscription de l'Amour), soit en tout 338 escadrons.

Les 4 régiments portant cuirasse sont : 1° le régiment des *chevaliers-gardes de Sa Majesté l'Impératrice*, créé en 1799; 2° le régiment des *gardes à cheval*, dont l'Empereur est chef titulaire, créé en 1721; 3° le régiment des *cuirassiers de la garde de Sa Majesté l'Empereur*, créé en 1702; 4° le régiment des *cuirassiers de la garde de Sa Majesté l'Impératrice*, créé en 1704. Les 6 autres régiments sont les *uhlans de la garde*, dont le chef titulaire était hier encore le grand-duc Nicolas Nicolaievitch, qui vient de mourir; les *uhlans de l'Empereur;* les *grenadiers à cheval*, ayant pour chef le grand-duc Michel Nicolaievitch; les *dragons de la garde*, commandés par le grand-duc Wladimir, frère de l'Empereur, les *hussards de l'Empereur* et les *hussards de Grodno*, ayant pour chef le grand-duc Paul Alexandrovitch. Les cuirassiers et les uhlans portent la lance au premier rang, mais seulement dans les parades de garnison; les cuirassiers portent le sabre et le revolver; les uhlans ont le sabre et une carabine courte; les grenadiers, dragons et hussards ont le sabre et le fusil de dragon avec baïonnette.

Toute cette cavalerie régulière est considérablement renforcée par l'adjonction de la cavalerie cosaque régularisée, qui compte 287 *sotnias* (escadrons), groupées en 50 régiments, savoir : 19 du Don (17 de la ligne et 2 de la garde), 15 du Caucase (11 du Kouban et 4 du Terek), 6 d'Orenbourg, 3 de l'Oural, 1 d'Astrakan, 6 de la Russie d'Asie; à quoi il faut joindre 5 escadrons d'escorte pour l'Empereur, le gouverneur de Pologne et l'Ataman général des Cosaques (grand-duc héritier), plus 4 *sotnias* indépendantes de l'Oural, d'Orenbourg et d'Oussouri. Le nombre des escadrons d'un régiment de Cosaques varie d'une région à l'autre : le nombre des escadrons de Cosaques irréguliers est de 27. En somme, il y a sur le pied de paix 652 escadrons tant de cavalerie régulière que de Cosaques régularisés et irréguliers. L'effectif d'un escadron est de 150 cavaliers.

Chaque régiment compte en outre un groupe de cavaliers d'élite dits *chasseurs éclaireurs*.

L'armement des Cosaques est variable : les Cosaques du Don et, en général, presque tous les Cosaques, ont la lance pour les hommes du 1er rang, le fusil sans baïonnette et le sabre pour les deux rangs : les Cosaques du Caucase ne portent pas la lance; ils ont, avec le sabre, un pistolet et un poignard.

La cavalerie est, comme l'infanterie, endivisionnée dès le temps de paix : la cavalerie de la garde forme alors 2 divisions de 3 brigades chacune, les 2 régiments de Cosaques du Don étant compris dans la division des régiments cuirassés. Les 42 premiers régiments de dragons, renforcés par 14 régiments de Cosaques forment, dans l'ordre de leurs numéros, 14 divisions dont la première brigade est composée de 2 régiments de dragons, tandis que la deuxième comprend 1 régiment de dragons et 1 régiment de Cosaques. Les 43e, 44e, 45e et 46e régiments de dragons forment la division de dragons du Caucase, le 47e, qui n'a pas de numéro et qui porte le nom de *dragons de Finlande*, reste indépendant. En outre, il est formé 1 division de Cosaques du Don, 1 division mixte de Cosaques et 2 divisions de Cosaques du Caucase, 3 brigades restent indépendantes et 14 régiments ne sont pas embrigadés.

A l'encontre de l'infanterie les troupes de cavalerie ont des dépôts, mais ces dépôts n'appartiennent pas aux régiments. Il existe 3 dépôts pour la garde, réunis en 1 brigade, 14 dépôts pour les 14 divisions de la ligne et 1 dépôt pour les dragons du Caucase. L'effectif de paix des dépôts est de 3 ou 400 hommes, suivant qu'ils correspondent à 3 ou à 4 régiments.

L'effectif total de la cavalerie russe sur le pied de paix est en nombres ronds de 4500 officiers et fonctionnaires, 118 000 cavaliers et 104 000 chevaux. Sur le pied de guerre la cavalerie de la garde forme 3 divisions de 4 régiments. Savoir : la division de cuirassiers; la 1re division comprenant les grenadiers à cheval, les uhlans de la garde, les hussards de l'Empereur et les Cosaques de l'Empereur; la 2e division comprenant les dragons de la garde et les uhlans de l'Empereur, les hussards de Grodno et les Cosaques de l'Ataman. Les dépôts forment pour chacun des régiments qu'ils sont chargés d'alimenter 2 ou 3 escadrons à l'effectif de 180 hommes, soit en

tout 168 escadrons. Les Cosaques du 2ᵉ et du 3ᵉ tour mettent sur pied un total de 588 *sotnias* dont 552 sont réparties entre 95 régiments nouvellement créés et 36 restent indépendantes ou complètent des formations déjà existantes. De plus, la division de Tatars de Crimée se transforme en un régiment à 6 escadrons. La cavalerie russe comprend donc sur le pied de guerre : 1244 escadrons, ou *sotnias*, de campagne et 168 de dépôt dont 56 à pied, donnant l'effectif énorme d'environ 220 000 cavaliers et 225 000 chevaux, non compris la milice qui peut encore fournir 10 000 cavaliers et 10 000 chevaux.

Les tendances qui ont abouti à la nouvelle organisation de la cavalerie russe ont évidemment leur origine dans le rôle joué par les Cosaques pendant les guerres soutenues par la Russie, tant au-delà de ses frontières que sur son propre territoire. Eclaireurs sans pareils, n'ayant de rivaux dans aucune cavalerie légère pour harceler une armée et la ruiner sans combattre, tenant l'adversaire sur un perpétuel *qui-vive*, apparaissant tour à tour sur tous les points pour disparaître avec la même rapidité, « donnant toujours des coups, dit le général de Brack, et n'en recevant que bien peu », — « s'acharnant sur les flancs de la Grande Armée, dit le général Morand à propos de la campagne de 1812, comme les abeilles en fureur qui tourmentent et épuisent un lion rugissant de leurs innombrables piqûres », réduisant à rien, en 1831, la superbe cavalerie polonaise sans jamais croiser le fer avec elle, obligeant à des sorties continuelles pendant la guerre de Crimée la garnison d'Eupatoria, impuissante à les atteindre, on les a revus en 1877, pendant la guerre contre la Turquie, combattre à pied comme à cheval, ainsi qu'ils l'avaient fait du temps de Souvarov, alors que 10 000 Cosaques donnaient l'assaut à Ismaïl.

C'est une *sotnia* du 30ᵉ régiment du Don qui arrive la première au sommet des Balkans, dans la nuit du 16 juillet 1877; elle se joint à l'infanterie pour marcher sur les retranchements ennemis. Devant Plevna, le 9ᵉ régiment du Don, dans les deux assauts du 20 et du 30 juillet, emporte trois étages successifs de défenses : menacé sur ses flancs, il remonte rapidement à cheval, tombe sur l'ennemi et le force à la retraite. Le 23 août, à la défense de la passe de Schipka, les 1ʳᵉ et 2ᵉ *sotnias* du

23e régiment du Don mettent pied à terre pour renvoyer leurs chevaux à Gabrovo, afin de ramener les chasseurs à pied, se déploient en tirailleurs et arrêtent le mouvement de l'ennemi, etc.

Il a été question d'enlever la lance aux Cosaques : on l'a conservée pour la plupart et en particulier pour les Cosaques du Don (n'est-ce pas leur arme traditionnelle?) mais seulement pour les hommes du 1er rang, en posant ce principe : « la lance pour le choc, le sabre pour la mêlée. »

En mêlant, dans les divisions de cavalerie, les Cosaques aux dragons, on a voulu évidemment donner aux dragons les qualités qui ont fait dans le passé la force des Cosaques et communiquer à ces derniers la solidité des troupes régulières. Jusqu'à quel point a-t-on réussi! C'est ce que l'expérience démontrera. En donnant aux dragons le fusil à baïonnette, a-t-on prétendu, comme on le dit, faire de la cavalerie une sorte d'infanterie, susceptible de se transporter rapidement sur un point essentiel à occuper et pour laquelle le cheval n'est plus qu'un moyen de transport? Il y a dans une telle interprétation une exagération évidente et probablement plus qu'une exagération, c'est-à-dire une erreur. Une troupe de cavalerie ne peut agir seule à de grandes distances comme le comportent plus que jamais les nécessités de la guerre moderne, qu'à la condition d'être armée de manière à se passer de l'infanterie, sans quoi on est obligé de lui adjoindre de l'infanterie qui alourdit sa marche et devient une gêne en cas de retraite. Mais de là à poser comme règle pour la cavalerie l'emploi dominant du combat à pied, il y a loin. Il ne semble pas d'ailleurs que ce soit là l'idée qui ait présidé à la nouvelle organisation de la cavalerie russe. Pendant les grandes manœuvres qui ont eu lieu l'automne dernier en Volhynie, pas une seule fois la cavalerie de l'une ou l'autre des deux armées en présence n'a fait usage du combat à pied, quoique dans certaines circonstances cet usage fût tout indiqué.

L'armée russe a toujours été signalée pour sa forte proportion d'artillerie. Depuis qu'elle a été suivie dans cette voie par les autres puissances, sa proportion d'artillerie est à peu près celle qui se trouve

dans toutes les armées d'Europe, un peu moins de 4 bouches à feu par 1000 hommes.

L'artillerie de campagne comprend des batteries à cheval, des batteries montées *légères* et *lourdes*, des batteries de montagne et des batteries de mortiers. Les batteries à cheval sont armées de canons de 9 centimètres (calibre exact 87 millimètres), les batteries montées *légères* de canons de même calibre mais d'un modèle un peu plus puissant, les batteries montées *lourdes* de canons de 10 centimètres (calibre exact 105 millimètres); les batteries de montagne servent un canon de 6 centimètres (calibre exact 63$^{mm}$,5), les batteries de mortiers servent le mortier de campagne du calibre de 15$^{mm}$,25.

Il existe sur le pied de paix 51 batteries à cheval, de chacune 6 pièces : sur ces 51 batteries, 28 régulières et 16 de Cosaques sont attachées aux divisions de cavalerie de la garde et de la ligne à raison de 2 par division : 7 batteries de Cosaques à cheval, dont 2 de montagne, restent indépendantes.

Les batteries montées forment 48 groupes, dont 3 de la garde, attachés aux 48 divisions d'infanterie. Chaque groupe se compose en général de 6 batteries, dont 2 lourdes et 4 légères, mais cette composition varie pour certains groupes; il en est même qui comprennent des batteries de montagne. Il existe en outre un groupe indépendant de 3 batteries de montagne, 3 groupes mixtes indépendants pour le Turkestan et les deux Sibéries, et 3 régiments de mortiers de 4 batteries chaque. En résumé l'artillerie de campagne se compose de 368 batteries, dont 98 lourdes, 191 légères, 16 de montagne, 51 à cheval et 12 de mortiers. Les batteries montées sont à 4 ou à 8 pièces (les batteries de 8 pièces, au nombre de 72, sont généralement stationnées dans des circonscriptions voisines de la frontière occidentale). L'artillerie de campagne n'a que 2 batteries de dépôt, mais il existe 33 batteries montées de réserve, dont quelques-unes comprennent une section à cheval.

Lors de la mobilisation, toutes les batteries de l'armée active sont portées au complet de guerre par le versement des réservistes : les batteries montées attellent 8 pièces. Les 33 batteries de réserve forment 33 groupes de 4 batteries; enfin les Cosaques mettent sur pied 18 nouvelles batteries à cheval. Le total général des pièces attelées et servies par l'artillerie sur

le pied de guerre est alors de 3814, dont 486 d'artillerie à cheval. Outre les batteries, l'artillerie attelle sur le pied de paix un *parc volant* par division. Ce parc est transformé pour la guerre en une *brigade volante* de 2 parcs d'artillerie et 2 parcs d'infanterie. Des *parcs mobiles*, au nombre de 56, remplissent le double objet de ravitailler les parcs de division et de fournir des parcs volants aux divisions de réserve dont nous parlerons plus bas.

L'effectif de l'artillerie de campagne sur le pied de guerre dépasse 280 000 hommes, 165 000 chevaux et 25 000 voitures.

L'artillerie de forteresse est entièrement distincte de l'artillerie de campagne et compte parmi les troupes locales; elle comprend au total 209 compagnies à pied formant 51 bataillons. Il existe en outre 5 batteries dites *de sortie* qui, sur le pied de guerre, se dédoublent pour en donner 16 affectées au service des places fortes.

L'artillerie russe a un passé des plus glorieux, dont elle s'est montrée digne pendant la guerre de 1877. Son adresse, son sang-froid, son intrépidité, son dévouement se sont gravés pour ainsi dire à chaque page de l'histoire de cette guerre. Après la terrible attaque dirigée contre les retranchements de Schipka par l'armée de Suleyman Pacha, le général Radetski, parcourant pendant la nuit le théâtre de la lutte, arrive près d'une batterie du Mont Saint-Nicolas. Dix-sept artilleurs y dormaient à côté de leurs pièces : seul un officier veillait, appuyé contre un canon. — « Que font-ils là? demande le général en étendant le bras vers les soldats : ils dorment! — Non! Votre Excellence, mes camarades sont tués. — Mais, alors, que faites-vous ici tout seul? — J'attends mon tour », répond tranquillement l'officier.

Les troupes du génie comprennent, sur le pied de paix, pour la Russie et le Caucase, 17 bataillons de sapeurs, dont 1 de la garde, à 5 compagnies chacun, et 5 compagnies indépendantes pour le Turkestan et la Russie d'Asie : en tout 91 compagnies de sapeurs, 17 compagnies de pontonniers, dont 16 formant 8 bataillons pour la Russie d'Europe; 6 bataillons de chemins de fer, dont 2 pour la Transcaspienne, 17 compagnies de télégraphes, 1 compagnie *galvanique*, sorte d'école pratique pour les mises de feu par l'électricité, et 8 compagnies de *torpilleurs* stationnées

dans diverses places maritimes. En cas de guerre, les troupes de campagne du génie donnent 73 compagnies actives et 34 compagnies de réserve de sapeurs, 17 compagnies de pontonniers, 24 de chemins de fer. L'effectif général est d'environ 50 000 hommes, 12 000 chevaux, 3500 voitures. Il n'y a pas en Russie de train des équipages. Chaque régiment d'infanterie et de cavalerie ou de chasseurs, chaque groupe d'artillerie attelle lui-même ses convois et équipages ainsi que les convois divisionnaires : 5 bataillons-cadres du train ont été créés en 1888 pour les convois de seconde ligne.

La hiérarchie des grades comprend en Russie : 1° 4 grades d'officiers généraux : *feld-maréchal*, *général* de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie ou du génie, suivant l'arme d'origine, *général-lieutenant* (général de division) et *général-major* (général de brigade); 2° 7 grades d'officiers : *colonel*, *lieutenant-colonel* (commandant de bataillon), capitaine ou *rothmister*, suivant l'arme, capitaine ou *rothmister* en second, suivant l'arme, lieutenant, sous-lieutenant ou *cornette*, suivant l'arme, *sous-enseigne* ou *étendard younker*, suivant l'arme; 3° 3 grades de sous-officiers : *feldvebel* ou *vachmister* (sergent-major, ou maréchal-des-logis chef), suivant l'arme, sous-officier de 1re classe ou *ancien* (sergent ou maréchal-des-logis), sous-officier de 2e classe ou *jeune* (caporal ou brigadier). Le grade de général n'a pas d'analogue dans l'armée française : ceux qui en sont revêtus commandent d'ordinaire les grandes circonscriptions militaires ou sont investis de hautes fonctions (ministre de la guerre, chef de l'état-major, etc.); les commandants de corps d'armée sont presque toujours des généraux-lieutenants.

Les troupes actives sont en Russie indépendantes du commandement local. La plus forte unité constituée d'avance est le corps d'armée. L'armée russe compte 20 corps d'armée, dont 1 de la garde, 1 de grenadiers, 1 du Caucase et 17 corps de la ligne numérotés de 1 à 17. Chaque corps d'armée comprend généralement 2 divisions d'infanterie et 1 division de cavalerie avec l'artillerie correspondante. Toutefois le corps de la garde, le corps de

grenadiers et le 1^er^ corps de la ligne ont 3 divisions d'infanterie : la garde à 2 divisions de cavalerie (3 sur le pied de guerre). Les 1^er^, 13^e^, 16^e^ et 17^e^ corps n'ont pas de division de cavalerie. Le corps du Caucase compte 3 divisions d'infanterie, dont 1 de grenadiers et 2 divisions de cavalerie. Les numéros des divisions d'infanterie n'ont aucun rapport avec les corps d'armée dont elles font partie; les divisions de cavalerie portent ordinairement le même numéro que leur corps d'armée.

Restent en dehors des corps d'armée : tous les chasseurs, les 20^e^, 21^e^, 24^e^ et 40^e^ divisions d'infanterie, les régiments des dragons de Finlande et des Tatars de Crimée, la division de Cosaques du Don, la division mixte des Cosaques, la division de dragons du Caucase, 2 brigades et 2 régiments indépendants de Cosaques. Sur le pied de guerre, les corps d'armée ne font que compléter leurs états-majors, leurs effectifs et leurs équipages, mais on regarde comme probable qu'en cas de guerre tous les corps d'armée recevraient une composition identique (sauf la garde), de 3 divisions d'infanterie et 1 de cavalerie. Cette transformation importante se ferait à l'aide des troupes de réserve, susceptibles de former 23 divisions, ayant chacune un groupe de 4 batteries d'artillerie; 16 de ces divisions seraient affectées aux 16 corps d'armée qui n'en ont que 2 sur le pied de paix; les 4 corps qui n'ont pas de division de cavalerie recevraient chacun une division de Cosaques; les autres divisions de réserve jointes aux divisions actives indépendantes formeraient trois nouveaux corps d'armée. On arriverait ainsi à donner à tous les corps d'armée la composition uniforme de 48 bataillons, 24 escadrons, 18 batteries d'artillerie, soit un effectif de 16 000 officiers, 65 000 hommes, 20 000 chevaux, 3900 voitures, autrement dit 42 000 fusils, 3600 sabres, 140 pièces d'artillerie. En outre on est en droit de supposer que les Cosaques des 2^e^ et 3^e^ tours fourniraient à chaque division d'infanterie un régiment de cavalerie, de sorte que les divisions actuellement existantes joueraient le rôle de cavalerie indépendante. Les chasseurs à pied, les pontonniers et sapeurs resteraient en dehors des corps d'armée, du moins comme organisation permanente, et seraient dans la main des commandants d'armée.

Il y a dans l'exposé que nous venons de donner une assez large part faite à l'hypothèse, mais on peut regarder les chiffres comme positifs dans

leur approximation et admettre comme certain qu'en cas de guerre européenne, sans distraire un homme des troupes affectées à la garde du Caucase et des frontières d'Asie, la Russie pourrait mettre immédiatement en première ligne 1 500 000 hommes, ayant en seconde ligne une division active et 7 de réserve, 246 bataillons de réserve et de dépôt et environ 400 000 hommes de milice, soit en tout 1 100 000 hommes.

Une machine aussi vaste et aussi compliquée que l'armée russe exige évidemment un moteur puissant : aussi le commandement à tous les degrés est-il solidement constitué. Au sommet de la hiérarchie est l'Empereur, chef suprême de toutes les forces militaires de la Russie. Immédiatement au-dessous de lui, le ministre de la guerre, organe de sa volonté, concentre, pour être soumises au Souverain, toutes les affaires concernant l'armée, reçoit ses décisions, les transmet et en dirige l'exécution. Ce ministre dispose d'un personnel considérable et haut placé. Le ministère de la guerre embrasse : 1° la *maison militaire de l'Empereur*, qui comprend 87 aides de camp généraux du grade de général ou de général lieutenant, 44 généraux majors à la suite de Sa Majesté, 92 aides de camp et une chancellerie destinée à accompagner le Souverain dans ses déplacements en temps de paix comme en temps de guerre; 2° le *Conseil supérieur de la guerre*, placé sous la dépendance immédiate de l'Empereur et présidé par le ministre, qui est tenu de faire exécuter toutes ses décisions; 3° la *Cour suprême de justice*, sorte de Cour de cassation, à laquelle viennent aboutir en dernier ressort toutes les affaires judiciaires; 4° la *Chancellerie*, chargée de centraliser et de traiter d'une manière définitive les questions étudiées par les diverses directions du ministère; 5° l'*État-major général*, dont le chef, du grade de général ou général-lieutenant, est le principal personnage de l'armée après le ministre et qui est chargé, non seulement des questions relatives à l'organisation, à l'instruction, aux mouvements des troupes, mais encore de tout ce qui concerne leur administration et leur personnel; il est assisté par plusieurs comités; 6° la *Direction générale de l'Intendance*, qui a pour attributions les services de la solde de l'habillement et des vivres; 7° la *Direction générale de l'Artillerie*, placée sous les ordres du

Grand maître de l'artillerie, qui préside le Comité de l'artillerie; à cette direction sont annexées les Inspections de l'artillerie de forteresse, des manufactures d'armes et cartoucheries, des arsenaux locaux, des poudreries, des commissions de réception, toutes confiées à des officiers généraux; 8° la *Direction générale du génie* avec le Comité du génie; 9° la *Direction générale du service de santé* avec le Comité scientifique de médecine militaire, présidé par l'Inspecteur général du service de santé; 10° la *Direction générale des écoles militaires* et le Comité pédagogique présidé par le directeur général, du grade de général ou de général-lieutenant; 11° la *Direction de la justice militaire*, à la tête de laquelle est le Procureur général militaire; 12° l'*Inspection générale du tir;* 13° le *comité Alexandre*, chargé de venir en aide aux officiers et aux soldats blessés ainsi qu'à leurs familles.

Ainsi, dans ce pays autocratiquement gouverné, l'autorité du ministre est tempérée en même temps que guidée par des directions et des comités fortement constitués, et l'unité d'action est assurée par l'autorité suprême de l'Empereur.

L'immensité du territoire de la Russie exigeait pour la prompte expédition des affaires une décentralisation que permettait la forte organisation du pouvoir central. Cette décentralisation a été obtenue par la division du territoire en 14 grandes circonscriptions militaires, savoir : 1° Saint-Pétersbourg, 2° Finlande (chef-lieu Helsingfors), 3° Vilna, 4° Varsovie, 5° Kiev, 6° Odessa, 7° Moscou, 8° Kasan, 9° le Caucase (chef-lieu Tiflis), avec la province Transcaspienne (chef-lieu Askhabad) indépendante, 10° le Turkestan (chef-lieu Tachkent), 11° Omsk, 12° Irkoutsk, 13° l'Amour (chef-lieu Khabarovka), 14° Territoire des Cosaques du Don (chef-lieu Novotcherkask).

Le commandement de chacune de ces circonscriptions est un ministère au petit pied, pourvu à un degré inférieur des mêmes institutions que le ministère central : conseil de la guerre, état-major de circonscription, direction de l'intendance, direction de l'artillerie, etc., le tout constitué de manière à former en cas de guerre l'état-major général d'une armée. Un

officier général, du grade de général ou exceptionnellement du grade de général-lieutenant, placé à la tête des forces militaires de la circonscription, a sous ses ordres toutes les troupes actives, de réserve, locales, stationnées sur le territoire de cette région, ainsi que les établissements et les places.

Ce haut commandement s'exerce par l'intermédiaire d'une double hiérarchie, que représentent d'une part les états-majors de corps d'armée de division et de brigade, n'exerçant aucune attribution qui concerne le territoire, et d'autre part les commandements de *brigades locales*, qui sont au nombre de 26, et les commandements militaires de districts qui en dépendent. L'attribution la plus importante des commandants de brigades locales consiste dans la préparation et l'exécution des mesures relatives à la mobilisation des troupes de réserve et de dépôt, le commandement de ces troupes jusqu'à ce qu'elles entrent dans les formations de guerre, l'organisation et la mise en route des détachements dirigés des dépôts sur l'armée active... Les commandants militaires de district, outre qu'ils sont chargés de l'administration et du contrôle des troupes de réserve et de dépôt, ont dans leurs attributions la préparation des contingents annuels, la conservation des réserves d'habillement, d'armement, d'équipement et de matériel destinés à la formation des dépôts. Cette organisation générale s'applique surtout aux circonscriptions militaires de la Russie d'Europe : elle varie pour le Caucase, le Turkestan, les deux Sibéries et l'Amour.

Les troupes de l'armée active sont très inégalement réparties sur le territoire de la Russie d'Europe. L'énormité des distances à parcourir et l'infériorité évidente de la Russie au point de vue des voies ferrées ont motivé la réunion de forces considérables dans les régions attenant aux frontières occidentales. Les trois circonscriptions de Vilna, de Varsovie et de Kiev contiennent 12 corps d'armée sur les 19 dont se compose l'armée. En ajoutant à ces 12 corps d'armée les divisions et brigades indépendantes, ainsi que les chasseurs, on trouve dans l'ensemble des trois circonscriptions dont il s'agit : 25 divisions d'infanterie, dont 1 de la garde, 13 divisions et 1 brigade (garde) de cavalerie, 4 brigades de chasseurs, 27 batteries d'artillerie à cheval, 50 batteries montées, 3 batteries de montagne, 12 bat-

teries de mortiers, soit, sur le pied de paix, plus de 350 000 hommes, 60 000 chevaux et 982 pièces attelées.

Il nous reste à voir quelle est la valeur morale de l'armée russe. Dans le passé cette valeur est attestée par l'histoire. Pour ce qui est du présent, il y a lieu de se demander si soldats, sous-officiers, officiers et généraux ont conservé leurs qualités d'autrefois et s'ils en ont acquis de nouvelles. Le soldat russe, comme l'ont démontré depuis la guerre contre la Turquie, les campagnes de Skobelev et de Kourotpatkine dans l'Asie centrale, est toujours dur à la fatigue et aux misères. Opiniâtre dans l'attaque et inébranlable dans la défense, il est encore soutenu par le sentiment religieux, comme aux jours où les images saintes, sous les abris blindés de Sébastopol, l'invitaient aux prières du matin et du soir; il est toujours porté à l'obéissance et au sacrifice par sa vénération pour le Tsar, mais le service obligatoire a peuplé les rangs d'hommes plus instruits, plus intelligents, plus adroits, plus sobres; mieux traité par ses chefs, parce que la discipline a pu devenir moins dure, le soldat répond à ces meilleurs traitements par une soumission plus affectueuse. Plus que dans le passé et plus que dans toute autre armée, l'éducation du soldat russe est l'objet de soins raisonnés et constants. N'est-ce pas un de ses généraux qui a écrit il y a déjà bien des années, ces paroles saisissantes : « Les gens qui n'ont pas médité sur cette terrible partie, dont l'enjeu se chiffre par des mille et des dizaines de mille d'existences humaines, se figurent que sur les champs de bataille on ne lance que des obus, des balles et de la mitraille! Non! non! on lance aussi des projectiles vivants, c'est-à-dire des masses humaines, et celui-là seul l'emporte auquel il a été donné de savoir fabriquer ces projectiles vivants, de les fondre en une masse solide et de les lancer avec une force irrésistible sur l'adversaire comme des boulets. » (Général Dragomirov).

La réduction de la durée du service a eu, dans l'armée russe, pour la composition du cadre des sous-officiers, les mêmes conséquences que dans les autres armées. Aux anciens serviteurs, rompus à toutes les routines du métier, ont succédé des jeunes gens qui ne font, comme

les soldats eux-mêmes, que passer par le régiment. Dans ces conditions, les organisateurs de l'armée russe ont cherché surtout la garantie de l'instruction. Le recrutement des sous-officiers s'opère par une double source : les uns sont fournis par les volontaires, les autres sortent des rangs des appelés. Les volontaires reconnus comme possédant une instruction supérieure ont le droit d'être admis, sur la proposition de leur chef de corps, mais sans condition de grade ni de service effectif, dans une des écoles instituées pour former des officiers. Ceux qui n'ont qu'une instruction de degré inférieur ne sont admis dans les mêmes écoles qu'après avoir accompli un an de service effectif et avoir obtenu le grade de sous-officier. Les appelés ne peuvent être nommés sous-officiers qu'au bout de deux ans de service et après avoir suivi des cours *ad hoc*, soit dans leurs régiments, soit à l'école de sous-officiers de Riga; ils ne sont proposés pour le grade d'officier qu'après cinq ans de service. Encore ne sont-ils généralement placés que dans des corps sédentaires occupant des garnisons lointaines : il est fait cependant exception en faveur des hommes qui ont fourni la preuve d'une instruction supérieure et qui peuvent être admis dans des écoles d'officiers. En réalité, il y a dans l'armée russe deux catégories bien distinctes de sous-officiers : les uns aspirent au grade d'officier, les autres rentrent dans leurs foyers lors du renvoi de leur classe ou se rengagent comme sous-officiers. En Russie, comme ailleurs, ces derniers font la force de l'armée : aussi a-t-on cherché par des mesures rationnelles à en augmenter le nombre et à en améliorer la qualité. Le décret impérial du 21 juillet 1890 semble avoir résolu le problème d'une manière satisfaisante. Les mesures consacrées par ce décret consistent, comme dans l'armée française, en hautes payes, pensions de retraite, emplois dans les administrations, mais en dehors de ces dispositions communes le règlement russe en contient de toutes nouvelles, et qui semblent heureuses, telles que classement des sous-officiers en trois catégories pour lesquelles les avantages sont gradués d'après les services rendus, limitation de la durée du rengagement à un an, distinctions honorifiques dont le sous-officier rengagé continue à jouir après qu'il a quitté le service pour rentrer dans la vie civile.

Quant aux officiers russes, leurs preuves sont faites comme dévoue-

ment, courage et accomplissement religieux du devoir professionnel. Généralement peu fortunés, à l'exception des officiers de la garde, résignés à une vie modeste, il n'est pas rare de trouver parmi eux des serviteurs modèles commandant pendant dix années et plus des compagnies qui deviennent pour eux une véritable famille militaire; on en trouve même, dit le général Kourotpatkine, qui refusent le grade supérieur pour ne pas quitter leurs hommes. Toutefois la composition du personnel des officiers est en ce moment l'objet d'une transformation notable : le même esprit qui a porté le gouvernement de l'Empereur à encourager l'instruction par la réduction de la durée du service et à la poser comme la condition essentielle pour devenir sous-officier, a dicté les dispositions actuellement en vigueur pour le recrutement du cadre d'officiers. La source principale de ce recrutement réside dans les écoles de *younkers*, dans lesquelles les volontaires et les appelés sont admis suivant les règles que nous avons indiquées plus haut pour y passer deux ans et être classés à la sortie comme *sous-enseignes* dans l'infanterie ou comme *étendards younkers* dans la cavalerie. A un degré au-dessus des écoles de younkers sont les écoles militaires d'armes, au nombre de 6, dont 3 pour l'infanterie, 1 pour la cavalerie, 1 pour l'artillerie et 1 pour le génie. Les jeunes gens y sont admis à partir de l'âge de 16 ans : la durée des études y est de 2 ans pour l'infanterie et la cavalerie, 3 ans pour l'artillerie et le génie; les sous-officiers et même les soldats peuvent y être admis dans certaines conditions. Les élèves sont nommés à leur sortie, suivant le classement, sous-lieutenants ou sous-enseignes (cornettes ou étendards younkers dans la cavalerie). Les *pages de l'Empereur* sont nommés officiers dans les mêmes conditions que les élèves des écoles militaires.

Enfin, les officiers appelés à faire le service d'état-major forment un corps spécial exclusivement recruté parmi les élèves de l'académie d'état-major de Saint-Pétersbourg (*Académie Nicolas*), à la suite de concours annuels ouverts aux officiers de toutes armes ayant servi trois ans au moins comme officiers dans les corps de troupe. La durée des cours est de deux ans et demi, avec dispense de la première année pour les candidats les plus distingués. Le nombre des officiers admis chaque année est de 70 à 80, dont 60 environ sortent à la fin des cours comme officiers d'état-major.

L'avancement se fait ensuite dans le corps spécial, mais avec l'obligation de l'exercice d'un commandement effectif de troupes dans chaque grade.

Les officiers de réserve sont pris parmi des officiers de l'armée en congé pour plusieurs années, parmi d'anciens volontaires devenus sous-officiers et ayant passé avec succès un examen déterminé ou des sous-officiers ayant fait un stage d'épreuve. Les officiers de la milice sont d'anciens officiers ayant terminé leur temps de réserve ou même des candidats étrangers à l'armée remplissant certaines conditions d'aptitude.

Les officiers et les soldats russes, si admirables pour l'abnégation avec laquelle ils bravent une mort presque certaine sans s'éloigner d'une semelle du poste de combat qui leur est assigné, si remarquables par la furie qui les anime quand ils se précipitent en avant, à travers un ouragan de projectiles, sur un sol jonché des cadavres de ceux qui les ont précédés, ont su cependant se plier aux exigences de la tactique moderne, mais sans rien abandonner de leurs qualités traditionnelles. S'il ne s'agit plus de courir à l'ennemi sans se préoccuper de la préparation par le feu et de l'appui que peut donner le terrain, il est encore moins admis que le souci de la conservation personnelle puisse être combiné avec les nécessités du combat. Qu'on lise, par exemple, la note adressée par le général Dragomirov, interprète de l'opinion générale de l'armée, aux troupes placées sous son commandement pour les grandes manœuvres de 1890. Quelle est la recommandation qu'il adresse aux chefs de tous les échelons de soutien qui viennent successivement renforcer la chaîne? C'est de les conduire d'abri en abri sans trop se préoccuper de l'observation absolue des distances entre les différentes fractions. Quelle est en même temps la règle qu'il pose pour les hommes de la chaîne? c'est de rester debout et de bien se pénétrer de l'idée que chacun d'eux fait partie d'un tout qui doit, coûte que coûte, marcher au but qui lui est assigné.

Quoi qu'il en soit du présent et de l'avenir, le rôle des généraux russes a éte dans le passé d'une importance capitale. Aussi combien d'eux, parmi les morts, sont restés populaires! Combien, parmi les vivants, le sont à leur tour! Aux grands noms des Souvarov, des Bagration, des Miloradovitch, la guerre de 1854 est venue ajouter ceux de Kroulef, dont la statue s'élève

au milieu de la ville dont il défendit si vaillamment les remparts; de Totleben qui, dans la défense comme dans l'attaque, à Sébastopol comme à Plevna, sut adapter si bien l'art de l'ingénieur au caractère du soldat russe. Depuis la guerre de 1877, il n'est pas en Russie une chaumière ou un cabaret où l'on ne trouve sur la muraille l'image plus ou moins grossière de Skobelev monté sur son cheval blanc, Skobelev mort à trente-neuf ans, au moment où, par son admirable expédition dans l'Asie centrale, il venait de mettre le comble à la gloire acquise devant Plevna. La Russie regrette aussi un autre héros de la guerre d'Orient, un vétéran celui-là, le vainqueur de Schipka, Radetski mort à soixante-huit ans dans toute sa vigueur. A disparu également le général Drenteln qui commandait, en 1868, la circonscription militaire de Kiev. Mais l'état-major général russe est encore riche d'illustrations.

Il est plus difficile de parler des vivants que des morts. Qui ne connaît cependant en Russie et partout ailleurs le chef militaire de la circonscription de Varsovie, le général Gourko, renommé pour son indomptable volonté, illustré par son fameux raid des Balkans au début de la guerre d'Orient, le héros d'Eski-Zagra et de Gorni-Dubniak, le vainqueur de Philoppopoli? Qui ne connaît le commandant en chef des troupes de la circonscription militaire de Kiev, le général Dragomirov, dont le *Manuel pour la préparation des troupes au combat* est estimé partout comme un chef-d'œuvre? Celui-là ne se contente pas d'écrire des leçons, mais il les applique avec une persévérance infatigable à l'éducation des troupes placées sous son commandement. Il les avait lui-même mises en pratique au passage du Danube qu'il franchit le premier, avec sa division, le 27 juin 1877, alors qu'il était sous les ordres de Radetski et que Skobelev, momentanément en disgrâce, l'accompagnait comme volontaire, il fut blessé plus tard à la défense de Schipka? Il a dirigé pendant onze ans l'académie d'état-major de Saint-Pétersbourg, est âgé aujourd'hui de soixante ans et, comme Gourko, promet à la Russie un général en chef de premier ordre pour le cas où la guerre viendrait à éclater. Qui ne connaît encore le général Kouropatkine, aujourd'hui gouverneur militaire et commandant en chef des troupes de la Province transcaspienne, ancien chef d'état-major de la division Skobelev en 1877, grièvement blessé à Schipka, associé de nouveau

à la gloire de Skobelev dans la grande expédition de l'Asie centrale, où la prise de Géok-Tepé fut précédée pour lui d'une marche merveilleuse de 800 kilomètres à travers le désert? Il n'est âgé que de quarante-cinq ans.

Faut-il encore citer le général Annenkov, âgé de cinquante-six ans, créateur du chemin de fer transcaspien construit dans la steppe depuis Mikhailovsk sur la Caspienne jusqu'à l'Akkel-Tekké, puis jusqu'à Merv, Samarkand et Tachkent? Jamais le talent de l'ingénieur ne fut mis au service d'une plus grande force de volonté. Comme cavalier, l'armée russe a le général Stroukov, âgé de cinquante et un ans, commandant aujourd'hui la 4e division de cavalerie. C'est lui qui, étant général de brigade, partit d'Eski-Zagra le 14 janvier 1878 à la tête de neuf escadrons, devançant l'infanterie de Skobelev, se lança au milieu des colonnes turques en retraite sans prendre souci de ses communications, s'empara en passant d'Andrinople, ville de 120 000 âmes, défendue par 8000 soldats réguliers, de nombreux bachi-bouzoucks et 60 pièces de canon, et ne fut arrêté, le 1er février, aux portes de Constantinople, que par la conclusion de l'armistice qui précéda la paix.

Comme officiers généraux de l'état-major, on nomme, parmi les plus capables, le général-major Pouzirevski, né en 1845, chef d'état-major de la circonscription militaire de Varsovie, auprès de Gourko, et, au-dessus de tous, le chef d'état-major général, Obroutchev, général de l'infanterie, qui, pendant la guerre d'Orient, prit la part la plus glorieuse à l'assaut et à la prise de Kars au mois de janvier 1878. Placé à la tête de l'état-major depuis neuf années, il jouit dans toute l'armée d'une réputation et d'une autorité incontestées. Il a soixante ans. C'est également depuis neuf ans que le général Vannovsky, âgé de soixante-neuf ans, administrateur de premier ordre, est ministre de la guerre. Il était, en 1877-1878, chef de l'état-major de l'armée de l'Est qui, sous le commandement du Tsaréwitch, (aujourd'hui Sa Majesté Alexandre III), tint en échec l'armée turque du Lom.

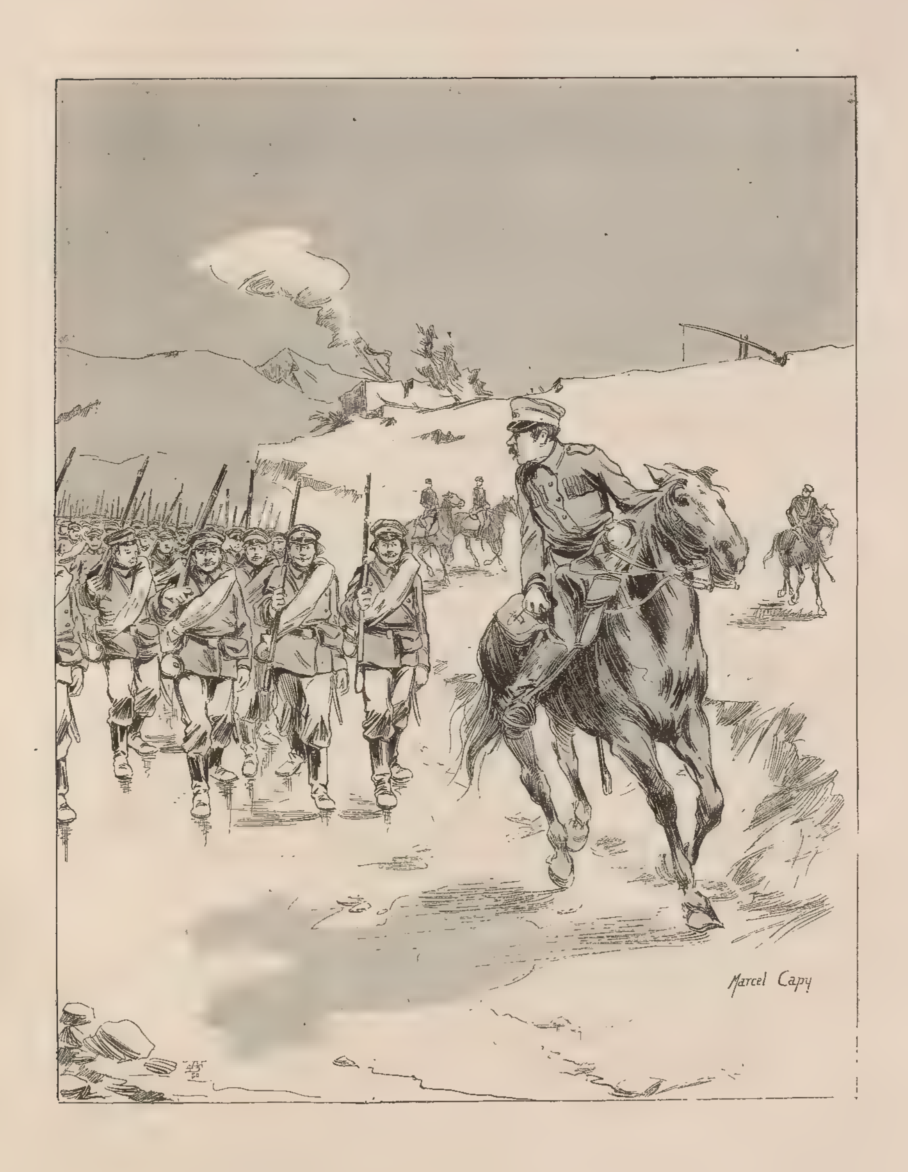
Telle est, autant qu'on peut en donner l'idée par un court et rapide exposé, l'armée russe, appelée, si les circonstances l'exigeaient, à jouer un rôle capital dans les luttes européennes. Ainsi que l'a très bien dit un lieutenant-colonel français, auteur resté anonyme d'une étude très intéressante publiée en 1888, c'est une armée qui marche et progresse

rapidement vers le but qu'elle s'est marqué. Mais, tout en marchant, elle reste fidèle à ses traditions. Stroukov, avant de partir d'Eski-Zagra avec ses neuf escadrons de cavalerie pour courir sur Andrinople et Constantinople, disait à ses officiers : « Nous avons devant nous l'inconnu. Faisons le signe de la croix et en avant... »

Enfin, dans les ordres adressés aux troupes commandées par eux, après les grandes manœuvres de 1890, les généraux Gourko et Dragomirov exprimaient tous deux la même idée de dévouement absolu à la personne de l'Empereur. « Consacrez toutes les forces de votre intelligence et de votre caractère à marcher dans la voie qui nous est tracée par notre chef suprême. » (Gourko.) — « En père affectueux et par cela même indulgent, il s'est réjoui de ce que nous savons faire et a fermé les yeux sur nos défauts. Sachons le comprendre et travaillons avec ardeur. » (Dragomirov.)

GÉNÉRAL THOUMAS.

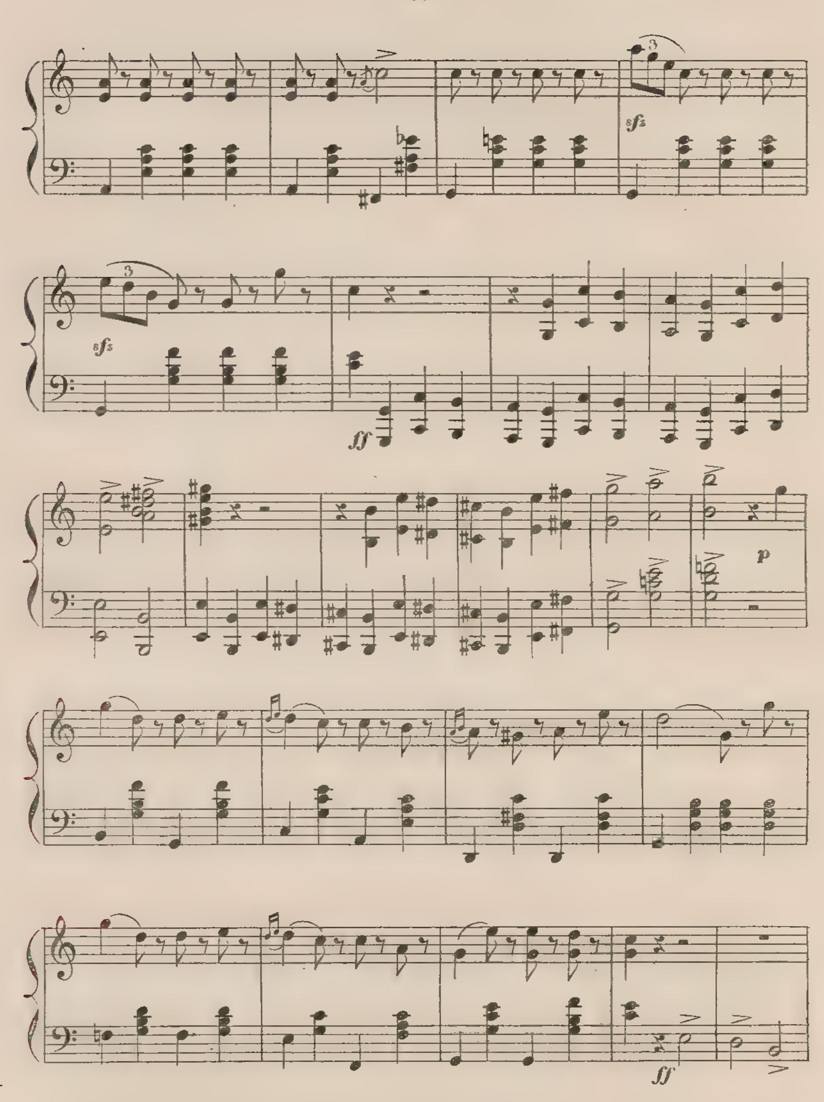



Marcel Capy

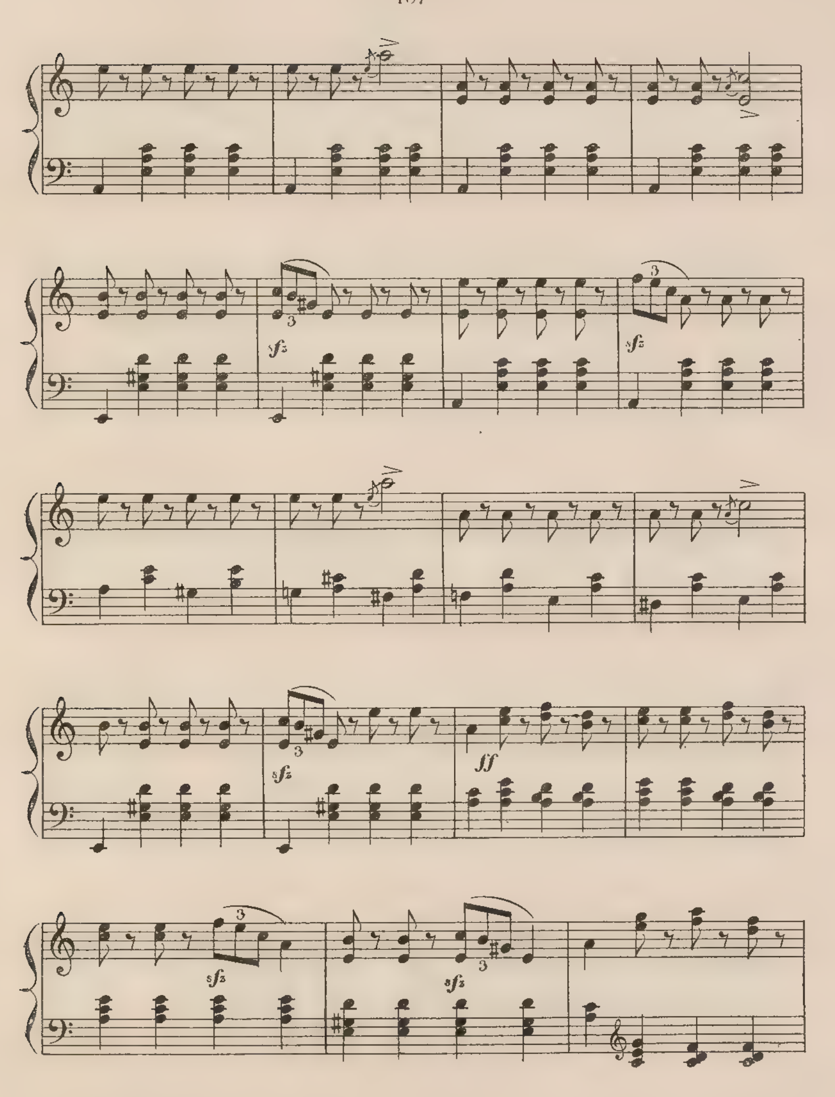
# MARCHE DES COSAQUES

*POUR LE PIANO.* *A. SELLENIK.*

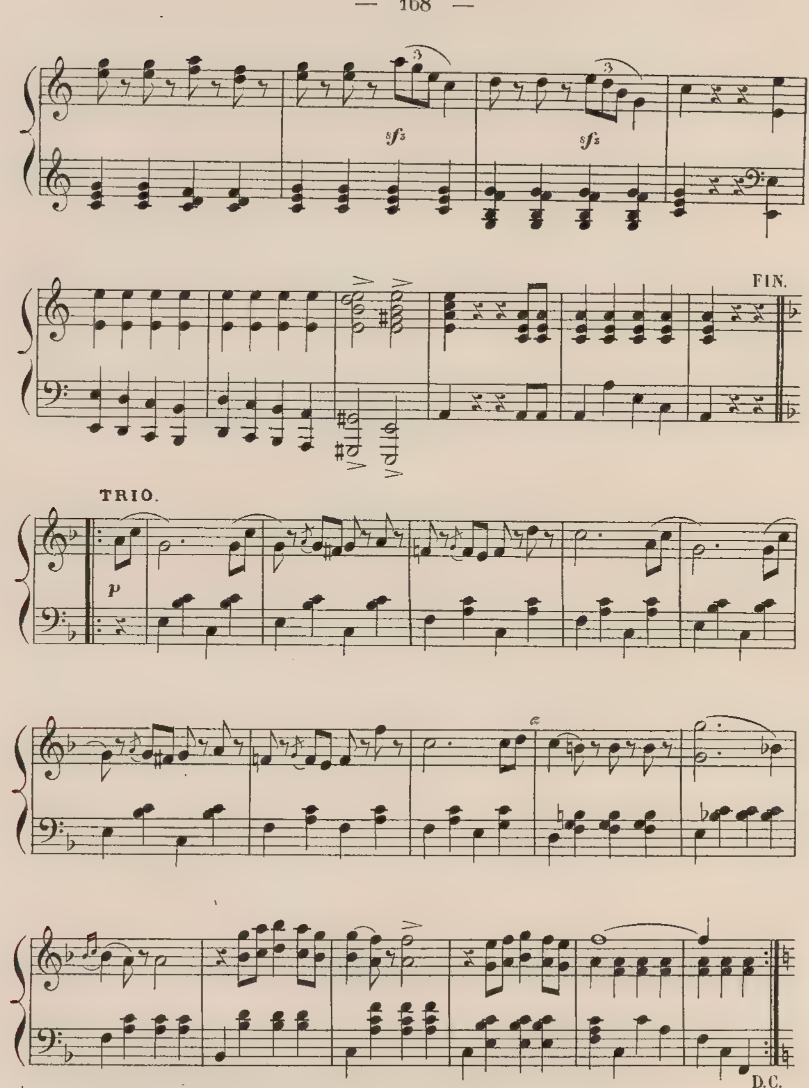




sfz
sfz
ff
p
ff



sfz
sfz
sfz
ff
sfz
sfz




Cette Œuvre pour Musique Militaire, chez Millereau, Edit^r, 66, Rue d'Angoulême, Paris.

# DEUXIÈME PARTIE





LEURS ALTESSES IMPÉRIALES
LE GRAND-DUC SERGE, GOUVERNEUR DE MOSCOU
ET LA GRANDE-DUCHESSE ÉLISABETH



# LA FRANCE A MOSCOU

Comment a été décidée l'Exposition française à Moscou et pourquoi?

C'est ce que je désire expliquer ici.

Des sympathies mutuelles, fondées sur certaines affinités de caractère aussi bien que sur la communauté d'intérêts politiques, ont existé, de tout temps, entre la France et la Russie.

Si leurs diplomaties s'étaient toujours attachées à suivre les inspirations de cette similitude d'intérêts et de caractère, nul doute que ces deux nations n'eussent exercé sur les destinées de l'Europe une influence aussi bienfaisante que prépondérante. Nous ne vivrions pas dans cet état de paix armée qui est le plus grand obstacle au développement de la prospérité des peuples de l'ancien continent

En 1860, la Russie avait prêté le concours le plus efficace à Napoléon III, qui, sans elle, n'aurait pu ni régler la question de Syrie, ni annexer à la France le comté de Nice et la Savoie. L'entente entre les deux pays était complète, lorsque la diplomatie britannique, inquiète de ce rapprochement, suscita l'insurrection de 1863, en Pologne, et eut l'adresse de compromettre la France dans une action commune contre la Russie.

A la suite de cette intervention, fatalement condamnée à être aussi funeste à la France qu'inutile à la Pologne, les relations entre les deux gouvernements se refroidirent. La Prusse prit auprès de la Russie la place que la France venait de déserter.

Cependant, à la suite de l'écrasement de l'Autriche à Sadowa, la diplomatie moscovite eut la perception du péril qui menaçait la liberté et la sécurité des peuples. Elle sentit s'effondrer l'œuvre des traités de Westphalie, respectée même en 1815. L'unité allemande, se soudant à l'unité italienne, allait convertir le centre de notre continent en un vaste camp retranché où dominerait le culte exclusif de la force. Le cabinet de Saint-Pétersbourg fit des ouvertures au cabinet de Paris.

D'après lui, il y avait lieu pour la France, en face d'éventualités désormais inéluctables, d'aviser et de stipuler certaines garanties. La Russie se déclarait décidée à prêter son concours à nos légitimes revendications. Elle reconnaissait qu'elle n'était pas moins intéressée que nous-mêmes à empêcher que la grande puissance militaire, qui allait se constituer au centre du continent ne devînt, par sa prépondérance excessive, une menace pour la paix. Elle ne poursuivait pour elle-même aucun agrandissement de territoire et ne demandait à la France d'autre engagement que celui de ne plus encourager les résistances de la Pologne.

Ces ouvertures ne furent pas écoutées. A ce moment, l'Impératrice voulait inaugurer une politique personnelle. Elle se déclarait Autrichienne. Toute pensée d'entente avec la Russie devait donc être écartée.

Le général Le Flô écrivait, le 3 septembre 1871 : « Non seulement en 1867, lors du voyage de l'Empereur à Paris, des ouvertures qui devaient amener une alliance ont été faites au cabinet français, qui les a déclinées ou n'a pas voulu les comprendre; mais, en 1869 encore, il eût été possible de s'entendre. »

La Prusse se hâta de profiter de notre aveuglement. Les entrevues entre les Souverains des deux États furent multipliées, les liens de parenté savamment exploités, et une lettre extorquée à l'empereur Alexandre II. A l'insu de ses ministres, le Tsar promettait de ne permettre aucune intervention en faveur de la France dans une lutte où elle prendrait contre la Prusse le rôle d'agresseur. On lit, dans un rapport du 21 juin 1874

du comte de Faverney, qui gérait alors l'ambassade de France : « Le prince Gortchakoff a un esprit beaucoup trop élevé pour ne pas se rendre compte de la faute qui a été commise en 1870, lorsque l'Empereur, en condamnant l'Autriche à l'inaction, a permis à M. de Moltke de dégarnir la frontière de Gallicie et de jeter, dès le début de la guerre, toutes les forces de l'Allemagne sur la France. Il m'a dit souvent qu'il n'avait pas été consulté et que l'empereur Alexandre II s'était engagé envers le roi Guillaume par une lettre privée. »

Quant au peuple russe, au milieu de nos malheurs, en dépit des fautes accumulées par la diplomatie du second Empire, il se prononça pour nous. Le 21 octobre 1870, M. le marquis de Gabriac, chargé d'affaires de France à Saint-Pétersbourg, écrivait :

« L'excès de nos maux a fait revivre les sympathies naturelles qui subsistent entre les deux pays; malgré la guerre de Crimée, et surtout malgré notre intervention diplomatique en faveur de la Pologne, que l'on ne nous a pas encore pardonnée, on nous a plaints, on a regardé avec effroi l'ascendant énorme que prenait la Prusse. Les journaux ont demandé une assistance en notre faveur, et la chute de l'Empire, en faisant disparaître le gouvernement auquel on reprochait le désaccord entre la France et la Russie, a pu faire espérer un moment une intervention active en notre faveur, qui aurait eu lieu sans les engagements d'Alexandre II. »

« Si on peut constater dans la haute classe de la société et à la cour un double courant, l'un allemand et l'autre français, dans les classes moyennes et inférieures le mouvement en notre faveur est unanime, disait-il encore, le 14 mai 1871. Le Comité français de secours aux blessés reçoit des sommes considérables. Je citerai de touchants détails. De pauvres gens, ne pouvant nous donner d'argent, nous ont offert des secours en nature. A Saint-Pétersbourg, tout le quartier des petits marchands a contribué à notre œuvre avec un enthousiasme qui a été remarqué en haut lieu. A Moscou, les souscriptions ont été aussi fort nombreuses, et j'ai reçu une adresse de quinze cents étudiants m'exprimant, au nom de leurs collègues et de l'immense majorité de la population, leurs sympathies pour la France... Nous aurons pour nous la Russie du futur règne. Le grand-duc héritier et toute sa cour ne dissimulent pas leurs tendances

en notre faveur. Il circule, à ce sujet, des anecdotes caractéristiques. Ainsi, on raconte qu'au palais Anitschkoff une amende de 50 kopecks est imposée à toute personne qui, oublieuse de la consigne édictée par Leurs Altesses Impériales, prononce devant Elles un mot d'allemand. »

Ce courant favorable, le temps ne pouvait que le développer.

L'antipathie séculaire du Slave contre l'Allemand qui l'exploite, le méprise et l'opprime devait être ravivée par la morgue du vainqueur et par ses prétentions mal dissimulées de suprématie universelle. La Russie, riche en littérateurs, en historiens, en poètes, en savants, dignes de soutenir le parallèle avec leurs contemporains de quelque race ou origine qu'ils puissent être, commençait à sentir l'impérieux besoin d'être elle-même et se refusait à marcher toujours à la remorque de l'Allemagne. Ce sentiment qui se manifestait dans toutes les classes de la société russe avait trouvé, dans la presse, des organes inspirés par une grande hauteur de patriotisme, et, au sein même de la famille impériale, sur les marches mêmes du trône, ainsi que nous le rappelions tout à l'heure, des protecteurs puissants.

Il fallait donc laisser les faits se dérouler, attendre avec patience et réserve, compter sur les fautes que nos adversaires ne pouvaient manquer de commettre et, le moment venu, savoir en profiter.

Le moment est-il arrivé de bénéficier de vingt ans de patience invincible et de labeur incessant? Les circonstances sont-elles favorables pour provoquer entre les deux nations un rapprochement plus intime et plus concret?

Voilà la question à laquelle l'Exposition française à Moscou a répondu par l'affirmative, dans toute la mesure où il était possible à l'initiative privée de le faire. Les intérêts particuliers, dans la pensée des promoteurs de l'entreprise comme dans celle des exposants eux-mêmes, n'ont joué qu'un rôle secondaire. L'inspiration a été toute patriotique. A-t-elle été heureuse? Les événements qui ont suivi semblent le prouver.

Depuis 1870, la Russie a donné à la France des gages dont il faudrait être aveugles et ingrats pour méconnaître l'importance.

Les efforts de la diplomatie germanique ont échoué toutes les fois qu'elle a voulu que la Russie assurât à l'Allemagne la possession de l'Alsace et de la Lorraine. La Russie s'est constamment refusée à garantir une conquête faite en violation de l'imprescriptible droit des peuples. L'empereur Alexandre II disait, à la fin d'avril 1875, au général Le Flô : « Mais que peuvent-ils vous reprocher à Berlin? Votre conduite est à l'abri de toute critique. » — Le général repartit avec loyauté : « L'unique grief que l'on fait valoir à Berlin contre nous est l'opiniâtre espoir que nous conservons de recouvrer un jour l'Alsace et la Lorraine et le peu de garantie qui en résulte, selon les Allemands, pour le maintien d'une paix qui n'est à leurs yeux qu'une trêve. — Ah! quant à cela, répliqua l'Empereur, ils n'ont pas le droit de se plaindre, on ne saurait vraiment vous reprocher de nourrir au fond de vos cœurs une semblable espérance et, si j'étais Français, je la garderais comme vous. »

La diplomatie allemande n'a pas été plus heureuse quand, en 1875, puis en 1887, elle a essayé d'emporter de haute lutte l'autorisation de s'opposer même par la force à la reconstitution des forces militaires de la France. Sur ce point, la politique russe a conservé, à notre égard, une unité de vues que rien n'a pu ébranler. Alexandre II et Alexandre III ont tenu un langage identique, et c'est à la netteté de leur attitude que nous devons d'avoir pu procéder, en paix, à la réfection de notre armée.

Dans un moment où l'Allemagne nous poussait à la politique dite d'expansion coloniale et, par l'espoir d'un concours dont on a pu constater depuis lors le caractère illusoire, nous incitait à disperser nos forces dans des aventures lointaines, l'Empereur disait au général Chanzy : « La France est appelée à choisir. Elle peut, satisfaite de la situation matérielle qui lui a été maintenue, en arriver comme l'Autriche sinon à oublier ses plaies, du moins à s'y habituer, laissant ses vainqueurs achever l'œuvre entreprise qu'ils n'ont plus qu'à consolider pour devenir les arbitres du sort de l'Europe. Dans cette voie, vous rencontrerez de la part de vos anciens adversaires d'autant plus d'intérêt et de courtoisie que vous leur céderez davantage et que vous compléterez ainsi votre impuissance et votre isolement.

« Vous pouvez, au contraire, aspirer à reprendre dans le groupement

des grandes puissances la position que vous occupiez avant 1871. Il dépend de vous, de la sagesse de votre politique intérieure, de vous réserver en Europe un terrain ouvert et favorable aux alliances qu'il pourra être plus tard de votre intérêt de contracter. Envisagez, alors, l'avenir sans inquiétude, soyez certains qu'il vous réserve des dédommagements dont l'heure viendra si vous savez l'attendre sans impatience et sans défaillance. »

Toutes les fois que notre gouvernement a suivi la ligne de conduite tracée par ces paroles de l'auguste souverain dont le patriotisme moscovite a si bien compris les exigences du patriotisme français, il a trouvé dans la Russie un auxiliaire prudent mais fidèle. La diplomatie moscovite en est arrivée à reléguer la question d'Orient au second plan et à faire de la restitution à la France de son ancienne position en Europe l'objectif principal de ses efforts.

Dès le 21 avril 1875, le général Le Flô écrivait : « Il est certain aujourd'hui que la mission du confident intime de M. de Bismarck a complètement échoué. M. de Radowitz était chargé de sonder les dispositions de la Russie pour le cas où on se déciderait à Berlin à ouvrir la campagne contre la France, et de faire connaître les concessions que l'Allemagne pourrait faire du côté de l'Orient en retour des complaisances et du laissez-faire que M. de Bismarck rencontrerait à Saint-Pétersbourg. Je suis certain que des ouvertures ont été faites dans ce sens; et qu'à cette question insidieuse, dite avec une apparence de légèreté et comme en manière de causerie sans conséquence : « Qu'est-ce qui peut vous être agréable en Orient? Que « réclameriez-vous du côté de la Turquie! » il avait été répondu : « Nous ne « voulons rien de plus que ce que nous possédons et nous ne poursuivons « en Orient que le maintien de ce qui existe avec la paix, non moins « nécessaire aux malheureuses populations chrétiennes de ce pays qu'à « celles de l'Occident. »

La Russie ne s'est laissé distraire du plan qu'elle s'était tracé par aucune provocation comme elle ne s'est laissé séduire par aucune promesse. Le prince de Bismarck a rencontré dans Alexandre III le premier homme qu'il n'ait pu jouer. La loyale franchise a triomphé de l'astuce audacieuse. A partir de ce moment, l'étoile du chancelier de fer a pâli pour s'éclipser bientôt dans les nuages de la disgrâce finale. Les injures, les

calomnies, l'ingratitude la plus éhontée, ont été épuisées en pure perte, et toutes les intrigues nouées en Bulgarie n'ont pas empêché la Russie de renforcer ses effectifs non sur les confins de l'Empire ottoman mais sur les frontières de la triple alliance.

Il est un autre point, sur lequel la ligne de conduite adoptée par le gouvernement russe vis-à-vis de la France n'a pas varié un seul instant. Il a accepté, sans hésitation comme sans arrière-pensée, les institutions que la France s'est librement données; et tout ce que la presse, perfidement inspirée ou mal renseignée, a raconté des répulsions, soit des souverains moscovites, soit de leur gouvernement contre la forme républicaine, n'est dû qu'à l'illusion de gens qui ont pris leurs désirs pour des réalités. Sans doute, la Russie se séparerait d'une France livrée au désordre et à l'anarchie, parce que l'anarchie au dedans c'est la faiblesse au dehors. Mais les institutions démocratiques ne diffèrent pas autant des siennes qu'on le suppose et ne lui inspirent aucune répulsion.

Le marquis de Gabriac écrivait à Jules Favre, le 25 février 1871 : « Le Chancelier prince Gortschakoff m'a chargé officiellement de vous dire que l'Empereur était décidé à reconnaître tout gouvernement qui émanerait librement en France de la volonté nationale. »

On lit dans une dépêche du général Le Flô, en date du 18 mars 1876 : « La Russie ne se sent aucune sympathie pour le comte de Chambord, dont l'intelligence politique ne lui inspire aucune confiance et dont les tendances cléricales la blessent et l'inquiètent. Elle ne sépare pas dans son esprit les princes d'Orléans des vieux préjugés polonistes de la Monarchie de Juillet, et elle hait l'Empire, à qui elle ne pardonnera jamais ses refus d'alliance répétés et en 1863, et en 1867 et en 1869, sa politique tortueuse et sa duplicité à son égard, ses intrigues en Pologne et les fautes accumulées qui ont déterminé, au centre de l'Europe, la constitution d'une puissance qui reste une menace perpétuelle et une cause de ruine pour tous les États. La République française n'a donc rien, je le répète, qui effraie les hommes d'État de la Russie, ni la nation elle-même, ou qui leur soit antipathique. Je constaterais plutôt un sentiment de faveur. Mais cette bienveillance est subordonnée à cette condition que la République restera conservatrice toujours et pacifique aussi longtemps qu'elle

le pourra et que l'exigeront ses intérêts et ceux des nations amies. »

De notre côté, notre diplomatie a donné à la Russie des sujets non moins précieux de satisfaction et des garanties de sécurité.

La République a su opérer ce que les régimes précédents avaient toujours promis et ce qu'ils n'avaient jamais réalisé, l'alliance de l'ordre avec la liberté large et progressiste. Aucun gouvernement n'a maintenu plus régulièrement la paix intérieure et la sécurité publique. Aucun n'a montré, avec plus de fermeté, son intention de ne pas servir de refuge à la révolution cosmopolite et aux perturbateurs, quels qu'ils fussent, de l'ordre établi en Europe. Chacun de ces actes d'énergie a été noté, avec faveur, sur les bords de la Néva et a grandement affermi le crédit du régime républicain.

Si l'on veut tenir compte des difficultés exceptionnelles contre lesquelles elle a eu à lutter, la diplomatie de la troisième république a montré plus d'esprit de suite que celles de la Monarchie de Juillet et du second Empire. Personne, en France, n'a oublié les nobles et gracieuses paroles, prononcées, à la réception du premier jour de l'an russe (13 janvier 1887), par l'empereur Alexandre III, pour exprimer à notre ambassadeur la satisfaction que lui avait causée la manière dont le gouvernement de la République avait accueilli les délégués bulgares. Ces paroles de l'auguste Souverain, dites assez haut pour être entendues par les ambassadeurs des autres grandes puissances, retentirent, dans toutes les cours de l'Europe, comme le glas funèbre des espérances toujours caressées par M. de Bismarck, de la reconstitution d'une nouvelle Sainte-Alliance. Bientôt la loyauté de notre attitude, dans les négociations relatives aux affaires d'Orient, faisait ressortir le double jeu du don Juan politique qui fondait sa puissance sur l'art de semer des jalousies et d'attiser des rivalités savamment entretenues. Une hardiesse, qui sut se faire excuser, livrait la preuve même de machinations soupçonnées et moralement démontrées depuis longtemps, mais qui n'avaient pu encore être matériellement établies.

Mais ces témoignages de sympathique entente restaient renfermés dans le cercle étroit des chancelleries. Il était temps de les en faire sortir. Il fallait faire intervenir l'initiative privée pour donner à l'accord des deux cabinets

la grande consécration de la voix nationale. Sur quel terrain, cette importante manifestation pouvait-elle se faire, avec plus d'irréprochable prudence, à la fois et avec plus de fruit et plus de dignité pour les deux peuples que sur le terrain d'une Exposition au cœur même de la Russie, de ces arts, de cette industrie française, qui venaient d'émerveiller le monde dans l'Exposition universelle de Paris!

Il importait aussi de montrer au peuple moscovite que les préjugés répandus par les journaux officieux de la Monarchie de Juillet et du second Empire cessaient d'avoir cours parmi nous, que l'on n'envisageait plus la Russie comme une vaste morène étendant ses bras glacés d'un côté vers l'Orient, de l'autre vers l'Occident, et que cette mentalité anglo-germanique, qui, seule, a préparé et rendu possibles nos désastres de 1870, n'avait plus de refuge que dans les cerveaux ankylosés de quelques bourgeois prud'hommesques, dépourvus de toute influence sur l'opinion publique.

Il importait de faire voir au peuple français qu'il n'y avait plus, dans les sphères gouvernementales de Saint-Pétersbourg, un courant allemand, mais que le sentiment national russe, qui a trouvé dans l'Empereur actuel la personnification la plus complète de toutes ses aspirations, préside, seul et sans partage, aux destinées de la Russie.

Le 20 août 1873, M. Bartholdi, qui gérait alors l'ambassade de France, écrivait : « Le gouvernement allemand exerce sur l'empereur Alexandre II une surveillance incessante à laquelle il se soumet par amour pour la paix. Il ne peut pas faire un pas sans être accompagné de l'ambassadeur ou d'un aide de camp de l'empereur d'Allemagne. »

Alexandre III a secoué ce joug. Quelle fureur cet acte d'indépendance n'a-t-il pas soulevée en Allemagne! Que de calomnies, d'injures, de perfidies n'a-t-il pas valu à son auteur! La presse reptilienne s'est plu à le représenter comme un incapable, comme un fou furieux, comme un illuminé. C'était un tyran, obligé, pour échapper au juste ressentiment de ses sujets, de se cacher derrière les innombrables enceintes du triste palais de Gatchina.

Ceux qui ont pénétré dans ce palais de Gatchina savent pourtant qu'il ne respire que les douces joies de la famille et du devoir consciencieusement accompli, et qu'il n'est entouré d'autre enceinte que de l'amour de cent

millions de sujets unis par la langue, par la foi, et incapables de séparer, dans leur dévouement sans bornes, la patrie de son auguste chef.

Ils savent qu'en face de la politique allemande qui a assombri et ensanglanté la fin du dix-neuvième siècle, il se prépare, dans les labeurs incessants d'un cerveau puissant, une autre politique fondée sur le respect des traités et des droits de l'humanité, sur la justice et la bonté. Ils savent combien cette politique est puissamment servie par le génie d'une femme qui unit une grande fermeté à une grâce pleine d'enjouement et qui, adorée à l'envi et par son mari et par son peuple, est, pour l'un, la plus dévouée des compagnes et, pour l'autre, la plus tendre des mères.

En dépit de tant d'éléments de force, il n'en a pas moins fallu une rare énergie de caractère à l'empereur Alexandre III pour secouer la tutelle allemande.

Il fallait montrer que cette énergie existait aussi dans notre démocratie, que la France savait affirmer sa puissance artistique et industrielle comme elle saurait, le cas échéant, affirmer sa puissance militaire, sans avoir besoin de prendre le mot d'ordre à Londres, ni d'attendre la consigne de Berlin. Je sais que l'audace a paru grande à beaucoup et qu'elle nous a privés de concours puissants. Mais ni les difficultés ni les attaques indirectes n'ont rebuté le patriotique entrain de nos exposants. Ils ont su déjouer tous les pronostics funestes comme dépasser, par la perfection de leurs produits, les prévisions les plus favorables.

Il est vrai qu'ils ont été secondés dans leurs efforts par deux concours qui rendaient le succès certain.

A Paris, le président de la République française avait daigné encourager leur entreprise et veiller lui-même, avec son goût si expérimenté et si sûr, à la désignation des chefs-d'œuvre destinés à donner à la Móscovie l'idée des merveilles de la civilisation française.

A Moscou, l'Empereur de Russie a consacré par sa haute approbation l'excellence des choix faits à Paris. Sa Majesté avait encouragé cette entreprise dès son origine, l'avait logée dans ses palais, l'avait suivie dans ses développements avec une bienveillante sollicitude. Il l'a honorée de sa présence, de ses éloges, et, en témoignage de sa satisfaction, a fait

asseoir à sa table les représentants les plus autorisés d'une œuvre que, par tant de faveurs, il a presque faite sienne.

La pensée qui avait inspiré cette entreprise a été comprise par la population moscovite. Sans distinction de classes, tous ont voulu faciliter un succès qui, par l'adhésion du souverain, était devenu national. Les classes supérieures ont apporté leur goût exquis, la délicatesse de leurs encouragements, la chaleur communicative d'un enthousiasme profond et raisonné pour les hautes manifestations de l'art; les autres classes, une admiration qui, pour être plus naïve, n'en était pas moins sincère, et qui allait, sans se lasser, dans une gamme toujours croissante, des chefs-d'œuvre de nos peintres à ceux de nos marchands de jouets et de friandises parisiennes.

De bonnes et cordiales amitiés se sont établies entre nos exposants et leurs dignes rivaux, qui leur ont fait un accueil fraternel et ont noué avec eux des relations destinées à se développer pour le grand profit de l'industrie et du commerce des deux peuples.

Voilà comment notre Exposition a été le digne prélude des magnifiques fêtes de Cronstadt et Saint-Pétersbourg.

Voilà pourquoi la France industrielle, commerciale et artistique est allée à Moscou.

FLOURENS.





ENTRÉE PRINCIPALE DE L'EXPOSITION DE MOSCOU



# HISTORIQUE



Après la magnifique introduction qu'on vient de lire, nous n'avons plus qu'à aborder notre sujet de front et à présenter à nos lecteurs les documents de l'entreprise franco-russe, dont les conséquences sont déjà visibles sur la face, rapidement transformée, de la vieille Europe.

Tout d'abord, transcrivons l'exposé du but commercial de l'Exposition française de Moscou, ainsi défini par un des promoteurs :

## BUT COMMERCIAL

« Lutter contre la concurrence des commissionnaires allemands qui ont détourné, au profit de l'Allemagne et de l'Autriche, la plus grande partie du commerce d'importation en Russie, sans la moindre pudeur dans la fraude, et vendent fort cher des marchandises *françaises* qui viennent tout droit de Vienne ou de Berlin. Nous voulons prouver que le produit français est meilleur et coûte meilleur marché. Les exportations françaises

en Russie sont tombées à un chiffre dérisoire pour un pays qui compte quatre-vingts millions de consommateurs, où sans doute l'industrie fait de grands progrès, mais où il s'écoulera encore bien des années avant qu'elle puisse suffire à la demande. Mettre nos compatriotes à même de lutter avec leurs concurrents de Vienne et de Berlin, voilà notre but. »

A côté, au-dessus de ce but commercial, quelque chose planait que nos éminents collaborateurs ont éloquemment traduit et que, au début de nos travaux, nous nous plaisions à souligner dans l'appel que nous adressions aux amis de la Russie :

« L'Exposition française de Moscou constitue, aux yeux de l'Europe, une manifestation dont il serait superflu de souligner l'intérêt. Si avides soient-ils de faire consacrer leur valeur et l'excellence de leurs productions partout où s'ouvre un concours, ce n'est pas uniquement pour cueillir des lauriers que nos exposants français ont répondu à l'appel du Comité de l'Exposition et accepté la généreuse hospitalité de la Russie. Se livrant d'enthousiasme, avec cette éclatante franchise qui fait toujours le fond du caractère national, au courant de sympathie qui relie les deux peuples à travers les animosités jalouses que l'on sait trop, la France, à Moscou, est moins allée chercher un succès que s'associer à celui de la grande sœur du Nord et sceller une union déjà faite. »

Autant que son but commercial, l'Exposition a réalisé les espérances patriotiques que nous fondions sur elle... Mais, voici que nous oublions déjà notre rôle. Retournons aux faits.

L'idée d'une Exposition française à Moscou adoptée, il s'agissait de la réaliser et tout d'abord de s'assurer, avec l'hospitalité russe, un édifice pour abriter dignement cette Exposition. Cet édifice existait, à Moscou ; c'était le palais de l'Exposition russe de 1882, palais qui appartient à la Couronne. Voici la réponse de S. M. Alexandre III à la demande française de concession du palais.

# UKASE IMPÉRIAL

## DE S. M. ALEXANDRE III

ST-PÉTERSBOURG

MINISTÈRE DES FINANCES

DÉPARTEMENT
DU COMMERCE
ET DES MANUFACTURES

*25 avril 1890*
N° 1140

*A Monsieur le Ministre*
*des Affaires étrangères.*

Sur la présentation de mon rapport, Sa Majesté l'Empereur a daigné, le 20 avril/2 mai 1890, donner son autorisation souveraine à M. Watbled, représentant un groupe de producteurs français, à l'effet d'organiser à Moscou, en 1891, une Exposition de produits manufacturés français. En outre, Sa Majesté a gracieusement ordonné :

1° De mettre à la disposition du Comité d'organisation, pour la construction de l'Exposition, jusqu'au 1er décembre 1891, les bâtiments de l'ancienne Exposition industrielle, artistique de 1882, à Moscou, qui sont restés propriété de la Couronne, à condition que les aménagements de ces bâtiments en vue du but indiqué soient faits aux frais des entrepreneurs de l'Exposition, et qu'après la clôture de celle-ci ces bâtiments soient rendus à la Couronne.

2° D'accorder, sur la base des précédents, l'importation en franchise des objets destinés à cette Exposition, à condition que tous ceux qui ne seront pas réexpédiés dans le délai fixé, à cet effet, par une disposition spéciale du ministre des finances, acquitteront les droits prévus au tarif des douanes.

3° D'autoriser le ministre des finances à établir un règlement spécial concernant l'installation d'une surveillance douanière ainsi que la vente des produits étrangers dans l'enceinte de l'Exposition.

4° D'imposer à M. Watbled l'obligation de se munir des patentes commerciales réglementaires de première guilde, mais en l'exemptant du payement de l'impôt sur le revenu des entreprises commerciales.

5° De soumettre le Comité d'organisation de l'Exposition, au point de vue administratif et de police, aux obligations que le gouverneur général de Moscou jugera à propos de formuler.

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence de cette décision impériale, qui est également communiquée au ministre de l'intérieur et au gouverneur général de Moscou, pour faire suite à la correspondance échangée dans le courant de cette année au sujet de cette affaire.

En même temps, je prie Votre Excellence de vouloir bien, en raison de la note qui lui a été adressée le 26 février/10 mars par le chargé d'affaires de France, et relative à l'Exposition en question, transmettre à l'ambassadeur de France, avec la décision impériale, les conditions de l'autorisation accordée à l'organisation de cette Exposition.

*Le Ministre des Finances,*
Signé : WISCHNEGRADSKY.

*Le Directeur,*
Signé : BERR.

Conforme à l'original,
Signé : DOUROPPE.

Pour copie certifiée conforme :

*Le Consul de France*
*chargé de la chancellerie de l'Ambassade,*
Signé : PINGAUD.

Cette gracieuse décision connue, une Commission supérieure fut aussitôt constituée; elle comprenait :

## COMMISSION SUPÉRIEURE

MM. Teisserenc de Bort, sénateur, *président*, ancien ministre de l'Agriculture et du Commerce en 1878.

Dietz-Monnin, sénateur, *vice-président*, ancien directeur général des sections françaises à l'Exposition de 1878.

David Dautresme, ancien chef du commissariat général de l'Exposition de 1889, *secrétaire général*.

Poirrier, sénateur, ancien président de la Chambre de Commerce de Paris.

Flourens, député, ancien ministre des Affaires étrangères.

Ch. Prevet, député, ancien commissaire général de la France à l'Exposition de Barcelone.

Alphand, directeur des travaux de la Ville de Paris.

Cousté, président de la Chambre de Commerce de Paris.

Guillotin, président du Tribunal de Commerce de Paris.

Aimé Girard, professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers.

Watbled, consul de France honoraire.

Le 8 août 1890, cette Commission convoqua à l'Hôtel Continental les principaux représentants de l'industrie et du commerce français, et leur donna lecture de l'ukase impérial. A la suite de cette lecture, toutes les personnes présentes à la réunion se déclarèrent prêtes à participer à l'Exposition et à donner leur concours au Comité chargé de réunir les exposants de chaque classe.

La Commission supérieure adressa alors aux industriels français une circulaire dont il convient de citer les lignes suivantes, qui complètent ce que nous avons déjà publié du but de l'entreprise :

« Cette Exposition comprendra toutes les manifestations de l'art français et tous les produits de l'industrie nationale, et permettra aux

consommateurs russes de constater la différence essentielle qui existe entre nos produits nationaux et les similaires de fabrique étrangère, trop souvent revêtus d'une marque française. Elle créera entre la France et la Russie des relations plus directes, plus suivies, ouvrira de nouveaux débouchés à notre industrie, et, comme le disait M. le Président de la République en parlant de l'Exposition de 1889, « elle laissera certainement « derrière elle des sympathies qui seront un germe fécond semé parmi les « peuples, des amitiés plus durables peut-être que des alliances et qui ne « portent en elles que des sentiments de concorde et de paix. »

N'ayant à compter que sur eux-mêmes et sur leurs propres ressources et celles de leurs adhérents, la tâche n'était pas mince qu'assumaient les organisateurs de l'Exposition française à Moscou, et cette tâche, il fallait l'exécuter en quelques mois, presque au pied levé. Heureusement, les organisateurs avaient un puissant allié : la confiance dans le succès, et un modèle admirable à copier : l'Exposition universelle de 1889. Grâce au premier, la question financière fut tranchée sans difficultés; le second fournit une classification toute faite, c'est-à-dire la base même de l'Exposition.

Voici cette classification :

## CLASSIFICATION GÉNÉRALE

1er *groupe :* Œuvres d'Art (classes 1 et 2).

2e *groupe :* Education et enseignement, matériel et procédés des Arts libéraux (classes 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9).

3e *groupe :* Mobilier et accessoires (classes 10, 11, 12, 13, 14 et 15).

4e *groupe :* Tissus, vêtements et accessoires (classes 16, 17, 18 et 19).

5e *groupe :* Industries extractives, matériel, produits bruts et ouvrés (classes 20, 21 et 22).

6e *groupe :* Outillage et procédés des industries mécaniques, électricité (classes 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29 et 30).

7e *groupe :* Produits alimentaires (classes 31, 32, 33, 34 et 35).

8e *groupe :* Agriculture, sylviculture, viticulture, pisciculture, etc. (classe 36).

9e *groupe :* Horticulture (classe 37).

En même temps que les Comités d'admission étaient constitués et commençaient à fonctionner, les membres les plus influents de la presse, adhérant à l'idée d'une façon éclatante, se constituaient en un Comité de propagande, dont voici la composition :

## COMITÉ DE PROPAGANDE

### MEMBRES D'HONNEUR :

MM. Adrien Hébrard, sénateur, directeur du journal *le Temps.*
Eugène Spuller, député, ancien ministre des Affaires étrangères, rédacteur à *la République française.*
Marinoni, directeur du *Petit Journal.*
Edouard Hervé, de l'Académie française, directeur du journal *le Soleil.*
Francis Magnard, directeur du *Figaro.*
Ranc, rédacteur en chef du journal *Paris.*
Eugène Mayer, directeur de *la Lanterne.*
Raoul Canivet, directeur du journal *Paris.*
Théodore Henry, trésorier du Syndicat des journalistes républicains.

### MEMBRES DU COMITÉ :

MM. Léonce Détroyat.
Raoul Pognon, rédacteur à *l'Agence Havas.*
Edgard Hément, rédacteur au journal *le Temps.*
Edmond Millaud, rédacteur au *Figaro.*
P. Crespin, rédacteur au *Soir.*

MM. A. Arnault, rédacteur au *Siècle.*
Victor Roger, rédacteur à *la France.*
Fernand Xau, rédacteur à *l'Écho de Paris.*
Yveling Ram-Baud, rédacteur au *Gaulois.*
Mobisson, rédacteur au *XIX*e *Siècle.*
Eug. Clisson, rédacteur à *l'Événement.*
Maxime Paz, secrétaire de la rédaction du *Paris.*
Henri Gautier, directeur du *Journal officiel* de l'Exposition de Moscou.

Les demandes d'admission affluèrent rapidement, assurant le plein succès de l'entreprise. Ce succès, les organisateurs purent, dès le 5 décembre, le célébrer par avance dans un banquet qui réunissait plus de cinq cents personnes au Grand-Hôtel. Tour à tour, MM. Brouardel, Dietz-Monnin, Prevet, le Ministre du commerce, Spuller, y prirent la parole et saluèrent éloquemment l'horizon que découvrait ce grand acte international. Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir donner plus haut la pensée de M. Emile Flourens, ancien ministre des affaires étrangères; nous ne saurions résister au plaisir de reproduire celle de son successeur au même ministère. Voici le discours prononcé par M. Spuller :

« Messieurs, c'est une grande idée que vous avez eue de faire une Exposition française à Moscou... Vous voulez montrer la France à ceux qui l'aiment, à ceux qui se sentent attirés vers elle, mais qui ne la connaissent pas encore assez. A ces amis de la France, vous voulez montrer non seulement tout ce qu'il y a de force et de séduction dans son génie industriel et artiste, mais tout ce qu'il y a, au fond de son âme, de sagesse et de patience, de prudence et de résolution.

« Eh bien! Messieurs, c'est une grande tâche, c'est un noble rôle. Il n'y a point d'ambassadeurs chargés de plus grands intérêts, à la fois industriels et commerciaux, et, ce qui est encore plus élevé, d'intérêts plus politiques et plus vraiment nationaux. L'année dernière, notre pays

a remporté une grande victoire. Vous voulez démontrer, par votre Exposition lointaine, comment, par quels moyens et pour quelles causes, ce grand triomphe a été obtenu et mérité. L'année dernière, nous avons eu de nombreux visiteurs de toutes les nations et de toutes les contrées. Parmi les peuples, il en reste encore beaucoup qui ne sont pas venus nous voir, et ce n'est peut-être pas la bonne volonté qui leur a manqué.

« Vous allez à ces peuples et vous leur dites : « Vous avez entendu « parler de l'Exposition française de 1889 à Paris; en voici l'abrégé, le « résumé. Comprenez-vous maintenant ce que vous ont dit ceux qui ont « pu voir tant d'autres merveilles à Paris, au Champ de Mars, et qui « vous en ont fait tant de récits merveilleux? Comprenez-vous maintenant « qu'ils soient restés frappés, éblouis de la vitalité et de la puissance « françaises et surtout de la force incomparable de restauration et de « reconstitution de cette nation que l'on disait vaincue et vouée à la « décadence?

« Voyez-vous maintenant ce qu'est la France? Reconnaissez-vous ce « qu'elle peut? Et, si vous ne le saviez pas, regardez, jugez et prononcez- « vous! »

« Messieurs, en agissant ainsi, vous ne pouviez rien faire qui complétât plus dignement l'œuvre de 1889 que cette Exposition de Moscou. Vous avez très bien choisi la nation et très bien choisi la ville. Vous êtes allés au cœur de la nation russe, et c'est à ce grand cœur que vous voulez vous adresser.

« En dehors, à côté, au-dessus de toutes les combinaisons de la diplomatie ou de la politique, quelque chose domine : ce sont les grands courants sympathiques.

« Vous voulez parler non seulement à l'imagination russe, mais droit à l'âme russe, parce que, dans cette grande nation de 80 millions d'hommes, aux aspirations confuses et vagues, mais aux sentiments profonds et fidèles, c'est l'âme russe qu'il faut saisir avant tout, l'âme russe qui se personnifie dans une institution hiératique et sacrée, l'institution même de l'autocratie russe.

« En Russie, Messieurs, il y a l'Empereur et la nation. L'Empereur vous a promis et déjà donné son concours; la nation vous attend. Je lève

mon verre avec un profond respect pour celui qui incarne la nation russe, avec une profonde sympathie pour cette nation même. »

La période du lancement de l'idée finit là; nous entrons dans celle de l'exécution. Pour compléter ce rapide historique, nous tenons à noter deux décisions importantes de la Commission supérieure : le choix de M. Dézermaux comme architecte principal de l'Exposition de Moscou, — M. Dézermaux fut l'architecte de la classe 63, à l'Exposition universelle, — et la résolution portant suppression des récompenses.



# MOSCOU



VUE PRISE DE LA TERRASSE DU KREMLIN



# MOSCOU

## ET L'EXPOSITION FRANÇAISE



On ne saurait trop le dire : ce que l'Exposition de Moscou, en dehors de son but, ailleurs défini, a offert de plus intéressant pour les Français, c'est Moscou, la « ville mère » de Russie, la ville aux *quarante fois quarante églises*, qui, dans notre imagination affamée d'exotisme merveilleux, se dresse comme le type du merveilleux exotique. Ah! les promoteurs de l'Exposition française à l'étranger étaient bien inspirés quand, au début de leur rêve audacieux, visant à entraîner hors du « chez soi » leurs sédentaires compatriotes, ils choisissaient, pour siège de l'Exposition, Moscou, la capitale des Tsars, la ville sainte du Kremlin, et bâtissaient ainsi sur la séduction leur entreprise, d'abord jugée folle, bientôt universellement applaudie ou enviée.

* * *

Moscou est moins une ville que la réunion de plusieurs villes concentriques, délimitées par des murailles, par des boulevards ou par la

rivière Moskwa, et ayant pour centre le Kremlin. Elle est située dans une contrée très pittoresque, arrosée par la rivière Moskwa, qui reçoit, en traversant la ville, deux autres rivières, la Yaouza et la Néglinnaïa, et entourée de charmantes collines. Le terrain de son assiette étant très inégal, on y change à chaque pas de point de vue. Entourée d'éminences, Moscou semble un vaste amphithéâtre : au centre, c'est le Kremlin qui se dresse sur une colline qui domine tous les quartiers du sud. Des bords de la Yaouza, un des deux affluents de la Moskwa, le terrain s'élève par degrés, escaladant, pour ainsi dire, sa ceinture montagneuse jusqu'aux riches couvents qui en couronnent les sommets.

La ville se divise en cinq parties : le Kremlin; le Kitaï-Gorod, centre des affaires et des souvenirs historiques, et possédant, sur la place Rouge, un magnifique bazar qu'on appelle Riadki; le Gostinnoï-Dvor ou *Cour des visites*, qui renferme la Bourse et les grands dépôts de marchandises; le Beloï-Gorod ou *Ville blanche*, où sont accumulés les édifices publics et les palais; le Zemlianoï-Gorod ou *Ville de terre*, qui renferme un grand nombre de maisons en bois, de casernes, de boucheries; enfin, les faubourgs, au nombre de trente, qui font tous partie de la ville proprement dite. — Plus haut, nous avons appelé Moscou : la ville aux quarante fois quarante églises. Il n'y a pas que des églises à Moscou; considérable aussi est le nombre des monuments publics nationaux, consacrés aux arts, aux sciences, à la bienfaisance. Parmi les églises, il faut citer :

La cathédrale de l'Assomption (Ouspenski Sobor), mélange d'architecture byzantine et d'architecture tartare. Le toit est surmonté d'une grande coupole entourée de quatre coupoles plus petites; ces coupoles sont couvertes en cuivre doré et surmontées d'une croix placée sur un croissant. Le couronnement des tsars a lieu dans cette église;

La cathédrale de l'Archange-Saint-Michel (Arkhanghelskii Sobor), surmontée de cinq coupoles, dont la grande est en cuivre doré et a 18 pieds de diamètre. Ici, comme dans la cathédrale de l'Assomption, l'iconostase est d'une grande richesse, pour la majeure partie en vermeil;

La cathédrale de l'Annonciation (Blagovéctchenskii Sobor), dans le style des deux précédentes. Le pavé est en agate. Elle tire son nom d'un très curieux tableau de l'*Annonciation*, qu'on remarque à l'intérieur; on y voit



CATHÉDRALE DE VASSILI BLAGENNIÏ

Marie placée près d'un puits, au moment où l'ange descend vers elle;

La cathédrale de Vassili-Blagennii (Basile le Bienheureux) sur la place Rouge;

L'église Saint-Nicolas, à la haute coupole dorée, célèbre par ses cloches; on y en compte trente-deux, pour la plupart d'une immense grosseur : parmi elles, l'ancien beffroi de Novgorod;

La cathédrale de la Protection-de-la-Sainte-Vierge, édifice étrange, à deux étages, renfermant plusieurs églises et surmontée de seize tours et coupoles dissemblables;

L'église moderne de Martin le-Confesseur, qui rappelle Saint-Paul de Londres; la cathédrale du Sauveur-dans-les-Bois; l'église de Notre-Dame de Kazan; l'église Nicolas-Grande-Croix, etc.

Après les églises, les monastères s'imposent au visiteur. Quelques-uns renferment dans leur enceinte jusqu'à six églises; on y trouve aussi des bibliothèques et des peintures historiques.

Parmi les palais :

L'ancien palais des Tsars, qui se distingue par son style bigarré. Les étages superposés rentrent de toutes parts à mesure qu'ils s'élèvent; le dernier n'est plus qu'un petit belvédère. Ce palais bizarre est flanqué, à gauche, d'une douzaine de coupoles bulbeuses; à droite, il est surmonté d'un seul dôme avec sa coupole;

A l'ouest de ce palais, auquel il est relié, le palais de Granovitaïa-Palata, grande salle voûtée où les empereurs reçoivent, après le sacre, les félicitations du clergé, de la cour et des hauts fonctionnaires;

Le palais Impérial, qui communique avec le palais des Tsars par une galerie; le palais Patriarcal, aujourd'hui siège d'un comptoir; le palais des Armes. Ce dernier, construit dans le goût moderne, se compose d'une longue enfilade de salles où sont exposés des trônes, des couronnes, des sceptres, de la vaisselle d'or et d'argent ciselée, des trophées d'armes et de drapeaux, des armures russes ou étrangères, des selles et des harnais enrichis de pierres précieuses, enfin, des objets d'art de toute espèce.

A signaler : la tour de Soukharef, le monument de Minine et Pojarski, formant un groupe colossal en bronze sur piédestal de granit; le tombeau de Matveïef, chapelle sépulcrale; le palais du Sénat; l'ancien palais

impérial; l'Université impériale de Moscou; l'Académie de médecine et de chirurgie; l'Institut de l'ordre de Sainte-Catherine; l'École du commerce; l'École arménienne; une foule d'hôpitaux; le Grand Théâtre impérial.

Notez que ces monuments, qui comptent, pour le plus grand nombre, des siècles d'existence, ont tous l'extérieur jeune : à l'encontre de ce qui se passe à Paris, où l'on recherche plutôt le cachet d'antiquité pour les monuments, le Russe rajeunit les siens. Très amoureux de ses reliques nationales, il a la coquetterie de son culte et habille volontiers de printemps les ruines de ses palais.

⁂

Cette revue rapide, que nous avons dû abréger, quoique la réduisant à une simple énumération, donne une idée de l'aspect grandiose et quasi-féerique qu'offre le panorama de Moscou, vu de l'esplanade du Kremlin, à l'heure où le soleil, — ce soleil asiatique prodigue de flèches d'or, — fait étinceler les innombrables coupoles de la ville sainte.

Le Kremlin! N'attendez pas de nous la description impossible de l'ensemble de palais, églises, monastères, qui constitue le Kremlin. Victor Hugo a consacré un de ses livres, — de ses plus beaux livres, un chef-d'œuvre d'étude architecturale, — à Notre-Dame de Paris : que de beaux livres à faire avec le *Kreml*, comme ils disent là-bas! Théophile Gautier, l'exquis prosateur qui écrivait avec un pinceau et dont nos meilleurs peintres ont envié la palette, lui a consacré quelques pages ensoleillées de son *Voyage en Russie;* nous en détachons les lignes suivantes, d'où semble s'élancer, magistralement évoquée, l'image dépeinte :

« Vu du dehors, le Kremlin a peut-être quelque chose de plus oriental que l'Alhambra lui-même, avec ses massives tours rougeâtres dont rien ne trahit les magnificences intimes. Au-dessus de la muraille à créneaux échancrés, entre les tours à toits ouvragés, semblent monter et descendre comme des bulles d'or étincelantes, des myriades de coupoles, de clochetons bulbeux aux reflets métalliques, aux brusques rehauts de lumière. La

# LE KREMLIN



LES CATHÉDRALES

muraille, blanche comme une corbeille d'argent, enserre ce bouquet de fleurs dorées, et l'on a la sensation d'avoir devant soi, en réalité, une de ces villes féeriques telles qu'en bâtit prodiguement l'imagination des conteurs arabes, une cristallisation architecturale des *Mille et une Nuits*. »

⁂

L'Exposition française s'élève au centre du champ Khodinsky, à une heure du cœur de Moscou, une heure à pied, vingt minutes en proliotka, — le fiacre russe, un fiacre qui court, vous ballotte fortement et vous fait souvent trembler, mais jamais languir.

Le choix du site est heureux. Le champ Khodinsky jouit d'une grande faveur auprès des « élégants » qui en font, à la belle saison, le but de leurs promenades; il est contigu à Petrowsky-Parc, le bois de Boulogne de Moscou. Mais ceux qui ont passé par là au mois de mars, deux mois avant la date fixée pour l'ouverture de l'Exposition, ceux qui, à cette époque, ont vu le champ Khodinsky désert, couvert de neige, ceux-là ont dû s'expliquer facilement les mauvais bruits qui, jusqu'au mois de mai, coururent au sujet de l'entreprise et surtout de son installation. Et, en présence des résultats merveilleux si rapidement obtenus, à l'aspect de cette Exposition si vivante, si française, telle qu'on se croirait encore au Champ de Mars, par un des beaux jours de l'Exposition universelle, on serait tenté de crier au miracle, si l'on n'était habitué aux prodiges des artistes et des ouvriers français, même à demi secondés par des moujiks entendant à peine quelques mots de notre langue, et plus riches de bonnes intentions que de connaissances pratiques. — Rendons, sans plus tarder, hommage à qui de droit, à MM. Berthot, ingénieur, et Dezermaux, architecte de l'Exposition française de Moscou, sans oublier M. Motte, le peintre chargé de renouveler la robe des bâtiments concédés par l'ukase impérial du 25 avril 1890.

⁂

Le palais de l'Exposition est octogone, flanqué de huit pavillons reliés entre eux par deux galeries couvertes, entre lesquelles circule un passage découvert. Au centre, c'est le jardin et les fontaines lumineuses. Du pavillon d'entrée on a, comme vis-à-vis, de l'autre côté du jardin, le pavillon des Machines; les industries diverses occupent les deux pavillons à droite du vestibule d'honneur et les deux pavillons à gauche. Le troisième pavillon de droite est affecté aux théâtres et concerts, et le troisième de gauche aux cafés et restaurants.

Pénétrons par la porte principale; elle est surmontée d'une aimable composition : *Pax et Labor*, de M. Motte, qui a également décoré, dans le vestibule d'honneur, les deux tympans de la galerie des Beaux-Arts. Cette galerie relie les pavillons consacrés à nos industries nationales : céramique, bronze, orfèvrerie, armurerie, bijouterie, photographie, meubles, etc., etc. Le visiteur français se trouve là chez lui, avec le frisson des choses déjà vues. C'est, en effet, tout un coin de l'Exposition universelle qui y revit. Sauf pour la parfumerie, les installations sont identiquement les mêmes. La parfumerie, — comptoir du renouveau, — se devait de faire peau neuve; c'est M. Jambon qui s'est chargé de lui brosser sa nouvelle robe.

Au centre, un jardin de 20 000 mètres carrés, avec pavillons pour concerts. En fait de concerts, le plus remarquable est encore celui des fontaines lumineuses, grande symphonie pour les yeux qui, chaque soir, jaillira du pied de la terrasse qui borde le jardin. Les fontaines lumineuses retrouvent là leur succès éclatant de l'Exposition universelle.

L'Exposition universelle! — c'est elle, nous le répétons, que nous retrouvons ici à chaque pas, — chose toute naturelle, puisque, nous l'avons déjà dit, elle a servi de modèle à sa jeune sœur de Moscou. Voici sa galerie des Machines, ses restaurants, ses cafés-concerts, sa maison tunisienne; voici la belle Fatma, dont tout Paris a pu mesurer les yeux noirs. La voici elle-même, d'ailleurs, notre Exposition universelle, exactement reproduite

dans un plan en relief, puis, non moins exactement mais d'une façon plus pittoresque, par M. du Pasquier, avec, au cinquantième, sa tour Eiffel en cuivre, autour de laquelle l'Exposition revit, tout entière, en un panorama en relief qui constitue un des plus jolis spectacles de la fête. Signalons, à propos de spectacles, le diorama du naphte à Bakou, curieuse construction persane de notre compatriote, M. Frantz Jourdain, et surtout le panorama de Poilpot, représentant le sacre de l'empereur Alexandre III au Kremlin, le 27 mai 1883 : Le nouveau Tsar sort de la cathédrale de l'Assomption, couronné, sceptre en main, le manteau impérial sur les épaules, précédé et suivi d'un cortège éblouissant, où flambent toutes les pompes de l'Europe et de l'Asie et dont tous les personnages officiels sont scrupuleusement ressemblants. Derrière la haie des soldats aux baïonnettes étincelantes comme des flammes de cierge, cent mille personnes contemplent respectueusement, religieusement, le Tsar, le Père, celui en qui s'incarne la Russie. L'effet est superbe et le succès immense.

Le panorama de Poilpot est à quelques pas du pavillon impérial, très curieux morceau d'architecture moscovite, conçu et exécuté dans le style d'Ivan le Terrible. Derrière ce pavillon, c'est l'exposition militaire, — hier, aujourd'hui, demain! — Dès l'ouverture de l'Exposition, on devine que les préférences de la foule seront pour ce coin-là, car c'est là, sous ces uniformes, dans ce cadre militaire, que, pour les masses populaires, doit le mieux battre le cœur de la France.





PAVILLON DE L'EMPEREUR



# CÉRÉMONIE D'OUVERTURE



L'Exposition française de Moscou fut officiellement ouverte le 29 avril — 11 mai — à 2 heures de l'après-midi. Voici, d'après des documents officiels, le procès-verbal de cette solennité. Nous disons bien : procès-verbal; nous avons tenu à laisser à ce compte rendu sa précision et sa quasi-raideur militaires, au travers desquelles éclate suffisamment, d'ailleurs, la magnificence de cette première journée des fêtes franco-russes.

On remarquait, parmi les invités réunis dans le grand vestibule d'honneur : MM. le prince W. M. Golitzine, gouverneur de Moscou, chambellan de S. M. l'Empereur, le comte A. W. Orlof-Davidof, grand maître de la Cour, commandant des palais, les généraux-lieutenants : N. N. Malakhof, commandant du corps des grenadiers, J. M. Doukovskoï, chef d'état-major du cercle militaire de Moscou, N. K. Eisen von Schwartzenberg et P. G. Doukmassof, chef de la 1re et de la 2e division de grenadiers, M. W. von der Launitz, chef de la 1re division de cavalerie, A. D. Chépélef, chef de l'artillerie du cercle militaire, L. E. Adamovitch, chef de l'artillerie du corps des grenadiers, S. S. Ounkovsky, commandant du Kremlin, les commandants des troupes de la garnison de Moscou et les

fonctionnaires du département de la Guerre, le consul général de France, comte de Kergaradec, et les consuls étrangers, les tuteurs honoraires, N. W. Mouravieff, conseiller d'État actuel, procureur impérial, les membres de la magistrature, L. A. Boratinsky, vice-gouverneur de Moscou, les fonctionnaires de la chancellerie du gouverneur général et de l'administration provinciale, le général-major Iourkovsky, grand maître de police, le comte P. A. Kapnist, curateur du gouvernement de Moscou, et les professeurs de l'Université, les présidents de la chambre du Contrôle de la Trésorerie, le directeur de l'accise, les membres de la municipalité de Moscou au complet sous la conduite du maire, N. A. Alexeief, les représentants des corporations de la ville, les maréchaux et les députés de la noblesse des districts de la province de Moscou, un grand nombre de fonctionnaires et de chevaliers des ordres russes et de dames de la haute société de Moscou, à la tête desquelles se trouvait M^me^ la générale Kostanda.

Sur une estrade tendue de drap rouge, préparée pour lui, le clergé vint prendre place, escortant l'image de la Vierge d'Ibérie, une des reliques les plus vénérées de Moscou. Citons, parmi les membres du clergé : MMgrs Bissarion, évêque de Dmitrof, archimandrite et prieur du monastère de Vyssoko-Pétrovsky; l'archimandrite Athanase, ex-prieur du monastère de Saint-Jean-Chrysostome, et la maîtrise du monastère des Miracles, sous la direction de M. A. E. Sviétlof.

A deux heures précises, S. E. M. le général aide de camp A. S. Kostanda, commandant militaire du cercle de Moscou, gouverneur général par intérim, arriva à l'Exposition. Reçu à son arrivée par les membres de la Commission supérieure de l'Exposition, M. le général Kostanda vint se placer devant l'estrade sur laquelle devaient se réciter les prières. A ce moment Mgr Bissarion, s'adressant aux personnes réunies, prononça le discours suivant :

« Messieurs,

« Les organisateurs de l'Exposition nous ont invités à la bénir au moment de son ouverture. Nous ne pouvons nous empêcher de leur

exprimer notre profonde sympathie de ce qu'ils ont reconnu nécessaire d'attirer les bénédictions de l'Église sur une entreprise purement humaine. Car toute entreprise humaine doit s'accomplir avec la pensée que Dieu est le principal agent de son heureux succès. Les produits du travail humain dans le domaine de l'art, des professions et de l'industrie, exposés ici, témoignent de la grande force de l'esprit de l'homme. L'homme a été placé par la volonté du Créateur à la tête de tous les biens de la terre. Le pouvoir qu'il lui a donné sur ces biens n'est pas entièrement perdu pour lui, même après la faute originelle. Le monde des êtres animés et inanimés sert jusqu'à présent à ses besoins et lui paie un tribut comme à son souverain. Bien loin de le diminuer, le temps accroît plutôt son pouvoir sur la nature. Chaque année, chaque jour, pour ainsi dire, les limites de sa domination s'élargissent, en même temps que s'accroissent ses progrès dans l'emploi des forces et des ressources de la nature pour satisfaire ses besoins. Il est vrai que, dans la plupart des cas, l'activité dépensée dans ce but ne saurait se comparer aux forces productives de la nature. L'abeille, le ver à soie accomplissent des œuvres telles que l'homme est incapable de les imiter. Les lis des champs, suivant l'expression de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sont si magnifiques, que Salomon lui-même, avec toute sa splendeur, n'était pas aussi richement vêtu que le dernier d'entre eux (Math., VI, 23). Mais tout ce qui s'accomplit par les forces de la nature, quelque beau et parfait qu'il soit, s'accomplit suivant des lois établies et suivant un ordre institué dès l'origine, une fois pour toutes. Il ne saurait être ici question de progrès. Des milliers d'années se sont écoulées depuis le commencement du monde, des centaines de milliers d'années s'écouleront peut-être encore; mais l'abeille n'a été et ne sera pas plus capable qu'elle ne l'était à l'origine du monde de faire des progrès et d'accomplir des perfectionnements dans l'exécution de ses rayons, pas plus que les fleurs ne sont devenues et ne deviendront plus belles et plus parfumées qu'à présent. La somme des jouissances que procure le spectacle de la nature n'est pas plus grande actuellement qu'elle ne l'était à l'origine des choses.

« Telle n'est pas l'activité de l'homme. Les succès qu'il a obtenus dans ses efforts pour soumettre la nature à sa domination, pour tirer d'elle tout ce qui est nécessaire à son bien-être extérieur, deviennent de plus en plus

étonnants. Sous ce rapport notre dix-neuvième siècle a laissé bien loin derrière lui les âges écoulés, et le vingtième siècle, sans aucun doute, le dépassera encore. Il y a de quoi s'enorgueillir, il y a de quoi être fier. Mais c'est en vain que les fils du siècle se félicitent de leurs succès dans la découverte des avantages terrestres, s'ils oublient à qui ils sont, avant tout, redevables de ces grands succès. C'est en vain qu'ils croient ne les devoir qu'à leurs propres efforts, qu'à leur propre initiative et à leur esprit d'invention. C'est en vain qu'ils perdent de vue que tout bienfait, tout « don parfait », selon les paroles de l'apôtre saint Jacques, découlent de Dieu, père de l'univers. Au nombre de ces bienfaits et de ces dons il faut placer les progrès de l'esprit humain dans le domaine des arts, des métiers et de l'industrie. Car l'esprit même de l'homme qui s'enorgueillit de ce succès est aussi un don de Dieu. En créant l'homme, le Père de l'univers l'a illuminé du rayon de l'intelligence et lui a donné la faculté, avec le secours de cette lumière, de discerner la vérité, de découvrir et d'inventer tout ce qui peut contribuer à sa prospérité. Ce n'est donc pas à lui-même seulement que l'homme doit rapporter ses triomphes dans les entreprises humaines. mais surtout au Seigneur notre Dieu, dont il a reçu le don de l'intelligence. Et ainsi, abstiens-toi de toute vaine présomption, fils du siècle : « Que celui « qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur, en confessant sa dépendance « envers lui dans toutes les circonstances. Qu'as-tu que tu n'aies reçu? Et « si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu, comme si tu ne l'avais point « reçu? » (I Cor., 4 et 7.)

« La conviction que nous sommes redevables de tout au Seigneur doit nous disposer à nous humilier devant lui, et non à nous enorgueillir et à nous élever. Nous aimons à croire que les organisateurs de cette Exposition étaient pénétrés de ce sentiment d'humilité devant le Seigneur, quand ils ont décidé de demander la bénédiction de Dieu à l'occasion de son ouverture et ont eu recours à nous, ministres de l'Église orthodoxe. C'est ainsi que doit toujours agir le vrai chrétien. Tout ce qu'il accomplit, il doit le faire pour la gloire de Dieu, en tout il doit remercier Dieu; dans toutes ses entreprises il doit demander la bénédiction de Dieu. Ainsi donc que la bénédiction de Dieu s'étende sur l'Exposition qui va s'ouvrir, que cette bénédiction lui permette d'atteindre son but, qui est d'unir deux peuples

dans le domaine de l'industrie et du commerce et, par là, de fortifier les relations pacifiques et amicales qui existent entre eux. »

Après ce discours, Mgr Bissarion procéda à la bénédiction des bâtiments de l'Exposition; puis, M. Chakhovtsef, archidiacre de la cathédrale de l'Assomption, ayant terminé la cérémonie par les prières pour S. M. l'Empereur et pour la famille impériale, M. Dietz-Monnin, sénateur, vice-président de la Commission supérieure de l'Exposition, prononça, en l'absence du président, le discours suivant :

« Monsieur le Gouverneur général,
« Mesdames et Messieurs,

« Au nom de la Commission supérieure, au nom de la France dont nous ne sommes qu'une délégation spontanée, nous avons l'honneur de souhaiter à Votre Excellence et à la brillante assistance qui vous fait cortège, la plus cordiale bienvenue au seuil de notre Exposition.

« Quand S. M. l'Empereur daigna, par ukase spécial, nous octroyer l'hospitalité du palais Khodinsky, nous avons contracté envers votre gracieux Souverain, non seulement une dette de profonde reconnaissance, mais encore l'obligation précieuse de répondre dignement à cette insigne faveur. Aussi, confiants dans les sympathies dont elle était un précieux témoignage, nous sommes-nous mis courageusement à l'œuvre sans subvention gouvernementale, sans attaches officielles; nous avons fait appel à nos artistes, à nos savants, à nos industriels et agriculteurs, à la presse et à toutes les forces productives de notre pays.

« Partout nous avons trouvé un concours patriotique et désintéressé à notre entreprise d'initiative privée, et notre très honoré président, M. Carnot, à qui S. M. l'Empereur conférait tout récemment le grand cordon de Saint-André, s'est inscrit des premiers au nombre de nos exposants. A la grande nation qui ne s'est pas détournée de la France au lendemain de nos

malheurs, aux amis lointains qui ne nous connaissent qu'imparfaitement encore, nous avons voulu montrer tout ce que le recueillement et la sagesse dans l'activité nationale ont fait faire de progrès dans le domaine artistique, scientifique et industriel. — Nous avons revêtu, pour nous présenter à Moscou, nos plus beaux atours de fête, pour justifier, si possible, auprès de votre pays, le grand renom qui s'est attaché à notre Exposition de 1889.

« Permettez-nous d'ajouter, Excellence, que ce n'est point une œuvre spéculative, au sens mercantile du terme, que nous poursuivrons, mais une œuvre de pénétration cordiale et pacifique entre toutes; notre plus belle récompense sera, pour notre chère France, de se faire estimer et aimer de la nation russe, autant que nous l'estimons et l'aimons nous-mêmes.

« Sous les auspices des deux couleurs nationales, qui flottent unies aux dômes de nos pavillons, nous vous serons reconnaissants, Monsieur le Gouverneur général, de vouloir bien proclamer l'ouverture de l'Exposition française de Moscou et agréer pour Votre Excellence et son illustre entourage l'expression de notre plus profonde gratitude de vous voir en si grand nombre honorer la présente solennité. »

S. Ex. M. le général aide de camp A. S. Kostanda répondit en français par les paroles suivantes :

« Monsieur le Président,

« Il y a neuf ans que dans ce même édifice fut organisée une Exposition nationale, dont le but était de familiariser le commerçant et l'acheteur avec les derniers échantillons de l'industrie et des beaux-arts.

« Aujourd'hui c'est la France industrielle et artistique, qui expose ici tant de beaux spécimens de son génie fécond et si infatigable.

« L'énergique initiative privée qui présida à l'accomplissement de cette œuvre a plein droit à un accueil chaleureux de la part de tous ceux qui savent apprécier la juste valeur du travail utile et productif.

« Moscou, le cœur de la Russie, fait ses meilleurs vœux pour le succès brillant de cette grande entreprise. Vos paroles gracieuses, Monsieur le Président de la Commission supérieure, ont gagné nos sympathies sincères et c'est avec ces sentiments, partagés certainement de toute l'assistance, que j'ai l'honneur de déclarer ouverte l'Exposition française à Moscou, autorisée par S. M. l'Empereur, notre auguste Souverain et maître. »

Les discours étaient terminés. Un orchestre militaire, placé dans le jardin intérieur, entonna l'hymne national russe; les invités se rendirent au jardin, où le thé les attendait. Là, une corbeille de fleurs aux couleurs françaises fut offerte à S. Ex. Mme la générale Kostanda.

Après le thé, S. Ex. M. le général Kostanda visita le pavillon de la guerre et, gagnant la sortie, s'arrêta quelque temps devant les vitrines de M. Christofle et s'entretint longuement avec le célèbre fabricant parisien.

A cinq heures, Son Excellence quittait l'Exposition, désormais ouverte au public.





# VISITES A L'EXPOSITION



omme témoignages de sympathie particulière, l'Exposition française de Moscou a été, on peut le dire, comblée par le monde officiel russe. De Sa Majesté le Tsar, — incarnation suprême de la patrie russe, — au plus modeste fonctionnaire, chacun, là-bas, s'est associé, bien plus, a voulu collaborer au succès de cette Exposition, brillante expression des relations qui unissent les deux pays. Ces intentions aimables éclatent surtout dans les augustes visites que l'Exposition a reçues et dont nous allons brièvement rendre compte.

Tout d'abord, découvrons-nous devant LL. MM. le Tsar et la Tsarine. C'est le samedi 4 juillet que Leurs Majestés honorèrent l'Exposition de leur visite. Les souverains arrivèrent vers deux heures, dans une troïka attelée de chevaux noirs. Outre LL. AA. II. le grand-duc Serge, la grande-duchesse Élisabeth et l'escorte ordinaire, Alexandre III avait avec lui le général Vannovski, ministre de la guerre, et le comte Dournoro, ministre de l'intérieur. La présence des deux ministres donnait à cette visite un caractère de solennité officielle qu'il est impossible de ne pas souligner.

Les souverains furent reçus par le Comité de l'Exposition, auquel s'étaient joints le consul général français de Moscou, M. de Kergaradec, et le comte de Vauvineux, notre chargé d'affaires à Pétersbourg. Après le

compliment de bienvenue, M[me] Dietz-Monnin offrit un bouquet à la Tsarine, et la promenade impériale à travers l'Exposition commença, libre, avec un caractère de quasi-familiarité dont l'incident suivant donnera une idée. On raconte — et l'authenticité du fait ne paraît pas douteuse — que, la chaleur étant suffocante et les augustes visiteurs en paraissant fort incommodés, une exposante s'avisa d'encenser, au passage, la Tsarine avec un vaporisateur. Le Tsar sourit et tendit la tête pour avoir sa part de cette rosée rafraîchissante, et, quelques instants après, l'Impératrice, souffrant de nouveau du retour de la chaleur, demandait avec une bonne humeur charmante « la dame à la petite machine ».

En dépit de la chaleur, les Souverains poursuivirent, trois heures durant, leur promenade, examinant tout, provoquant les explications, approuvant, complimentant et faisant de nombreux achats. Nous ne priverons pas de la citation qui leur est due les heureux « fournisseurs de LL. MM. le Tsar et la Tsarine de Russie ». Voici donc la liste de ces achats :

Chez M. Gagneau, une lanterne de vestibule, par l'Empereur; un lustre, par l'Impératrice; une lampe Louis XV, par la grande-duchesse Élisabeth; en outre, les Souverains achetèrent deux candélabres fournis par la même maison pour la décoration du pavillon impérial.

Chez M. M. Christofle, une garniture de toilette en argent martelé à l'américaine, et, chez M. F. Gervais, une pendule empire, en marbre rose, par l'Empereur.

Chez M. Taburet-Boin, trois cafetières et théières en argent, par l'Impératrice.

Chez M. Coulon, deux petites roses en pierres fines, et, chez M. Aucoc, une broche-camée en pierre clair-de-lune sertie de diamants et de saphirs, par l'Impératrice.

A noter le gracieux hommage de la maison Bourdier : un bijou, émail bleu, en forme d'œuf, décoré d'un monogramme en brillants; dans l'intérieur de l'œuf, une broche en brillants sur fond d'émail vert. L'Impératrice accepta l'hommage et acheta le plus joli morceau de la vitrine de M. Bourdier, un bracelet, qu'elle passa immédiatement à son bras.

A la Collectivité des fabriques lyonnaises, une pièce de soie, et, chez MM. Aubry et C[ie], deux bandes de dentelle, par l'Impératrice.

La classe du meuble eut les honneurs d'une assez longue station, ainsi que l'exposition de la Compagnie des Indes, que l'Impératrice se plut à visiter en détail pendant que l'Empereur donnait son attention à l'exposition des forges et chantiers de la Méditerranée et à celle des aciéries et forges de Firminy.

Après avoir parcouru la galerie des Beaux-Arts, les Souverains visitèrent le panorama de Poilpot, dont nous donnons ailleurs la description, et complimentèrent l'artiste parisien.

Leurs Majestés se reposèrent quelques instants dans le pavillon Impérial; puis, sur la prière du Comité, le Tzar visita encore l'exposition du ministère de la guerre.

A cinq heures du soir, les augustes visiteurs quittèrent l'Exposition française, escortés par les acclamations des exposants, transportés d'enthousiasme.

Avant cette visite, l'Exposition avait déjà reçu plusieurs fois celle de LL. AA. II. le grand-duc Serge, gouverneur de Moscou, et la grande-duchesse Élisabeth.

Le jour de l'inauguration, le grand-duc, récemment nommé gouverneur, n'était pas encore arrivé à Moscou; il n'avait donc pu assister à la fête. De là, une déception pour le Comité, déception dont il devait être, d'ailleurs, largement dédommagé.

Installées le 5-17 mai, Leurs Altesses se rendirent à l'Exposition dans l'après-midi du premier dimanche qui suivit leur arrivée. Elles y furent reçues par le Comité, et M[me] Dietz-Monnin offrit à S. A. I. la grande-duchesse un bouquet aux couleurs françaises. Très fêtées, très acclamées, Leurs Altesses traversèrent la galerie centrale et se rendirent au pavillon de M. Barbedienne et, de là, à celui de MM. Christofle, qu'elles visitèrent en détail, se faisant ouvrir les vitrines et examinant de près, avec un intérêt très vif, les belles pièces d'argenterie et la collection d'objets d'art qui composent la magnifique exposition de cette maison.

Nous ne saurions, sans nous répéter sans cesse, suivre pas à pas Leurs Altesses Impériales dans leur promenade. Mentionnons pourtant leur visite

au panorama de Poilpot, où une très élégante corbeille de fleurs fut offerte à M^me la grande-duchesse par MM^mes Poilpot et Chalupt. Un splendide bouquet lui fut encore remis par deux ouvriers français du panorama, au nom de leurs camarades.

Cette première visite devait se renouveler deux jours plus tard, puis



L'AMIRAL GERVAIS

souvent au cours de l'Exposition. Leurs Altesses Impériales ont largement payé de leur auguste personne dans le concert de démonstrations sympathiques dont la France et les Français ont été et restent l'objet de la part des Russes et de la Russie.

Après les Souverains et les Altesses russes, c'est la France elle-même qui vient visiter l'Exposition de ses fils à Moscou, la France représentée par

l'amiral Gervais et les officiers de l'escadre, encore tout frissonnants de l'inoubliable accueil qu'ils ont reçu à Cronstadt. Ces fêtes de Cronstadt resteront, tant par leur éclat que par le nouvel état de choses qu'elles ont traduit, une des pages les plus importantes de l'histoire de l'Europe en cette fin de siècle. Simple narrateur, il ne nous appartient pas d'analyser les faits : nous constatons celui-là avec un plaisir tout particulier pour notre pays, avec une reconnaissance profonde pour la Russie et pour les hommes d'État qui ont préparé l'événement.

La visite de l'amiral Gervais et de ses officiers à Moscou ne fut qu'une longue ovation, écho des ovations de Cronstadt, une sorte de marche triomphale à travers la vieille capitale des Tsars, aux accents de l'*Hymne russe* et de la *Marseillaise*, sous les couleurs réunies des deux pays.

L'Exposition de Moscou a également reçu la visite de deux Majestés régnantes : le roi de Grèce et le jeune roi de Serbie.





*Nous avons, dans notre rapide historique, donné la composition des divers Comités qui ont concouru à l'organisation de l'Exposition française de Moscou, et constaté l'énergie et le dévouement des membres de ces Comités et des collaborateurs qu'ils s'étaient adjoints.*

*Un devoir nous reste à remplir : nous avons à rendre un hommage mérité à MM. les Exposants, à tous ceux qui ont pris part à cette grande manifestation et en ont, par l'éclat de leur concours, assuré le triomphe. C'est avec une réelle satisfaction de conscience que nous enregistrons leurs noms dans cet ouvrage qui, nous l'espérons, restera comme un témoin à consulter d'un fait désormais historique.*



# LISTE DES EXPOSANTS [1]

## GROUPE I

### ŒUVRES D'ART

#### CLASSE 1

**Peinture à l'huile. — Peintures diverses et Dessins.**

ABBEMA (Mlle Louise), rue Laffite, 47.
ABRAHAM (Tancrède), rue Vignon, 15.
ADAN (Louis-Émile), rue de Courcelles, 75.
ADELSWARD (Gustave), boulevard de Courcelles, 65.
AGACHE (Alfred-Pierre), rue Weber, 14.
ALLONGÉ (Auguste), rue Blanche, 72.
ANNEDOUCHE (Alfred-Joseph), boulevard du Montparnasse, 82.
ATTENDU (Ferdinand), boulevard Victor-Hugo, 15, à Neuilly-sur-Seine.
AUBÉPINE (Marcel d'), à Biarritz.
AUBLET (Albert), boulevard Bineau, 75, à Neuilly (Seine).
AVIAT (Jules-Charles), rue de Saint-Pétersbourg, 32.
AXILETTE (Alexis), rue Joubert, 35.
BACH (Armand), boulevard Saint-Germain, 198.
BADOIS (Mlle Jeanne), rue du Colisée, 38.
BARAU (Émile), boulevard Bineau, 68, à Neuilly-sur-Seine.
BARBIER (Jeanne), rue Pergolèse, 48.
BARILLOT (Léon), rue de la Tour-d'Auvergne, 16.
BARRIAS (Félix-Joseph), rue de Bruxelles, 34.
BAUDE (Charles), rue Le Verrier, 8.
BEAUMONT (comte André de), à Saint-Pé-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées).
BEAUNE (Adolphe), rue des Abondances, 34.
BEAUVAIS (Mme Anaïs), quai Voltaire, 17.
BELMANN (M.-Émile), rue des Écuries-d'Artois, 7.
BENASSIT, chez M. Durand-Ruel.
BENJAMIN-CONSTANT (Léon-Joseph), impasse Hélène, 15.
BENNER (Emmanuel), rue de la Chaussée-d'Antin, 23.
BENNER (Jean), boulevard de Clichy, 71.
BÉRAUD (Jean), rue Clément-Marot, 5.
BERCHÈRE (Narcisse), rue Fromentin, 6.
BERGERET (Pierre-Denis), rue Victor-Massé, 26 (avenue Frochot, 4 *bis*).
BERNE-BELLECOURT, rue Legendre, 4.
BÉROUD (Louis), place Saint-Michel, 5.
BERTEAUX (Hippolyte), boulevard du Montparnasse, 141.
BERTHELON (Eugène), rue Alfred-Stevens, 15.
BERTON (Paul-Émile), rue de Constantinople, 21.
BESNARD (Paul-Albert), rue Guillaume-Tell, 17.
BÉTHUNE (Gaston), rue Michel-Ange, 10.
BIDAU (Eugène), rue Rébéval, 62.
BILLY (Charles-Bernard de), rue Stanislas, 10.
BINET (Victor-J.-B.-Barthélemy), boulevard Rochechouart, 35.
BILLOTTE (René), boulevard Berthier, 29.
BLANCHARD (Pascal-Ernest), rue Lafayette, 126.
BLOCH (Alexandre), rue d'Orsel, 11.
BOESCH (Charles), à Reims.
BOILVIN (Émile), rue des Beaux-Arts, 5.
BOMPARD (Maurice), rue Méchain, 10.
BONNAT (Léon), rue Bassano, 48.
BOUDIN (Eugène), place Vintimille, 13.
BOUGUEREAU (William-Adolphe), rue Notre-Dame-des-Champs, 75.
BOURDILLAT (Arthur), boulevard Saint-Martin, 2.
BOURGEOIS (Eugène-Victor), passage Masséna, 5, à Neuilly-sur-Seine.
BOURGOGNE (Pierre), rue de Brancas, 33 *ter*.
BOUTET DE MONVEL (Maurice), rue du Val-de-Grâce, 6.
BORDES (Ernest), impasse Hélène, 15.
BOUCHOT (Mme Claire), rue Bonaparte, 47.
BOUTIGNY (Émile), rue Nollet, 56.
BRACQUEMOND (Félix), rue de Brancas, 13, à Sèvres (Seine-et-Oise).
BRAMTOT (Alfred-Henry), rue d'Assas, 84.

(1) Toutes les adresses sans nom de ville sont pour Paris.

Bretegnier (Georges), rue d'Assas, 68.
Breton (Jules), à Courrières.
Brissot Dewarville (Félix-Saturnin), rue Neuve, 17, à Versailles (Seine-et-Oise).
Brouardel (Mme Laure).
Brown (John-Lewis), rue Ballue, 1.
Brun (Mlle Nelly), rue du Faubourg-Saint-Honoré, 155.
Brunet (Jean), rue Bayen, 31.
Burney (Eugène), rue de Vaugirard, 35.
Busson (Charles), place Pigalle, 5.
Busson (Georges), rue Alfred-Stevens, 7.
Cain (Georges), rue Lafayette, 111.
Cain (Henri), rue de Rougemont, 8.
Cagniart (Émile), rue de Navarin, 6.
Calvès (Georges), rue de la Tour-d'Auvergne, 44.
Carl Rosa (Mario), rue Cauchois, 17.
Carrier-Belleuse (Louis-Robert), rue de la Tour-d'Auvergne, 15.
Carrier-Belleuse (Pierre), rue de la Tour-d'Auvergne, 15.
Cesbron (Achille), rue Jacquemont, 13.
Champollion (Eugène-André), boulevard Saint-Germain, 123.
Chaplin (Charles), rue de Lisbonne, 25.
Chartran (Théobald), place Malesherbes, 9.
Chateignon (Ernest), rue du Colisée, 34.
Chauvel (Théophile), avenue de la Grande-Armée, 55.
Chevilliard (Vincent), rue Racine, 3.
Chudant (Adolphe), rue Lauriston, 63.
Clairin (Georges), rue de Rome, 62.
Claude (Eugène), rue Vieille-d'Argenteuil, 90, à Asnières.
Claude (Georges), boulevard des Batignolles, 84.
Claude (G.-Max), rue de Douai, 22.
Clerice (Mme Jeanne), rue Caron, 9, à Malakoff.
Cluseret (Gustave), boulevard Saint-Jacques, 69.
Coessin de la Fosse (Charles-Alexandre), boulevard Lannes, 13.
Colin (Paul), quai Malaquais, 1.
Colin-Libour (Mme Uranie), passage Alfred-Stevens, boulevard de Clichy.
Comerre (Léon), rue Ampère, 67.
Coninck (Pierre-Louis-Joseph de), rue Voiture, 25, à Amiens (Somme).
Contal (Mlle Jeanne), rue de Chabrol, 71.
Cool-Arnould (Mme Delphine de), rue de Rennes, 97.
Cornellier (Étienne), rue Rochechouart, 5.
Courant (Maurice-François), clos de l'Abbaye, à Poissy (Seine-et-Oise).
Courtry (Charles), rue Bréa, 25.
Couturier (Léon), boulevard Berthier, 31.
Couturier (Philibert-Léon), quai Gayant, 7, à Saint-Quentin (Aisne).
Dagnan-Bouveret, boulevard Bineau, 73.
Damoye (Pierre-Emmanuel), rue Alfred-Stevens, 10.
Danguin (Jean-Baptiste), rue Denfert-Rochereau, 18.
Dantan (Édouard), à Saint-Cloud (Seine-et-Oise), parc de Montretout, 1.
Daumet (Pierre-Jérôme-Honoré), Académie des Beaux-Arts.
Dauphin (Eugène), rue Jouffroy, 63.
Daux (Charles-Edmond), boulevard du Montparnasse, 116.
Debat-Ponsan (Édouard-Bernard), avenue Victor-Hugo, 55.
Defaux (Alexandre), à Montigny-sur-Loing (Seine-et-Marne).
Delanoy (Hippolyte-Pierre), rue des Dames, 32.
Delobbe (François-Alfred), rue d'Alésia, 27.
Déneux (Gabriel), rue Grenier-Saint-Lazare, 13.
Desbois (Victor), rue de Laborde, 35.
Deschamps (Louis), boulevard Berthier, 31.
Descoffe (Jules), avenue de Breteuil, 63.
Deshayes (Charles-Félix-Édouard), rue Lepic, 54.
Detaille (Édouard), boulevard Malesherbes, 129.
Desermeaux (Gaston), rue de Maubeuge, 5.
Didier (Adrien), boulevard Raspail, 219.
Diéterle (Mme Marie, née van Marcke), boulevard Berthier, 37 *bis*.
Doré (Isabelle), Grande-Rue, 50, à Saint-Maurice (Seine).
Doucet (Lucien), rue de La Rochefoucauld, 64.
Dramard (Georges de).
Dubois-Menant (Jules-Gabriel), rue du Faubourg-Saint-Honoré, 157.
Dubois (Paul), à l'École des Beaux-Arts.
Dubouchet (Henri-Joseph), rue Littré, 5.
Dubuffe fils, avenue de Villiers, 43.
Duez (Ernest-Ange), boulevard Berthier, 39.
Dugourd (Henri-Nicolas), rue Sophie-Germain, 14.
Armand-Dumaresq (Charles-Édouard), rue d'Offémont, 3.
Dupré (Julien), boulevard Flandrin, 10.
Durangel (Léopold-Victor), rue de Bruxelles, 30.
Durst (Auguste), avenue de la Défense, 51, à Puteaux (Seine).
Eliot (Maurice), boulevard de Clichy, 21.
Enault (Mme Alice), rue Taitbout, 80.
Faivre (Maxime), cité Malesherbes, 5 *bis*.
Falguière (Alexandre), rue d'Assas, 68.
Ferrier (Gabriel, rue Saint-Didier, 62.
Feyen (Eugène), boulevard de Clichy.
Fichel (Eugène-Benjamin), rue Fortuny, 36.
Firmin (Girard), boulevard de Clichy, 7.
Flameng (François).
Flameng (Léopold), boulevard du Montparnasse, 25.
Flameng (Marie-Auguste), rue Ampère, 61.
Fleury (Mme Fanny), rue Fontaine, 37.
Fornier (Mlle Kitty), rue Sully, 29, à Lyon.
Fouace (Guillaume-Romain), rue du Val-de-Grâce, 9.
Fouqueray (Charles), rue N.-D.-des-Champs, 72.
Français (François-Louis), boulevard Montparnasse, 139.

Frappa (José), rue Pergolèse, 12 *bis*.
Frère (Charles-Édouard), boulevard Rochechouart, 57 *bis*.
Friant (Émile), boulevard de Clichy, 11.
Gagliardini (Gustave), boulevard de Clichy, 12.
Galland (Pierre-Victor).
Garaud (Gustave), rue Notre-Dame-des-Champs, 117.
Gavarni (Pierre), rue de Clichy, 60.
Gérome (Jean-Léon), boulevard de Clichy, 65.
Gervez (Henri), rue de Rome, 62.
Gilbert (Victor-Gabriel), rue Victor-Massé, 26.
Girardier (Mlle Jeanne), avenue de Wagram, 79.
Girardot (Louis-Auguste), rue d'Assas, 68.
Gœpp (Albert), boulevard Pereire, 146.
Grammont (Emmanuel), rue Bonaparte, 24.
Grandjean (Edmond-Georges), rue des Sablons, 83.
Grolleron (Paul), rue Lemercier, 49.
Gros (Lucien), à Poissy (Seine-et-Oise).
Gueldry (Joseph-Ferdinand), rue Rodier, 50.
Guignard (Gaston), avenue Gourgaud, 9.
Guillemet (J.-B.-Antoine), rue Clauzel, 6.
Guillon (Adolphe-Irénée), rue Duperré, 9.
Guyon (Jeanne), rue Alphonse-de-Neuville, 9.
Guyon (Maximilienne, Mme Gœpp), boulevard Pereire, 146.
Hadengue (Michel), rue Pelouze, 5.
Hareux (Ernest-Victor), rue Jouffroy, 38.
Harpignies (Henri), rue de l'Abbaye, 14.
Hermann-Léon (Charles), rue Victor-Massé, 26.
Hierle (Louis-Frédéric-Lucien), rue du Faubourg-Saint-Honoré, 235.
Hodebert (Léon-Auguste-César), boulevard de Vaugirard, 114.
Huas (Pierre), rue Chateaubriand, 11.
Huguet (P.-Victor), rue de Constantinople, 19.
Isbert (Mme Camille-Cornélie), rue Labruyère, 15.
Iwill (Marie-Joseph), quai Voltaire, 11.
Jacob (Stephen), boulevard Berthier, 19.
Jacott (Jean-Jules), rue de Passy, 75.
Jacott-Cappellaere (Mme), rue de Passy, 75.
Jacquet (Achille), rue des Acacias, 37.
Jacquet (Gustave), avenue Wagram.
Jacquet (Jules), avenue de la Grande-Armée, 57.
Jance (Paul), rue Gassendi, 5, à Nuits (Côte-d'Or).
Japy (Louis), rue Legendre, 22.
Jardon (Léon-Émile), rue de la Grande-Armée.
Jazet (Léon-Paul), rue du Faubourg-St-Honoré, 235.
Jean (Georges), boulevard Berthier, 15.
Jean (Louis-Auguste), rue du Cygne, 17.
Jourdeuil (Adrien), passage Saulnier, 6.
Kreyder (Alexis), passage Stanislas, 11.
Lafon (François), rue Marbeuf, 23.
Laffillée (Henri-Louis), rue Pergolèse, 48.
Lagarde (Pierre), rue Pelouze, 5.
La Guillermie (Frédéric-Auguste), rue Robert-Estienne, 4.
Lamotte (Alphonse), rue Hippolyte-Lebas, 6.
Landelle (Charles), quai Voltaire, 21.
Lansyer (Emmanuel), quai Bourbon, 29.
La Touche (Gaston), rue du Calvaire, à Saint-Cloud.
Laugée (Désiré-François), boulevard Lannes, 15 *bis*, à Passy.
Laugée (Georges), rue de la Faisanderie, 18.
Launay (Mlle Régine de), rue Vavin, 48.
Laurens (Jean-Paul), rue N.-D.-des-Champs, 73.
Le Camus (Louis), rue de l'Abreuvoir, 18.
Le Couteux (Aristide-Lionel), rue Pigalle, 5.
Lecreux (Gaston-Alfred), rue Vintimille, 19.
Lefebvre (Jules), rue de La Bruyère, 5.
Lefort (Henri), rue Notre-Dame-des-Champs, 34.
Le Gout-Gérard (Fernand-Marie-Eugène).
Legrand (Paul), rue Tourlaque, 22.
Le Liepvre (Maurice), rue N.-D.-des-Champs, 73.
Lemaire (Louis), rue Rochechouart, 67.
Lemaire (Mme Madeleine), rue de Monceaux, 31.
Lemaire (Mlle Suzette), rue de Monceaux, 31.
Lematte (Jacques-François-Fernand), boulevard Malesherbes, 112.
Lépine (Stanislas), rue Milton, 38.
Le Rat (Paul-Edme), boulevard du Montparnasse, 12.
Lerolle (Henri), avenue Duquesne, 20.
Leroux (Étienne-Eugène), rue de Vaugirard, 99.
Leroy (Paul), rue Bara, 3.
Le Sénéchal de Kerdreoret (Gustave-Édouard), rue Notre-Dame-des-Champs, 83.
Levasseur (Jules-Gabriel).
Léveillé (Auguste-Hilaire).
Le Villain (Auguste-Ernest), rue Alphonse de Neuville, 30.
Lévy (Gustave), rue Lafayette, 86.
Lobrichon (Timoléon), rue de la Victoire, 64.
Loubens (Mme Emma), rue Notre-Dame-de-Lorette, 47.
Luminais (Évariste), rue de la Faisanderie, 23 *bis*.
Lunois (Alexandre), boulevard Saint-Jacques, 49.
Maignan (Albert), rue La Bruyère, 1.
Maillart (Diogène-Ulysse-Napoléon), rue de Furstenberg, 6.
Marcotte de Quivières (Augustin-Marie-Paul), rue Washington, 3.
Marie (Mlle Adrien), rue Boissière, 26.
Maurand (Charles), rue Denfert-Rochereau, 94.
Maurou (Paul), rue Grange-Batelière, 16.
Mayeux (Henri), rue de Rebeval, 55.
Maziès (Victor), rue d'Assas, 100.
Meissonier (Jean-Louis-Ernest).
Meissonier (Jean-Charles), à l'abbaye de Poissy.
Merbitz (Mme Marguerite de), rue Chateaubriand, 7.
Mercié (Antonin), avenue de l'Observatoire, 15.
Meys (Marcel-Paul), rue Navarin, 21.
Michel-Lévy, boulevard de Clichy, 25.
Michel (Marius), boulevard Arago, 25.
Miot (René), rue Barbier-d'Aucourt, à Langres.
Moisset (Maurice), avenue de Villiers, 17.

Mondan (Mlle Clémence), rue Jouffroy, 68.
Mongin (Augustin), rue de Mézières, 15.
Monginot (Charles), rue d'Assas, 84.
Montenard, rue Ampère, 7.
Montholon (François de), rue des Martyrs, 20.
Monziès (Louis), boulevard Malesherbes, 158.
Moreau (Adrien), rue Ampère, 57.
Moreau de Tours (Georges), rue Claude-Bernard, 51.
Morisot (Mme Henriette), rue Clauzel, 22.
Morlon (Antoine-Paul-Émile), rue de l'Orient, 9.
Morot (Aimé), rue Weber, 11.
Motte (Henri-Paul), rue de Longchamp, 94 (Neuilly-sur-Seine).
Muraton (Mme Euphémie), rue Duperré, 17.
Neuville (Alphonse de), rue Alphonse-de-Neuville, 28.
Neymark (Gustave), rue Rochechouart, 67.
Nozal (Alexandre), quai de Passy, 7.
Olive (Jean-Baptiste), rue de Douai, 65.
Olivier (Mme Georges), rue Boissière, 51.
Otemar (Édouard d'), avenue de Villiers, 117.
Paris (Camille), rue de Vintimille, 16.
Parrot (Philippe), rue Alfred-de-Vigny, 12.
Parquet (Gustave), rue du Faubourg-Saint-Honoré, 233.
Pelouse (Germain-Léon), rue Poncelet, 26.
Penne (Charles-Olivier de), rue Aumont-Thiéville, 2, et chez M. Beugnet, rue Laffitte.
Perrault (Léon), boulevard Lannes, 43.
Perret (Aimé), rue Rochechouart, 56.
Pépin (Albert), rue Boissonnade, 6.
Petit-Gérard (Pierre), rue des Volontaires, 16.
Petitjean (Edmond), rue Alfred-Stevens, 3.
Pille (Charles-Henri), boulevard Rochechouart, 35.
Pinel (Gustave), cité des Fleurs, 56.
Pirodon (Louis-Eugène), rue de La Tour d'Auvergne, 50.
Pointelin (Auguste-Emmanuel), rue de Fleurus, 27.
Pomey (Louis), boulevard Lannes, 39.
Pomey (Mlle Thérèse), boulevard Lannes, 39.
Porcher (Charles-Albert), rue Boccador, 3.
Priou (Louis), rue Choron, 16.
Quinsac (Paul), rue Coustou, 8.
Rapine (Maximilien-Honoré-François), rue de la Plaine, 166, à Boulogne-sur-Seine.
Ravaut-René, rue Daubigny, 11.
Rey (Mlle Estelle-Andrée), quai aux Fleurs, 21.
Rideau-Paulet (Mlle Marie-Thélika), rue de Puteaux, 17.
Rivey (Arsène), rue Navarin, 12.
Rivoire (François), rue Fontaine, 19 *bis*.
Rixens (J.-André), rue Boccador, 5.
Robert (Charles-Jules), rue Dencourt, 4.
Robert-Fleury (Tony), rue de Douai, 69.
Robinet (Paul), rue Notre-Dame-des-Champs, 125.
Roll (Alfred-Philippe), rue Alphonse-de-Neuville, 41.
Romani (Juana), rue de la Tour, 96 *bis*.
Rosset-Granger (Edouard), rue Martin, 5 (boulevard Gouvion Saint-Cyr).
Roussin (Georges), rue du Faubourg-Saint-Honoré, 235.
Roux (Paul), rue Pigalle, 21.
Roybet (Ferdinand), rue du Mont-Thabor, 24.
Rozier (Dominique), boulevard de Clichy, 34.
Rozier-Vanlinden, rue Gambetta, 8, à Asnières.
Ruel (Léon), rue Aumont-Thiéville, 4.
Ruinart (Jules), à Rilly-la-Montagne (Marne).
Sain (Édouard), rue Taitbout, 80.
Saint-Germier (Joseph), impasse Hélène, 15.
Saintpierre (Gaston-Casimir), avenue de Wagram, 33.
Sautai (Paul-Émile), rue N.-D.-des-Champs, 74.
Sauzéa (David de), Grande-Rue d'Auteuil, 68.
Schuller (Joseph-Charles), place du Calvaire, 1.
Serrier (Georges), rue de Douai, 65.
Soyer (Théophile), rue Saint-Sauveur, 4 *bis*.
Surand (Gustave), boulevard Poissonnière, 30.
Tanzi (Léon), rue Rochechouart, 67.
Tattegrain (Francis), boulevard de Clichy, 12.
Tavernier (Paul), rue Washington, 13.
Tenré (Henry), rue Magellan, 12.
Thevenin (Auguste), rue des Abbesses, 7.
Thiberge (Mlle Andréa), quai de Valmy, 119.
Thiollet (Alexandre), rue de Chabrol, 16.
Thirion (Eugène-Romain), rue Chaptal, 28.
Thomas (Charles-Armand), rue de Navarin, 12.
Thinayre (Louis), avenue de Saxe, 59.
Toudouze (Edouard), boulevard des Batignolles, 21.
Tournier (Louis), rue Voltaire, 9, à Saint-Germain.
Tristan-Lacroix, rue de Rivoli, 29.
Truphème (Auguste), rue de Sèvres, 23.
Umbricht (Honoré), rue Lemercier, 30.
Valadon (Jules-Emmanuel), avenue de Villars, 15.
Vauthier (Pierre-Louis), rue Molitor, 18.
Veyrassat (Jules-Jacques), boulevard de Clichy, 7.
Villebesseyx (Mme Jenny), rue Victor-Massé, 26.
Vintraut (Frédéric-Godefroy), 78, rue de Longchamp.
Voillemot (Charles), avenue Frochot, 6.
Vuillefroy (Félix de), rue Andrieux, 3.
Wallet (Albert), rue des Batignolles, 34.
Watelin (Louis-Victor), boulevard Pereire, 59.
Weber (Théodore).
Weisz (Adolphe), avenue Trudaine, 17.
Wencker (Joseph), rue Ballu, 6 *bis*.
Yon (Edmond-Charles), rue Lepic, 59.
Ziem (Félix), rue Saint-Georges, 8.
Zuber (Jean-Henri), rue de Vaugirard, 59.

### CLASSE 2

**Sculptures et Gravures en Médailles. — Dessins et Modèles d'architecture. — Gravures et Lithographies.**

Aizelin (Eugène), rue Gay-Lussac, 10.
Allouard (Henri), rue Vavin, 28.
Astanières (Eug.-Nicolas-Clément, comte d'), rue d'Assas, 68.
Bartholdi (Fréd.-Auguste), rue Vavin, 38.
Bloch (Mme Elisa), rue du Printemps, 1.
Bonheur (Isidore), rue de Crussol, 14.
Bourgeois (Maximilien), rue de Sèvres, 103.
Bourgeot (Joseph), rue Tronchet, 8.
Cain (Auguste), rue de l'Entrepôt, 19.
Carrier-Belleuse (Louis-Robert), rue de la Tour-d'Auvergne, 15.
Chaplain (Jules-Clément), rue Mazarine, 3.
Chapu (Henri-Michel-Antoine), rue Oudinot, 23.
Chatrousse (Emile), boulevard Raspail, 253.
Croisy (Aristide), rue Vavin, 44.
Cruchet, rue Pétrelle, 20.
Dagonet (Ernest), rue de Vaugirard, 37.
Damé (Ernest), rue de l'Abbaye, 13.
Delorme (Jean-André), boulevard de Vaugirard, 120.
Dorval (Jacques), rue Pasquier, 12.
Doublemard (Amédée-Donatien), villa Saïd, 9.
Dubois (Alphée), rue Mazarine, 37.
Dubois (Paul), à l'École des Beaux-Arts.
Durville, rue de Seine, 6.
Falguière (Alexandre), rue d'Assas, 68.
Gaulard (Emile-Félix), rue Montebello, 6, à Vincennes.
Girard (Casimir), rue de Penthièvre, 8.
Hottot (Louis), rue des Petites-Ecuries, 48.
Hulet (Félix-Victor), rue Campagne-Première, 3.
Icard (Honoré), rue Denfert-Rochereau, 77.
Itasse (Adolphe), 233, rue du Faubourg-Saint-Honoré.
Itasse (Mlle Jeanne), rue du Faubourg-Saint-Honoré, 233.
Le Duc (Arthur-Jacques), rue Laugier, 79.
Lemaire (Georges-Henri), rue de Tourlaque, 22.
Leroux (Gaston), boulevard Malesherbes, 112.
Levasseur (Henri-Louis), rue de Fleurus, 27.
Levillain (Ferdinand), boulevard Richard-Lenoir, 31.
Lévy (Albert), avenue des Champs-Elysées, 67.
Loiseau-Rousseau (Paul), rue Notre-Dame-des Champs, 28.
Marioton (Claudius), rue Michel-Bizot, 199.
Marqueste (Laurent-Honoré), rue Poncelet, 19.
Mayer (Nicolas), boulevard Malesherbes, 112.
Mégret (Louis-Nicolas-Adolphe), rue du Faubourg-Saint-Honoré, 233 *bis*.
Mercié (Antonin), avenue de l'Observatoire, 15.
Michel (Gustave), 233, rue du Faubourg-Saint-Honoré.
Millet de Marcilly (Edouard), rue Washington, 13.
Moreau-Vauthier (Augustin-Jean), rue Notre-Dame-des-Champs, 70 *bis*.
Morice (Léopold), rue des Messageries, 12.
Paris (Auguste), rue de l'Ouest, 69.
Perrey (Léon-Auguste), rue du Cherche-Midi, 112.
Peyrol (E.-A.-Hippolyte), rue Crussol, 14.
Pinedo (Emile), boulevard du Temple, 40.
Ringel d'Illzach, rue du Point-du-Jour, 97.
Roty (Oscar), rue de l'Université, 35.
Rougelet (Bénédict), rue du Faubourg-Saint-Honoré, 233.
Vasselot (Anatole-Marquet de), rue Talma, 7.
Vaudet (Auguste-Alfred), rue de la Verrerie, 67.
Vauréal (Henri, comte de), rue de Berlin, 40.

# GROUPE II

## ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT
## MATÉRIEL ET PROCÉDÉS DES ARTS LIBÉRAUX

### CLASSE 3

**Éducation de l'enfant. — Enseignement primaire. — Enseignement des adultes. — Organisation, Méthodes et Matériel de l'Enseignement secondaire et de l'Enseignement supérieur.**

Ausseur et Hipp, avenue de Ségur, 51 *bis*.
Auvrillier (Louis-Étienne), rue Turbigo, 28.
Bergman (Ernest fils), à Ferrières-en-Brie (Seine-et-Marne).
Berquaud, à Marseille.
Blin (Eugène), à Elbeuf (Seine-Inférieure).
Chambre syndicale de la bijouterie, joaillerie, orfèvrerie, et des industries qui s'y rattachent, rue des Francs-Bourgeois, 39.
Charavay (Eugène), quai du Louvre, 8.
Kœchlin-Schwartz (Mme), rue de la Chaussée-d'Antin, 29.
Lamirault et Cie, rue de Rennes, 61.
Montaudon (Amédée), rue de Vaugirard, 56.
Pigier, rue de Rivoli, 53.
Steenhouwer, rue Mexico, à Lille.
Ville de Paris.

## CLASSE 4

**Matériel et Produits de l'Imprimerie. — — Librairie. Application usuelle des Arts du Dessin et de la Plastique.**

Administration du journal *Le Droit international et privé*, place Dauphine, 27.
Alcan (Félix), boulevard Saint-Germain, 108.
André, Daly fils et Cie, rue des Écoles, 51.
Belin frères, rue de Vaugirard, 52.
Berger-Levrault et Cie, à Nancy, et à Paris, rue des Beaux-Arts, 5.
Bichelberger (P.), Champon (E.) et Cie, quai du Louvre, 16.
Bord (Auguste), rue Saint-Clair, 41, à Bordeaux.
Bouvetier et Cie, rue des Vinaigriers, 62.
Busine, à Nanterre (Seine).
Calmann Lévy, rue Auber, 3.
Capiomont et Cie, rue des Poitevins, 6.
Caplain (C.), rue Bréa, 8.
Cercle de la librairie, de l'imprimerie, de la papeterie, du commerce, de la musique, des estampes, boulevard Saint-Germain, 117.
Chamerot (Georges), rue des Saints-Pères, 19.
Champenois (F.), boulevard Saint-Michel, 66.
Chevalier-Marescq et Cie, rue Soufflot, 20.
Claesen (Ch.), rue des Saints-Pères, 30.
Coligny (le marquis de), à Versailles.
Colin (Armand) et Cie, rue de Mézières, 5.
Cremnity (Max), avenue Victor-Hugo, 11.
Danel (L.), à Lille (Nord).
Deberny et Cie, rue d'Hauteville, 58.
Delagrave (Ch.).
Dentu (E.), 3 et 5, place de Valois.
Derriey (Jules).
Didot (Firmin) et Cie.
Doin (Octave), rue de l'Odéon, 8 *bis*.
Dumoulin et Cie, rue des Grands-Augustins, 5.
Dupont (Paul), rue du Bouloi.
Duvoye (Émile), rue de Choiseul, 17.
Durand et Schœnewerk, place de la Madeleine, 5.
Erhard frères, rue Denfert-Rochereau, 36.
Forrer (C.-G.), rue des Jeûneurs, 40.
Frœmer (Alphonse), rue Laffitte, 34.
Gattiker (C.), boulevard Bonne-Nouvelle, 31.
Gauthier-Villars et fils.
Gédalge jeune, rue des Saints-Pères, 75.
Goubaud (Abel), rue du Quatre-Septembre, 3.
Goupil et Cie, Boussod, Valadon et Cie, successeurs, rue Chaptal, 9.
Grosjean-Maupin, rue Héré, à Nancy.
Gruel-Engelmann (Léon Gruel, successeur), rue Saint-Honoré, 148.
Grunaud et Chartier, rue de Lancry, 54.
Hachette et Cie.
Hartmann (G.) et Cie, rue Daunou, 20.
Hennuyer (A.), rue Laffitte, 47.
Hetzel (J.) et Cie.
Illustration (L'), rue Saint-Georges, 13.
Jouvet et Cie, rue Palatine, 5.
Lahure (A.), rue de Fleurus, 9.
Lair et Maillet, rue Saint-André-des-Art, 60.
Larousse (Librairie), rue Montparnasse, 15, 17, 19.
Lecène, Oudin et Cie.
Lemercier et Cie, rue de Seine, 57.
Lesertisseux, passage du Caire, 98.
Le Soudier (H.), boulevard Saint-Germain, 174.
Le Vasseur (A.) et Cie, rue de Fleurus, 33.
Librairies-imprimeries réunies, rue Mignon, 2, et rue Saint-Benoît, 7.
Lorilleux (Ch.) et Cie, rue Suger, 16.
Maincent (E.), rue de Lancry, 2.
Mame (Alfred) et Fils, à Tours.
Maquet (Ph.) et Cie.
Marinoni (H.), rue d'Assas, 96.
Marion Fils et Cie, cité Bergère, 14.
Masson (G.).
Minot (J.) et Cie, rue Béranger, 5.
Monde Illustré, quai Voltaire, 13.
Née (Gaston), rue Cassette, 1.
Nouvelle Revue (La), boulevard Montmartre, 18.
Odent et Cie (H.), boulevard Saint-Michel, 11.
Ollendorff (Paul), rue de Richelieu, 28 *bis*.
Outhenin-Chalandre Fils et Cie, rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.
Pannier (Jean-Stephen), rue du Vieux-Colombier, 3.
Pichot (E.), quai Jemmapes, 72.
Plon (E.), Nourrit et Cie, rue Garancière, 8.
Prioux (Vve) et Fils, quai des Grands-Augustins, 47.
Privat (Édouard), à Toulouse.
Puel de Lobel, rue Lafayette, 53.
Reinwald (C.) et Cie, rue des Saints-Pères, 15.
Rose (Victor), boulevard des Capucines, 35.
Stephany (J.), rue de Rivoli, 12.
Terquem (Em.), rue Scribe, 19.
Testard (Emile), rue de Condé, 10.
Thezard (E.), Fils, à Dourdan (Seine-et-Oise).
Thorne, avenue Bosquet, 19.
Turlot, rue de Rennes, 128.
Verdoux, Ducourtioux et Huillard, rue Jacob, 28.
Verdure de Belhomez, rue Chanez, 17.
Voirin (J.), rue Mayet, 15, 17.
Weill (N.), boulevard Bonne-Nouvelle, 42.
Westhausser (Louis).
Wittmanm (Ch.), rue de l'Abbaye, 10.

## CLASSE 5

**Matériel et Produits de la fabrication et du façonnage du papier. — Matériel des Arts plastiques, de la Peinture et du Dessin. — Papiers peints.**

Abadie, avenue Malakoff, 110, 112.
Antoine Fils (L.), rue des Marais, 62.

Bac, rue Portefoin, 12.
Baignol et Farjon, boulevard Sébastopol, 99.
Bardou (Joseph) et Fils, à Perpignan.
Bardou Job, rue Saint-Sauveur, 18.
Binaut (A.), rue Rochechouart, 70.
Blanchet Frères et Kléber, boulevard des Capucines, 35.
Bolloré (Vve R.), à Odet, près Quimper.
Bourgeois Aîné, magasins rue du Caire, 31.
Braunstein Frères, boulevard Exelmans, 65.
Cawley et Henri, rue Béranger, 17.
Chapon, rue du Temple, 13.
Darblay Père et Fils, rue du Louvre, 3.
Dehaitre (Ferdinand), rue d'Oran, 6.
Desfossé et Karth, rue du Faubourg-St-Antoine, 223.
Desvernay et Cie, rue de Rivoli, 65.
Eberhardt, rue Saint-Martin, 314.
Engel et Fils, rue du Cherche-Midi, 91.
Everling et Kaindler, rue de Condé, 14.
Follot (F.), boulevard Diderot, 43.
Fortin (Ch.) et Cie, rue des Petits-Champs, 59.
Gillou et Fils, passage Charles-Dallery, 7.
Goux, rue Michel-Lecomte, 27.
Grantil Jeune et Cie, rue Castex, 11.
Hariveau, boulevard de Strasbourg, 39.
Haro Frères, rue Visconti, 14.
Lacroix (Lucien), à Cothiers-la-Couronne (Charente).
Landré (A.)
Landrin (H.), rue Saint-Denis, 221.
Lemoine (Ernest), quai de Jemmapes, 16.
Leroy (Isidore) et ses Fils, rue de Château-Landon, 11.
Martin, rue Elzévir, 3.
Mauduit (Henry de) et Cie, près Quimperlé (Finistère).
Moreau (E.-L.), Lambertye (P.-C.), Paillard (J.-M.), rue de Lancry, 17.
Naudin (Édouard), rue Saint-Jacques, 55.
Pauillac, boulevard de Strasbourg, 74, à Toulouse.
Papeterie de Vidalon, à Vidalon-lès-Annonay.
Pelletier (G.), rue Bailly, 5.
Plateau (Édouard), rue des Minimes, 15.
Blanzy Poure et Cie, boulevard Sébastopol, 107.
Pradon, rue Rochechouart, 9.
Procop, Debouchaud, Mattard et Cie, à Nersac.
Rivage, rue Portefoin, 12.
Simonet (Maxime), à Quintin (Côtes-du-Nord).
Sirven (B.), à Toulouse.
Société des papeteries du Marais et de Sainte-Marie, rue du Pont-de-Lodi, 3.
Toiray-Maurin, rue des Haudriettes, 4 et 6.
Verneau, rue Oberkampf, 114.
Villaret et Cie, à Clermont (Hérault).

## CLASSE 6

**Épreuves. — Appareils et Produits de la photographie.**

Attout-Tailfer, boulevard Voltaire, 22.
Balagny, rue Salneuve, 11.
Berthiot, rue Saint-Antoine, 168.
Benque et Cie, rue Boissy-d'Anglas, 33.
Binder (Maurice).
Braun (Ad.) et Cie (Braun, Clément et Cie, succ.), avenue de l'Opéra.
Bucquet (Maurice), rue de Chaillot, 34.
Chambay, photographe, rue Victor-Massé, 33.
Chambre syndicale des fabricants d'appareils photographiques, rue de Lancry, 10.
Chauvet, rue Saint-Maur, 214.
Collin (Jules), rue Saint-Florentin, 4.
Darlot, boulevard Voltaire, 185.
Demaria, rue du Canal-Saint-Martin, 2.
Dessoudeix, rue du Rocher, 47.
Doyer (Dr E.) et Rothier (F.), à Reims (Marne).
Faller (Eug.), rue du Temple, 6 et 8.
Giraudon, rue Bonaparte, 15.
Hanau, boulevard de Strasbourg, 27.
Hermagis Fleury, rue Rambuteau, 18.
Jongh Frères (De), à Neuilly-Paris.
Joubert, rue du Pressoir, 26.
Lévy, avenue de l'Opéra, 28.
Londe (A.), à la Salpêtrière.
Mackenstein (H.), rue des Carmes, 15.
Martin, rue du Faubourg-Saint-Denis, 77.
Mathieu-Deroche, boulevard des Capucines, 39.
Mattioli, rue de Lourcine, 7.
Mendoza (Marco), boulevard Saint-Germain, 148.
Merville, rue Poissonnière, 18.
Nacivet, boulevard Diderot, 138.
Nadar, rue d'Anjou, 51.
Papeterie de Renage, près Rives (Isère).
Perron, à Bel-Air, Mâcon (Saône-et-Loire).
Photo-Club de Paris, rue des Mathurins, 40.
Picard, rue Saint-Roch, 57.
Pirou, boulevard Saint-Germain.
Poulenc Frères, rue Vieille-du-Temple, 92.
Rouillé, rue Claude-Bernard, 73.
Saint-Priest (Comte de), rue de Constantine, 23.
Société française de photographie.
Société versaillaise de photographie, rue de Satory, 28, à Versailles.
Syndicat d'intérêt local à Ajaccio (Corse).
Vidal, rue Scheffer, 7.
Ville de Paris.

## CLASSE 7

**Instruments de précision. — Cartes et Appareils de Géographie et de Cosmographie. — Topographie. — Horlogerie.**

André (Sylvain), à Morteau.
Antoine frères, à Besançon.
Baille-Lemaire, rue Oberkampf, 22.
Balbreck aîné.
Bardou, rue de Chabrol, 55.
Berthélemy (A.), rue Dauphine, 16.
Bessède et Charrassier, rue de la Verrerie, 89.
Block (A.), boulevard Sébastopol, 91.
Boichard (Émile), à Morteau.
Bourdon (C.-H.), rue Moret, 15.
Boverel (Émile), à Morteau.
Bronset, rue des Francs-Bourgeois, 22.
Carry, rue Bériot, 48.
Chatelain, rue de Belzunce, 10.
Collod et Fils, boulevard Edgar-Quinet, 8.
Colmont, rue du Temple, 81.
Comte (Émile), à Morteau.
Diette fils et Hour, rue Sainte-Anastase, 7.
Drocourt, rue Debelleyme, 28.
Ducommun (A.), rue de la Verrerie, 65.
Ducretet (E.), rue Claude-Bernard, 75.
Exposition collective des fabricants d'horlogerie de Morteau, à Morteau (Doubs).
Favre (François), à Morteau.
Félix (Julien), à Besançon, rue Rouchaux, 12.
Fournier Frères et Garnache, aux Gras (Doubs).
Guenot (Alphonse), à Morteau.
Haas jeune (Maison B.), boulevard de Sébastopol.
Humbert, à Marseille, rue Thiers, 67.
Jacouttot (Auguste), à Morteau.
Japy frères et C^{ie}, rue du Château-d'Eau, 7.
Lacombe (E.), rue du Temple, 79.
Laurent (Léon), rue de l'Odéon, 21.
Lévy (Arthur), rue de Turenne, 48.
Lutz (Edmond), boulevard Saint-Germain, 65.
Margaine, rue Béranger, 22.
Mauvais (Marius), à Morteau.
Mercier (Charles), à Morteau.
Mercier (Charles-Ulysse), à Morteau.
Nachet (A.), rue Saint-Séverin, 17.
Parrenin et Marguel, à Villers-le-Lac (Doubs).
Pellin (H.), rue de l'Odéon, 21.
Picard (Albert), à Morteau.
Portal-Colomby, aux Gras (Doubs).
Salvaing, à Revet, près Villefranche.
Schmidauser, à Morteau.
Schlob Frères, boulevard Bonne-Nouvelle, 19.
Secrétan (G.), place du Pont-Neuf, 13.
Seguin, à Morteau.
Simon (Th.), à Ligny (Meuse).
Société de géographie.
Société des lunetiers, rue Pastourelle.
Tavernier-Gravet, rue Mayet, 19.
Turquan, rue Galilée, 10.
Vieille (Léon), à Morteau.
Villon, à Saint-Nicolas d'Aliermont (Seine-Inférieure).
Werlein (Ivan), rue du Cardinal-Lemoine, 71.
Wetzel (Charles), à Morteau.
Wuhrer (Louis), rue de l'Abbé-de-l'Epée.

## CLASSE 8

**Instruments de musique.**

Evette et Schaeffer, passage du Grand-Cerf, 18.
Gavioli et C^{ie}, avenue de Taillebourg, 2 *bis*.
Jacquot (C.) et Fils, rue Gambetta, 19, à Nancy.
Labrousse (J.), rue de Rivoli, 14, 46 et 51.
Laubé, à la Couture-Boussey (Eure).
Limonaire Frères, avenue Daumesnil, 166.
Pleyel, Wolff et C^{ie}, rue Rochechouart, 22.
Thibouville-Lamy (Jérôme).

## CLASSE 9

**Médecine et Chirurgie. — Médecine vétérinaire et comparée. — Hygiène et Assistance publique.**

André (Nicolas-Oscar), avenue de Neuilly, 54.
Arger (E.), boulevard Sébastopol, 133.
Badin Frères, rue des Tourneurs, 36, à Toulouse.
Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne).
Chardin (Ch.), rue de Châteaudun, 5.
Collin, successeur de Charrière, rue de l'Ecole-de-Médecine, 6.
Collongues (le docteur), à Vichy.
Compagnie fermière de l'établissement thermal de Vichy, boulevard Montmartre, 8.
Dehaitre (Fernand), rue d'Oran, 6.
Doyen et Rothier, rue Costa, 5, à Reims.
Dupont (A.), rue Hautefeuille, 10.
Frison (Paul), rue Saint-Honoré, 255.
Geneste, Herscher et C^{ie}, rue du Chemin-Vert, 42.
Guérin (Emile), rue Laugier, 34.
Hochet, rue des Fossés-Saint-Jacques, 24.
Compagnie des grès français de Pouilly-sur-Saône, Jacob et C^{ie}, quai de la Rapée, 16.
Lacombe, à Châtillon-sur-Loing.
Le Blanc, rue du Rendez-vous, 52.
Bagnères-de-Bigorre.
Lender et Rance (de), rue de Londres, 20.
Lombard (Jules-François).
Love (docteur James), rue Ordener, 48.
Mathieu, boulevard Saint-Germain, 113.
Anatomie classique du docteur Auzoux, rue de Vaugirard, 56.
Paulier (Armand, le docteur), rue Mirebel, 4.
Ragon et C^{ie}, faubourg Saint-Denis, 148.

Rouart Frères et Cie, boulevard Voltaire, 137.
Rothschild (Baron Henri de), à Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais).
Sandras, rue Rambuteau, 24.
Tollay et Leblanc (J.), rue Cadet, 7.
Vergne (H.), rue de Rivoli, 116.
Ville de Reims.
Wickham (G.), rue de la Banque, 16.

## GROUPE III

### MOBILIER ET ACCESSOIRES

### CLASSE 10

**Meubles à bon marché et Meubles de luxe. — Ouvrages du Tapissier et du Décorateur. — Tapis. — Tapisseries et autres tissus d'ameublement.**

Benda (Arthur), 66, rue des Archives.
Braquenié et Cie, rue Vivienne, 16.
Charlier et Guenot, rue Richelieu, 43.
Clair (J.-M.-Maxime), faubourg Poissonnière, 146.
Dasson (Henry) et Cie, rue Vieille-du-Temple, 105.
Davoust, rue de la Tombe-Issoire, 52.
Drouet-Langlois, rue Folie-Méricourt, 24.
Hamot (G. et R.) rue Richelieu, 75.
Jeanselme (Ch.), rue des Arquebusiers, 7 et 9.
Leclerc (Th.), rue des Jeûneurs, 46.
Legrand Frères, rue Sainte-Foy, 8.
Société anonyme des manufactures de glaces et produits chimiques de Saint-Gobain, Chauny et Cirey, rue Sainte-Cécile, 9.
Marcotte et Cie, rue Scribe, 4.
Nayrolles, rue des Immeubles-Industriels, 6.
Parfonry et Huvé Frères.
Perrault (A.), rue Keller, 1.
Perret et Fils et Vibert, rue du Quatre-Septembre, 33.
Poirrier et Remon, rue Caumartin, 17.
Quignon, rue Saint-Sabin, 38.
Rousseau (Emile), boulevard des Capucines, 35 et 37.
Sauvalle et Cie, rue Taitbout, 63.
Sormani (Paul), rue Charlot, 10.
Soubrier, rue de Reuilly, 14.
Tricot, à Aubusson (Creuse).
Warée, rue de Cléry, 19.

### CLASSE 11

**Cristaux. — Vitraux. — Céramiques.**

Boulenger et Cie, à Choisy-le-Roi.
Brault Fils, à Choisy-le-Roi.
Champigneulle, rue Notre-Dame-des-Champs.
Chesneau, rue des Belles-Feuilles, 21.
Chesneau (Paul), faubourg Saint-Denis, 202.
Coignet (Edmond) et Cie, rue des Mathurins, 3.
Coutan (Ve G.), impasse Gaudelet, 3.
Dammouse (A.), rue des Fontaines, à Sèvres.
Gabreau (Paul), rue de Paradis, 50.
Hache, Jullien et Cie, à Vierzon (Cher).
Haviland et Cie, à Limoges.
Kaleski, boulevard Voltaire, 213.
Lacroix (A.), avenue Parmentier, 168.
Laporte (Raymond), à Limoges.
Latteux-Bazin, au Mesnil-Saint-Firmin (Oise).
Léveillé, boulevard Haussmann, 74.
Mailley (Mme), rue Laffitte, 3.
Manufacture française des glaces et verres spéciaux de Jeumont (Nord).
Mellerio Frères, rue Martel, 12.
Picart, rue de Belleville, 51.
Pillivuyt (Albert) et Cie, à Foëcy (Cher).
Poncin, rue Fortuny, 42.
Raudin (L.), rue Montlouis, 13.
Regnault et Cie, route de la Révolte, 126, à Saint-Denis.
Richard (Mme Hortense), rue Bara, 6.
Smet (Léon de) et Cie, à Canteleu-Lille (Nord).
Sordoillet, rue Turbigo, 78 et 85.
Soyer (Paul), rue Saint-Sauveur, 4 *bis*.
Vessière Aîné, à Baccarat.
Vessières et Figarol.
Vidie (James) et Fils, aux Quatre-Chemins, Pantin, près Paris.
Vincent (Rodolphe), rue Saint-Dominique.

### CLASSE 12

**Bronzes d'art. — Fontes d'art diverses. — Ferronnerie d'art. — Métaux repoussés. — Orfèvrerie. — Coutellerie.**

Arbenz (Ad.), à Jougne (Doubs).
Barbedienne, boulevard Poissonnière, 30.
Bernard (A.), rue des Ecuries-d'Artois, 37.
Boin, rue Pasquier, 3.
Borgest, rue Charlot, 7.
Boulenger (A.) et Cie, rue du Vertbois, 4.
Christofle et Cie, rue de Bondy, 56.
Coupier Fils et Drouart, rue Amelot, 100.
Debain (A.), rue du Temple, 79.

Durenne (A.), rue du Faubourg-Poissonnière, 26.
Flamant, rue du Temple, 140.
Froment-Meurice, rue Saint-Honoré, 372.
Gagneau, rue Lafayette, 115 et 117.
Gervais (Fernand), rue des Filles-du-Calvaire, 12.
Hottot et Charpentier, rue des Petites-Écuries, 48.
Houdebine (H.), et Fils, rue de Turenne, 64.
Joret, rue Tournefort, 22.
Maison (Louis), les Riceys (Aube).
Marrou (F.), rue Saint-Nicolas, 59.
Pierron (V.), Faubourg-Saint-Denis, 202.
Pinédo (E.), boulevard du Temple, 40.
Soleau (E.), rue de Turenne, 127.
Soufflot (H.), rue Turbigo, 89.
Thiébaut Frères, avenue de l'Opéra, 32.

## CLASSE 13

**Appareils et Procédés de chauffage. — Appareils et Procédés d'éclairage non électrique.**

Compagnie générale française et continentale d'éclairage, rue Taitbout, 62.
Cordier-Lacaze, rue de Maubeuge, 18.
Coz (André), à Reims (Marne).
Geneste-Herscher, rue du Chemin-Vert, 42.
Grouvelle (Jules) et Cie, rue du Moulin-Vert, 71.
Meslé-Bouchet, à Nevers.
Odelin Frères, rue de la Roquette, 71.
Pierson (Léon), rue de l'Assomption, 1.
Schlossmacher et Cie, rue Béranger, 19.
Société de Choubersky, boulevard Montmartre, 20.

## CLASSE 14

**Matériel, Procédés et Produits de la Parfumerie.**

Augier (L.) et Cie, rue Notre-Dame de Nazareth, 52.
Blanc (Ch.) et Cie, rue d'Enghien, 15.
Champigny (A.) et Cie, rue Jacob, 19.
Chouet (A.) et Cie, place de l'Opéra, 8.
Cottance, Bagot et Cie, rue Turbigo, 35.
Cotton et Cie, rue de Rivoli, 55.
Creny (marquise de), avenue de Wagram, 24.
Dacquet (Alfred), rue Montmartre, 119.
Dugué-Dicquemare (F.), à Rouen.
Guerlain, rue de la Paix, 15.
Guesquin, rue du Cherche-Midi, 112.
Hautefeuille (Me Nathalie), rue du Rocher, 73.
Kahn (Gustave-F.), rue de la Paix, 16.
Klotz (Victor), boulevard de Strasbourg, 37.
Lecaron et Fils, avenue de l'Opéra, 6.
Lempereur (J.) et Cie, boulevard de Strasbourg, 6.
Mazuyer (G.) et Cie, avenue de l'Opéra, 32.
Monin, Pinaud (G.), rue Grenier-Saint-Lazare, 27.
Noir (Louis), rue de Castiglione, 14.
Piver (L.-T.) et Cie, boulevard de Strasbourg, 10.
Poinsot (J.), rue de Cléry, 40.
Raspail (Ve) et Fils, rue du Temple, 14.
Ricqlès (E. de) et Cie, rue Richer, 41.
Robert, boulevard de Reuilly, 50.
Robertet (P.) et Cie, à Grasse.
Roure, Bertrand Fils, à Grasse (Alpes-Maritimes).
Seguin (A.), à Bordeaux.
Simon (J.), rue de Provence, 36.
Société anonyme des parfums naturels de Cannes, rue Chauveau-Lagarde, 14.
Suez Fils aîné, rue de Prony, 9.
Vaissier (Victor), rue des Mouveaux, 2, à Roubaix.
Wiggishoff (J.-C.), rue Marcadet, 153.

## CLASSE 15

**Maroquinerie. — Tabletterie. — Vannerie et Brosserie.**

Amson Frères, rue de Folie-Méricourt, 68.
Baudry (H.), rue Greneta, 11.
Blémont, rue Portefoin, 14.
Blot (Jules), rue Fontaine-au-Roi, 48.
Boudet (E.), boulevard Sébastopol, 107.
Bouissent, rue Fontaine-au-Roi, 24.
Colignon-Petitcollin, boulevard Saint-Denis, 9.
Compagnie française du Celluloïd, rue Bailly, 11.
Cormier (C.), boulevard Bonne-Nouvelle, 10.
Demengeat, rue Chalgrin, 26.
Dennery et Fils, 145, rue du Temple.
Didout (H.) Fils, rue du Buisson-Saint-Louis, 28.
Dupont et Cie, rue Turbigo, 44.
Francière (E.), rue du Temple, 143.
Gonthier, rue Vignon, 8.
Hermann (Ch.), boulevard Magenta, 50.
Jeannin.
Loonis, à Lille, rue Brigode, 17.
Lucas, rue du Temple, 83.
More (E.), rue Saint-Denis, 226.
Noiriel, rue des Quatre-Fils, 8.
Ollivion, rue Rambuteau, 19.
Petitcollin, boulevard Saint-Denis, 20.
Pilot (V.), cité Dupetit-Thouars, 12.
Rome (Mlle Léonie-Nicolas).
Sancan, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 30.
Sevette aîné, rue Barbette, 6.
Tirot (A.), rue des Vinaigriers, 52.

# GROUPE IV

## TISSUS, VÊTEMENTS ET ACCESSOIRES

### CLASSE 16

**Tissus. — Dentelles. — Bonneterie. — Lingerie. — Passementerie. — Broderies. — Rubans. — Châles.**

Ancelot, rue du Hanovre, 12.
Arnett, à Calais.
Aubey Frères, rue des Jeûneurs, 33.
Bancquart (E.), rue des Jeûneurs, 32.
Berjonneau-Demar, à Elbeuf.
Beutin Frères, à Calais.
Biais Aîné et Cie, rue Bonaparte, 74.
Binder (G.) et Jalba Jeune, rue d'Uzès, 7.
Blin (Eugène), à Elbeuf.
Blin et Blin, à Elbeuf.
Boucharlat Jeune, rue de l'Arbre-Sec, 9, à Lyon.
Bréant (E.), rue d'Aboukir, 60.
Brouillet (F.) et Cie, à Lyon.
Cadart, à Calais.
Carmichael Frères et Cie, rue de la Monnaie, 16.
Caron, à Calais.
Casse (J.) et Fils, rue des Jeûneurs, 36.
Caulliez et Delaoutre, à Tourcoing.
Chabert et Cie, rue du Garet, 4, à Lyon.
Charbin (Etienne), petite rue des Feuillants, 9, à Lyon.
Clair (J.-M.-Maxime), Faubourg-Poissonnière, 146.
Cordier, à Calais.
Crèvecœur, à Calais.
Darquer-Bacquet, à Calais.
Dauphinot et Cie, rue Rougemont, 14.
Davenière et Cie, rue Lafayette, à Calais.
Dechelette-Rémi et Fils, à Roanne (Loire), rue du Phénix, 10.
Deguines, à Calais.
Delaunay, à Calais.
Ducoté, Caquet-Vauzelle et Cote, grande-rue des Feuillants, 6, à Lyon.
Droulers-Vernier, à Lille (Nord).
Dusuzaud, à Lyon.
Exposition collective de Calais.
Farigoule (Pierre et Jean), au Puy.
Favre (Mme), place de l'Abondance, 7, à Lyon.
Fraenckel-Blin, à Elbeuf.
Francès Frères, à Calais.
Fournier, à Calais.
Gailard, Père et Fils, à Calais.
Gantillon (D.) et Cie, à Lyon.
Geay (C.) et Guillemet (Joanny), rue des Jeûneurs, 33.
Gillet et Fils, quai de Serin, 9, à Lyon.
Hassebroucq Frères, à Comines (Nord).
Hénon, à Calais.
Herbelot (Henri), à Calais.
Houette (L.) et Butler, à Calais.
Hussenot Frères et S. Caen, rue du Mail, 16.
Jourdain-Defontaine Fils, à Tourcoing.
Koechlin (Georges et Cie), à Belfort.
Lagache (Julien-P.-J.), à Roubaix (Nord).
Langlois (Louis), rue de Louvois, 7.
Larcher (Henri), rue du Sentier, 8.
Lavoine, à Calais.
Lebas, à Calais.
Lecomte (Ch.) et Cie, rue d'Uzès, 5.
Lefebvre (Aimé), à Elbeuf.
Lefebvre (A.), à Seclin (Nord).
Lemaitre et Cie, place Tolozan, 24, à Lyon.
Lemonnier et Laignel (G.), à Elbeuf.
Lenique-Piquet, à Calais.
Levallois et Cie, rue du Sentier, 24.
Levent, Ludwif et Cie, rue du Sentier, 6.
Magnier, Duplay, Fleury et Cie.
Martin (Georges), rue de Richelieu, 80.
Masse (Paul), à Corbie (Somme).
Masurel (François), Frères, à Tourcoing.
Maxton Frères et Watney, à Calais.
Meunier (Charles) et Cie, boulevard des Capucines, 6.
Millet et Ferry (Ve), rue Méhul, 1.
Mine et Gest, à Calais.
Montagnac (de) et Fils, à Sedan.
Montessuy (A.) et Chomer (A.), à Lyon.
Motte (Etablissements), à Roubaix.
Mullié Frères, à Calais.
Nevel, rue d'Uzès, 13.
Nivert et Boulet, à Elbeuf.
Noyon Frères, à Calais.
Palluat (H.) et Testenoire, rue du Griffon, 13, à Lyon.
Permezel (L.) et Cie, à Lyon.
Pinet Frères, à Calais.
Poncet Père et Fils, place Tolozan, 26, à Lyon.
Prinvault-Reynald, à Elbeuf.
Rebour (Charles), place Marengo, 5, à Saint-Etienne.
Robert (Auguste) et Fils, à Sedan.
Robert West, à Calais.
Rocheron, rue du Sentier, 41.
Rousseau, place Tholozan, 20, à Lyon.
Rousseau (Jules), à Sedan (Ardennes).
Routier et Cie, rue du Sentier, 35.

Saint Frères, rue du Pont-Neuf, 4.
Simonnot-Godard et Fils, rue du Sentier, 33.
Ternynck Frères, rue Fosse-aux-Chênes, 74, à Roubaix.
Topham (T.-H. et W.), rue Montmartre, 146.
Trèves (A.) Fils, rue des Jeûneurs, 12.
Tromparent, à Privas (Ardèche).
Tronel (F.) et Cie, rue du Griffon, 5, à Lyon.
Vallès (Veuve J.) et Bulard, à Elbeuf.
Vieillot (N.) Père et Fils, rue de Cléry, 14.

## CLASSE 17

**Habillement des deux sexes. — Objets de voyage et de campement. — Bimbeloterie.**

Amé, place Vendôme, 1.
Artus, rue de Liancourt, 36.
Aubertin, passage du Saumon, 50, 52, 54.
Bapterosses et Cie, rue d'Hauteville, 50.
Barré (H.), rue des Couronnes, 87.
Bayoud (H.-P.) Frères, rue Louis-Blanc, 11.
Brach Frères, rue du Quatre-Septembre, 27.
Bernheim, boulevard Voltaire, 208.
Berteil (Veuve A.), rue du Temple, 38.
Bertholet, rue d'Hauteville, 82.
Bertout, rue des Bourdonnais, 34.
Bodet, boulevard Barbès, 55.
Bonnevey, rue Rossini, 1.
Bontemps, rue de Cléry, 72.
Bouchard, rue Morand, 11.
Bouly (Alfred), rue du Pont-Neuf, 20.
Bourgeois, rue du Caire, 31.
Brault, rue du Basse-du-Rempart, 74.
Bretonville, à Ganges (Hérault).
Bru, Jeune, boulevard Bonne-Nouvelle, 2.
Brylinski, rue d'Uzès, 9.
Buscarlet (V.) et Fils, rue Turbigo, 19.
Calvayrac, rue d'Uzès, 12.
Carette et Philiponnat, rue de la Boëtie, 7 et 9.
Caron, rue Chapon, 15.
Chambre syndicale des fleurs et plumes, rue Notre-Dame-des-Victoires, 42.
Chauvin (Alexis), rue Charlot, 24.
Clair (J.-M.-Maxime), faubourg Poissonnière, 146.
Codèr (Mme), rue du Quatre-Septembre, 26.
Collin, rue Jean-Jacques-Rousseau, 53.
Cramer (Jean), rue de Montmorency, 44.
D'acier (Narcisse Mme), rue du Quatre-Septembre, 8.
Dalsheimer, rue Auber, 7.
Danel et Cie, à Montreuil-sous-Bois.
Delachal (L.), boulevard Sébastopol, 71.
Dheilly-Hordé (Veuve), à Villers-Bretonneux.
Dolat Frères, rue Alexandre-Dumas, 89.
Dreyfus, boulevard Bonne-Nouvelle, 7.
Ducher, rue Richelieu, 44.
Ducollet Frères, boulevard Saint-Denis, 20.
Dumont, rue de la Folie-Méricourt, 104.
Dutartre, Amand et Merrez, boulevard Magenta, 12.
Evette, boulevard Montmartre, 14.
Exposition collective des bijoux.
Exposition collective de la couture.
Exposition collective de la ganterie.
Exposition collective des jouets.
Falk-Roussel, quai Jemmapes, 200.
Fayaud et Fils, rue Saint-Denis, 77.
Félix, faubourg Saint-Honoré, 15.
Ferry (J.), rue Scribe, 11.
Francière (Emile), rue du Temple, 143.
Fretin, rue de Rennes, 64.
Frey, rue du Temple, 134.
Fromage (Lucien) et Fils, rue de l'Echiquier, 21.
Galland et Renan, rue des Quatre-Fils, 16.
Gibault, rue du Canal-Saint-Martin, 7 *bis*.
Grenet, rue du Temple, 114.
Harmand (Mme L.), rue des Juges-Consuls, 3.
Huard, rue de Valois, 8.
Hutchinson et Cie, rue d'Hauteville, 1.
Josselin, rue Louis-le-Grand, 25.
Kaiser (E.), rue Cadet, 12.
Kintz, rue du Temple, 117.
Klotz (Jeune), place des Victoires, 2.
Krau (Edouard), rue Marcadet, 193.
Lafont (F.), rue Saint-Honoré, 98.
Lagarde, rue du Temple, 191.
Lamy (A.) et Giraud (A.), rue de Richelieu, 112.
Lang, rue Auber, 4.
Langenhagen (C.-G. de), à Nancy.
Laporte (de) Fils, rue des Archives, 62.
Lecerf, boulevard Sébastopol, 92.
Lemariey, rue d'Hauteville, 69.
Lévy (Amélie), rue de Grammont, 28.
Louis (Mme), rue des Petits-Champs, 76.
Maistre, à Villeneuvette (Hérault), près Clermont.
Malo Fils, rue Greneta, 43.
Maltete, rue Debelleyme, 19.
Marcadé, rue Notre-Dame des Victoires, 26.
Marcault (Georges), boulevard Bonne-Nouvelle, 8.
Marcilhacy, rue Saint-Ambroise, 15.
Martin (F.), boulevard Ménilmontant, 90.
Martin (Oreste), boulevard Sébastopol, 38.
Martiny et Cie, faubourg Poissonnière, 5 et 7.
Mayer-Morhange (Sarah) et Cie, rue du Helder, 5.
Mayer-Myrtil, rue Thévenot, 11.
Merle, boulevard Sébastopol, 60.
Michau (L.), rue Richelieu, 84.
Michnifwicz, place Vendôme, 25.
Montaillé, Faubourg-Saint-Honoré, 27 et 29.
Monteux et Cie, à Limoges.
Morisson et Chagot, boulevard Sébastopol, 50.
Molillet, Maréchal et Lalande, boulevard Haussmann, 134.
Nadal, rue de Bondy, 57.
Paillon (Jeanne Mme), rue de Marseille, 1, à Cannes.

Paquin et C^ie, rue de la Paix, 3.
Péan Frères, rue du Faubourg-du-Temple, 96.
Picard (Léopold les Fils), rue d'Aboukir, 45 et 47.
Pilzer et Harson, rue de la Paix, 21.
Pinet, rue de Paradis, 44.
Plumet, rue Montmorency, 42.
Poulhiès, impasse Marie-Blanche, 7.
Prévot et Lafon, rue Saint-Denis, 90.
Raguet (Paul) et C^ie, à Troyes.
Raynal (Ed.) et C^ie, rue Richelieu, 89.
Redfern et Sons, rue de Rivoli, 242.
Regad, rue de Turbigo, 53.
Revillod, avenue de l'Opéra, 29.
Revillon Frères, rue de Rivoli, 79.
Roulleau et Loiseau, rue Charlot, 12.
Roullez et Decamps, rue du Parc-Royal, 10.
Rousset Frères, à Blois.
Roux (Élie), rue du Temple, 174.
Ruzé et C^ie, rue Watteau, 4.
Schfier, rue Saint-Martin, 171-173.
Schwartz (Michel), chaussée Madeleine, 22, à Nantes.
Société générale de bonneterie, rue de Rivoli, 118.
Stockman Frères, rue Legendre, 159.
Storch, rue d'Aboukir, 26.
Taire, boulevard Saint-Michel, 57.
Vessière-Paulin, rue du Sentier, 12.
Vichy (G.), rue de Montmorency, 36.
Wogue et Lévy (G.), rue des Archives, 64.

### CLASSE 18

**Joaillerie et Bijouterie.**

Aucoc (L.) Fils, rue du Quatre-Septembre, 9.
Boucheron (F.), Galerie de Valois, Palais-Royal.
Boullot (Émile), rue Michel-le-Comte, 31.
Bourdier (Th.), rue de la Michodière, 8, et rue du Quatre-Septembre, 27.
Charlot (Frères), rue Montmorency, 5.
Coulon (L.) et C^ie, rue de la Paix, 16.
David (J.) Frères, rue Grenier-Saint-Lazare, 4.
Dreux (Célestin), rue Bourg-l'Abbé, 7.
Fornet (Amédée), à Bourg-en-Bresse (Ain).
Gross, Langoulant et C^ie, rue du Temple, 79.
Huet (L.) et Ligier (E.), rue de Turenne, 118.
Jacta (Fils), rue du Quatre-Septembre, 26.
Jean (Charles), rue du Cigne, 17.
Leroy (L.) et C^ie, galerie Montpensier, 13 et 15, Palais-Royal.
Paisseau-Feil, rue Turbigo, 24.
Peconnet (Charles), rue des Bois.
Pochiet (A.), rue du Chaume, 3.
Quitte, rue Notre-Dame de Nazareth, 27.
Société de l'Union coopérative des bijoutiers en doré.
Topart Frères, Ruteau (L.), rue Chapon, 31.
Valès (Constant), rue Saint-Martin, 213.
Vever, rue de la Paix, 19.
Vuillermoz, rue Turbigo, 63.

### CLASSE 19

**Armes portatives. — Chasse.**

Bender, rue de l'Isly, 7.
Berger, rue Villebœuf, 10, à Saint-Étienne.
Blanc (Camille), rue Michelet, 40, à Saint-Étienne.
Bernard (Léopold), avenue de Versailles, 129.
Clair Frères, rue de Lyon, 126, à Saint-Étienne.
Davey, Bickford, Smith et C^ie, à Rouen (Seine-Inférieure), rue Nationale, 1.
Fauré-le-Page (H.), rue Richelieu, 8.
Fayolle (C.), rue du Vernay, 37, à Saint-Étienne.
Gastine-Renette, avenue d'Antin, 39.
Gaucher-Bergeron, à Saint-Étienne.
Rieger (H.), rue Vivienne, 37.
Roblin et Fils, rue de la Ville-l'Évêque, 9.
Société française de munitions, rue Notre-Dame des Victoires, 30.
Voytier, à Saint-Étienne, rue Badoulière.
Weil (Émile), passage Choiseul, 35 et 37.

## GROUPE V

**INDUSTRIES EXTRACTIVES. — MATÉRIEL**
**PRODUITS BRUTS ET OUVRÉS**

### CLASSE 20

**Matériel, Procédés et Produits de l'exploitation des Mines et de la Métallurgie.**

Bac, rue Portefoin, 12.
Benoit (E.), rue Oberkampf, 84.
Bernard Frères, rue Vézelay, 15.
Brunon (Barthélemy), à Rive-de-Gier (Loire).
Calleton (Jean-François-Félix), à Montauger, près Meunery (Seine-et-Oise).
Charpentier-Page (G.), au Valdoie (territoire de Belfort).
Chataux (Pierre-Hubert), rue Fontaine-au-Roi, 49.
Chauvel (Émile), à Évreux (Eure).

Chéron (F.) et Cie, rue des Marais, 66.
Compagnie générale des asphaltes de France, quai Valmy, 117.
Cosset-Dubrulle Fils, rue de Toul, 3, à Lille.
Daban Frères, à Nay (Basses-Pyrénées).
Deny (Charles), rue des Acacias, 48.
Fils de Peugeot (Les), à Valentigney (Doubs).
Fontaine (H.-E. et L.), rue Saint-Honoré, 181.
Fourbon, rue des Marais, 46.
Gouvy et Cie, à Delouard (Meurthe-et-Moselle).
Hardy-Capitaine et Cie, à Nouzon (Ardennes).
Hauts-fourneaux de Marseille, rue Le Peletier, 6.
Krieg (E.) et Zivy (P.), à Montrouge.
Lesquivin, rue du Château-d'Eau, 27.
Pinette (Gustave), à Châlon-sur-Saône (Saône-et-Loire).
Pottecher, à Bussang (Vosges).
Quillac (Établissements A. de), à Anzin (Nord).
Schlosser et Maillard, rue de la Roquette, 39.
Société corse des antimoines de Maria, à Bastia (Corse).
Société française des poudres de sûreté, rue de Provence, 62.
Société des cirages français, rue Beaurepaire, 11.
Société du val d'Osne, boulevard Voltaire, 58.
Thuillard, rue du Faubourg-Saint-Denis, 206.
Travère, boulevard Richard-Lenoir, 43.
Vallerant (A.), boulevard Richard-Lenoir, 74.
Vianney, à Trévoux (Ain).

## CLASSE 21

**Matériel, Procédés et Produits de la fabrication des Produits chimiques, du Blanchiment, de la Teinture, etc.**

Adrian et Cie, rue de la Perle, 9 et 11.
Agostini et Cie, à Asnières (Seine).
Asselin (Eug.), à Saint-Denis.
Artus (C.), abattoirs de la Ville de Paris.
Aulagne (E.), rue de la République, 38, Saint-Étienne.
Balagairie, quai Tilsitt, 19, Lyon.
Barbier (A.), rue du Sentier, 8.
Barnier (Jules), à Saint-Pierre de Charlieux (Isère).
Beslier (A.), et Cie, rue de Sévigné, 13.
Bezançon Frères, rue du Château-des-Rentiers, 187.
Blanc (Lucien), Grand-Chemin-d'Aix, 74, Marseille.
Blancard et Cie, rue Bonaparte, 40.
Borrel (Georges-L.), à Bagnolet (Seine).
Boude et Fils, rue Saint-Jacques, 8, à Marseille.
Brigonnet et Naville, à la Plaine-St.-Denis (Seine).
Bruzon (J.), et Cie, à Tours (Indre-et-Loire).
Capgrand-Mothes et Cie, rue Jean-Jacques-Rousseau, 68.
Carrière Frères, rue de l'Arbre-Sec, 54.
Catillon, boulevard Saint-Martin, 3.
Chabaud (Victor), rue de la Sorbonne, 6, 10, 12.
Challandes (M.), à Montpellier (Hérault).
Chalmel (Gustave) Fils et Gendre, avenue Daumesnil, 32.
Champigny (A.) et Cie, rue Jacob, 19.
Chanteaud (Gustave), rue de Turenne, 64.
Chapelle Frères, rue des Rosiers, 26.
Chapireau (S.), rue Compans, 23.
Chassaing et Cie, avenue Victoria, 6.
Chassevant, rue Dauphine, 8.
Claudon (Gustave), avenue Victoria, 18.
Coignet et Cie, rue Lafayette, 130.
Combier, Deschaux et Cie, à Annonay (Ardèche).
Compagnie française de produits oxygénés, rue de l'Echiquier, 46.
Compagnie générale de produits antiseptiques, rue Bergère, 26.
Cornu (Charles), rue de Vanves, 41.
Decaens, à Deville-les-Rouen (Seine-Inférieure).
Dehaitre (Fernand), rue d'Oran, 6.
Dejardin (E.), boulevard Haussmann, 103.
Delpech, rue du Bac, 23.
Demazières, avenue de Villiers, 71.
Deriaud, rue du Pont-aux-Choux, 17.
Deschamps Frères, à Vieux-Jean-d'Heurs (Meuse).
Desnoix, rue Vieille-du-Temple, 17.
Dorigny, rue Nationale, 32, à Ivry.
Duboé-Dausse et Boulanger, rue Aubriot, 4.
Dubosc (E.), au Havre (France), et à Muhlgraben Riga (Russie).
Ducouroy (J.), à Ivry-Port (Seine).
Dumont, à Dijon.
Droux (Léon), boulevard des Batignolles, 48.
Exposition collective des produits chimiques.
Faure (Louis), à Lille.
Faure-Kessler et Cie, à Clermont-Ferrand.
Fayar, Blain et Cie, rue Saint-Merri, 30.
Fruneau (E.), rue du Chapeau-Rouge, 13, à Nantes.
Gardot (J.), à Dijon.
Garnier (Charles), rue Rochechouart, 38.
Gascard (A.), à Boisguillaume-les-Rouen.
Gigodot et Laprévote, rue de Béarn, 3, Lyon.
Gilliard, quai de Retz, Lyon.
Grandval, à Reims.
Hardy-Milori (E.) et Cie, rue du Bourg-Tibourg, 10.
Hatton (E.), rue de la République, 36 et 38, à Montreuil-sous-Bois, près Paris.
Jacques-Sauce et Cie, boulevard de Charonne, 133.
Jamain, à Dijon.
Joudrain et Cie, avenue Victoria, 18.
Kallek, à Puteaux, quai National, 41.
Laboratoire central de l'Ouest, rue Saint-Lazare, 17.
Le Beuf, à Bayonne.
Lechaux (Mario), à Bordeaux.
Lechevalier et Poitremal, rue Barbette, 4.
Le Couppey, rue des Ecouffes, 23.

Lefort (C.), à Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure).
Leroy (Vve Ch.), rue Montmartre, 70.
Levaintille et Rambaud, rue du Parc-Royal, 16.
Levasseur (G.) et Cie, boulevard Richard-Lenoir, 108.
Linet, boulevard Magenta, 7.
Lyon-Lefebvre, rue de Charenton, 171.
Mallet, rue de Paradis, 20.
Mallet, boulevard de la Villette, 52.
Marquet (L.), rue Vieille-du-Temple, 15.
Massat, rue Saint-Lazare, 20.
Masure (Félix), à Puteaux (Seine).
Morane Aîné, rue du Banquier, 10.
Morane Jeune, rue Jenner, 23.
Moure (Hippolyte), à Carbon-Blanc (Gironde).
Natton (J.), rue Coquillière, 35.
Parquin, Gauchery et Zagorowski, à Auxerre (Yonne).
Pechiney et Cie, à Lalande (Gard).
Perré (A.) et Fils, à Elbeuf (Seine-Inférieure).
Pharmacie centrale de france, Buchet (Charles) et Cie, rue de Jouy, 7.
Plateau, boulevard Beaumarchais, 70.
Poulenc Frères, rue Vieille-du-Temple, 92.
Rastit (Henri), rue Bossuet, 6, à Marseille.
Reynal Fils et Cie, rue des Archives, 63.
Rigollot (P.) et Cie, avenue Victoria, 24.
Rivière et Cie, rue du Chemin-Vert, 8, à Clichy-la-Garenne.
Robin (M.), rue du Commerce, 13, à Bourges.
Roques (Adolphe), rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, 36.
Rougeot (Dr), rue de Rivoli, 59.
Sachs (C.), à Aubervilliers (Seine).
Société anonyme de produits chimiques. Etablissement Malétra, rue de Rivoli, 140.
Société anonyme des Manufactures des glaces et produits chimiques de Saint-Gobain, rue Sainte-Cécile, 9.
Société anonyme des Matières colorantes et produits chimiques de Saint-Denis, rue Lafayette, 105.
Société de l'Électro-chimie, rue Bergère, 26.
Société générale des cirages français, rue Beaurepaire, 11.
Société centrale des produits chimiques, rue des Ecoles, 44.
Société des produits chimiques de Marseille, rue Mogador prolongée, 6.
Solvay et Cie, à Varangéville-Dombasle (Meurthe-et-Moselle).
Steiner (L.), à Vernon (Eure).
Suillot (H.) rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, 21.
Taillandier (A.), à Argenteuil, près Paris.
Tancrède, rue Pasquier, 32 *bis*.
Thevenot (C.), à Dijon.
Tréhyou (F.), rue Sainte-Anne, 71.
Valette (G.), à Nevers (Nièvre).

## CLASSE 22

### Cuirs et Peaux.

Aubert (Étienne), à Toulon.
Autran Frères, à Marseille.
Bardon (Émile), avenue de la Grande-Armée, 12.
Barrande (Les Fils de Ve Calixte), rue des Petites-Écuries, 29.
Basset Fils, Frères et Cie, rue Louis-Blanc, 40 et 42.
Braille (Jules), rue du Cygne, 4.
Burc (F.), rue Pascal, 75 et 77.
Chambre syndicale des patrons mégissiers de Graulhet (Tarn).
Combe (A.) et Oriol (A.), rue Claude-Vellefaux, 18.
Corbeau, Gruel et Féret, à Pont-Audemer (Eure).
Denant, rue de Valenciennes, 8.
Deon (Ulysse), à Sens (Yonne).
Dumas (L.) et Raymond, à Saint-Junien (Haute-Vienne).
Dumesnil (Charles), rue du Canal-Saint-Martin, 13.
Durand-Roche, rue Turbigo, 10.
Guillou (Marius) et Fils, rue Saint-Martin, 241.
Hunolt (Victor), à Moret (Seine-et-Marne).
Jomaron (Adolphe) Aîné, à Annonay (Ardèche).
Jossier (G.), rue Charlot, 7.
Jullien (Ed.) et ses Fils, à Marseille (Bouches-du-Rhône), boulevard National, 386.
Le Blanc (Jules), rue du Rendez-vous, 52.
Lefèvre-Josset, rue Marie-Stuart, 7.
Masurel et Caen, à Croix (Nord).
Maze (G.), rue aux Juifs, 51, Rouen.
Mirabel-Chambaud, à Valence (Drôme).
Pédaillès (A.), rue Broca, 25 et 27.
Peltereau (J.-F.), rue Albouy.
Peltereau (Ve), à Château-Renault (Indre-et-Loire).
Piedsoq (A.), rue de Lancry, 38.
Poullain-Beurier, rue de Flandre, 99.
Sénat et Cie, à Aubervilliers (Seine).
Sueur (T.) Fils, Faubourg-Montmartre, 4.
Ulmo (Les tanneries de), cours Rambaud, 4, à Lyon.
Vincent (Ch.) Fils, rue du Louvre, 42.
Worms, rue Étienne-Marcel, 32.

# GROUPE VI

## OUTILLAGE ET PROCÉDÉS DES INDUSTRIES MÉCANIQUES ÉLECTRICITÉ

### CLASSE 23

**Machines et Appareils de la Mécanique générale. — Machines, Outils.**

Belleville (J.) et $C^{ie}$, à Saint-Denis, près Paris.
Bouhey (E. et Ph.) Fils, avenue Daumesnil, 43.
Boulet et $C^{ie}$, rue Boinod, 31.
Boulonneries de Bogny-Braux (Ardennes).
Bourdon (Édouard), Faubourg-du-Temple, 74.
Brancher, rue de la Chaussée-d'Antin, 6.
Bretton (L.), à Cluses (Haute-Savoie).
Brichot (Ant.) et $C^{ie}$, rue de Chabrol, 40.
Brouhot et $C^{ie}$, à Vierzon (Cher).
Charlier et Guénot, rue Richelieu, 43.
Compagnie anonyme continentale, rue Pétrelle, 9 et 15.
Dandoy-Mailliard, Lucq et $C^{ie}$, à Maubeuge.
David (A.), à Charleville (Ardennes).
Diederichs, ateliers à Bourgoin (Isère).
Domange (A.), boulevard Voltaire, 71.
Ducomet, rue d'Abbeville, 7.
Durrschimdt, rue Paul-Bert, 232, à Lyon.
Dumont (L.), rue Sedaine, 55.
Elwell Fils, avenue de Paris, 194, Plaine-Saint-Denis (Seine).
Fonreau (Marcel), rue de Chabrol, 54.
Godillot (Alexis), rue d'Anjou, 50.
Geneste-Herscher et $C^{ie}$, rue du Chemin-Vert, 42.
Le blanc (Jules), rue du Rendez-vous, 52.
Lecouteux (H.) et Garnier, rue Oberkampf, 74.
Lemerle (L.), rue Beautreillis, 23.
Lethuillier et Pinel, à Rouen.
Marlin (A.), à Lacroix.
Paupier (Léonard), rue Stendhal, 1 et 3.
Piat (A.), rue Saint-Maur, 85, 87 et 94.
Pinchart-Deny, rue Saint-Sabin, 58.
Plichon, rue du Chemin-Vert, 107.
Roser (Nicolas), rue Petit, 19, à Saint-Denis (Seine).
Rouart Frères et $C^{ie}$, boulevard Voltaire, 137.
Scheuter, boulevard Richard-Lenoir, 26.
Société de construction des Batignolles, avenue de Clichy, 176.
Société française des motteurs Otto, rue Croix-Nivert, 155.
Société « l'Épuration des eaux industrielles », rue des Débris-Saint-Étienne, 11 et 13, Lille.
Société nouvelle des moteurs à gaz français, rue Laffitte, 40.
Etablissements Weyheb et Richemond, Pantin (Seine).

### CLASSE 24

**Matériel et Procédés du Filage et de la Corderie. — Matériel et Procédés du tissage. — Matériel et Procédés de la Couture et de la Confection des Vêtements. — Matériel et Procédés de la Confection des Objets de mobilier et d'habitation. — Machines, Instruments et Procédés usités dans divers travaux.**

Barbou Fils, rue Montmartre, 52.
Bessonneau, à Angers.
Brichot (Ant.) et $C^{ie}$, rue de Chabrol, 40.
Buxtorf, à Troyes (Aube).
Chaize Frères, à Saint-Etienne.
Commission des ardoisières d'Angers, quai Jemmapes, 170.
Conte, boulevard Saint-Martin, 33.
Cornely (E.) et Fils, boulevard Saint-Denis, 87.
Descombes, place Colbert, 6, à Lyon.
Doloire, Gaulay et $C^{ie}$, rue Saint-Denis, 237.
Duquesne, rue du Château-des-Rentiers, 48.
Godillot (Alexis), rue d'Anjou, 50.
Grosselin Père et Fils, à Sedan.
Guilliet et Fils, à Auxerre (Yonne).
Haret Frères, rue de Bruxelles, 16.
Hurtu, Hautin et Diligeon, rue Saint-Maur, 54.
Klein, Faubourg-Saint-Denis, 86.
Le Coustellier (C.), à Abbeville (Somme).
Lemaire (H.), quai de la Mégisserie, 12.
Michau, rue Richelieu, 84.
Naze, rue Réaumur, 8.
Nicloz (J.), rue des Francs-Bourgeois, 22.
Panhard et Levassor, avenue d'Ivry, 19.
Pierrot, à Balan, près Sedan (Ardennes).
Rochet (L.) et $C^{ie}$, rue de la Folie-Regnault, 74.
Rumpf (M.-H.), rue de l'Echiquier, 26.
Sarti (E.), avenue de Suffren, 155.
Scherding, rue Croix-des-Petits-Champs, 11.
Schneider-Richard, rue d'Armaillé, 22.
Simon, rue du Temple, 71.
Tiersot, rue des Gravilliers, 16.
Trusson, rue des Hôtes, 14, à Cette.
Vigneron (H.) et $C^{ie}$, boulevard Sébastopol, 70.

## CLASSE 25

**Carrosserie et Charronnage. — Bourrellerie et Sellerie.**

ANTHONI et CALMETTES, rue Fouquier, 28.
CARROSSERIE INDUSTRIELLE, rue du Faubourg-Saint-Martin, 228.
CAMILLE, rue Château-Landon, 24.
CHÉREAU (J.), rue de Penthièvre, 38.
CLÉMENT et Cie, rue Brunel, 20.
RENAULT (Albert), rue Riquet, 73.

## CLASSE 26

**Matériel du Chemin de fer.**

COMPAGNIE des chemins de fer de l'Est, rue d'Alsace, 21.
COMPAGNIE des chemins de fer de l'Ouest, rue de Rome, 20.
COMPAGNIE des chemins de fer de Paris à Orléans, rue de Londres.
COMPAGNIE des chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, rue Saint-Lazare, 88.
COMPAGNIE des chemins de fer du Nord, rue de Dunkerque, 18.
COMPAGNIE des chemins de fer du Midi, boulevard Haussmann, 54.
DIGEON (Jules-Henri), rue de Lancry, 56.
FAUCHIER (Antoine), place Carnot, 15.
GILLET (Stanislas), boulevard Henri IV, 32.

## CLASSE 27

**Electricité.**

BÉNARD (G.), rue Bridaine, 12, 14 et 17.
BARDON, boulevard National, 61, à Clichy (Seine).
CARPENTIER (Jules), rue Delambre, 20.
CHATEAU Père et Fils, rue Montmartre, 118.
COMPAGNIE continentale Edison, rue Caumartin, 8.
COMPAGNIE générale des lampes incandescentes, rue Le Peletier, 1.
DE BRANVILLE et Cie, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, 24.
DUCAMP (Martin), rue des Petites-Écuries, 13.
LA DYNAMO, Bourse du Commerce.
HENNEQUIN (A.), rue de la Manufacture-Nationale, 7, à Beauvais.
HOURY et Cie, rue Montmartre, 18.
LACOMBE et Cie, à Levallois-Perret.
LAGARDE, rue Pixérécourt, 89.
LECLANCHÉ et Cie, rue Cardinet, 158.
MÉNIER, rue du Théâtre, 7.
MILDÉ (Ch.) Fils et Cie, rue Laugier, 26.
MOUCHEL (J.-O.), rue Commines, 10.
NATOVITCH (Nicolas), rue d'Aumale, 23.
RICHARD Frères, rue Fessart.
ROULET, rue du Chemin-Vert, 68.
SAUTTER-LEMONNIER et Cie, avenue de Suffren, 26.
SOCIÉTÉ de construction des piles et accumulateurs à liquide immobilisé, rue d'Assas, 98.
SOCIÉTÉ des Générateurs à vaporisation instantanée, rue des Cloys, 27.
SOCIÉTÉ des Machines magnéto-électriques Gramme, rue Saint-Georges, 52.
SOCIÉTÉ générale des Téléphones, rue Caumartin, 41.
WEILLER (Lazare) et Cie, boulevard Malesherbes, 52.

## CLASSE 28

**Matériel, Procédés et Plans du Génie civil, des Travaux publics et d'Architecture.**

ALMÉRAS, place Wagram, 4.
ARPÉ (Félix), à Meaux (Seine-et-Marne).
BARBIER (F.) et Cie, rue Curial, 82.
BAUDET, DONON et Cie, rue Saussure, 139 et 141.
BOIVIN (Arsène), rue de l'Abbaye, 16.
BORDENAVE (Jean), rue de Miromesnil, 101.
BOULET et Cie, rue Boinod, 21.
BRÉASSON, boulevard Montparnasse, 125.
CARRÉ et Fils, quai d'Orsay, 127.
CASSARD (André) et Cie, rue Championnet, 236.
CIVET, CROUET, GAUTIER et Cie, rue de Maubeuge, 75.
COIGNET (Edmond) et Cie, rue des Mathurins, 3.
COMPAGNIE des Ardoisières d'Angers.
COMPAGNIE des Etablissements Eiffel, rue Pasquier, 37.
COMPAGNIE générale des travaux publics et particuliers, rue de Provence, 56.
COUSTÉ, avenue Marceau, 78.
CROSNIER (A.), rue Saint-Germain, 11, à Courbevoie-Paris.
DAYDÉ et PILLÉ.
DURVILLÉ et Cie, quai Jemmapes, 164.
DIOR (L.) et Cie, rue de Monceau, 6.
DRU (Léon), rue Pierre-Charron, 60.
FAMCHOM, à Boulogne-sur-Mer.
GÉNIE CIVIL (Le), rue de la Chaussée-d'Antin, 6.
GUILLOTIN, rue de Lourmel, 79.
HALLIER (A.), LETELLIER Frères et BARATOUX (J.), boulevard Poissonnière, 25.
HARET, rue de Bruxelles, 16.
HERSENT, rue de Londres, 60.
JAVON et TROCMÉ, rue Popincourt, 10 et 12.
LACOUR (N.-C.), passage du Génie, 22.
VERBECKMOES, à Paris-Clichy.
MOISAND, LAURENT, SAVEY et Cie, boulevard de Vaugirard, 70.
PAVIN DE LAFARGES (S. I. et A.), au Teil (Ardèche).
SATRE (Henri), à Lyon (Rhône).
SIMONET (Édouard), avenue de Breteuil, 60.
SOCIÉTÉ anonyme des Manufactures de glaces et produits chimiques de Saint-Gobain, rue Sainte-Cécile, 9.

Société des ponts et travaux en fer, rue Taitbout.
Sudrot (Joseph-Desiles), rue du Général-Foy, 39.
The Channel Bridge (Pont-sur-la-Manche).
Zschokke (C.) et P. Terrier, rue de Londres, 34.

## CLASSE 29

**Matériel de la navigation et du sauvetage.**

Breguet, rue Didot, 19.
Compagnie générale des Bateaux à hélice du Nord, à Dunkerque.
Compagnie générale Transatlantique, rue Auber, 6.
Desprez (M.), à Saint-Quentin (Aisne).
Extincteur instantané d'incendie « l'Incomparable » (Société de), Faubourg-Montmartre, 17.
Geneste-Herscher et Cie, rue du Chemin-Vert, 42.
Grall, à Cuers (Nièvre).
Guichard (J.) et Cie, rue de la Douane, 24.
Mouraille et Cie, à Toulon (Var).
Rainouard, à Aix (Bouches-du-Rhône).
Simoneton Frères, rue d'Alsace, 41 et 43.
Société anonyme des Forges et Chantiers de la Méditerranée, rue Vignon, 1.
Société anonyme des Spécialités mécaniques, rue Saint-Ambroise, 25.
Société des Métaux, rue Volney, 2.
Société générale des Peintures sous-marines, rue de Paradis, 48.
Stapler de Duclos, boulevard Maritime, 42, à Marseille.
Turbot, à Anzin (Nord).

## CLASSE 30

**Matériel et procédés de l'Art militaire.**

Andrieux, boulevard de Grenelle, 73.
Arbel (Lucien), à Rive-de-Gier (Loire).
Aureggio, à Versailles (Seine-et-Oise).
Bailly (Louis), rue du Bac, 38.
Ballot-Perret, à Charleville (Ardennes).
Bellier de Villiers, à Châtillon-sur-Indre (Indre).
Bignon, Ammer et Cie, boulevard Poissonnière, 14 *bis*.
Blanchecape (Georges-Pierre), avenue de la République, 14.
Blanchecape (C.) Fils, avenue de la République, 14.
Bloch (Nathan), rue de l'Entrepôt, 17.
Branville (de) et Cie, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, 25.
Calvet (C.), rue du Cherche-Midi, 97.
Cardot (Ernest), à Luxeuil-les-Bains (France).
Carré et Fils, quai d'Orsay, 127.
Cauvin Yvose (E.), rue de Lyon, 55.
Chomel (Claude), à Compiègne (Oise).
Clerget.
Collin (Louis), rue Jean-Jacques-Rousseau, 53.
Compagnie des Etablissements Eiffel, à Levallois-Perret, rue Fouquet, 42.
Crépin-Cléry (A.), boulevard de Magenta, 144.
Crouzillard, à Versailles.
Dagron et Cie, rue Amelot, 74.
Damoizeau (V.-J.-E.), avenue Parmentier, 52.
Dehaitre (Fernand), rue d'Oran, 6.
Deliry Père et Fils, à Soissons (Aisne).
Dreyfus (Anatole), rue de Trévise, 28.
Ducher (M.), rue de Richelieu, 44.
Exposition collective de la maréchalerie, de l'hygiène du cheval et de l'art vétérinaire.
Exposition collective de la Société anonyme des Expositions de l'industrie militaire française.
Français et Fauconnier, à Lamarche (Vosges).
Froger (Edouard), à Saint-Rémy (Calvados).
Fromage (Georges), rue Lebrun, 20.
Geneste, Herscher et Cie, rue du Chemin-Vert, 42.
Graillot (L.-G.), boulevard Saint-Martin, 4.
Hadengue (E.), rue de Lancry, 16.
Helbronner (Alphonse) et Cie, place Lévis, 7.
Hemerdinger (E.), rue de la Glacière, 58.
Henry.
Hubert de Vautier et Fils, rue de la République, 114, à Marseille.
Huck (Ch.), à Saint-Lô.
Huet (Alphonse).
Laporte, à Nancy.
Lasne (A.), rue de Penthièvre, 19.
Lavauzelle (H.-Charles), place Saint-André-des-Arts, 11.
Le Blanc (Jules), rue du Rendez-Vous, 52.
Levesque (Ch.), rue du Sentier, 10.
Méré de Chantilly (P.), à Orléans (Loiret).
Moussu, à Neufchâteau (Vosges).
Neveu, rue d'Uzès, 13.
Olivier, Dacosta et Cie, rue Jacques-Kablé, 1.
Renault (A.), rue Riquet, 73.
Rouart Frères et Cie, boulevard Voltaire, 137.
Sauvayre, à Avignon (Vaucluse).
Scher, à Versailles.
Schlesinger-Ruggieri, rue du Ranelagh, 82.
Société anonyme des anciens établissements Hotchkiss et Cie, rue Royale, 21.
Société anonyme des Expositions de l'industrie militaire française, rue du Faubourg-Poissonnière, 92.
Société anonyme des forges et chantiers de la Méditerranée, rue Vignon, 1.
Société française de secours aux blessés militaires, rue Matignon, 19.
Société française des munitions de chasse, de tir et de guerre, rue Notre-Dame-des-Victoires, 30.
Société du Bispain, rue des Petits-Champs, 46.
Société l' « Incombustibilité », rue Caumartin, 14.

Société nouvelle de Constructions, rue Saint-Lazare, 81.
Strœbel (Jules), à Fontenay-le-Comte (Vendée).
Thiriet, à Raucourt (Ardennes).
Thouvenin, à Vincennes.
Union des Femmes de France, rue de la Chaussée-d'Antin, 29.
Union nationale des Sociétés de Tir, rue Montmartre, 99.
Vasselin (Edouard), rue de Grenelle, 186.
Vaury, rue de Rivoli, 162.
Vergne (H.), rue de Rivoli, 116.
Walter (Arnold) et Cie, rue de Provence, 59.
Wickham (Georges), rue de la Banque, 16.

# GROUPE VII

## PRODUITS ALIMENTAIRES

### CLASSE 31

**Matériels et Procédés des Industries agricoles et alimentaires.**

Baylac (Jean), rue de l'Université, 225.
Bethouart (A.), à Chartres (Eure-et-Loir).
Daverio, rue Saint-Ferréol, 1, Marseille.
Doloire et Golay, rue Saint-Denis, 237.
Dupety, à la Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne).
Durafort et Fils, boulevard Voltaire, 162 et 164.
Egrot, rue Mathis, 23.
Fontaine, à la Madeleine-lez-Lille (Nord).
Favre et Martinod, à Panissières (Loire).
Gilles et Cie, cité Bertrand, 17.
Guéret Frères, boulevard de la Gare, 72.
Horsin-Déon, rue Tournefort, 12.
Lespinasse (Léon), à Bergerac.
Leturcq des Rosiers, rue Condorcet, 21.
Lombart (J.), avenue de Clichy, 75.
Lucas, bourse du Commerce.
Maguin, à Charmes, près La Fère (Aisne).
Mondollot et Cliquet, rue du Château-d'Eau, 72.
Fauqueux (Édouard) et Cie, Petit (Édouard), successeur, à La Ferté-sous-Jouarre.
Pillivuyt, à Foëcy, arrondissement de Bourges (Cher).
Ringo (Vve), à Arras (Pas-de-Calais).
Rouart Frères et Cie, boulevard Voltaire, 137.
Simoneton Frères, rue d'Alsace, 41 et 43.
Sloan, rue du Louvre, 3.
Société anonyme des grands moulins de Corbeil, rue du Louvre, 6.
Société générale meunière, à la Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne).

### CLASSE 32

**Produits alimentaires.**

Bisccits Georges, rue Saint-Denis, 209, à Courbevoie (Seine).
Biscuits Olibet, rue Turbigo, 5[illegible]
Breton, Fichot-Landrin (L.), successeur.
Chassaing et Cie, avenue Victoria, 6.
Collectivité du Dr Lorcy, MM. Chassaing et Cie, Croutelle, Dutaut, Groult.
Colson-Blanche (A.), à Chantilly (Oise).
Croutelle, à Mantes (Seine-et-Oise).
Dumeix, faubourg Montmartre, 26.
Dutaut (P.-A.) Fils, à Castres (Gironde).
Foucher (Paul), à Labriche, Saint-Denis (Seine).
Fouquier (Louis-Ernest), rue d'Allemagne, 171.
Frichot (Émile), à Dreux (Eure-et-Loire).
Groult (Camille), rue Sainte-Apolline, 12.
Groult (Camille-Charles), rue Sainte-Apolline, 12.
Guillout et Cie, rue de Rambuteau, 116.
Javouhey (A.), rue de la Tonnellerie, 18, à Chartres.
Marchés de blé, seigle, avoine et farine douze marques, à la Bourse du commerce de Paris.
Sakakini (G.-Vincent de), rue des Princes, 18, à Marseille.
Scapini, boulevard de Strasbourg, 38.
Société du Bispain, rue des Petits-Champs, 46.
Truffaut, à Maintenon.
Vaury (Auguste), rue de Rivoli, 162.

### CLASSE 33

**Graisses et Huiles comestibles. — Lait. Beurre. — Œufs conservés. Conserves alimentaires.**

Allcard, à Périers (Normandie), Rennes (Bretagne).
Bessède (J.), boulevard de la Corderie, 9, à Marseille.
Bouton et Henras, à Périgueux (Dordogne).
Boyer et Cie, à Gignac (Hérault).
Bretel Frères, à Valognes (Manche).
Chalmel, rue Eugénie, 4 *bis*, à Saint-Mandé (Seine).
Chevalier-Appert, rue de la Mare, 30.
Delory (F.), à Lorient (Morbihan).
Dumagnou (J.), rue Saint-Honoré, 129.
Garres Jeune et Fils, route de Bayonne, 120, Bordeaux.

Isnard, rue Gubernatis, 12, à Nice.
Joulaud, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).
Laforest (B.), à Périgueux (Dordogne).
Massol, à Roquefort (Aveyron).
Ouizille et $C^{ie}$, à Lorient (Morbihan).
Peltier Frères, au Mans (Sarthe).
Petitjean Fils et Desmarais, rue Pierre-Lescot, 3.
Plagniol de James, boulevard Haussmann, 57.
Prevet et $C^{ie}$, rue des Petites-Écuries, 48.
Rodel et Fils, Frères, à Bordeaux (Gironde).
Sevestre, rue Lafayette, 3, Toulouse.
Syndicat des négociants et industriels de la ville d'Aix-en-Provence.
Tivollier, rue d'Alsace-Lorraine, 31, à Toulouse.
Union des propriétaires de Nice (Alpes-Maritimes).

## CLASSE 34

**Condiments, Stimulants, Sucre et Produits de la Confiserie.**

Bornibus, boulevard de la Villette, 58.
Compagnie française des chocolats et des thés, rue Sainte-Anne, 4.
Confiturerie de Saint-James, rue Saint-Gilles, 7.
Cossé-Duval et $C^{ie}$, à Nantes.
Dramard et Privé, rue Saint-Merri, 32.
Dubosc, rue de la Verrerie, 79.
Garcet et Tremblot, à Yvetot.
Grey-Poupon, à Dijon.
Hédiard, place de la Madeleine, 21.
Isautier (Vve), Fils et $C^{ie}$, à Saint-Pierre (Ile de la Réunion).
Jacquemin, à Meursault (Côte-d'Or).
Le Turcq des Rosiers, rue Condorcet, 21.
Maille, rue Violet, 50.
Marquis (Louis) et Siraudin, place de l'Opéra, 3, et boulevard des Capucines, 17.
Matte Fils, à Montpellier.
Menier, rue de Châteaudun, 56.
Manifacier et $C^{ie}$, rue Montée-Saint-Laurent, 10, à Lyon.
Nègre, à Grasse (Alpes-Maritimes).
Nouvialle (J.) et $C^{ie}$, à Bordeaux.
Price (L.-A.), à Bordeaux.
Rahard, à Blois.

## CLASSE 35

**Boissons fermentées.**

Antoine (Édouard), à Saint-Ferdinand (Algérie).
Association viticole de Cognac.
Aubert (Aîné), à Tain (Drôme).
Bardinet (P.), à Limoges.
Bardoux-Keller et Pernin, à Oran (Algérie).
Baroin, à Châlons-sur-Marne.
Batault-Morot, place Notre-Dame de Beaune.
Baudet, à Beaune.
Baudoin, rue du Renard, 8.
Belot (Léon), à Verdun (Meuse).
Benery (de), à Londres.
Benoit (Charles) Fils, à Reims.
Bernard, à Beaune.
Bénard et Lemaitre, rue de Buffon, 15.
Bignon (D.), à Vichy (Allier).
Bisquit, Dubouché et $C^{ie}$, à Jarnac.
Blanchard (P.) et $C^{ie}$, à Rochefort-sur-Mer.
Bouchard Aîné et Fils, à Beaune.
Bouchart (René), à Saint-Amand-les-Eaux (Nord).
Bourgogne de (Vve), à Wittel (Vosges).
Bouvaist (Albert), à Abbeville (Somme).
Bouvet-Ladubay, à Epernay (Marne).
Brasserie de l'Ange, à Lille.
Brasserie de la Vignette, à Lille.
Brasserie de Sepfons, à Sepfons (Allier).
Brasserie des Moulineaux, rue de la Bourse, 4.
Brasserie Saint-Léger, à Boëseghem (Nord).
Brasserie et Malterie de Châteaudun (Eure-et-Loir).
Breton (Louis), à Courrières (Pas-de-Calais).
Brintet-Moissonnet et Fils, à Nuits (Côte-d'Or).
Bruguière (H.), château de Muids (Eure).
Burg, allées des Bénédictins, Limoges.
Cabaret (G.), à Saint-Omer (Pas-de-Calais).
Cailhe, à Terre-Neuve, près Montluçon (Allier).
Callar et $C^{ie}$, à Lyon.
Campredon (F.), à Marseille.
Chabanier (Jules), à Cognac.
Chambre syndicale des distillateurs.
Champy Père et $C^{ie}$, à Beaune.
Chanut, à Vosne-Romané (Côte-d'Or).
Cirier-Pavard, à Saint-Germain-en-Laye.
Claquesin-Lefèvre, rue du Dragon, 3.
Clérin (A.), à Nancy.
Coevoet (Renaud), boulevard des Écoles, 1, à Lille
Cointraux Fils, à Angers.
Collectivité de Beaune, à Beaune.
Collectivité des distillateurs en gros de Paris.
Collectivité des produits de Dijon (Bourgogne).
Collectivité des propriétaires de vignobles et négociants en vins, spiritueux et liqueurs de Bordeaux et de la Gironde.
Combier (James), à Saumur.
Corman-Vandame, rue d'Arras, 35 et 37, à Lille.
Coulon (Ch.) et Frères, Le Havre, Paris, Bordeaux.
Courtin (Eugène), à Lens (Pas-de-Calais).
Courvaissier (F.) et Curlier Frères, rue de Bercy, 58.
Crouzet, à Sainte-Mesme.
D'Alesme de Meycoubry, à Versac, par Saint-André-de-Cubzac (Gironde).
Daniaud et $C^{ie}$, à Cognac.
Daloz, à Lons-le-Saunier.
Dalzat (G.) d'Arsac, à Bordeaux.
Darantière, à Dijon.

Debort, à Limoges.
Debrise, rue de la Chapelle, 107.
De Laage Fils et Cie, à Cognac.
Delaporte-Hermand, à Solesmes (Nord).
Delemer, à Lille (Nord).
Delizy et Doisteau, à Pantin.
Delrieux, à Issoire.
Denis, Henry, Mounié et Cie, à Cognac.
Desoyer Frères, à Saint-Germain en Laye.
Desvignes (D.) Aîné et Fils, à Pontanevaux (Saône-et-Loire).
Deux et Blanc, rue Guichard, 5.
Distillerie Cusenier, Paris-Charenton.
Distillerie Du Croisset.
Doignon Fils, à Jarnac.
Dubonnet, rue Sainte-Anne, 49 *bis*.
Dubonnet Frères.
Duflot (Albert), à Fontaine-les-Vervins (Aisne).
Duminy et Cie, à Ay (Marne).
Dupont (J.) et Cie, à Cognac (Charente).
Duras (E.), à Cognac (Charente).
Durozier et Cie, à Cognac.
Duval, rue Montmartre, 30.
Duval-Pougeoise, à Vertus, près Epernay.
Duvergey-Taboureau, à Meursault.
Elphinston et Cie, à Reims.
Entrepositaires de cognac, à Cognac.
Exposition collective de Beaune.
Exposition collective de la brasserie.
Ferrand Frères, à Lyon.
Fleury, place Choiseul, 6, à Tours.
Fortier-Picard, à Beaune (Côte-d'Or).
Foucault et Cie, à Cognac.
Fourché, rue Saint-Esprit, 6, à Bordeaux.
Fruhinsholz (Adolphe), à Nancy.
Gagé, rue Linné, 9.
Gagnerot Fils (Capitaine), à Ladoix (Côte-d'Or).
Gaigé (Léon), à Montlhéry (Seine-et-Oise).
Galland Neveu, à Vienne (Isère).
Garnier (P.), à Enghien-les-Bains.
Genestine, rue Saint-Louis, 80, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).
Géo-Furlaud et Cie, à Cognac.
Gervais (Jules), à Rouen.
Gibert-Fabre, à Lézignan (Aude).
Léonin Arnaud (Maison), à Cognac.
Gonzalez et Cie, à Cognac.
Gorges (Célestin), à Savigny-les-Beaune (Côte-d'Or).
Gouley, à Chablis.
Grande Société française de distillerie, malterie et brasserie, boulevard Haussmann, 72.
Gros-Lécrivain, à Vosne.
Gruber et Cie, à Melun (Seine-et-Marne).
Guichard-Potheret et Fils, à Chalon-sur-Saône).
Guillemot (Paul), à Dijon (Côte-d'Or).
Guilloteaux (P.), à Versailles.
Gurchy (Georges), à Libourne (près Bordeaux).
Guy et Grasset, quai Valmy, 29.
Hardy et Cie, à Cognac.
Hartman, rue du Renard, 34.
Hartmann, à Saint-Dizier.
Hubert et Cie, à Cognac.
Hubert (Paul), rue des Capucines, 149, à Reims.
Hurard, rue Demours, 25.
Jacqueminot (les Fils de), à Beaune.
Jadouin, à Consounac-Margaux (Gironde).
Jaffelin (Henri), à Beaune (Côte-d'Or).
Joué Fils, à Saint-Laurent-de-la-Salanque (Pyrénées-Orientales).
Labouré-Gontard, à Nuits.
Lamiral, rue de Meaux, 15.
Laubenheimer (J.) et Fils, à Nérac (Lot-et-Garonne).
Laurent (Abel), rue de Châteaudun, 10.
Lechiche, à Auxerre.
Lefebure (G. et E.), à Tourcoing.
Lefebvre et Remondet, à Savigny.
Legouey et Delbergues, rue Thévenot, 13 et 15.
Legrand, à Fécamp.
Leguay, hôtel Continental.
Lescuras (L.), à Limoges.
Levêque, à Soissons.
Lion, rue de Sèvres, 76.
Luce, à Beaune.
Malivernet, à Volnay.
Mangin (Félix), à Lons-le-Saunier (Jura).
Mapataud, à Limoges (Haute-Vienne).
Malligand (Edouard) Fils, boulevard Saint-Michel, 8.
Massé (Edmond) Fils, Rilly-la-Montagne (Marne).
Masse-Meurisse Fils, à Lille (Nord).
Mathounet (Adolphe), à Saint-Brieuc.
Ménard-Roger (A.) et Cie, à Cognac.
Mercier et Cie, à Epernay.
Morand (J.-H.) et Cie, à Cognac.
Mugnier (Frédéric), à Dijon.
Muthelet (Vve) et Minot, à Rully.
Nérik (Félix), à Paris-Clichy.
Normand-Dufié, aux Eglises (Charente-Inférieure).
Nouvialle (J.) et Cie, rue de Rivière, 2, Bordeaux.
Nuyens et Cie, à Bordeaux.
Osiris, rue La Bruyère, 9.
Pages (Henri), Villerouge-de-Fabrezan (Aude).
Palun (M.-G.-A.) et Cie, d'Avignon.
Participation collective des brasseurs du Syndicat des cinq départements du Nord (Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, Ardennes).
Payraud et Ferrouillat, à Grenoble (Isère).
Pech, rue du Faubourg-Poissonnière, 96.
Pellisson Père et Cie, à Cognac.
Perrain (André), à Saintes.
Picon et Cie, place Saint-Marc, à Rouen.
Picon (Thérèse) et Cie, rue de Paradis, 12.
Picou (Gustave), à Saint-Denis.
Pommey et Fils, à Gevrey-Chambertin (Côte-d'Or).

Prestat, aux Andalouses, commune de Boufère, près d'Oran (Algérie).
Prudhomme et Froger, rue Feutrier, 12.
Rahard, à Blois.
Raspail (Vve) et Fils, rue du Temple, 16.
Ravinet (Achille), à Dunkerque.
Remy (E.) Martin et Cie, à Cognac.
Robin (J.) et Cie, à Cognac.
Roger, à Oger-Avize.
Roussin, à Bône.
Roux (Manuel), à Savigny-les-Beaune.
Ruffin (G.), rue Madame-Lafayette, 15, au Havre.
Sainte-Marie-Dupré (R.) Fils, à Arcueil (Seine).
Saintoin Frères, à Orléans.
Saudau (A.) et Cie, à Cognac.
Schouteten, à Lille.
Simon Aîné, à Chalon-sur-Saône.
Société Industrielle et Agricole d'Angers et de Maine-et-Loire, rue Saint-Blaise, à Angers.
Stern (T.) Fils et Frère, à Bordeaux.
Syndicat Agricole et Viticole du canton de Cognac, à Cognac.
Syndicat des Brasseurs des environs de Paris.
Taffin (Henry), à Tourcoing.
Texier-Gérard (J.) et Cie, à Cognac.
Thomas-Bassot, à Gevrey-Chambertin.
Triconnet et Jumelet, rue d'Allemagne, 138.
Turot (Henri) et Cie, à Epernay.
Verdier (G.) et Cie, allées de Boutant, 31, à Bordeaux.
Vielhomme, à Beaune.
Simon Violet Aîné et Cie, à Thuir (Pyrénées-Orientales).
Williot (Z.), à Poix-du-Nord.
Zebaume, rue de Châteaudun, 39.

# GROUPE VIII

## AGRICULTURE
## SYLVICULTURE. — VITICULTURE. — PISCICULTURE

### CLASSE 36

**Matériel, Procédés et Produits d'agriculture générale. — Industrie forestière. — Matières textiles. — Viticulture. — Pisciculture.**

Albaret, à Liancourt (Oise).
Alland et Robert, rue Payenne, 13.
Bajac (A.), à Liancourt (Oise).
Béliard, rue Choron, 18.
Bernet (Edouard), rue de Cléry, 17.
Besnard (Frédérick), rue Geoffroy-Lasnier, 28.
Bouchacourt, Magnard et Cie (Paris) et Fourchambault (Nièvre).
Boulet, rue Boinod, 31.
Boulet, rue des Ecluses-Saint-Martin, 28.
Brouhot et Cie, à Vierzon (Cher).
Cabasson, rue Saint-Maur, 108.
Camus-Viéville (Edouard), à Pontruet (Aisne).
Carlier, à Orchies (Nord).
Carrega, Santini et Cie, à Bonifacio (Corse).
Chambard, à Auxerre (Yonne).
Chandora (Léon), à Moisy-Cramayel (Seine-et-Marne).
Chapal (C. et E.) Frères et Cie.
Cler, à Tour-de-Mondony-Camargues (Bouches-du-Rhône).
Clert (Alfred), à Niort (Deux-Sèvres).
Couvreux, rue Quincampoix, 15.
Delahaye, quai de la Mégisserie, 18.
Denaiffe (C.), à Carignan (Ardennes).
Deroy, rue du Théâtre, 73 à 77.
Desprez (Florimond), à Cappelle, par Templeuve (Nord).
Domaine du soleil, à Cossaye (Nièvre).
Egrot, rue Mathis, 23.
Ferdinand et Lemaire (Arnould), à Nonain, par Orchies (Nord).
Ferme modèle de Vichy (Allier).
Forgeot et Cie, quai de la Mégisserie, 6 et 8.
Gautreau, à Dourdan (Seine-et-Oise).
Gérard-Saint-Blancat, à Bordeaux.
Haran, à Oissery (Seine-et-Marne).
Hidien, à Châteauroux (Indre).
Institut agronomique, rue Claude-Bernard.
Lacroix (Frères), à Caen (Calvados).
Lafrique et Pinton, rue de Charonne, 166.
Larclauze (De), à Montlouis (Vienne).
Larvaron, à Poitiers (Vienne).
Lecœur, boulevard Contrescarpe, 8.
Legras (J.), à Besny, près Laon (Aisne).
Le Tertre, à Coigny (Manche).
Lusseau (H.-L.), rue Singer, 14.
Marot Frères et Cie, à Niort (Deux-Sèvres).
Meyer (Emmanuel-Félix), à Coubert (Seine-et-Marne).
Mongenot, rue de Charonne, 34.
Moniteur d'horticulture (Le), rue de Sèvres, 14.
Neut, boulevard Magenta, 99.
Noel, avenue Parmentier, 104.
Panchèvre, rue de Vaugirard, 235.
Paupier, rue Stendhal, 1 et 3.

Petillat, à Vichy (Allier).
Revollier, à Renage, près Rives (Isère).
Revillon Frères, rue de Rivoli, 77, 79, 81.
Rochet et Cie, rue de la Folie-Regnault, 74.
Salomon, à Thomery (Seine-et-Marne).
Simoneton Frères, rue d'Alsace, 41 et 43.
Société de construction des Batignolles, avenue de Clichy, 176.
Société des établissements Decauville, r. Royale, 7.
Syndicat des cultivateurs herboristes de Milly (Seine-et-Oise).
Vasselin et Cie, rue de Grenelle, 186.
Vermorel (V.), à Villefranche (Rhône).
Voitellier Frères, à Mantes (Seine-et-Oise).
Vuaflart (E.), à Saint-Richaumont (Aisne).

# GROUPE IX

## HORTICULTURE

### CLASSE 37

**Serres et Matériel de l'Horticulture. — Fleurs et Plantes d'ornement. — Plantes potagères. — Fruits et Arbres fruitiers. Graines et Plants d'essence forestière. — Plantes de Serres.**

Acker (Émile), rue des Petits-Champs, 29.
Baltet, à Troyes (Aube).
Croux Fils, au Val-d'Aulnay, à Châtenay (Seine).
Crozy (Pierre-Antoine) Aîné, grande rue de la Guillotière, Lyon.
Deny (E.), rue Spontini, 30.
Verdin (E.), à Troyes (Aube).

# SECTION ALGÉRIENNE

Abderahman-ben-said, rue de Staouéli, 15 (Alger).
Administration des forêts.
Aillaud, à Tizi-Ouzou.
Allan, à Hamman-R'hira.
Anastaza (J.), à Milianah (Alger).
Antoine (Édouard), à Staouéli-Trappe et à Saint-Ferdinand (Algérie).
Barbaroux, à Sétif (Constantine).
Barsion, à Saoula (Alger).
Barthet (Joseph), à Tizi-Ouzou.
Besnard, à Kouba.
Borde, à Douera (Alger).
Borgeaud, boulevard de la République, 28 (Alger).
Bonnemains (Ernest), à Tizi-Ouzou (Alger).
Bosquet (Vve), à Ben-Chicao (Alger).
Bouland (Vve) et Flandin-Thoniel, à Tizi-Ouzou.
Bourgeois, à Aïn-Bessem (Alger).
Boussonet (Général baron), à El-Biar (Alger).
Boutros-el-Hélure, cité Dupetit-Thouars, 6.
Brissonet (Paulin), à Alger.
Cabassot (Emmanuel), à Mascara (Oran).
Caillat (Edmond), à Boufarick (Alger).
Camoin, à la Chiffa (Alger).
Carlier et Salembier, à Mustapha (Alger).
Carrot (Alexis), à Boudaroux (Constantine).
Charvet, rue Thiers, 27, le Havre.
Chevallet, à Bouzaréa (Alger).
Chollet (Vve), à Sétif (Constantine).
Claudia (Maurice), à Mascara (Oran).
Coche (Camille), à Rovigo (Alger).
Colinge (Louis), à Mascara (Oran).
Combier (Fernand), à Bertville (Aïn-Bessem), par Bouïra (Algérie).
Comice agricole des Arib's.
Comice agricole de Tizi-Ouzou.
Coste (Jean), à Kouanin (Alger).
Courgeon, à Guyotville (Alger).
Couturier, à Boufarick (Alger).
Cuq (Paul), à Mascara (Oran).
Cyriniac (Victor-Henri-Juste), à Mascara (Oran).
Delbays Frères, rue Rampe-Valée, 4, à Alger.
Demengeat, à Berroughia.
Dessoliers, à Ténès.
Duboulo, à Port-Gueydon, commune mixte d'Azef-foum.
Dufour (Hippolyte), quartier de Ben-Yaklef, Mascara-banlieue (Oran).
Fallet, à Médéah (Alger).
Famin, à Alger.
Fayolle du Moustier, à Oued-el-Alleug (Alger).
Feuillerat (Maurice), à Tizi-Ouzou.
Fontana, à Alger.
Fournier, à Alger.
Gaillard, à Fort-National (Alger).
Gauch (Léon), à Drariah (Alger).
Gaude (Remy), à Koleah (Alger).
Giraud, à Blidah (Alger).
Gouvernement général de l'Algérie.

Guignard, à Tizi-Renif (Alger).
Hangeinstein (Vve), à Tizi-Ouzou (Algérie).
Hanin (Charles), à Hussein-Dey (Alger).
Hermitte, à Castiglione (Alger).
Hugon (Camille), à Alger.
Ismail-Ou-Maamar, à Fort-National (Alger).
Izard (Jean), à Lodi (Alger).
Jourdan, à Alger.
Julien, à Aïn-Besem (Alger).
Labarrère, à Lambesc (Alger).
Labatut (Camille), à Tizi-Ouzou (Alger).
Ladarre (André), à Selatnos, près Mascara.
Lanzac (de), à Mouzaïaville (Alger).
Laperlier (Vve), à Mustapha (Alger).
Lasallas, à Alger.
Lezin-Giraud, à Blidah (Alger), faubourg Bab-el-Rabo.
Marès, à Mahelma (Alger).
Marill et Laverny, à Alger.
Marini, à Milianah (Alger).
Martin (Jules), à Drariah.
Mulant-Perreau, à Birkadem.
Mustapha-Ben-Semane et Moham med-Ben-Ali-Ben-Hadj-Omar, rue de la Lyre, 11 (Alger).
Narbonne, à Hussein-Dey (Alger).
Nicolas (Charles), à Bou-Zitoum, commune de Duvivier (Alger).
Normand, à Alger.
Paire, à Alger.
Panis (Louis), à Constantine.
Papet, à Hussein-Dey (Alger).
Pellinq (J.), rue de Tanger, 11 (Alger).
Pépé (Vve), à Tizi-Ouzou.
Pessima (Philippe), à Mascara (Oran).
Pillet (Gabriel), à Tizi-Ouzou (Alger).
Pons Frères, à Alger.
Pujo (Vve), à Guyotville (Alger).
Reverchon Fils, à Birkadem.
Reverchon (Louis), à Birkadem (Alger).
Richard, à Akbou (Constantine).
Richardot, à Ben-Chicao (Alger).
Richemond (de), à Baba-Ali.
Riff, à Sétif (Constantine).
Rivière, à Mustapha.
Rivoire, à Blad-Guitoum (Alger).
Robert, à Drariah (Alger).
Robert (Armand), à Drariah, près Alger.
Roquéfort, à Renaud (Alger).
Rouquet, à Carnot (Alger).
Roussol, à Bouzareah (Alger).
Roux (Émile), à Koleah (Alger).
Said-Ben-Ali, rue Vignon, 23.
Saint-Pierre (Paul) et Richard, à Fouka, près Tizi-Ouzou (Alger).
Sauveton, à Marengo (Alger).
Savelli, à Mascara (Oran).
Schwartz, à Sétif (Constantine).
Servat, à Alger.
Sintès (Joseph), à Alger.
Sitgès, à Alger.
Société agricole des Beni-Messous, par Cheragas (Alger).
Société anonyme de l'Arbah (Alger).
Société d'agriculture d'Alger, à Alger.
Souriex, à Ben-Chicao (Alger).
Tachet, à Alger.
Verchère, à Tizi-Renif (Alger).
Vial, à Cheragas (Alger).
Vidal, à Douera (Alger).
Warot, à l'Arbah (Alger).
Zamori, à Courbet (Alger).

---

## PAVILLON DE SA MAJESTÉ LE TSAR

**Exposants ayant concouru à l'ameublement du pavillon.**

Braquenié et Cie, 16, rue Vivienne.
Dasson (Henry) et Cie, 106, rue Vieille-du-Temple.
Jeanselme, 7, rue des Arquebusiers.
Legrand Frères, 8, rue Sainte-Foy.
Marcotte et Cie, 4, rue Scribe.
Perret Fils et Vibert, 33, rue du Quatre-Septembre.
Quignon Fils, 38, rue Saint-Sabin.
Soubrier, 14, rue de Reuilly.
Warée, 19, rue de Cléry.
Benda (Arthur), 66, rue des Archives.

## PAVILLON DE L'ADMINISTRATION

**Industriels ayant coopéré à l'ameublement du pavillon.**

Baudry (V.). — Stolechnikoff Péréoulok.
Pascal (Marius). — Grande Dmitrowka, maison Solodownikof.
Voyciekof. — Grande Loubianka, maison Bauer.
Yablonoski (M. O.). — Gasetzni Péréoulok, maison Lianozof.

# A TRAVERS L'EXPOSITION

# PAVILLON DE L'INDUSTRIE MILITAIRE

## Société des Expositions de l'Industrie militaire française.

La création de la Société des Expositions de l'Industrie militaire française date d'il y a un an à peine.

L'article 2 de ses statuts nous dit que « cette Société a pour objet d'organiser, d'installer, d'exploiter toutes les Expositions de l'Industrie militaire française ».

Mais cette formule ne rend pas exactement le caractère de la Société et ne semble pas définir complètement sa sphère d'action.

Il convient donc de compléter l'article 2, en disant :

Le but de la Société est, d'abord, d'encourager, au grand profit de nos armées françaises, l'Industrie militaire à suivre une voie de progrès toujours nouveaux, en tant qu'invention et fabrication.

Ses adhérents veulent, surtout, faire bien et au meilleur compte pour l'État.

Il entre aussi dans le programme de la Société de faire valoir à l'étranger les produits de l'Industrie militaire française et d'assurer ainsi à la France la fourniture des armées des États qui, actuellement, s'approvisionnent beaucoup auprès des grandes puissances européennes et des États-Unis de l'Amérique du Nord.

Les efforts de la collectivité qui nous occupe sont donc des plus louables, puisqu'ils tendent à augmenter les débouchés de l'Industrie française dont toutes les branches concourent directement ou indirectement aux besoins de nos armées. Malgré la création récente de la Société, ces efforts ont été déjà couronnés de succès.

Lancée dans ce courant d'idées, toutes patriotiques, cette collectivité ne pouvait s'abstenir de prendre part à la grande manifestation de l'Industrie française à Moscou; et bien que les fournisseurs de nos armées fussent persuadés, d'avance, que, dans cette affaire, tout serait pour eux dépenses sans espérance de rémunération ultérieure, un budget de 150,000 francs a été voté pour édifier le Pavillon et faire l'installation que tous les visiteurs de l'Exposition française connaissent, que chacun a admirés et que les principales publications illustrées russes et françaises ont reproduits.

Ici se place une observation générale qui touche à l'Industrie militaire française tout entière : nous venons de dire que les fournisseurs de l'armée étaient persuadés d'avance, en allant à Moscou, qu'ils dépenseraient beaucoup sans espérance de rémunération matérielle d'aucune sorte. Ceci s'explique par ce fait que la Russie possède d'immenses ateliers militaires où elle fabrique tout elle-même, depuis le moindre accessoire de l'équipement du soldat jusqu'aux bouches à feu du plus fort calibre.

Notre Industrie militaire ne peut donc espérer trouver dans ce pays aucun débouché à ses produits, et c'est là une des causes principales pour lesquelles des représentants de cette industrie ont hésité d'abord, malgré le grand désir patriotique qu'ils en avaient, à figurer dans cette brillante manifestation française que nous préparions avec tant d'enthousiasme au cœur de la nation amie et avec l'appui bienveillant de ses représentants.

Voici la liste des Industriels adhérents de la collectivité dont il s'agit. Ce sont :

MM.

Alphonse Helbronner, président de la Société des Expositions de l'Industrie militaire française et président de la Chambre syndicale des Fournisseurs de l'armée, directeur de la maison Alphonse Helbronner et Cᵉ, ❋, Paris, place Lévis, 7.

D. Hubert, administrateur de la Société, codirecteur de la maison Hubert, de Vautier et fils, Marseille, rue de la République, 114, et Paris, rue Lacuée, 12.

Louis Collin, administrateur de la Société, Paris, rue J.-J. Rousseau, 53.

Edouard Dacosta, administrateur de la Société, codirecteur de la maison Olivier, Dacosta et Cᵉ, Paris, rue Jacques-Kablé, 1.

Ernest Cauvin, maison E. Cauvin-Yvose, O, ❋, Paris, rue de Lyon, 55.

Hemerdinger, ❋, Paris, rue d'Anjou, 17.

Ammer et Bignon, directeurs de la maison Bignon, Ammer et Cᵉ, Paris, boulevard Poissonnière, 14 *bis*.

Blancan, directeur de la maison Dagron et Cᵉ, Paris, rue Amelot, 74.

Blanchecape, Paris, avenue de la République, 14.

Calvet, Paris, rue du Cherche-Midi, 97.

Crépin Cléry, Paris, boulevard Magenta, 144.

Dreyfus, Paris, rue de Trévise, 28.

H. Ducher, président de la Chambre syndicale des tailleurs de Paris, O. Ac., Paris, rue de Richelieu, 44.

Levesque, Paris, rue du Sentier, 10.

Mayer, directeur de la maison Hadengue et Cᵉ, Paris, rue de Lancry, 16.

Neveu, Paris, rue d'Uzès, 30.

Sauvayre, Avignon (Vaucluse), rue du Mont-de-Piété, 2.

Thiriet, Raucourt (Ardennes).

Le Pavillon de l'Industrie militaire, édifié à l'Exposition française à Moscou en 1891 par la Société des Expositions de l'Industrie militaire française, est voisin du « Pavillon Impérial » qui le sépare du Panorama du sacre du Tsar. Le visiteur qui entre dans l'Exposition doit donc

contourner à sa gauche la masse circulaire des huit bâtiments reliés par des galeries, pour arriver bientôt au Pavillon de l'Industrie militaire.

Les plans de cette construction si élégante ont été faits par M. Kamiensky, l'architecte de la ville de Moscou, en son genre le premier artiste de la Russie. Les travaux ont été conduits par M. O. Didio, architecte français, à Moscou, et surtout par M. Weiss, ingénieur français, également établi en Russie, qui a été constamment sur le chantier pendant la durée des travaux et les a dirigés avec un très réel savoir et un dévouement dont la Société lui sait le meilleur gré.



Le Pavillon est édifié sur un emplacement de 40 mètres sur 20, soit un rectangle de 800 mètres carrés. De l'aveu de tous ceux qui l'ont vue sur place, la construction a fort bon air et est certainement un des « clous » de l'Exposition tout entière. L'aspect militaire que lui donnent ses lignes de créneaux et de meurtrières s'associe très bien avec le caractère de l'installation même, et l'extérieur prépare le visiteur à ce qu'il doit voir à l'intérieur. La peinture grise dont les façades sont enduites a été heureusement choisie.

Mais entrons dans le Pavillon. Le vestibule central est orné de panoplies d'armes et de drapeaux. Deux cavaliers de la garde républicaine de la Ville de Paris, à cheval, en grande tenue de service, culotte blanche et casque, comme nous avons coutume de les voir, les soirs de fêtes officielles, aux portes de l'Élysée, des hôtels de Ministres ou à l'Opéra, par exemple, montent la garde, sabre au clair.

Pendant que nous passons de ce vestibule central au vestibule de l'extrémité droite du Pavillon où entre habituellement le public, faisons une réflexion qui a bien son utilité puisqu'elle relèvera une erreur commise par quelques-uns :

Plusieurs visiteurs ont pensé voir dans le Pavillon de l'Industrie militaire un panorama, simplement installé pour le plaisir des yeux et sans but utile. Ces personnes se sont trompées et elles ont renversé la question. Les fournisseurs de l'armée désiraient présenter au public leurs produits de fabrication, *premier* point; ils ont disposé ces produits en une scène militaire,



*deuxième* point. En d'autres termes, ils ont joint *l'agréable* à *l'utile*, mais il est nécessaire de dire que *l'agréable* est ici l'accessoire de *l'utile*.

Nous savons bien que bon nombre de visiteurs dont la situation est étrangère aux choses militaires ont pu dire : voici un beau et saisissant spectacle, sans songer même à juger si la collection des modèles qui a servi de prétexte à ce spectacle était bien ou mal confectionnée.

Mais, par contre, les officiers et les visiteurs qui s'intéressent aux besoins des armées ont, nous en sommes convaincu, acquis, au cours de leur visite au Pavillon, la double certitude, des plus flatteuses, que *d'abord* les fournisseurs des armées françaises travaillent très bien et que, *ensuite*, ils ont beaucoup de goût pour montrer leurs produits de fabrication.

Nous sommes dans le vestibule latéral droit du Pavillon : toujours des drapeaux et des panoplies.

Nous arrivons sur la scène militaire. Cette scène, vue dans son ensemble, présente l'aspect

d'un vaste camp où se trouvent réunis des militaires de toutes les armes et de tous les grades, chacun dans la position qui lui est habituelle, à l'occupation qui lui est coutumière, avec la tenue dans laquelle il est le plus populaire en France. Tous les effets réglementaires d'habillement, d'équipement, d'armement, de campement des troupes, de harnachement des chevaux sont là, sans exception. La scène très mouvementée et très vivante a 12 mètres de profondeur, mais l'horizon qui se développe devant nos yeux nous paraît être bien plus étendu à cause de la toile de fond, un véritable chef-d'œuvre, peint par deux maîtres :



MM. Rubé et Chaperon, les décorateurs de l'Opéra. Cette toile donne l'illusion d'un terrain de plusieurs kilomètres où se meuvent des troupes, où prend place un campement complet, où se trouvent dans le lointain des montagnes et des bois, et sur les côtés, des fermes et des moulins, des bois encore. Le décor de Rubé et Chaperon a 9 mètres de hauteur et 64 mètres, vous avez bien lu 64, de développement.

La scène militaire est elle-même plantée d'herbes et d'arbustes, et coupée par des routes, à la poussière blanche. Le tout se marie fort bien avec la toile ; décor et scène ne font qu'un, sans solution de continuité.

Ajoutons que des tapissiers hardis ont posé des vélums en haut du bâtiment pour tamiser le jour que laisse passer la toiture en verre ; ces vélums, eux aussi, se relient sans reproche au *ciel* de Rubé et Chaperon.

L'ensemble, enfin, est charmant et très réussi. Nous allons voir que le détail n'a pas été

négligé. Suivons le promenoir, qui a 2 mètres de largeur et qui longe la scène militaire dont il est séparé par une corde soutenue au moyen de piquets. Sur ces piquets sont disposées des cartes-notices indiquant les tenues présentées. Les types militaires de la scène ont tous été reproduits au moyen de statues en plâtre, résultats de moulages. La figure des hommes est bien naturelle; elle est peinte très heureusement; les cheveux et les moustaches sont de vrais cheveux et de vraies moustaches, posés et soignés par un habile coiffeur.

Les chevaux ont bonne allure. Leurs crinières sont aussi de vraies crinières. Toutes



les têtes font très bon effet en plein jour, grâce au tamisage des vélums et aux tons très prudents de couleur qu'elles ont reçus. Elles sont très acceptables aussi le soir, à la lumière électrique, qui éclaire le Pavillon et qui est rendue moins vive, grâce aux verres opaques qui la livrent en quantité suffisante, mais non excessive.

Passons en revue les différents types militaires présentés dans la scène :

D'abord, un capitaine d'artillerie, la jumelle aux yeux, interroge l'horizon. Un cuirassier à cheval est en vedette. Voici un gendarme, en grande tenue. Ce gendarme est superbe. Derrière, un prévôt d'armes, en tenue de salle.

Nous arrivons au groupe de la Maréchalerie : un maréchal ferrant et son aide ferrent un cheval tenu en main par un militaire de la garde républicaine de la Ville de Paris, en bourgeron et calotte d'écurie. Ce groupe est bien posé. Un dragon en tenue de corvée se dirige vers lui, une selle sous le bras.

Groupe de l'Infanterie : deux lieutenants, l'un de régiment d'infanterie, l'autre de bataillon de chasseurs à pied, un élève officier de l'Ecole militaire d'infanterie et des soldats de régiments d'infanterie en tenue de campagne, d'exercice, de sortie et en grande tenue de service. Un tambour d'infanterie également en grande tenue de service est au premier plan. Derrière ce groupe, une tente du système Cauvin, sous laquelle un militaire d'un régiment d'infanterie marque le linge avec les timbres et l'encre Dagron. Devant la tente, un sergent-major d'infanterie fait les écritures de la compagnie.



Nous arrivons au groupe à sensation : le groupe du blessé. Un soldat d'infanterie, blessé, est relevé sur le champ de bataille par un infirmier et un cavalier du train des équipages militaires, brancardier. Le blessé, qui a au front une large plaie soignée, une première fois, à la hâte, au moyen du pansement individuel, est conduit par les infirmiers vers le mulet bâté, porteur des brancards réglementaires dont se compose le cacolet pour le transport des blessés en temps de guerre. Un soldat d'infanterie brancardier tient le mulet par le bridon, un médecin major de 2e classe en tenue de campagne, la trousse au côté, dirige cette opération. Voilà une scène très vraie qui a arrêté bien des visiteurs et qui les a bien émus.

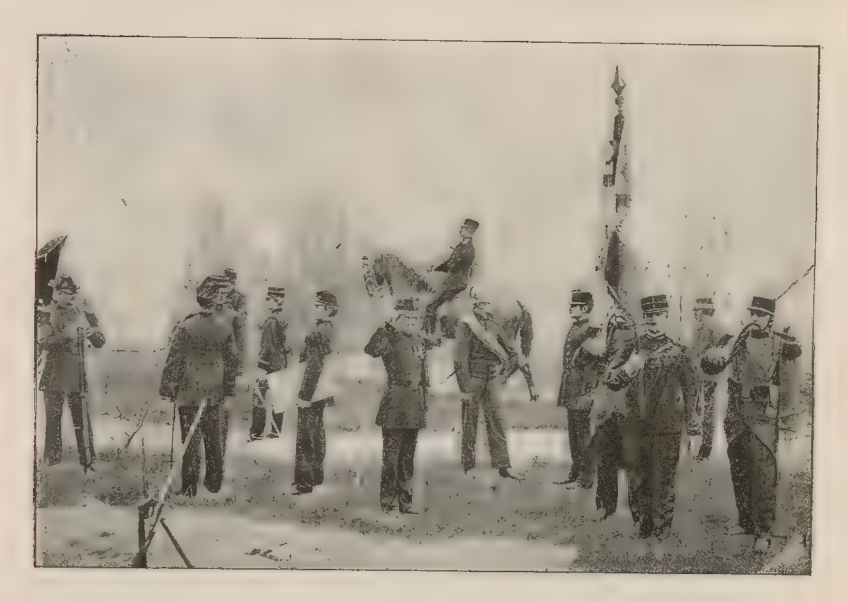
Avec l'élève de Saint-Maixent, dont nous avons déjà parlé, le groupe des écoles se compose d'un élève de l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, sac au dos et fièrement campé sur son fusil, d'un élève de santé militaire, d'un élève de l'Ecole polytechnique, d'un élève

du prytanée militaire de la Flèche et d'un sous-maître de manège de l'Ecole d'application de cavalerie de Saumur.

Nous voyons un capitaine du génie et un soldat télégraphiste qui tiennent le fond de la scène, un sapeur-pompier de la Ville de Paris en tenue de feu et un soldat du régiment des chemins de fer.

Nous voici à l'imposante scène du Drapeau :

Un sous-lieutenant tient le drapeau réglementaire du régiment. Cet officier est encadré



des deux plus anciens sous-officiers du corps. Ils appartiennent tous trois à l'arme de l'infanterie; un sous-officier du génie, rengagé, salue respectueusement le drapeau Français. Les visiteurs font de même. Un clairon de chasseurs à pied sonne aux champs.

Ce groupe du drapeau si émouvant est le point important de la scène tout entière. C'est une idée très heureuse que d'avoir formé ce groupe et d'avoir su, avec tant de tact, placer notre drapeau au milieu de cette représentation si brillante de nos armées françaises. Des faisceaux de fusils, baïonnette au canon, entourent la garde du drapeau d'infanterie.

Le général de division, à cheval et en petite tenue, lit une dépêche que vient de lui remettre un capitaine de Spahis, son officier d'ordonnance, à ses côtés.

Le cheval du Général, soit dit en passant, est fort bien harnaché par M. Lasne, sellier militaire de Paris.

Le général est entouré de tous les représentants de notre armée d'Afrique, de nos troupes

des colonies, des pays de protectorat et de la marine : le Spahi indigène d'Algérie, le chasseur d'Afrique, le zouave, le tirailleur algérien, le gendarme maure, le tirailleur tonkinois, le second maître de la marine, le quartier maître de la marine, le soldat d'infanterie de marine. Toutes ces tenues sont irréprochables d'exactitude. Elles sont aussi fort belles, les tenues d'Afrique et des colonies surtout, avec leurs couleurs vives. On les connaît peu en France, c'est dire qu'on les ignorait absolument en Russie avant cette exhibition. Ces uniformes sont vus avec curiosité; le public les détaille, et ils donnent lieu à des commentaires très fournis.



Un canonnier conducteur à pied et un sous-officier du génie relient le groupe précédent à celui de la cavalerie. Ce groupe débute par un chasseur à cheval, monté, en grande tenue, un capitaine de régiments de chasseurs à cheval et un cavalier d'un de ces régiments, en tenue de sortie, ces deux derniers à pied.

Un canonnier conducteur, un sous-officier d'artillerie, un cavalier de remonte, un cuirassier, un dragon et un hussard forment le cercle autour d'une pyramide de sabres de cavalerie. Ces militaires sont très réussis et ont, chacun, l'allure de leur arme.

Mais, bientôt, nous aurons achevé notre visite, nous approchons de l'extrémité du promenoir. Remarquons des tenues peu connues : celles du chasseur alpin, du brigadier du corps militaire des douanes, du chasseur forestier.

Au dernier plan, un canonnier en faction. Il veille, sans doute, à ce que la route que suit si péniblement cette pièce de canon reste libre.

Le groupe de l'équipage d'artillerie en position de route est remarquable de mouvement; une bouche à feu de 80 millimètres de campagne, montée sur affût reposé sur son avant-train, est attelée de deux couples de chevaux. La route tourne, elle est difficile; les roues enfoncent. Les chevaux sont bien dans les traits. Les canonniers conducteurs les actionnent. Les canonniers servants poussent aux roues. Vraiment ce groupe est admirablement rendu, et il est si réel que nous avons vu bon nombre de visiteurs tenter d'enjamber la corde qui sert de barrière à la scène pour aller donner un coup de main à ces braves artilleurs français.



Dans les arbres, au coin extrême de la scène, deux cuisiniers en tenue de travail, préparent le repas. Ils sont entourés de gamelles, de marmites de campement et d'ustensiles divers des cuisines de campagne. Leur installation est en plein vent. Les légumes et la viande, les pains sont à terre. Tous ceux qui ont été au régiment peuvent bien dire que cette scène est « vécue ».

Nous ne terminerons pas notre visite sans voir le sous-intendant militaire qui donne des ordres à un soldat de section de secrétaires d'état-major et du recrutement.

Cette longue course devant la scène militaire si intéressante qui nous est présentée vaut un peu de repos. Allons au salon du Pavillon : nous revenons sur nos pas à mi-chemin dans le promenoir; quatre marches à monter et nous sommes dans le salon.

L'installation en est confortable, luxueuse même. Les murs sont tendus d'étoffe rouge.

Du côté de la scène, une balustrade pleine, à hauteur d'appui, couverte de velours d'une nuance assortie à celle de la tenture.

Les fermes, qui soutiennent le bâtiment et tombent d'aplomb sur la balustrade, sont également habillées de velours et reliées à leur extrémité par des draperies frangées d'or allant jusqu'au sol de côté et d'autre du salon.

Les portes qui donnent accès dans le salon sont dissimulées par des tentures de velours. Au milieu, des tables toujours couvertes de velours à franges d'or. Jusqu'à la cimaise, des boiseries noires. Des canapés, des fauteuils, des chaises, comme ameublement.

Sur les murs, au milieu du salon, le panneau principal porte le superbe portrait de



M. le Président de la République, pris par M. Boyer, le photographe de l'Élysée. M. Carnot est entouré des portraits des officiers de sa maison militaire et de quelques ensembles faits à l'intérieur du Palais de la Présidence.

Les gravures qui composent l'admirable ouvrage de M. E. Detaille sur l'armée française couvrent quelques panneaux. Ici et là, des panoplies d'armes diverses et de lances portant les fanions militaires. Les cadres de la boiserie contiennent chacun une demi-cuirasse. L'effet de cette file de cuirasses est fort beau.

Dans les coins extrêmes du salon, deux vitrines exposées par MM. Dalifol et Cie et contenant des armes artistiques et des bas-reliefs exécutés par cette maison.

Sur les tables, dont nous avons parlé tout à l'heure, se trouvent toutes les publications périodiques illustrées ou non, russes et françaises.

Le salon est surélevé d'un mètre par rapport à la scène qui ne perd pas à être vue ainsi.

A droite et à gauche du salon sont une salle de réception et un cabinet de travail très vastes.

Ce salon, ces vestibules, celui du centre fort grand, les deux d'extrémité plus petits, cette salle de réception et ce cabinet de travail qui composent un ensemble très bien disposé et mesurant 40 mètres de longueur sur une largeur de 6 mètres, ont servi aux réceptions officielles des hauts personnages qui ont honoré le Pavillon de l'Industrie militaire de leur présence : la Commission supérieure de l'Exposition d'abord, puis M. le Consul général de France à Moscou, le très sympathique et tout aimable comte de Kergaradec qui nous a reçu avec tant d'empressement et d'affabilité, et qui est toujours prêt à rendre service aux Français et à leur donner l'appui de son grand et légitime crédit auprès des autorités militaires russes.

C'est là aussi que le jour de l'ouverture de l'Exposition, le secrétaire de la classe 30, M. Chabbert, qui était venu pour diriger les travaux d'installation de la classe et du Pavillon, a reçu S. E. le général Costanda, gouverneur militaire de Moscou et sa suite.

Sont venus plus tard, (nous citons dans l'ordre chronologique des visites), S. A. I. le grand-duc Serge, gouverneur général de Moscou, LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice qui ont daigné parcourir le Pavillon.

Après cette visite dont la Société des Expositions de l'Industrie militaire française connaît tout le prix, la liste des visiteurs de marque dont la Société devrait conserver les noms serait longue encore; contentons-nous de rappeler le passage des rois de Grèce et de Serbie et surtout notons que le Pavillon de l'Industrie militaire a été choisi par tous les Français résidant à Moscou pour offrir un punch magnifique et plein de cordialité à M. le contre-amiral Gervais, commandant en chef de notre escadre du Nord et à ses officiers, au cours de leur passage à Moscou, après les ovations de Cronstadt et de Saint-Pétersbourg.

Mais ce compte rendu sommaire ne doit pas être le « Livre d'or » des visiteurs du Pavillon; les journaux spéciaux à l'Exposition enregistrent avec soin tout ce qui concerne ces visites et ce qui se rapporte au Pavillon militaire.

La construction du Pavillon terminée, l'installation intérieure faite au milieu de difficultés sans nombre et de tous genres dont les seuls Français qui ont été à Moscou, à cette époque, sont à même de se rendre compte, l'Exposition ouverte officiellement (chose rare en matière d'Exposition et qu'il convient de signaler, le Pavillon de l'Industrie militaire était absolument prêt à recevoir des visiteurs dès le jour de l'ouverture), l'Exposition ouverte officiellement, disons-nous, il a fallu entrer dans la période d'exploitation.

La Société a eu la bonne fortune d'obtenir le concours d'un de nos compatriotes résidant à Moscou où il dirige une usine importante, établissement succursale de la manufacture A. Casse et C^ie de Fives-Lille (Nord). Nous voulons parler de M. Albert Lafont, qui a accepté gracieusement de remplir les fonctions très laborieuses de commissaire de la classe 30 et de directeur du Pavillon de l'Industrie militaire.

Le bras droit de M. Lafont, pour diriger le service d'exploitation du Pavillon, est M. Noirot, adjudant au 24e régiment d'infanterie, ancien chef du service de gardiennage de l'Exposition militaire de 1889, ✻, qui remplit dans la classe 30 le même emploi; viennent ensuite des gardiens et des contrôleurs.

Ce service d'exploitation a toujours fonctionné très régulièrement et sans reproche, grâce à l'exactitude irréprochable de M. Noirot dans l'application des instructions données, à l'intelligence, au tact, au dévouement, à l'activité de M. Lafont, grâce, enfin, à la vigilance du conseil d'administration de la Société.

Ne manquons pas de dire que tout ce qui est collectivité à Moscou, troupes, collèges de garçons et de filles, écoles et les divers corps d'État, ont librement visité le Pavillon, toujours accompagnés dans leur visite par un représentant de la Société mis à leur disposition pour donner les renseignements nécessaires.

La Société des Expositions de l'Industrie militaire française devait bien ces facilités aux Russes, dont les autorités de toutes hiérarchies et de tous degrés ont été si accueillantes dès le début de notre campagne à Moscou. Les autorités militaires, surtout, ont, on s'en souvient, assuré à l'administration de l'Exposition l'utile concours de l'armée dont les éléments nombreux ont fait de bonne besogne et ont permis d'être prêts pour le jour de l'ouverture officielle.

Il est inutile de dire que tous les représentants de la presse et de l'administration de l'Exposition sont entrés librement aussi dans le Pavillon.

Bientôt l'Exposition va fermer ses portes et cette brillante manifestation de notre Industrie nationale aura vécu. Disons, toutefois, en terminant, que si les Russes se souviennent, et il faut l'espérer, de notre séjour à Moscou en 1891 et du magnifique trophée de produits de premier ordre et d'installations remarquables de goût et de richesse que nous avons élevé chez eux, la Société des Expositions de l'Industrie militaire française doit avoir une large part de cet heureux résultat, car, sans arrière-pensée et dans un but patriotique, elle a tout fait pour contribuer à représenter dignement la France à l'étranger et pour y tenir bien haut notre drapeau.

Paris, 31 août 1891.

# NADAR

**51, rue d'Anjou, 53, rue des Mathurins**

PARIS

GROUPE II, CLASSE 6

Essentiellement parisienne, par son origine et par ses travaux, la maison Nadar est universellement connue et c'est, pour nous, moins un devoir qu'un plaisir que de lui consacrer une mention particulière dans notre course à travers l'Exposition de Moscou, où elle représente l'art photographique avec le plus grand éclat.

Fondée en 1855, au 113 de la rue Saint-Lazare, par un artiste de valeur, à la fois littérateur, caricaturiste et aéronaute, la maison Nadar fut transférée, en 1860, au 35 du boulevard des Capucines, pour être définitivement installée, en 1872, dans l'hôtel privé qu'elle occupe actuellement, 51, rue d'Anjou, et 53, rue des Mathurins, à deux pas de la Chapelle expiatoire. De 1864 à 1885, elle a obtenu 7 diplômes d'honneur : en 1864, médaille d'honneur pour la France, à l'Exposition des Arts industriels de Bruxelles; en 1878, médaille d'or, à l'Exposition universelle de Paris; en 1882, hors concours à l'Exposition des Arts décoratifs de Paris; en 1883, diplôme d'honneur, à l'Exposition universelle d'Amsterdam; en 1884, diplôme d'honneur, à l'Exposition universelle de Nice; en 1885, diplôme d'honneur, à l'Exposition universelle d'Anvers; enfin, le grand prix, à l'Exposition universelle de 1889, à Paris. A ces récompenses, qui attestent suffisamment que la maison Nadar a toujours tenu la tête du progrès, l'Exposition de Moscou vient ajouter la précieuse sanction de visiteurs très versés dans les questions d'art.

Depuis plus de dix ans, Paul Nadar dirige cette maison et lui donne un nouvel essor. Parmi les travaux dont il convient de lui attribuer le mérite, citons les premières épreuves aérostatiques, l'application de la sténographie à la photographie, la découverte d'une lampe à magnésium d'une lumière de plus de 2000 carcels, et enfin la création d'une revue photographique, *Paris-Photographe*, qui compte parmi ses collaborateurs les hommes les plus compétents. On doit également à Paul Nadar une collection de plus de 1800 clichés, rapportés en 1890 d'un splendide voyage en Russie d'Asie.

La maison Nadar occupe, tant pour la photographie que pour la fabrication de ses appareils, plus de cent personnes; c'est assez dire l'importance de cette maison, dont nous sommes heureux d'enregistrer ici, après tant d'autres succès, le succès à l'Exposition à Moscou.



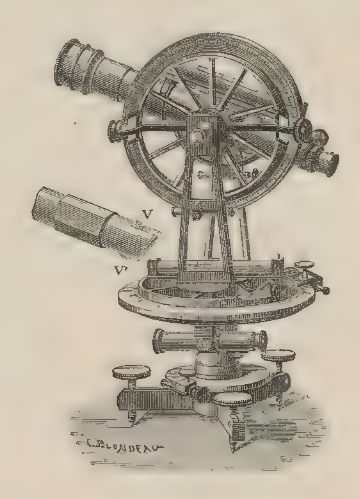
CLICHÉ DE LA MAISON NADAR

## A. BERTHÉLEMY

16, RUE DAUPHINE, PARIS

GROUPE II, CLASSE 7

« Et surtout, puisque vous voulez bien parler de mon exposition, pas de réclame commerciale! nous dit M. Berthélemy. Que le désir de m'être agréable ne vous entraîne à aucune exagération : ne perdez pas de vue qu'il s'agit d'outils scientifiques, d'instruments de précision. »



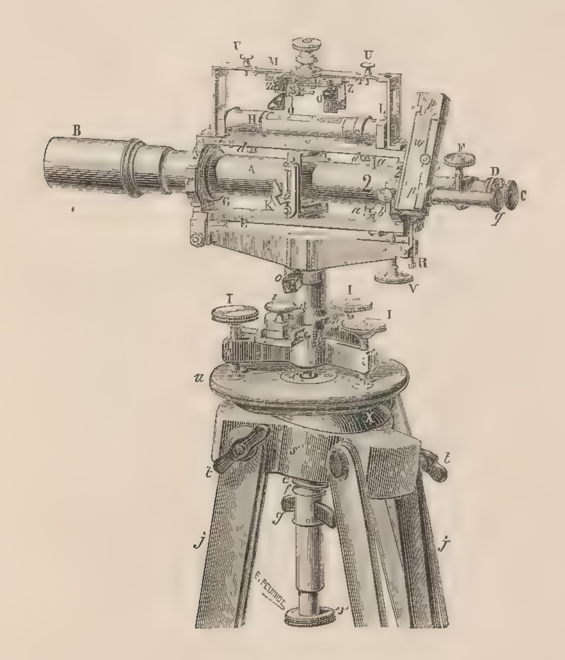

Nous ne saurions évidemment nous dispenser d'être précis. Très répandus dans les services des gouvernements et des administrations civiles, en France et à l'étranger, les instruments Berthélemy sont trop honorablement connus et appréciés pour que nous nous donnions le luxe inutile de les recommander.

La vitrine de M. Berthélemy, à Moscou, est moins importante que celle qu'il avait installée et qui fut si remarquée à l'Exposition universelle; mais c'est la plus complète, la plus variée en instruments de géodésie, de nivellement, de topographie, de tachéométrie, etc., etc., et c'est à cette supériorité qu'elle doit la place que nous lui faisons dans notre galerie, sans prétendre à l'examiner dans ses très remarquables détails.

Quelques-uns des instruments Berthélemy ont acquis une notoriété de premier ordre; tels sont : le *niveau* à *prismes*, adopté par la Commission de nivellement général de la France, commission qui n'est pas étrangère à la réputation de cet instrument, par le service géographique de l'armée française et des gouvernements d'Europe et d'Amérique; *le goniomètre de*

*poche; le diastimomètre Sanguet; l'équerre d'alignement Coutureau; le niveau de pente*, construit d'après les conseils de M. Durand-Claye.

L'un des deux niveaux à prismes qu'expose M. Berthélemy, et dont nous donnons la figure, est une innovation : ses pièces, au lieu d'être en bronze, sont en alliage d'aluminium, ce qui rend l'instrument plus léger de moitié. Les essais de cet alliage ont été faits sur la demande



de la commission du nivellement général de la France, à l'École des ponts et chaussées. — Nous donnons également la figure du tachéomètre grand modèle, exposé à Moscou.

En 1883, la Société d'encouragement pour le développement de l'industrie nationale couronnait les travaux de M. Berthélemy, en lui décernant une médaille d'argent pour son niveau à prismes. Depuis cette époque, M. Berthélemy a été récompensé à Amsterdam, à Nice, à Anvers, à Bruxelles, à Barcelone, partout où une exposition a été ouverte : il nous devait de faire figurer à Moscou des produits partout couronnés, nous ne pouvons que le féliciter d'avoir si brillamment rempli ce devoir.

## V. SORDOILLET

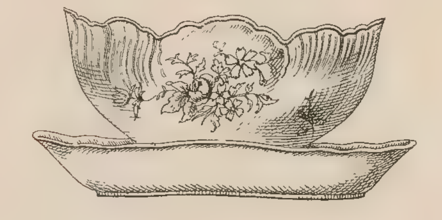
PARIS, 78, RUE DE TURBIGO

GROUPE III, CLASSE 11

Nous devons — et c'est une obligation qui ne saurait nous déplaire — constater que le bon goût et le sentiment de l'art ont, plus que les préoccupations purement commerciales, guidé nos exposants français dans le choix des diverses pièces envoyées par eux à Moscou :



nos compatriotes ont voulu, avant tout, justifier notre réputation nationale, faire beau, faire français. L'exposition céramique de M. V. Sordoillet plaide brillamment en faveur de notre thèse.



Chaque année, la maison Sordoillet lance sur les marchés européens quantité de modèles marqués au coin de cette élégance qui est la base de la réputation nationale dont nous parlions tout à l'heure : M. Sordoillet a réuni ces modèles et les a présentés au public de l'Exposition en

un groupement du plus heureux effet. Note particulière : cette installation n'offre pas que des pièces accessibles au seul public riche, elle comprend aussi, en belle proportion, des pièces destinées aux petites bourses, et, quels que soient leur prix et leur destination, les services exposés ici, assiettes, tasses, vases, cachepots, jardinières et autres articles de fantaisie, ont un incontestable cachet artistique en même temps qu'ils répondent aux exigences du confort moderne.

Très réussie dans son ensemble, cette installation fourmille de détails charmants qui éclatent



dans toutes ses parties, porcelaines, faïences, cristaux. Il y a là une foule de modèles de la plus gracieuse inspiration et, nous y insistons, non seulement dans les pièces riches mais aussi dans les services de vente courante. Nous en reproduisons trois : une soupière, une saucière et une assiette. Pris à dessein parmi les pièces de première nécessité, ces trois modèles ont été extraits par nous du très joli catalogue illustré que la maison Sordoillet a mis gracieusement à notre disposition et qu'elle envoie franco sur demande. C'est tout un guide de musée que ce catalogue, et ceux qui n'ont pu faire le voyage de Moscou y parcourront sans fatigue, dans tous ses détails, l'Exposition de la maison Sordoillet.

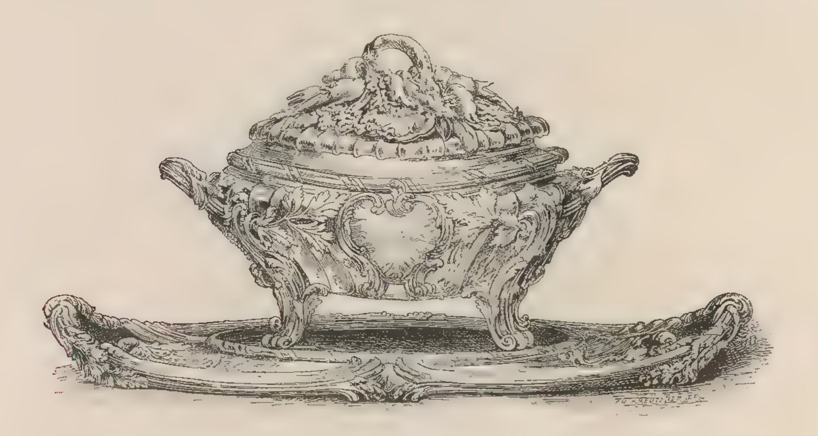
---

## LA MAISON CHRISTOFLE

56, RUE DE BONDY, PARIS

GROUPE III. CLASSE 12

En belle vue, dans la galerie centrale, le pavillon de la maison Christofle semble constituer une exposition dans l'Exposition et mérite une étude particulière. Tous les visiteurs ont passé par là, s'y sont longuement arrêtés, apportant leur sanction à une réputation universelle, tous, depuis les plus augustes jusqu'aux plus humbles. Nous mettons un certain amour-propre à



enregistrer le succès de cette maison auprès de nos hôtes russes, pour deux raisons : la première, c'est que cette maison représente, en orfèvrerie, l'industrie française dans ce qu'elle a de plus pur, de plus français; la seconde, c'est que les Russes ont, en la matière, une compétence traditionnelle.

La maison Christofle occupe en France la première place, tant pour le chiffre de la production que pour l'excellence de ses produits : elle fait, à la fois, beaucoup et supérieurement, réunit la quantité et la qualité, soigne l'industrie et cultive l'art pour l'art, avec un rare bonheur. Les cinq cents ouvriers de ses usines de Saint-Denis donnent, par an, 120 000 douzaines de couverts en ce métal Christofle auquel la maison, en le créant, a donné son nom; en même temps, les ateliers de Paris, tout entiers voués à l'art et en poursuivant sans cesse quelque expression nouvelle, créent des modèles, inventent des décors, appelant à leur aide nos plus illustres artistes, Carrier-Belleuse, Mathurin Moreau, Antonin Mercié, Lafrance, Coutan, Roty, qui leur modèlent de purs chefs-d'œuvre dont les traductions en argent entrent glorieusement en ligne avec les merveilles du passé. Ajoutez à ce souci du beau, le culte audacieux de la

science, l'application de ses découvertes, toute une révolution industrielle, avec la chimie et l'électricité pour principaux facteurs — et vous aurez le secret de l'étonnante fortune de cette maison.

Son installation à l'Exposition de Moscou réunit tous les spécimens de sa fabrication : les produits de quarante ans d'efforts industriels et artistiques sont accumulés là en un éblouissant



coup d'œil. On remplirait un volume avec la revue détaillée des principaux morceaux de cette exposition : l'espace nous est mesuré, il nous faut être avares, même de citations. Notons, dans la catégorie de l'argenterie de table, le grand service, style Régence, en argent repoussé, servi à la vieille mode française, avec sa soupière, ses casseroles et ses réchauds, ses corbeilles à pain, ses saucières et ses huiliers : chacune de ces pièces est une merveille de grâce. On peut en juger par la grande soupière, dont nous donnons ci-contre l'image : un chef-d'œuvre d'exécution, cette soupière au couvercle formé d'un groupe de plantes et d'herbages d'où émergent quelques

écrevisses. Ce service porte le surnom de ***Service au céleri***, surnom dû à l'ornement type des assiettes et des plats : une branche de céleri en bordure.

Une autre merveille que nous reproduisons également, c'est le guéridon d'argent, chargé de son service à thé, complet, exécuté aussi en repoussé.



La petite orfèvrerie fourmille de bijoux exquis, entre lesquels nous aimons à citer un service à café sur lequel le sculpteur Levillain a semé tout un peuple de faunes et de nymphes. A noter, dans le nombre considérable de ces œuvres charmantes, que le gouvernement, bien inspiré en son choix, offre, chaque année, aux comices agricoles, pour être remises aux heureux lauréats, le plateau de Roty, *la Garde du troupeau*, *la Moissonneuse* de Coutan, *l'Élevage* de Falguière, *la Coupe* de Delaplanche.

Enfin, inclinons-nous devant le Samovar dont nous avons la bonne fortune de pouvoir offrir ici une très jolie reproduction. Cette superbe pièce réunit toutes les qualités déjà soulignées. La



conception en est des plus heureuses et l'exécution supérieurement artistique. Evidemment dédiée à la Russie, cette dernière œuvre est une de ces cartes de visite devant lesquelles on se découvre.

## Le Docteur PIERRE

**A. CHOUËT & Cie**

8, PLACE DE L'OPÉRA, PARIS.

GROUPE III, CLASSE 14

Très remarquée, et à juste titre, la vitrine du docteur Pierre.

Cette maison compte plus de cinquante ans d'existence. Elle fut, en effet, fondée en 1840, par le docteur Pierre-Alphonse Mussot, de la Faculté de Paris.

C'est à l'Exposition universelle de Paris, en 1867, qu'elle soumit, pour la première fois, ses produits à l'appréciation d'un jury international. Depuis elle a successivement pris part aux diverses Expositions qui ont eu lieu un peu partout, et partout et toujours elle a été classée au premier rang. En 1883 à Amsterdam, en 1885 à la Nouvelle-Orléans, en 1889 à Paris, la maison du docteur Pierre a été mise hors concours, par suite de la présence de son directeur au nombre des membres du jury des récompenses : n'est-ce pas la preuve évidente et la consécration de sa supériorité sur ses nombreux concurrents, non moins divers que nombreux?

Par ses mérites, la maison du docteur Pierre avait sa place toute marquée dans notre galerie spéciale : nous ne faisons que lui rendre l'hommage qui lui revient.

---

## LA SAVONNERIE DU CONGO

RUE DES MOUVEAUX, 2, A ROUBAIX

GROUPE III, CLASSE 14

Il y a une vingtaine d'années, dans ce département du Nord incomparablement riche, dont le sol fécond est couvert de cités populeuses et d'innombrables usines, à Roubaix, ville aujourd'hui de 115 000 âmes, et la plus industrielle de France, on fondait une savonnerie qui fut très remarquée dès le début. Munie d'appareils perfectionnés et puissants, dirigée par un homme vraiment supérieur, cette savonnerie, désormais sans rivale, jouit d'une renommée universelle.

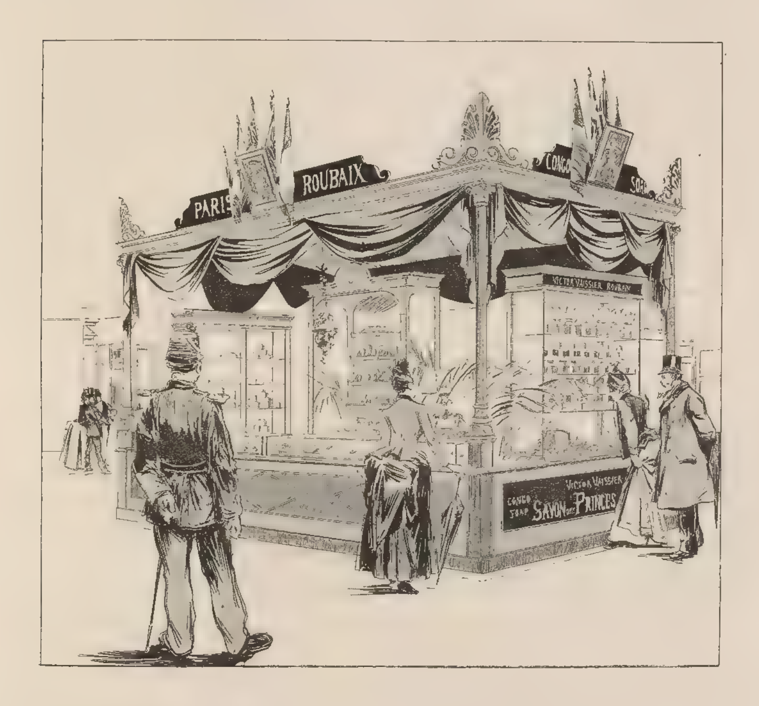
Nous avons désigné la *Savonnerie des Princes du Congo*, fondée par M. Victor Vaissier, qui en est l'unique propriétaire.

L'usine du Congo débite en moyenne 75 000 savonnettes par jour. Ses produits, marqués au coin d'une élégance exquise, sont connus dans le monde entier, où ils propagent le goût de la civilisation.

Outre ses deux importantes maisons de Paris et de Lyon, elle a de vastes dépôts dans les principales capitales de l'Europe, et des comptoirs dans plusieurs grandes villes d'Asie et d'Afrique. Paris, Londres, Vienne, Madrid, Bruxelles, voient journellement circuler des voitures

originales, sur lesquelles des nègres authentiques, enfants du Congo, en costume coquet et multicolore, distribuent des sachets parfumés et des acrostiches odorants.

M. Victor Vaissier est aussi l'inventeur de la réclame en vers; plus de mille journaux, en France et à l'étranger, publient deux ou trois fois par semaine des poésies vantant les vertus et les parfums des savons du Congo. Ces petites poésies, pour la plupart, lui sont adressées spontanément par des rimeurs des deux sexes, appartenant à toutes les classes de la société, et




qui sont heureux de chanter en langue des dieux les bienfaits que leur a procurés le roi des cosmétiques.

En effet, l'excellence incomparable de sa pâte, le charme de ses boîtes et de ses étiquettes dont les dessins semblent avoir été tracés par le pinceau de Watteau, la modicité du prix et la générosité du parfum, sont les causes réelles du succès sans précédent qu'a remporté le savon du Congo, succès qui se développe encore et va toujours grandissant.

Uniquement à base d'infusions laiteuses et balsamiques, le parfum désormais célèbre de Princes du Congo, en s'incorporant à la pâte déjà si parfaite par elle-même, augmente

l'onctuosité du savon et lui communique des propriétés hygiéniques d'une efficacité souveraine.

Tous les amis du beau, tous les partisans de l'art et du progrès, toutes les personnes soucieuses de garder leurs attraits naturels et de les soustraire aux injures de l'âge, aux atteintes de la maladie, doivent féliciter le savonnier français, le manipulateur hors de pair qui, par ses créations justement réputées, nous a affranchis des pâtes anglaises et autres drogues parfaitement nuisibles. Il a rendu à l'hygiène et à l'humanité un service incontestable.

Ce service a d'ailleurs été hautement reconnu et récompensé par le jury de l'Exposition française de Londres, qui décernait l'année dernière à M. Victor Vaissier un diplôme d'honneur équivalent à la médaille d'or de première classe. Cette exposition était la première où le fondateur de la *Savonnerie du Congo* avait consenti à figurer, avec ses mille produits enfantés par son savoir incessamment créateur.

Nous sommes heureux de le retrouver à Moscou, au milieu de l'élite des producteurs français.

---

## FAUVELLE-DELEBARRE FILS

10, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE

CH. CORMIER, SUCCESSEUR

GROUPE III, CLASSE 15

L'écaille est certainement une des matières premières les plus intéressantes. Elle subit mille transformations : tortue au point de départ, elle devient bientôt éventails, brosses, peignes, objets de tabletterie, etc., etc.

La pêche de la tortue se fait surtout dans la mer des Antilles; l'île de Cuba en pêche relativement peu, mais de superbes, c'est de là que nous viennent ces écailles transparentes teintées de couleurs fines et délicates légèrement rosées.

On trouve également des tortues sur les côtes d'Afrique, dans la mer des Indes; à Zanzibar, à Madagascar et en Océanie.

La pêche de cet animal se pratique de différentes manières : dans certaines contrées, les indigènes guettent le moment où la tortue vient sur le sable, la retournent avec de longs bâtons et la voilà captive; dans d'autres pays, au contraire, la tortue est ramenée à bord à l'aide d'immenses filets, ou parfois capturée au moyen d'un solide harpon. Une fois à terre, on détache la carapace en se servant de pinces fortement chauffées et le pêcheur vend son précieux butin aux négociants du pays qui expédient les écailles, soit au Havre, soit à Londres, où se tiennent les marchés les plus importants, ou simplement à certains industriels avec lesquels ils sont en rapport direct.

L'écaille est de plus en plus en faveur et devient indispensable au grand luxe.

Grâce à l'habileté de nos ouvriers français, qui sont bien plus des artistes que des ouvriers, l'écaille brute se transforme en mille bibelots variés et ravissants.

Pas une mondaine sans un charmant éventail d'écaille garni de plumes souples et par-

fumées; pas une mondaine sans un jeu complet de brosses petites et grandes, boîtes à poudre, onglier, etc., sur sa toilette Louis XV; pas une jolie tête de femme qui ne soit ornée d'un peigne, d'une épingle, d'une fantaisie quelconque en écaille.

Paris est, en somme, la seule ville du monde où l'on sache travailler l'écaille et où l'on trouve des artistes de goût et de talent.

La maison Fauvelle-Delebarre, qui existe depuis 1839 et qui a remporté successivement aux Expositions toutes les médailles bronze, argent et or, a toujours conservé le premier rang par le soin qu'elle apporte à sa fabrication : rien ne sort de cette maison sans avoir été minutieusement revu et vérifié, en un mot, sans être parfait.

C'est grâce à cette sévérité industrielle qu'un pays garde la supériorité et pour ainsi dire le monopole d'un article : nous sommes fiers de cette industrie de l'écaille, car si elle est relativement peu importante à côté d'autres considérables, elle est charmante, elle est bien française, elle est parisienne — et nous devons remercier M. Cormier de l'avoir représentée avec tant d'éclat à Moscou.

---

## A. ANCELOT

12, RUE DU HANOVRE, PARIS

GROUPE IV, CLASSE 16

Président du groupe des dentelles, broderies et passementeries, et vice-président de la classe des tissus, vêtements et accessoires, M. Ancelot ne s'est pas borné, dans le concours qu'il a prêté aux organisateurs de l'Exposition, à provoquer les adhésions de ses collègues de la Chambre syndicale des dentelles et broderies dont il est le président : il a, comme exposant, prêché d'exemple et envoyé à Moscou, groupés dans une riche vitrine, les produits divers de sa maison : Broderies sur tissus, nouveautés pour robes et confections, broderies sur tissus légers pour robes de bal, dentelles appliquées et transformées en tous genres.

La maison Ancelot, — fabrique de dentelles, broderies et fantaisies, haute nouveauté, — date de 1857. Elle a son siège à Paris, 12, rue de Hanovre, une fabrique à Levallois, 21, rue Rivay, et une succursale à Lyon, 13, rue Royale. Ses produits ont obtenu une médaille d'argent, à Anvers, 1885, et une médaille d'or à l'Exposition universelle de 1889. L'an dernier, à Edimbourg, M. Ancelot fut choisi pour vice-président du jury (groupe du vêtement) et sa maison mise hors concours. La vitrine installée à Moscou explique les distinctions flatteuses que ses produits ont values à M. Ancelot et auxquelles il pourra désormais joindre le précieux suffrage de nos hôtes moscovites.

---

## E. DAVENIÈRE

46, RUE DU SENTIER, PARIS

GROUPE IV, CLASSE 16



C'est par le *Grand-Prix* que le jury de l'Exposition universelle de 1889 récompensa la maison Emile Davenière, consacrant ainsi une réputation de premier ordre, édifiée sur les

résultats obtenus par cette maison dans l'industrie des dentelles-imitations : les deux vitrines de son exposition de Moscou sont dignes de cette réputation et la justifient hautement aux yeux de nos hôtes émerveillés.

L'une des vitrines est consacrée à la dentelle blanche : points d'Alençon, d'Angleterre, malines, points à l'aiguille, blondes et valenciennes y étalent à l'envi leurs merveilleux dessins. Mais ce qui, dans cette vitrine, arrête le plus les regards, grâce à l'attrait particulier du nouveau, ce sont deux spécimens de mélanges de tissus de satin et de dentelles d'une étonnante richesse. Cette dernière combinaison est un des plus récents progrès réalisés par la maison E. Davenière.

La seconde vitrine contient la dentelle noire : remarquables échantillons de Chantilly, Bayeux, d'une exquise finesse, dentelles ombrées dont les roses sont d'une vérité surprenante.

Nous retrouvons là une pièce qui fit l'admiration des visiteurs de notre Exposition universelle, tant par l'élégance de l'exécution que par le mérite des difficultées vaincues : c'est le volant chantilly Louis XV, style Rocaille, dont nous donnons ci-contre le dessin. Il y a un réel tour de force dans cette exécution mécanique d'un raccord de dessin de 63 centimètres de largeur plus de deux fois la largeur jusque-là obtenue. La mise en cartes de ce dessin a nécessité le travail de trois dessinateurs pendant cinq mois, et il n'a pas fallu moins de 28 800 cartons pour le Jacquard. Le procédé nouveau employé pour ce raccord constitue une découverte dont l'importance n'échappe à personne, en cela qu'elle permet de varier les dessins à l'infini.

Cette variété dans les dessins est, d'ailleurs, une des qualités premières de la maison Davenière, et se complète agréablement par le bon goût qui préside au choix de ces derniers. On en a une nouvelle preuve dans les volants de tulle noir qui font aussi partie de cette Exposition et sur lesquels sont brochées des fleurs dont les soieries de Lyon envieraient le naturel parfait.

En même temps qu'elle réalisait, au point de vue spécial de son industrie, des progrès remarquables et flatteusement remarqués, la maison Davenière atteignait, comme production, un développement peu ordinaire. Lorsque, en 1869, M. Emile Davenière en prit la direction, cet établissement occupait 6 ou 7 métiers mécaniques; aujourd'hui la maison en compte plus de 80 qui battent régulièrement. Elle a son siège central à Calais, rue Lafayette; et possède 4 succursales : à Paris, 46, rue du Sentier, à Londres; 3 bis, Cannon Street; à Berlin, 26, Jerusalem St; à New-York, 61, Greene-Strett. Elle emploie 600 personnes à l'intérieur de l'usine et 2000 à l'extérieur. Toutes les manipulations de dévidage et de wapage, la fabrication, la teinture et les apprêts sont exécutés dans l'établissement : la soie, le coton, le lin et la laine y entrent en fils écrus et sont transformés dans ses ateliers en dentelles et en tulles de nuances diverses, dentelles et tulles qui, à défaut d'autre récompense, — on sait que l'Exposition de Moscou n'en distribue pas, — auront eu l'honneur d'arrêter les regards et d'exciter l'admiration de tous les visiteurs de cette Exposition.

# VEVER

## 19, RUE DE LA PAIX, PARIS

GROUPE IV, CLASSE 18

Il est presque impossible de parler de l'Exposition française à Moscou sans mentionner, d'une façon toute spéciale, la vitrine de la maison Vever, qui en fut, sans contredit, une des principales attractions.

Dès le jour de l'inauguration, cette Exposition produisit une sensation profonde sur l'élite de la haute société russe, et jusqu'à la fin, les visiteurs n'ont pas cessé de se porter en foule devant la vitrine qui contenait des merveilles dignes des « Mille et une Nuits ». — Déjà, en 1889, MM. Vever avaient causé bien des étonnements, non seulement dans le public, mais aussi dans le monde des connaisseurs, par la rareté insigne des parures et la parfaite exécution des montures et des objets d'art qui, à cette époque, leur ont valu le Grand-Prix, à l'unanimité des membres du Jury. Nous devons à la vérité de dire que, à Moscou, les joailliers de la rue de la Paix se sont encore surpassés et que leur Exposition du Champ de Mars, malgré toute sa richesse, pâlirait à côté de celle qu'ils ont envoyée à Petrowski-Park.

Le centre de leur vitrine, véritable trésor capable de rivaliser avec les collections les plus réputées, se composait de 6 parures de la plus grande rareté : L'une en perles blanches énormes, d'une qualité et d'un orient merveilleux; une en saphirs, un ensemble admirable de rubis d'une couleur et d'une pureté irréprochables; une autre parure en perles noires, d'une grosseur et d'une intensité de ton absolument exceptionnelles, délicieusement montées avec des nœuds en brillants, des émeraudes d'un velouté et d'une limpidité des plus rares. Auprès de ces parures absolument inédites, figurait la fameuse collection de brillants de toutes les couleurs, si remarquée en 1889, encore complétée et améliorée.

Mais la plus extraordinaire de ces merveilles était certainement le « Blue-Star » : ce diamant, d'un bleu d'azur très intense, sans aucun défaut, pèse plus de 41 karats; il était accompagné de quatre autres diamants moins gros, mais identiquement de la même qualité, qui formaient avec lui un bijou sans égal et digne d'une tête couronnée.

A côté de ces joyaux d'une richesse invraisemblable, MM. Vever avaient réuni une foule de pièces moins importantes, tout à fait remarquables par l'élégance du dessin et la délicatesse de la monture, des colliers, des bracelets d'une grande souplesse et d'un style irréprochable; des branches, des fleurs, des papillons en diamants ou en émail d'une vérité de mouvement donnant l'illusion de la nature.

Les objets d'art proprement dits occupaient aussi une place importante dans l'Exposition de MM. Vever et prouvaient leur égale aptitude à monter les pierres les plus riches et à entreprendre les travaux les plus délicats de ciselure, de lapidairerie ou d'émail. Leurs innovations dans ce dernier genre ont donné des résultats particulièrement intéressants ; nous avons remarqué toute une série de fleurs et de papillons d'un effet absolument nouveau, ainsi

que des émaux de Limoges ou de basse-taille tout à fait réussis. S. M. l'Empereur de Russie, appréciant tout le mérite de ce genre de travail, a bien voulu faire lui-même l'acquisition d'un de ces émaux lors de sa visite officielle à l'Exposition. Signalons encore de ravissantes statuettes en argent, un coffret orné de camées anciens, une veilleuse de style oriental, un grand cadre en argent fondu sans retouches de ciselure, d'une composition ingénieuse et du plus beau caractère; des bonbonnières, des flacons, des marques de jeu, des éventails, etc., dignes de figurer dans les collections des amateurs les plus difficiles et d'attester plus tard dans les Musées d'Art industriel l'habileté et le goût des artistes français de notre époque.

Il est impossible de mentionner tout ce qui mériterait d'être cité dans la vitrine de MM. Vever; nous croyons en avoir assez dit cependant pour montrer quel rang ils ont su conquérir parmi les Maîtres contemporains de la bijouterie parisienne et la part considérable qui leur revient dans le succès de la manifestation pacifique de l'industrie française à Moscou.

---

## FAURÉ-LE PAGE

RUE RICHELIEU, 8

GROUPE IV, CLASSE 19

La maison Le Page est dans les mains de la même famille depuis près d'un siècle et demi. Le 7 janvier 1743, Pierre Le Page, arrière-grand-oncle du titulaire actuel, obtint ses lettres de maîtrise et succéda à un nommé Pigny, arquebusier, établi rue Baillif. En 1759, il transporta son établissement rue de Richelieu, en face de l'emplacement actuel de la maison. En avril 1789, Pierre Le Page céda son fonds à Jean Le Page : ce dernier, grand-père maternel de Fauré-Le Page, fut armurier de Louis XVI, du duc d'Orléans, de l'empereur Napoléon Ie et enfin de Louis XVIII.

Henry Le Page, son fils, lui succéda le 20 novembre 1822 et fut arquebusier de Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe et de tous les princes d'Orléans.

Le 1er janvier 1842, Henry Le Page céda sa maison à Le Page-Moutier.

Le 1er avril 1865, Fauré-Le Page devint associé de son beau-frère Le Page-Moutier, puis seul propriétaire de la maison, le 1er avril 1868.

La maison, très célèbre jusqu'alors, est loin d'avoir perdu de sa réputation depuis les vingt et quelques années qu'elle est dirigée par le propriétaire actuel, car en 1878 Fauré-Le Page obtint à l'Exposition universelle de Paris la médaille d'or et la croix de Chevalier de la Légion d'honneur; en 1889, à la dernière Exposition universelle de Paris, un grand prix et 5 médailles de Collaborateurs, dont une en or, furent accordés à Fauré-Le Page pour son exposition remplie d'objets d'art. Cette récompense, la plus haute, était décernée non seulement pour la qualité des armes, mais aussi pour la valeur artistique des objets exposés,

parmi lesquels figurait en première ligne un couteau de chasse ciselé avec incrustations d'or, exécuté pour S. A. I. Mgr le Grand-Duc Wladimir.

Pour l'Exposition de Moscou, Fauré-Le Page, fournisseur breveté de LL. AA. II. Mgr le Grand-Duc Wladimir et Mgr le Grand-Duc Alexis, a tenu à honneur de présenter des armes nouvelles, au moins égales à celles qu'il exposa en 1889.

Entre autres pièces nous remarquons :

2 fusils fabriqués pour S. A. I. Mgr le Grand-Duc Wladimir.
2 — S. A. I. Mme la Grande-Duchesse Wladimir.
2 — S. A. I. Mgr le Grand-Duc Alexis.

Parmi les armes artistiques :

1 magnifique fusil sans chien, à déjecteur automatique, tout ciselé; la bascule représente en bas-relief la *Vision de saint Hubert*, d'après Albrecht Dürer; sur les platines, des chasses à l'épieu; sur la clef figure la *Diane à la biche*.

1 épée en acier; sur la fusée est incrustée en argent une femme symbolisant la *Jeunesse*, d'après Chapu, et présentant une épée à un blason, surmonté d'une couronne de Dauphin en or qui sert de pommeau. Sur la branche court une branche de lys. Le quillon se termine par un dauphin en acier. Dans les coquilles en acier sont encastrées 2 plaques en or repoussées représentant des personnages.

1 poignard en acier ciselé avec ornements renaissance en haut-relief. Sur la poignée et le fourreau, au milieu des arabesques, se trouvent des sujets incrustés en or ciselé. La garde et les deux extrémités sont en argent ciselé s'harmonisant parfaitement avec le ton gris de l'acier. Ce poignard est autant un bijou qu'une arme; et nous savons, du reste, qu'il a été ciselé par un artiste dont on voit plusieurs œuvres d'art dans les vitrines de la bijouterie.

1 paire pistolets de tir ciselés, crosse ébène; sur le côté du canon, près de la cheminée, est ciselé un lézard contre lequel un oiseau formant le chien défend son nid. La calotte est ciselée avec rinceaux ajourés.

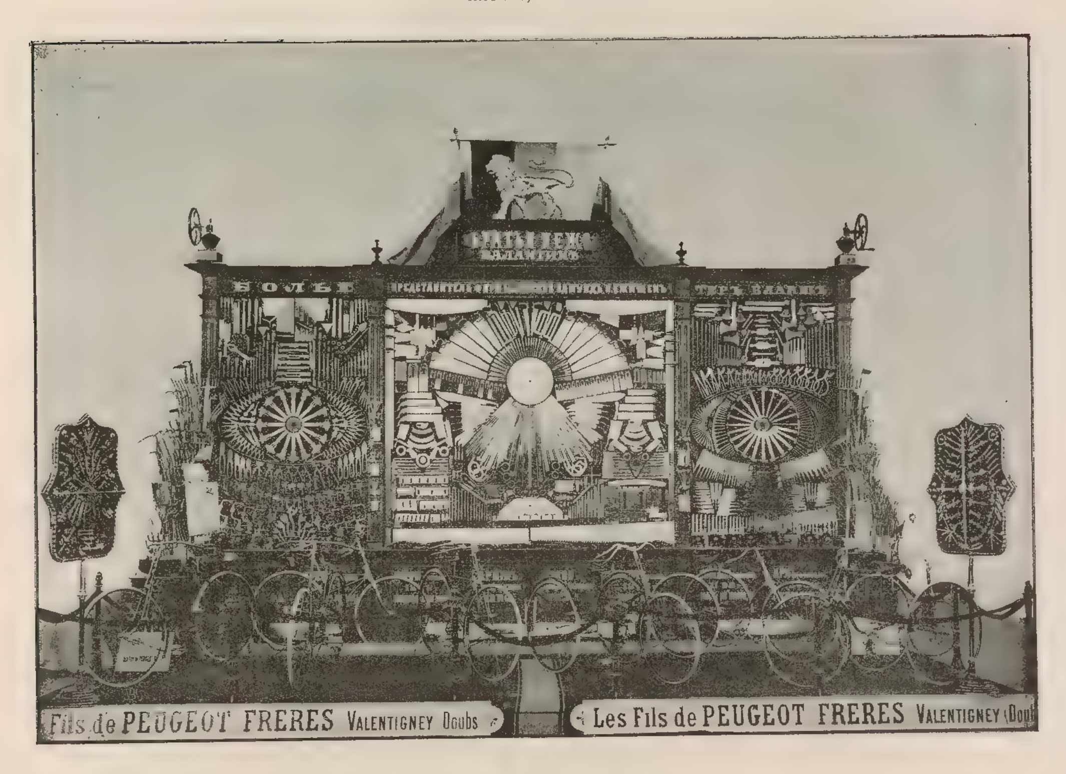
1 petit revolver incrusté or rasé; sur le barillet est représenté l'enlèvement des Sabines. Ce revolver est une des dernières œuvres de Tissot.

En dehors de certains fusils, véritables œuvres d'art, Fauré-Le Page expose des fusils courants très soignés et à des prix à la portée de toutes les bourses. Ainsi qu'on pouvait s'en convaincre par les noms princiers de nombreuses cours étrangères, c'est à la maison Fauré-Le Page que l'on s'adresse chaque fois que l'on veut une arme à la fois irréprochable de qualité et de goût.

# LES FILS DE PEUGEOT FRÈRES

VALENTIGNEY (DOUBS)

GROUPE V, CLASSE 20




Voici une des installations les plus importantes, à tous les points de vue, de l'Exposition de Moscou : MM. Peugeot ont offert, au public, arrangés avec le meilleur goût, plusieurs milliers d'objets de quincaillerie.

L'emplacement de leur exposition, dont nous donnons le dessin, occupe la partie centrale de la travée, classe 20.

Sur la façade qui se présente au visiteur, on a groupé au panneau du milieu tous les objets imaginables avec ce que l'on pourrait appeler la disposition en soleil. Pour en donner une idée, au centre, en haut, par exemple, autour d'un noyau quelconque, on a rangé tous les modèles de scies que la maison livre depuis de longues années sur le marché russe, dont les

lames polies forment un premier anneau brillant autour du centre, puis les poignées, en bois des îles, un second anneau sombre; enfin, tout autour, comme encadrement, des lames de scies turques, rabots, etc. En dessous, un demi-arc concentrique formé par des lames à chantourner, scies chirurgicales, couteaux mécaniques, scies articulées pour le génie russe, etc; puis, à droite et à gauche, en haut et en bas, symétriquement placés par rapport au soleil central, quatre groupes de grandes scies de bûcherons, mécaniques, et autres, accompagnés de modèles les plus employés de Truelles Peugeot, le tout massé en séries par genre d'objets, ce qui donne toujours une impression d'ordre et de nuances bien agencées.

Sur la tablette au pied de la cloison, des moulins à café en gammes; au premier plan, des vélocipèdes et un grand modèle de moulin à café avec volant.

A droite et à gauche, sous les panneaux, nous remarquons, le département des gros outils, les haches et les pièces diverses de machines étampées avec des séries de moulins à café muraux d'un type encore nouveau.

Sur l'autre cloison, des filières à bois, et des aimants en croix de toutes formes pour appareils téléphoniques, machines magneto et tous les outils, marteaux, ciseaux, etc., pour lesquels la maison jouit d'une si grande réputation.

C'est le côté utile que l'on rencontre là, et le grand nécessaire de menuiserie ouvert au centre de la cloison, à portée du regard, a dû faire palpiter bien des cœurs de visiteurs menuisiers ou mécaniciens.

Les deux piliers qui soutiennent l'entablement de cette exposition sont ornementés de fourches de tous modèles.

Si nous regardons la cloison centrale, nous nous trouvons en face de la partie symétrique de l'exposition.

Là, c'est le domaine de la scie droite, circulaire ou à ruban.

Même genre de décoration. Ici, c'est une magnifique scie circulaire à dents énormes, destinée à scier les gros troncs, qui occupe le centre du motif; au-dessous d'elle, des disques de diamètres décroissants, et autour, des lames de scies pour menuiserie, des scies à main à bois, à métaux, en séries de toutes formes et de toutes dimensions.

Tous les instruments plats et tranchants de l'artisan, les couperets de boucherie, les truelles de maçon, les scies de scieur de long, tout ce que l'on peut imaginer comme outils tranchants ou taillants est là.

Sur les panneaux voisins des grandes scies plates se trouvent les fabrications délicates, les tondeuses de coiffeur, les scies de chirurgie, les bandes d'acier laminé pour la confection des plumes lithographiques; enfin, toute l'industrie des ressorts de pendule et de montre de toutes les espèces. Il y a également, dans le même ordre d'idées, des lames pour les sièges tout en fer, types Carré, si connus.

Tout cela est, répétons-le, disposé avec un goût parfait et les visiteurs, russes et asiatiques, étaient réellement dans l'admiration en voyant quel parti décoratif on avait su tirer de tous ces bibelots, de tous ces outils de formes diverses, pour les grouper en un ensemble artistique.

Donnons quelques détails.

## Les Vélocipèdes.

Le vélocipède était, il y a quelques années encore, construit principalement en Angleterre, où cette fabrication constitue une industrie très active qui occupe près de 10 000 ouvriers autour de Coventry.

MM. Peugeot ont justement compris qu'il y avait place à d'importants débouchés dans cette industrie, et ils ont entrepris une fabrication de vélocipèdes, dont la construction ne laisse rien à désirer, et qui luttent avec succès contre les vélocipèdes anglais.

Après avoir étudié les meilleurs modèles des constructeurs étrangers et français, ils ont créé des types perfectionnés, aujourd'hui très recherchés, dont le succès ne fera que s'accroître.

Les vélocipèdes fabriqués par MM. Peugeot peuvent se classer en trois catégories :

1° Le *bicycle ordinaire;* 2° la *bicyclette;* 3° *les différents genres de tricycles.*

Les bâtis de ces vélocipèdes sont construits en tubes d'acier étirés à froid, brasés et assemblés très solidement avec des pièces en acier forgé. Tous les frottements sont sur billes.

MM. Peugeot apportent un soin tout particulier à tous les détails de cette branche de leur industrie; leurs vélocipèdes ont un cachet d'élégance et de fini tout à fait remarquable.

Cette maison a fait une vraie révolution dans la fabrication du vélocipède en y introduisant la pièce détachée en acier forgé, supprimant ainsi radicalement toute pièce de fonte et permettant la création de types légers et solides qui font l'honneur de cette industrie. Son puissant outillage lui a permis d'accomplir d'un coup cette merveille qui a forcé et force encore les fabricants similaires de s'adresser à elle pour avoir une qualité irréprochable.

Nous devons mentionner ici le succès remporté à Moscou même par les machines Peugeot, qui ont obtenu le 1er prix dans les courses internationales de l'Exposition.

## Bandes d'acier très minces.

MM. Peugeot sont tout aussi experts pour les laminages minces et délicats. Pour montrer de quoi ils sont capables dans ce genre, ils exposent une bande d'acier de 210 mètres de longueur, 35 mill. de largeur, 3/100 de mill. d'épaisseur, trempée et polie sur toute sa longueur.

## Ressorts d'horlogerie.

Un atelier spécial existe pour la fabrication des ressorts d'horlogerie, et on a réuni dans un des panneaux les principaux produits de cet atelier. On y voit notamment un ressort de grandes dimensions, destiné à actionner un gros mouvement d'horlogerie; des ressorts de télégraphes comme ils sont fournis à toutes les administrations télégraphiques de l'Europe, des ressorts de boîtes à musique livrés aux fabriques de Genève, Sainte-Croix et Sainte-Suzanne, des ressorts de pendules enfin, de toutes forces et de toutes dimensions; mentionnons en terminant les ressorts de jouets, les ressorts d'irrigateurs, les gros ressorts pour fermetures de magasins. Tous ces ressorts, fabriqués avec de l'acier laminé dans les ateliers de Valentigney, sont d'une qualité et d'un fini irréprochables.

### Buscs et laçures.

Dans un autre atelier, on fabrique en grande quantité les buscs, laçures et ressorts pour corsets; cette fabrication occupe un grand nombre d'ouvriers et est très importante; elle peut produire une moyenne journalière d'environ 5000 kilos de ce genre de ressorts.

### Ressorts divers. — Sièges de jardin.

Parmi les ressorts divers fabriqués, signalons les ressorts pour sièges de jardins qui garnissent les chaises des promenades publiques de Paris, les ressorts de sonnettes, de serrures et enfin les ressorts qui entrent dans la construction des métiers à filer, à tisser, à tricoter, des machines à coudre, des appareils télégraphiques et téléphoniques, etc.

Pour la fabrication des objets en acier laminé, les ateliers Peugeot peuvent être classés au premier rang. Ce qui le prouve, c'est que pour ce genre d'objets, ils sont les principaux fournisseurs non seulement en France, mais aussi au dehors, aux États-Unis en particulier.

### Fers de rabots et rabots mécaniques.

L'Usine de Valentigney fabrique, en outre, sur une grande échelle toutes les espèces de fers à raboter qu'on voit exposés; ces fers se composent d'un morceau d'acier fondu de qualité supérieure, soudé sur une lame de fer. L'opération du soudage est faite avec une grande perfection au moyen d'appareils spéciaux. Les pièces soudées sont travaillées dans un atelier indépendant, possédant un outillage complet de découpoirs, machines à percer, meules à aiguiser, fours à tremper, etc.

On fabrique encore tous les genres de fers de rabots mécaniques, depuis la grande lame à trancher employée par la Société parisienne du tranchage des bois, dont un type est exposé, jusqu'aux fers de moulures mécaniques et aux fers cannelés servant à la fabrication de la paille de bois.

### Carrosserie, Charrettes.

Un département spécial, outillé de la façon la plus perfectionnée pour le travail du bois, le montage des roues bois et tout acier, des axes, essieux, ressorts, etc., possédant un personnel d'ouvriers d'élite, s'occupe de la construction des différents types de charrettes Peugeot, si connues en France et jusque dans les pays les plus éloignés.

Depuis les modèles pour enfants, si légers et si élégants, jusqu'aux types plus robustes pour camionnage à bras, à ânes et à chevaux, l'amateur trouve une gamme entière pour satisfaire ses goûts et ses besoins. Il n'est pas jusqu'à l'élégant dog-cart à roues garnies de caoutchouc qui ne tente tous ceux qui visitent les ateliers de carrosserie de Terre-Blanche comme le sont ceux qui voient à Beaulieu les vélocipèdes de la maison Peugeot.

### Outils.

Les outils sont de deux sortes : 1° les outils tranchants avec ou sans embrase, comprenant tous les genres de ciseaux, bédanes, gouges, planes, haches, etc.

2° Les outils non tranchants, tels que compas, marteaux, clés à écrous, étaux à main et à agrafes, tournevis, vilebrequins, etc.

Tous ces outils sont forgés mécaniquement et emboutis dans des matrices, procédé de fabrication qui leur donne cette régularité de formes et dimensions par laquelle ils se distinguent absolument des outils fabriqués à la main. Ils sont ensuite trempés dans des fours spéciaux par des ouvriers choisis avec le plus grand soin. Ces outils, vendus en concurrence avec les outils anglais, leur sont très souvent préférés.

### Pièces de forge pour les vélocipèdes.

A côté des emboutissages et des forgeages qui se font à Terre-Blanche pour la fabrication des outils, on forge et on emboutit toutes les pièces détachées utilisées pour la fabrication des vélocipèdes; une collection de ces pièces garnit un des panneaux de l'Exposition.

### Tondeuses.

Il y a à Terre-Blanche un atelier spécial pour la fabrication des tondeuses pour chevaux et pour hommes, lequel produit annuellement environ 50 000 tondeuses. Tous ces instruments sont fabriqués avec le plus grand soin; les plaques, dentées à la fraise, sont rodées avec une précision absolue et trempées comme des rasoirs. C'est ce qui leur donne la coupe remarquable qui les distingue. Les poignées de toutes les tondeuses sont en acier forgé et embouti.

### Aimants.

On fabrique encore à Terre-Blanche des aimants permanents de toutes formes et de toutes dimensions pour machines magnéto-électriques, téléphones, etc. Quelques-uns des types fabriqués sont exposés.

### Fourches.

Une branche très importante de la fabrication de Terre-Blanche, ce sont les fourches, les crocs et les râteaux en acier; ces instruments sont tous fabriqués à la machine à forger; pour que l'on puisse s'en rendre compte, on a exposé, à côté des fourches finies, des ébauches à tous les degrés de fabrication. La production est actuellement de 800 000 fourches par an environ.

### Moulins.

L'énumération des produits métalliques de l'usine de Terre-Blanche ne serait pas complète si nous ne parlions pas des mouvements et autres pièces en acier qui entrent dans la construction des moulins à café dont la fabrication est si considérable; ces mouvements, dont les parties essentielles sont les organes broyeurs, se composent d'une noix dentée à la fraise, laquelle tourne dans une cuvette dentée intérieurement. Ces organes, après avoir été forgés et emboutis dans des matrices, sont fraisés et trempés. L'usine de Terre-Blanche en produit par an environ 450,000 qui sont montés dans des moulins en fonte ou en bois. On le voit, c'est une fabrication insoupçonnée.

## Travail du bois.

Le travail du bois occupe à Terre-Blanche plusieurs ateliers très importants; signalons tout d'abord les chantiers de sciage de bois en grume. Les grumes de diverses essences achetées dans les coupes des environs, sont débitées en madriers puis remisées pour le séchage dans de vastes hangars. Ces hangars présentent un développement de 400 mètres de longueur sur 10 mètres de largeur et 8 mètres de haut. Après trois années de séchage à l'air, les madriers sont livrés à un autre atelier où, au moyen de scies sans fin et de scies circulaires, on les débite en planchettes servant à faire les boîtes de moulins, les armoires et caisses à outils, etc., etc.

Dans d'autres ateliers, on a installé des séries de tours pour la fabrication des manches de toutes sortes, manches de marteaux, de haches, de vilebrequins, de scies, de truelles, manches de fourches, etc., etc.

## Historique.

L'origine de la maison Peugeot frères, dit-on dans « les grandes usines, » est déjà ancienne : elle remonte à l'année 1819. Depuis la création par MM. J.-P. et J.-F. Peugeot d'une première usine à Souscratet, près d'Herimoncourt (Doubs), quels progrès ont été réalisés dans cette industrie! Cette premier usine avait été installée pour la fabrication des scies, des ressorts et des aciers laminés; ses développements furent des plus rapides. En 1833, M. J.-P. Peugeot, aidé de ses fils, fonda à Terre-Blanche une usine, embryon du magnifique établissement où travaillent aujourd'hui plus de 1200 ouvriers.

Dans l'usine de Terre-Blanche furent installés des forges, des martinets et tout un matériel pour la fabrication des outils de menuisiers, de charpentiers, de tourneurs, etc., etc.

En 1850, MM. Peugeot, après avoir pris un brevet pour un système de moulins à café de leur invention avec boîte en bois, organes broyeurs en acier et réglage à ressort, entreprirent la fabrication en grand de ces moulins. Depuis, une série de modèles les plus variés de moulins en bois, en tôle et en fonte et de concasseurs pour graines a été créée, et cette fabrication a pris un prodigieux développement, car, annuellement, plus de 450 000 moulins sont livrés à la consommation.

En 1869, MM. Peugeot entreprirent la fabrication des tondeuses pour chevaux; cette fabrication, à laquelle est venue s'adjoindre récemment celle des tondeuses pour coiffeurs, est aujourd'hui une spécialité importante de la maison.

En 1878, la fourche en acier fit son apparition sur le marché français. MM. Peugeot comprirent l'importance de cet article, d'abord peu répandu, en raison de son prix assez élevé, et virent dans la fabrication de cet instrument une excellente occasion d'utiliser le puissant outillage de l'usine de Terre-Blanche, qui fut mise en peu de temps en état de livrer une grande quantité de ces fourches à un bon marché incroyable. Aujourd'hui, plus de 800 000 fourches Peugeot sont annuellement fournies à l'agriculture.

Depuis longtemps déjà, l'usine de Terre-Blanche était insuffisante. En 1843, après la mort de M. Eugène Peugeot aîné, MM. Jules et Émile Peugeot, créèrent avec leur neveu, M. L. Fallot, une Société à laquelle ils apportèrent l'usine de Valentigney, dont ils étaient propriétaires, et fondèrent à Paris une maison de vente.

L'usine de Valentigney devint le siège de la nouvelle Société. Profitant de la force hydraulique fournie par le Doubs, MM. Peugeot établirent de puissants laminoirs, grâce auxquels, dans la période exceptionnelle d'affaires qui commença en 1852, ils purent arriver à une énorme production.

En 1855, l'apparition de la crinoline eut pour conséquence des demandes considérables d'acier laminé, et MM. Peugeot purent se féliciter d'avoir créé un outillage capable de satisfaire aux besoins de la consommation qui prirent une telle importance qu'ils durent songer bientôt à augmenter encore cet outillage déjà si considérable.

La création de l'usine de Beaulieu, voisine de celle de Valentigney, s'imposa; les travaux commencés en 1857, sous la direction de M. J. Peugeot, furent conduits avec une telle promptitude qu'à la fin de la même année la nouvelle usine était en pleine marche.

La production de ces trois usines a suivi depuis une progression sans cesse croissante. Le nombre des ouvriers est actuellement de 700 à Valentigney, de 300 à Beaulieu, de 1200 à Terre-Blanche, en tout 2200 ouvriers, personnel considérable et qui se distingue par l'habileté de main dans des spécialisations multiples.

Le Jury de l'Exposition universelle décerna la plus haute récompense à MM. Peugeot frères : le Grand prix, ainsi que la croix de la Légion d'honneur à M. Armand Peugeot. Les visiteurs de l'Exposition de Moscou, nos amis les Russes comme nos compatriotes, ont largement ratifié ces hautes distinctions.

---

## LA CIGARETTE ESPIC

N° 944

**MASSAT, pharmacien, 20, rue Saint-Lazare, Paris**

GROUPE V, CLASSE 21

L'art de la spécialité pharmaceutique, si florissant en France, était représenté, en première ligne, à l'Exposition de Moscou, par la *cigarette Espic* (*fumigateur pectoral Espic*). Aucun produit similaire français ne possédait mieux les qualités requises pour y figurer avec honneur; car soixante années de succès ont consacré définitivement la réputation de la *cigarette Espic* et en ont fait la doyenne des spécialités antiasthmatiques.

Le fumigateur pectoral Espic était loin, d'ailleurs, d'être chose inconnue du public russe. Non seulement cette médication est admise dans les hôpitaux français et étrangers, mais encore le gouvernement de Saint-Pétersbourg lui a spécialement accordé l'autorisation nécessaire pour la vente dans toute la Russie, sur un avis favorable et même des plus flatteurs du *Conseil médical de l'Empire*. Un trait montrera mieux que tous les raisonnements la vogue des *cigarettes Espic*. Lors de la visite du Tsar à l'Exposition de Moscou, le groupe qui faisait cortège au Couple impérial dut s'arrêter devant la vitrine de la maison Espic; les coupes remplies de cigarettes laissées à la disposition des visiteurs qui veulent essayer de cet élégant remède, furent

entièrement vidées. On peut rappeler à ce sujet que le père du Tsar régnant fut un des plus fidèles clients de la spécialité Espic.

Il est bien reconnu aujourd'hui que les maladies des organes de la respiration, et tout particulièrement ces deux affections si redoutées et si tenaces, l'asthme et le catarrhe, n'ont pas de traitement plus rapide ni plus sûr que celui qui est obtenu par le fumigateur Espic. Il est, en effet, prouvé que par les voies respiratoires, l'action des médicaments est directe et rapide; elle ne produit aucun trouble physiologique, et le médicament, ayant le sang pour véhicule, est porté presque instantanément dans toutes les parties du corps. Telle est la raison de l'action curative du fumigateur pectoral, le plus puissant des remèdes employés contre l'asthme, condition qu'il doit à l'heureuse association des végétaux qui le composent. Il est tellement utile aux asthmatiques, qu'il a passé longtemps pour un remède qui ne s'adressait qu'à cette maladie; aujourd'hui que son usage est appliqué à de si nombreuses affections, on sait qu'il est tout aussi efficace contre d'autres maladies qu'il est puissant contre l'asthme.

La toux nerveuse, les rhumes, catharres, phtisie pulmonaire, phtisie laryngée, l'oppression et toutes les affections du larynx sont les maladies auxquelles s'adresse tout particulièrement le fumigateur.

Une lacune restait cependant à combler, pour rendre ce médicament d'un usage universel. Il fallait pouvoir en faire bénéficier les personnes délicates, les femmes et les enfants, qui ne peuvent que difficilement faire usage des cigarettes. La poudre antiasthmatique Espic, composée exactement des mêmes plantes contenues dans les cigarettes, peut être brûlée dans l'appartement, auprès du malade qui en aspire la fumée, et qui est immédiatement soulagé.

Les produits Espic ont obtenu, à Paris, la médaille d'or et la mise hors concours.

---

## H. VIGNERON & Cie

70, BOULEVARD SÉBASTOPOL, PARIS

GROUPE VI, CLASSE 24

M. Vigneron, l'inventeur des machines à coudre françaises, universellement connues et appréciées, est de ceux qui ont le plus contribué à faire admirer nos produits à l'étranger. Chaque fois, en effet, qu'il s'est agi pour nos commerçants de prendre part à une exposition en dehors de chez nous, on a toujours vu M. Vigneron à la tête dos organisateurs et des exposants. C'est ainsi que nous le trouvons, en 1883, à Amsterdam, où ses machines obtiennent le grand diplôme d'honneur, malgré la présence des produits similaires les plus réputés du monde entier. Deux ans plus tard, les machines H. Vigneron, admirées par tous les visiteurs de l'Exposition d'Anvers, reçoivent là une nouvelle récompense, un nouveau diplôme d'honneur. Dès ce moment elles ne connaissent plus que le succès, ainsi à Calcutta, à Hanoï. Barcelone sanctionne les diverses distinctions dont M. Vigneron a été l'objet

jusqu'à ce jour, en le nommant membre du Jury, hors concours. La reine d'Espagne, elle-même, ne veut pas être seule à ne point constater la supériorité des machines à coudre H. Vigneron, et, dans sa visite à l'Exposition de Barcelone, elle accorde à M. Vigneron une distinction honorifique. 1878 et 1889 consacrent les succès déjà obtenus. Il ne faut donc pas s'étonner si les machines à coudre H. Vigneron ont gagné la faveur de nos amis les Russes, qui ne sont jamais indifférents à ce qui atteste le progrès; ils nous l'ont prouvé chaque jour, en venant admirer les produits de la maison H. Vigneron et tout particulièrement son nouveau guide à boutonnières, qui émerveille tous les visiteurs de notre Exposition française à Moscou.

Ajoutons que la maison H. Vigneron s'est depuis deux ans occupée d'adjoindre à son industrie première la fabrication des vélocipèdes. Ses débuts dans cette nouvelle branche ont été pour M. Vigneron l'occasion d'un succès qui, du premier coup, l'a fait classer hors concours et membre du Jury à l'Exposition du palais de l'Industrie, 1890. C'est assez dire que là aussi cette maison s'est placée en tête des marques réputées les plus sérieuses.

---

## CARRÉ & Cᵉ, Ingénieurs-Constructeurs

127, QUAI D'ORSAY, PARIS

GROUPE VI, CLASSE 28

La Distribution, l'Elévation et l'Assainissement des Eaux occupent à notre époque, une grande place dans les questions qui touchent à l'Hygiène de l'Habitation et de l'Individu ; les hommes compétents à titre d'Ingénieurs ou d'Architectes, ou de Médecins accordent aux progrès réalisés dans cet ordre d'idées la plus grande attention et le plus vif intérêt.

Assainir et de plus distribuer efficacement et pratiquement l'Eau dans nos demeures et dans nos édifices et constructions de tout genre, constitue aujourd'hui l'une des branches les plus importantes de cette science appliquée que l'on a dénommée à juste titre et très heureusement : *Le Génie Sanitaire*.




Fig. 1.

La Maison Carré a pris dans ces questions une initiative importante et bien connue, et de plus consacrée par l'expérience. Déjà cette Maison s'était fait une notoriété de longue date dans l'industrie spéciale des travaux publics et privés en bétons agglomérés et ciment de Portland, dont elle nous offre une syn-

thèse sous forme de types de Massifs de machines; — Planchers d'usines à grande résistance. — Canalisations : travaux hydrauliques de toute nature (Réservoirs, Cuves et Gazomètres, citernes, etc.) ; — Caniveaux spéciaux pour installations électriques, etc., etc.), tous travaux exécutés pour la Ville de Paris, la Cie Continentale Edison, la Société des Téléphones, les principales usines de France, etc., etc. (fig. 1.)

L'ensemble d'une décoration complète de parc et jardin (avec pièces d'eau, rivières et rochers artificiels, bassins, drainages, etc.) attire notre attention ainsi que des types de plusieurs groupes d'habitations ouvrières, question d'économie sociale à laquelle MM. Carré et Cie ont aussi consacré leurs études et leur concours moral et matériel.

Mais la Maison Carré s'est acquis une autre notoriété avec ses appareils et procédés pour l'élévation, la distribution et le filtrage des Eaux. C'est à ce point de vue que nous la voyons tout spécialement représentée dans la classe du Génie civil d'Architecture et des Travaux publics à l'Exposition de Moscou, et d'une façon d'autant plus probante que les reproductions et types mis sous nos yeux sont relatifs à des installations exécutées et en fonctionnement, nous donnant ainsi une vision réelle et non pas seulement schematique.

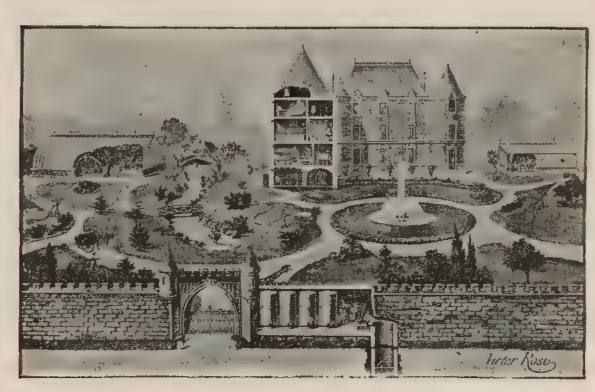


Fig. 2.

Nous remarquons spécialement des types d'élévation d'eau système Carré, exécutés pour la distribution des eaux de citernes, puits, sources, rivières, etc., dans des châteaux avec parc (fig. 2) ou dans des maisons de campagne avec jardin.

Tous les services d'hygiène domestique de l'habitation et ceux des dépendances (lavage de voitures, douchages des chevaux, service contre l'incendie, etc.), ainsi que l'arrosage en pression du parc et du jardin, sont absolument assurés en pression utile.

D'une façon générale et d'après ce que nous avons vu et constaté dans les nombreuses installations déjà en usage, les élévateurs d'eau système Carré permettent de supprimer les réservoirs qu'on plaçait en élévation ou au sommet des habitations et dont l'architecte redoute toujours et avec juste raison les inconvénients multiples.

L'appareil Carré, dont la forme et les dimensions varient pratiquement suivant les dispositions locales, s'installe, en effet, à la base de l'habitation ou de l'édifice qu'il faut alimenter d'eau en pression. On voit tout de suite qu'avec ce système ainsi placé en sous-sol, en cave ou au

rez-de-chaussée : 1° Les dépenses de points d'appui et les surcharges n'existent pas; 2° l'eau ne gèle plus en hiver; 3° l'eau est fraîche en été; 4° aucun débordement n'est à craindre; 5° l'eau ne peut se corrompre et est absolument à l'abri de toutes contaminations et souillures extérieures; 6° il y a économie importante des canalisations descendantes et de trop-plein, et des travaux accessoires de points d'appui, terrassons, etc.; 7° il n'y a plus d'humidité latente à craindre dans les combles.

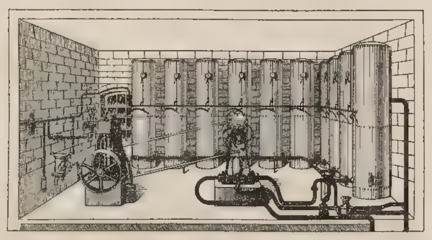


Fig. 3.

Si nous ajoutons que les frais d'entretien sont nuls et que la mise en pression utile de l'eau pour le besoin de chaque jour se fait en quelques minutes, nous aurons résumé et indiqué les avantages de simplicité pratique, ainsi que de sécurité, d'hygiène et d'économie qui résultent de l'usage des appareils Carré.

Nous remarquons la reproduction des installations faites à la Bibliothèque nationale à Paris (fig. 3) et à la Faculté de médecine de Bordeaux, sous les ordres de M. Pascal, architecte du Gouvernement, afin de suppléer à l'insuffisance de pression des conduites de ville, et pour augmenter à volonté cette pression de la quantité nécessaire afin d'assurer les services de secours contre l'incendie à la Bibliothèque et les services spéciaux à la Faculté.

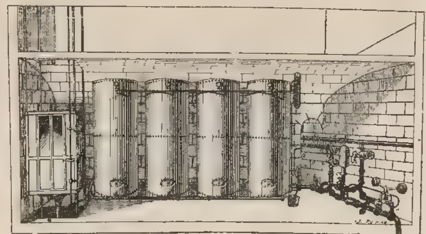


Fig. 4.

Ensuite l'installation faite pour la Ville de Paris à la maison de Nanterre (fig. 4) et qui assure, avec l'eau d'un puits, le fonctionnement des services d'eau et des ascenseurs et monte-charge de cet établissement hospitalier; installation exécutée sous les ordres de MM. Bechmann, ingénieur en chef des ponts et chaussées, et Masson, inspecteur de l'assainissement de la Ville de Paris. Puis, un dispositif du système Carré pour assurer dans un théâtre le fonctionnement constant, certain et immédiatement efficace du grand secours en cas d'incendie.

Ailleurs, une installation pour les banques, musées, lycées, hospices, etc., et qui a pour but de parer aux arrêts et dépressions momentanés de la conduite de ville.

Le type exposé est la copie d'une des batteries d'élévateur d'eau, installées par MM. Carré et Cie au Crédit Lyonnais, sous les ordres de l'architecte Bouwëns.

Voici encore des applications spéciales pour un hôpital, une caserne, un magasin de subsistances, un dépôt ou tout autre établissement de la Guerre et de la Marine, ainsi que pour les navires de l'État et du commerce.

Signalons aussi un appareil injecteur mobile pour le transport de l'eau en pression, utile pour l'arrosage, l'assainissement, les premiers secours contre l'incendie, et pour la projection de liquides quelconques dans toutes cultures et exploitations agricoles.

La question du filtrage et de l'assainissement des eaux a aussi été très étudiée par MM. Carré et C[ie], qui nous montrent une série d'appareils filtrants pour l'industrie et pour les eaux alimentaires, appareils adoptés par la Ville de Paris, dans les hospices de Vaucluse, Ville-Evrard, Villejuif, etc.; et des filtres pour les hôpitaux militaires et le service des armées en campagne et aux colonies, filtres adoptés par la Guerre et la Marine (fig. 5).



Fig. 5.

MM. Carré exposent encore un système d'épuration des eaux industrielles et des eaux d'alimentation des chaudières à vapeur.

Nous ne nous étendrons pas davantage. Nous aurions encore à signaler que depuis sa fondation qui remonte à 1857, la Maison Carré a étudié et vulgarisé, au grand profit de l'industrie française, plusieurs systèmes, entre autres un appareil pour les cubilots de fonderie, le broyeur Vapard, etc.

On voit suffisamment, par ce rapide résumé, que les procédés et appareils créés par la Maison Carré constituent un ensemble important et rendent couramment de grands services à l'art du constructeur, de l'ingénieur et de l'architecte, ainsi qu'au génie sanitaire.

Des nombreuses récompenses sont venues sanctionner les créations et travaux de cette maison dans les diverses Expositions auxquelles elle a participé. — Pour en citer quelques-unes : Elle a obtenu les diplômes d'honneur ou a été du jury, hors concours, à toutes les Expositions de Paris, en 1885, 1886, 1887 et 1888, et au Havre en 1887. Nous la voyons faisant partie de la commission officielle française à l'Exposition universelle de Barcelone en 1888, où la plus haute récompense lui est décernée par le jury international.

A l'Exposition universelle de 1889 à Paris, elle obtient la médaille d'or, puis le diplôme d'honneur à l'Exposition des Sciences et des Arts industriels à Paris en 1890. — Elle est actuellement membre des comités (dans la classe 28) à l'Exposition de Moscou, et hors concours, membre du jury, à l'Exposition du travail en 1891, à Paris.

Nous retrouvons ainsi régulièrement au premier rang la Maison Carré et C[ie] dans les commissions et jurys de toutes les manifestations importantes de notre industrie nationale, en France et à l'étranger.



*Pendant que nous travaillions à cet ouvrage, destiné, dans notre pensée et selon nos espoirs, à resserrer des sympathies déjà très évidentes, un grand fait se produisait dont les conséquences justifient nos espérances les plus chères :*

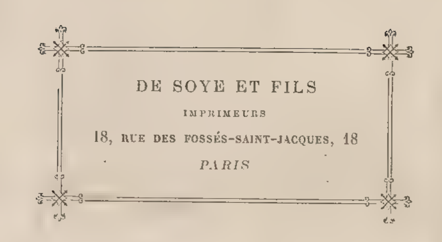
*Après avoir honoré de sa visite l'Exposition française de Moscou, Sa Majesté le Tsar Alexandre III recevait à Cronstadt notre flotte cuirassée du Nord, et là, sur le pont du vaisseau-amiral, donnait la sanction de son auguste présence et du plus gracieux accueil, à l'union du pavillon russe et des couleurs françaises.*

*On sait l'effet prodigieux de cette éclatante affirmation des sympathies franco-russes : dès l'heure où, sa main dans la main de la Russie, la France rentrait, à son rang, dans le concert européen, on a senti que quelque chose était changé en Europe... De ce changement heureux qui a fait passer dans les cœurs français un long frisson de joie et d'orgueil; de cette aurore nouvelle si longuement attendue, si sagement préparée, qu'il nous soit permis, infimes ouvriers de la grande cause, de remercier tous ceux qui ont collaboré à son triomphe.*

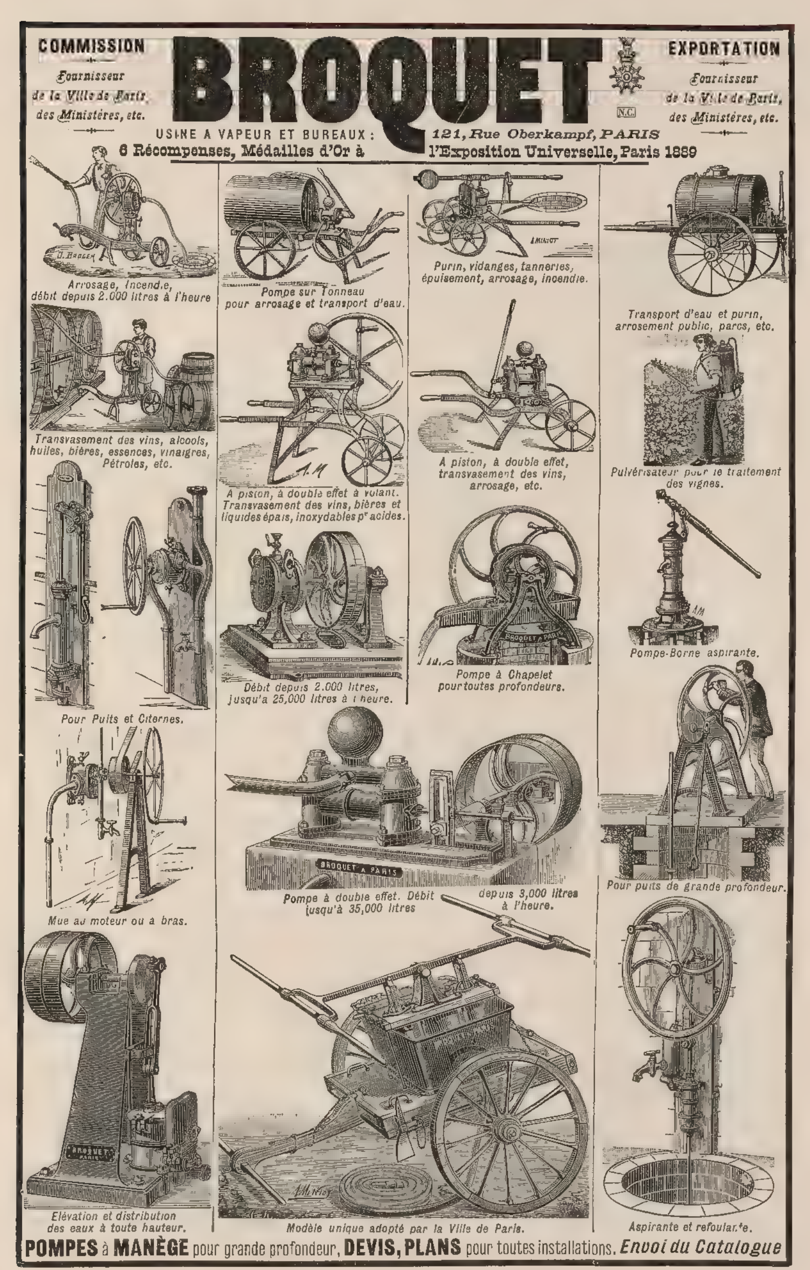
*C'est dans ce sentiment de patriotique reconnaissance que, en même temps qu'à Leurs Majestés le Tsar et la Tsarine, nous prenons la respectueuse liberté d'adresser notre ouvrage à celui qui préside si noblement et avec tant de bonheur aux destinées de la France relevée, à M. Carnot, président de la République française.*

*LÉON PLARR.*





DE SOYE ET FILS
IMPRIMEURS
18, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES, 18
*PARIS*



COMMISSION
Fournisseur de la Ville de Paris, des Ministères, etc.
BROQUET
EXPORTATION
Fournisseur de la Ville de Paris, des Ministères, etc.
USINE A VAPEUR ET BUREAUX : 121, Rue Oberkampf, PARIS
6 Récompenses, Médailles d'Or à l'Exposition Universelle, Paris 1889
Arrosage, Incendie, débit depuis 2.000 litres à l'heure
Pompe sur Tonneau pour arrosage et transport d'eau.
Purin, vidanges, tanneries, épuisement, arrosage, incendie.
Transport d'eau et purin, arrosement public, parcs, etc.
Transvasement des vins, alcools, huiles, bières, essences, vinaigres, Pétroles, etc.
A piston, à double effet à volant. Transvasement des vins, bières et liquides épais, inoxydables pr acides.
A piston, à double effet, transvasement des vins, arrosage, etc.
Pulvérisateur pour le traitement des vignes.
Débit depuis 2.000 litres, jusqu'à 25,000 litres à l'heure.
Pompe à Chapelet pour toutes profondeurs.
Pompe-Borne aspirante.
Pour Puits et Citernes.
Mue au moteur ou à bras.
BROQUET A PARIS
Pompe à double effet. Débit jusqu'à 35,000 litres depuis 3,000 litres à l'heure.
Pour puits de grande profondeur.
Élévation et distribution des eaux à toute hauteur.
Modèle unique adopté par la Ville de Paris.
Aspirante et refoulante.
POMPES à MANÈGE pour grande profondeur, DEVIS, PLANS pour toutes installations. Envoi du Catalogue

MACHINES FRANÇAISES

# H. VIGNERON

PARIS, **70, Boulevard Sébastopol, 70,** PARIS

*TÉLÉPHONE*

EXPOSITION INTERNATIONALE DE PARIS 1889

**MÉDAILLE D'OR**

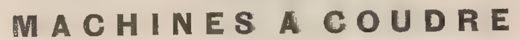
LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE POUR LES MACHINES A COUDRE

DEPUIS 1880

**32 DIPLOMES D'HONNEUR**

*EXPOSITION INTERNATIONALE DE PARIS 1890*

LE GRAND DIPLOME D'HONNEUR



## MACHINES A COUDRE

POUR

LINGÈRES, COUTURIÈRES, FAMILLES, CORSETIÈRES

*Adoptées par le Ministère de l'Instruction publique dans tous les Lycées de France.*

SIMPLES, DOUCES, SILENCIEUSES

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE SUR DEMANDE

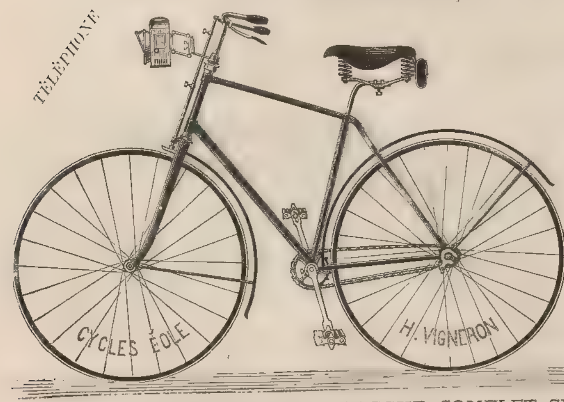
---

# H. VIGNERON

MARQUE **CYCLES « ÉOLE »**

PARIS, 70, BOULEVARD SÉBASTOPOL, 70, PARIS

TÉLÉPHONE




EXPOSITION INTERNATIONALE

DE PARIS 1890

**HORS CONCOURS**

MEMBRE DU JURY

**BICYCLETTES**

POUR ROUTES

CAOUTCHOUCS CREUX

&

PNEUMATIQUES

**TRICYCLES**

*Rayons complets d'accessoires et pièces détachées.*

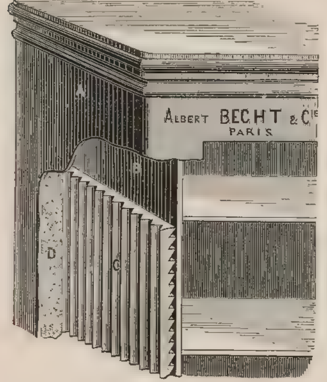
ENVOI FRANCO DU CATALOGUE COMPLET SUR DEMANDE

# LA SERRURE FRANÇAISE BERJOT

## 28, rue de Grammont, PARIS

ATELIERS DE CONSTRUCTION : 60, RUE LOUIS BLANC, 22, RUE PERDONNET

Les vols nombreux au moyen de fausses clés, prise d'empreinte, crochetage ou effraction, commis journellement avec la complicité involontaire des systèmes surannés de fermeture en usage : serrures à garniture, à pompe et à gorges, toutes crochetables en quelques minutes à peine (des expériences publiques d'un certain retentissement ont démontré la vérité de cette assertion), nous ont conduits à étudier cette importante question de la sécurité chez soi.




BLINDAGE A DENTS DE SCIE
contre la perforation.

Nos recherches en vue de remédier à ce fâcheux état de choses ont été couronnées de succès et nous avons pu sous le nom de « la Serrure française », présenter au public une série d'innovations qui sont la meilleure garantie des personnes ayant quelque chose à garder.

### 1° Système à ancres. — Incrochetable garanti.

Dans ce système contrairement à celui à gorges, les ancres venant toutes s'abaisser sur un même plan, empêchent radicalement toute prise d'empreinte, non plus que contrairement encore au système à gorges, elles ne peuvent être affectées par une pression exercée sur le pêne. Il faut absolument la clé véritable pour l'ouverture.

L'application est universelle à toutes espèces de serrures, de toutes formes et grandeurs, serrures de coffres-forts, d'appartements, de meubles, de marine, verrous, cadenas, etc., la pose et la réparation facile par le premier serrurier venu; le bon marché sans rival, la sécurité absolue. Recommandé spécialement, notre verrou de sûreté en acier forgé, d'une seule pièce, d'une résistance inouïe à l'effraction.

### 2° Système revolver compteur à vis.

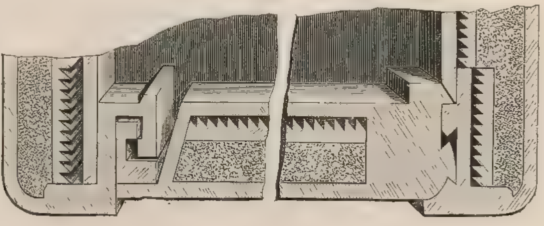
Serrure d'un mouvement tout nouveau, puisant sa sécurité dans le nombre infini de ces combinaisons 62 000 000 000! Clé illusoire, un simple tournevis dont la perte ne peut causer aucune inquiétude à son propriétaire. S'appliquant spécialement aux coffres-forts. Nous faisons aussi des serrures, verrous et cadenas de ce genre.

### 3° Blindage en acier à dents de scie.

Spécial aux coffres-forts qu'il garantit de toute perforation par les mèches et les fonts qui viennent inévitablement se briser sur les surfaces angulaires qu'ils rencontrent.

### 4° Triple agrafe contre l'écartèlement des parois de coffres-fort par le cric ou le vérin employés par les malfaiteurs.

Le coffre agrafé ne forme plus qu'une masse d'une seule pièce inattaquable.



Nous pouvons dire que l'application de ces moyens de défense à nos coffres-forts fabriqués de tôle d'acier de forte épaisseur et garnis de matières incombustibles qui les rendent aussi insensibles à toute épreuve du feu, sont les meubles les plus inviolables qui existent et qu'on peut sans danger leur confier sa fortune : elle sera bien gardée.

Malgré son existence toute récente, 1889, la maison a obtenu les récompenses suivantes dues à sa fabrication supérieure :

1° Exposition universelle 1889 : **2 médailles d'argent.**
2° Exposition internationale des arts et sciences industrielles 1890 : **Médaille d'or.**
3° Exposition du travail 1891, Paris : **Hors concours. Membre du jury.**

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPRIMEURS, 18, RUE DES FOSSES-SAINT JACQUES.

